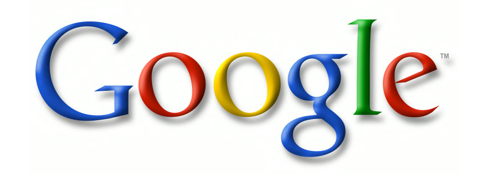
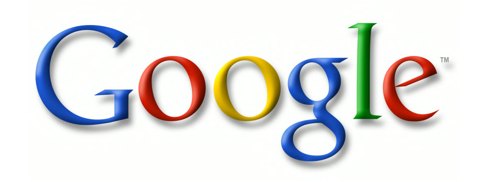





EX LIBRIS
RES SEVERA VERUM GAUDIUM
PAUL GAUDIN

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

DRAMES. — TOME I.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui serait échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils voulaient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguaient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existait contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Editions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld;

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs; n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire;

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N°. 14.
1810.

LE

PÈRE DE FAMILLE,

DRAME,

PAR DIDEROT,

Représenté, pour la première fois, le 18 février 1761.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor maturis dandus et annis.

Horat. *de Art. poët.*

NOTICE

SUR DIDEROT.

Denys Diderot, fils d'un coutelier de Langres y naquit en 1713. Il fit ses études chez les Jé suites. Tandis que ceux-ci tâchoient de le dé cider à entrer dans leur société, son oncle l pressoit d'embrasser l'état ecclésiastique, e promettant de lui céder son canonicat. Déja i avoit reçu la tonsure, lorsque son père, n goûtant aucun des deux projets, l'envoya Paris où il le plaça chez un procureur. Mais l palais ne lui plaisant pas plus que l'église il quitta son nouvel état pour se livrer entière ment à l'ardeur de son imagination. On a re cueilli ses ouvrages en quinze volumes in-8° sans compter ses nombreux articles au diction naire de l'Encyclopédie, dont il fut le fondateu et auquel il travailla pendant vingt ans.

Diderot ne composa que deux pièces pour l théâtre François.

Le Fils naturel ou les Épreuves de la vertu, drame en cinq actes, en prose, fut donné le 26 juillet 1757; l'auteur le retira le lendemain.

Le Père de famille, drame en cinq actes, en prose, représenté, pour la première fois, le 18 février 1761, obtint un très grand succès.

Diderot n'ayant pu être membre de l'Académie dans sa patrie, en fut consolé par sa nomination à l'académie de Berlin, et par les bienfaits de l'impératrice de Russie. Il mourut à Paris le 31 juillet 1784.

PERSONNAGES.

MONSIEUR D'ORBESSON, père de famille.
MONSIEUR LE COMMANDEUR D'AUVILÉ, beau-frère du père de famille
SAINT-ALBIN, fils du père de famille.
GERMEUIL, fils de feu M. de***, un ami du père de famille.
MONSIEUR LE BON, intendant de la maison.
LA BRIE, PHILIPPE, } domestiques du père de famille.
DESCHAMPS, domestique de Germeuil.
CÉCILE, fille du père de famille.
SOPHIE, une jeune inconnue.
MADEMOISELLE CLAIRET, femme-de-chambre de Cécile.
MADAME HÉBERT, hôtesse de Sophie.
M.*** pauvre honteux.

Personnages muets.

Un Paysan.
Un Exempt.
Gardes.
Domestiques de la maison.

La scène est à Paris, dans la maison du père de famille.

LE

PÈRE DE FAMILLE,

DRAME.

Le théâtre représente une salle de compagnie, décorée de tapisseries, glaces, tableaux, pendulè, etc. C'est celle du père de famille. La nuit est fort avancée; il est entre cinq et six heures du matin.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

Sur le devant de la salle, on voit le père de famille qui se promène à pas lents. Il a la tête baissée, les bras croisés et l'air tout-à-fait pensif.

Un peu sur le fond, vers la cheminée, qui est à l'un des côtés de la salle, le commandeur et sa nièce font une partie de trictrac.

Derrière le commandeur, un peu plus près du feu, Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil, un

livre à la main. Il en interrompt de temps en temps la lecture pour regarder tendrement Cécile dans les moments où elle est occupée de son jeu, et où il ne peut en être aperçu.

Le commandeur se doute de ce qui se passe derrière lui. Ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvements.

CÉCILE.

Mon oncle, qu'avez-vous? Vous me paroissez inquiet.

LE COMMANDEUR, *en s'agitant dans son fauteuil.*

Ce n'est rien, ma nièce, ce n'est rien. (*Les bougies sont sur le point de finir; il dit à Germeuil :*) Monsieur, voudriez-vous bien sonner?

(*Germeuil va sonner. Le commandeur saisit ce moment pour déplacer le fauteuil de Germeuil et le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet son fauteuil comme il étoit.*)

SCÈNE II.

LA BRIE, LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LE COMMANDEUR, *à la Brie, qui entre.*

Des bougies.

(*La Brie sort.*)

SCÈNE III.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

(Cependant la partie de trictrac s'avance. Le commandeur et sa nièce jouent alternativement, et nomment leurs dés.)

LE COMMANDEUR.

Six, cinq.

GERMEUIL.

Il n'est pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une et je passe l'autre.

CÉCILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école....

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CÉCILE.

Six points d'école...

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait, et ceux qui regardent derrière moi m'inquiètent.

CÉCILE.

Six et quatre que j'avois, font dix.

LE COMMANDEUR, *toujours à Germeuil.*

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, et vous me ferez plaisir.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.*

Est-ce pour leur bonheur, est-ce pour le n… qu'ils sont nés?... Hélas! ni l'un ni l'autre.

SCÈNE IV.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEU… CÉCILE, GERMEUIL, LA BRIE.

(La Brie vient avec des bougies, en place où il en fa… et lorsqu'il est sur le point de sortir, le père de fam… l'appelle.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

La Brie?

LA BRIE.

Monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après une petite pau… pendant laquelle il a continué de rêver et de promener.*

Où est mon fils?

LA BRIE.

Il est sorti.

LE PÈRE DE FAMILLE.

A quelle heure?

LA BRIE.

Monsieur, je n'en sais rien.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après une pause.*

Et vous ne savez pas où il est allé?

LA BRIE.

Non, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien su. Double deux.

CÉCILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR, *ironiquement et brusquement.*

Ma nièce, songez au vôtre.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à la Brie, toujours en se promenant et rêvant.*

Il vous a défendu de le suivre?

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PÈRE DE FAMILLE, *toujours en se promenant et rêvant.*

Y a-t-il long-temps que cela dure?

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue!

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un, et j'ai perdu. Le voilà.

(*Germeuil rit.*)

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Riez, monsieur; ne vous contraignez pas.

(*La Brie sort.*)

SCÈNE VI.

LA BRIE, LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LA BRIE, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Éclairez-moi; et quand mon neveu sera rentré, vous viendrez m'avertir.

SCÈNE VII.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, GERMEUIL.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après s'être encore promené tristement.*

Ma fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CÉCILE.

Mon père, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous sais gré de cette attention; mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

CÉCILE.

Mon père, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je veux rester. Il faut que je lui parle.

CÉCILE.

Mon frère n'est plus un enfant.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et qui sait tout le mal qu'a pu apporter une nuit?

CÉCILE.

Mon père...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je l'attendrai. Il me verra. (*En appuyant tendrement ses mains sur les bras de sa fille.*) Allez, ma fille, allez. Je sais que vous m'aimez.

(*Cécile sort. Germeuil se dispose à la suivre.*)

SCÈNE VIII.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

(La marche de cette scène est lente.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *retenant Germeuil.*

GERMEUIL, demeurez. (*Comme s'il étoit seul, et en regardant aller Cécile.*) Son caractère a tout-à-fait changé; elle n'a plus sa gaité, sa vivacité.... Ses charmes s'effacent... Elle souffre... Hélas! depuis que j'ai perdu ma femme et que le commandeur s'est établi chez moi, le bonheur s'en est éloigné!... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfants!... Ses vues ambitieuses et l'autorité qu'il a prise dans ma maison me deviennent de jour en jour plus importunes.... Nous vivions dans la paix et dans l'union. L'humeur in-

quiète et tyrannique de cet homme nous a tous séparés. On se craint, on s'évite, on me laisse; je suis solitaire au sein de ma famille, et je péris.... Mais le jour est prêt à paroître, et mon fils ne vient point!... Germeuil, l'amertume a rempli mon âme. Je ne puis plus supporter mon état...

GERMEUIL.

Vous, monsieur?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel père l'a jamais été?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Aucun.... Mon ami, les larmes d'un père coulent souvent en secret. (*Il soupire, il pleure.*) Tu vois les miennes... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monsieur, que faut-il que je fasse?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu peux, je crois, la soulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je n'ordonnerai point : je prierai. Je dirai : Germeuil, si j'ai pris de toi quelque soin; si depuis tes plus jeunes ans je t'ai marqué de la tendresse, et si tu t'en souviens; si je ne t'ai point distingué de mon fils; si j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'est et me sera toujours pré-

sent... Je t'afflige; pardonne; c'est la première fois de ma vie et ce sera la dernière.... Si je n'ai rien épargné pour te sauver de l'infortune, et remplacer un père à ton égard; si je t'ai chéri; si je t'ai gardé chez moi, malgré le commandeur à qui tu déplais; si je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnois mes bienfaits et réponds à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, monsieur, ordonnez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ne sais-tu rien de mon fils?... Tu es son ami, mais tu dois être aussi le mien.... Parle.... Rends-moi le repos ou achève de me l'ôter.... Ne sais-tu rien de mon fils?

GERMEUIL.

Non, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai, et je te crois : mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude. Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe à un père dont il a tant de fois éprouvé l'indulgence, et qu'il en fait un mystère au seul homme qu'il aime!... Germeuil, je tremble que cet enfant..

GERMEUIL.

Vous êtes père; un père est toujours prompt à s'alarmer.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu ne sais pas, mais tu vas savoir et juger si

ma crainte est précipitée.... Dis-moi... depuis un temps n'as-tu pas remarqué comme il est changé?

GERMEUIL.

Oui; mais c'est en bien. Il est moins curieux dans ses chevaux, ses gens, son équipage: moins recherché dans sa parure. Il n'a plus aucune de ces fantaisies que vous lui reprochiez. Il a pris en dégoût les dissipations de son âge. Il fuit ses complaisants, ses frivoles amis. Il aime à passer les journées retiré dans son cabinet. Il lit; il écrit: il pense. Tant mieux. Il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je me disois cela comme toi: mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre... Écoute... Cette réforme, dont, à ton avis, il faut que je me félicite, et ces absences de nuit qui m'effraient...

GERMEUIL.

Ces absences et cette réforme?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ont commencé en même temps; (*Germeuil marque sa suprise*) oui, mon ami, en même temps.

GERMEUIL.

Cela est singulier.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cela est. Hélas! le désordre ne m'est connu que depuis peu, mais il a duré.... Arranger et suivre à la fois deux plans opposés, l'un de régularité qui nous en impose de jour, un autre de déréglement qu'il remplit la nuit; voilà ce qui m'accable...

Que, malgré sa fierté naturelle, il se soit abaissé jusqu'à corrompre des valets; qu'il se soit rendu maître des portes de ma maison; qu'il attende que je repose; qu'il s'en informe secrètement; qu'il s'échappe seul, à pied, toutes les nuits, par toutes sortes de temps, à toute heure, c'est peut-être plus qu'aucun père ne puisse souffrir, et qu'aucun enfant de son âge n'eût osé.... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'austérité dans les principes, la réserve dans les discours, le goût de la retraite, le mépris des distractions.... Ah! mon ami!... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout à coup se masquer et se contraindre à ce point?... Je regarde dans l'avenir, et ce qu'il me laisse entrevoir me glace... S'il n'étoit que vicieux, je n'en désespèrerois pas. Mais s'il joue les mœurs et la vertu!...

GERMEUIL.

En effet, je n'entends pas cette conduite; mais je connois votre fils. La fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractère.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchants; et maintenant avec qui penses-tu qu'il vive?... Tous les gens de bien dorment quand il veille... Ah! Germeuil... Mais il me semble que j'entends quelqu'un..... C'est lui peut-être..... Éloigne-toi.

SCÈNE IX.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

(Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher. Il écoute, et dit tristement :)

Je n'entends plus rien. (*Il se promène un peu, puis il dit :*) Asseyons-nous. (*Il cherche du repos : il n'en trouve point.*) Je ne saurois... Quels pressentiments s'élèvent au fond de mon âme, s'y succèdent et l'agitent!.... O cœur trop sensible d'un père, ne peux-tu te calmer un moment ?... A l'heure qu'il est, peut-être il perd sa santé... sa fortune... ses mœurs... Que sais-je ? sa vie... son honneur... le mien... (*Il se lève brusquement.*) Quelles idées me poursuivent!

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

(Tandis que le Père de famille erre accablé de tristesse, entre Saint-Albin vêtu comme un homme du peuple, en redingote et en veste; les bras cachés sous sa redingote, et le chapeau rabattu et enfoncé sur les yeux. Il s'avance à pas lents. Il paroît plongé dans la peine et la rêverie. Il traverse sans apercevoir personne.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, et lui dit :*

Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? (*Saint-Albin ne répond point.*) Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? (*Saint-*

Albin ne répond point encore. Le père de famille relève lentement le chapeau de Saint-Albin, reconnoît son fils, et s'écrie :) Ciel !... c'est lui !... c'est lui !... Mes funestes pressentiments, les voilà donc accomplis !.... Ah !.... (*Il pousse des accents douloureux, il s'éloigne, il revient. Il dit :*) Je veux lui parler.... Je tremble de l'entendre.... Que vais-je savoir?... J'ai trop vécu ; j'ai trop vécu.

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant de son père et soupirant de douleur.*

Ah!

LE PÈRE DE FAMILLE, *le suivant.*

Qui es-tu? d'où viens-tu?... Aurois-je eu le malheur?...

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant encore.*

Je suis désespéré.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Grand Dieu! que faut-il que j'apprenne?

SAINT-ALBIN.

Elle pleure ; elle soupire ; elle songe à s'éloigner ; et, si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui, elle?

SAINT-ALBIN.

Sophie ... Non, Sophie, non... Je périrai plutôt.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie?... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois, et l'effroi qu'il me cause?

SAINT-ALBIN, *se jetant aux pieds de son père.*

Mon père, vous me voyez à vos pieds. Votre fils n'est pas indigne de vous; mais il va périr, il va perdre celle qu'il chérit au-delà de la vie. Vous seul pouvez la lui conserver. Écoutez-moi, pardonnez-moi, secourez-moi. (*Toujours à genoux.*) Si j'ai jamais éprouvé votre bonté, si, dès mon enfance, j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre, si vous fûtes le confident de toutes mes joies et de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conservez-moi Sophie; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la... Elle va nous quitter, rien n'est plus certain.... Voyez-la, détournez-la de son projet... la vie de votre fils en dépend... Si vous la voyez, je serai le plus heureux de tous les enfants, et vous serez le plus heureux de tous les pères.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.*

Dans quel égarement il est tombé! (*A son fils.*) Qui est-elle, cette Sophie? qui est-elle?

SAINT-ALBIN, *relevé, allant et venant avec enthousiasme.*

Elle est pauvre, elle est ignorée, elle habite un réduit obscur; mais je ne vois rien, dans ma vie dissipée et tumultueuse, à comparer aux heures innocentes que j'ai passées près d'elle. J'y voudrois vivre et mourir, dussé-je être méconnu, méprisé du reste de la terre... Je croyois avoir aimé; je me trompois... c'est à présent que j'aime... (*En*

saisissant la main de son père.) Oui.... j'aime pour la première fois.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence et de ma peine. Malheureux! laissez là vos extravagances. Regardez-vous, et répondez-moi. Qu'est-ce que cet indigne travestissement? que m'annonce-t-il?

SAINT-ALBIN.

Ah! mon père, c'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Comment? Parlez.

SAINT-ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de son état; il a fallu lui dérober mon rang, devenir son égal. Écoutez, écoutez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'écoute, et j'attends.

SAINT-ALBIN.

Près de cet asile écarté qui la cache aux yeux des hommes.... Ce fut ma dernière ressource.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien?...

SAINT-ALBIN.

A côté de ce réduit.... il y en avoit un autre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Achevez.

SAINT-ALBIN.

Je le loue. J'y fais porter les meubles qui con-

viennent à un indigent. Je m'y loge, et je devien son voisin sous le nom de Sergi et sous cet habit.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah! je respire!... Grâce à Dieu, du moins je n vois plus en lui qu'un insensé.

SAINT-ALBIN.

Jugez si j'aimois!.. Qu'il va m'en coûter cher!. Ah!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Revenez à vous, et songez à mériter par un entière confiance le pardon de votre conduite.

SAINT-ALBIN

Mon père, vous saurez tout. Hélas! je n'ai qu ce moyen pour vous fléchir.... La première foi que je la vis, ce fut à l'église. Elle étoit à genou auprès d'une femme âgée que je pris d'abord pou sa mère. Elle attachoit tous les regards... Ah! mo père, quelle modestie, quels charmes!... Non, j ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit su moi, quel trouble j'éprouvai, avec quelle violenc mon cœur palpita, ce que je ressentis, ce que je de vins... Depuis cet instant je ne pensai, je ne rêva qu'elle. Son image me suivit le jour, m'obséda l nuit, m'agita partout. J'en perdis la gaîté, l santé, le repos. Je ne pus vivre sans chercher à l retrouver. J'allois partout où j'espérois de la re voir. Je languissois, je périssois, vous le savez lorsque je découvris que cette femme âgée qu l'accompagnoit se nommoit madame Hébert, qu

Sophie l'appeloit sa bonne, et que, reléguées toutes deux à un quatrième étage, elles y vivoient d'une vie misérable.... Vous avouerai-je les espérances que je conçus alors, tous les projets que je formai? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le ciel m'eut inspiré de m'établir à côté d'elle!.. Ah! mon père, il faut que tout ce qui l'approche devienne honnête ou s'en éloigne... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez.... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étois.... Dès les premiers instants, je sentis les désirs honteux s'éteindre dans mon âme, le respect et l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide; de jour en jour je le devins davantage, et bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes? Quelles sont leurs ressources?

SAINT-ALBIN.

Ah! si vous connoissiez la vie de ces infortunées! Imaginez que leur travail commence avant le jour, et que souvent elles y passent les nuits. La bonne file au rouet. Une toile dure et grossière est entre les doigts tendres et délicats de Sophie, et les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumière d'une lampe. Elle vit sous un toit, entre quatre murs tout dépouillés. Une table de bois, deux chaises de paille, un gra-

peine. Parlez-moi; de grâce, parlez-moi. Elle se taisoit. Ses larmes continuoient de couler. Ses yeux, noyés dans les pleurs, se tournoient sur moi, s'en éloignoient, y revenoient. Elle disoit seulement : pauvre Sergi! malheureuse Sophie! Cependant j'avois laissé mon visage sur ses genoux, et je mouillois son tablier de mes larmes. Alors la bonne rentra. Je me lève. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je la conjure. Elle s'obstine au silence. Le désespoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre sans savoir ce que je fais. Je m'écrie douloureusement : c'est fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter : c'est fait de moi. A ces mots ses pleurs redoublent, et elle retombe sur sa table comme je l'avois trouvée. La lueur pâle et sombre d'une petite lampe éclairoit cette scène de douleur, qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail est sensé m'appeler, je suis sorti, et je me retirois ici accablé de ma peine...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu ne pensois pas à la mienne.

SAINT-ALBIN.

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Que voulez-vous? qu'espérez-vous?

SAINT-ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis; que vous verrez Sophie, que vous lui parlerez, que...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Jeune insensé !... Et savez-vous qui elle est ?

SAINT-ALBIN.

C'est-là son secret. Mais ses mœurs, ses sentiments, ses discours n'ont rien de conforme à sa condition présente. Un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement. Tout la trahit, jusqu'à je ne sais quelle fierté qu'on lui a inspirée, et qui la rend impénétrable sur son état... Si vous voyiez son ingénuité, sa douceur, sa modestie !... Vous vous souvenez bien de ma mère... Vous soupirez. Eh bien ! c'est elle. Mon père, voyez-la ; et si votre fils vous a dit un mot...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle est, ne vous en a rien appris ?

SAINT-ALBIN.

Hélas ! elle est aussi réservée que Sophie. Ce que j'en ai pu tirer, c'est que cette jeune personne est venue de province implorer l'assistance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir ni la secourir. J'ai profité de cette confidence pour adoucir sa misère, sans offenser sa délicatesse. Je fais du bien à ce que j'aime, et il n'y a que moi qui le sache.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez ?

SAINT-ALBIN, *avec vivacité.*

Moi, mon père ?... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserois.



LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé?

SAINT-ALBIN.

Pardonnez-moi.... Hélas! quelquefois je l'ai cru...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et sur quoi?

SAINT-ALBIN.

Sur des choses légères, qui se sentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant, son visage s'éclaircissoit à mon arrivée, son regard s'animoit, elle avoit plus de gaîté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée; et je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien dans la nuit pour m'arrêter plus long-temps....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit?

SAINT-ALBIN.

Tout.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après une pause.*

Allez vous reposer.... Je la verrai.

SAINT-ALBIN.

Vous la verrez? Ah! mon père, vous la verrez! Mais songez que le temps presse....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Allez, et rougissez de n'être pas plus occupé

alarmes que votre conduite m'a données et it me donner encore.

SAINT-ALBIN.

Mon père, vous n'en aurez plus.

SCÈNE XI.

LE PÈRE DE FAMILLE, *seul.*

De l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de eunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les s bien nées!... A peine délivré d'une inquiée, je retombe dans une autre..... Quel sort!.... s peut-être m'alarmé-je encore trop tôt.... Un ne homme passionné, violent, s'exagère à luine, aux autres.... Il faut voir.... Il faut appeler cette fille, l'entendre, lui parler... Si elle est e qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, liger... Que sais-je?

SCÈNE XII.

PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, *en robe-de-chambre et en bonnet de nuit.*

LE COMMANDEUR.

Eh bien! M. d'Orbesson, vous avez vu votre ? De quoi s'agit-il?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Monsieur le commandeur, vous le saurez. En-
ns.



LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît ... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin, n'est-ce pas?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère!...

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je vous avertis que votre chère fille et ce Germeuil, que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, et, s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère, ne m'accorderez-vous pas un instant de repos?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment: c'est moi qui vous le dis.

LE PÈRE DE FAMILLE, *impatienté.*

Eh bien! je le voudrois. (*Il entraîne le commandeur hors de la scène, tandis qu'il parle.*)

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni se souffrir ni se quitter. Ils se brouillent sans cesse, et sont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive et défensive envers et contre tous. Qu'on s'avise de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils se reprennent, on y sera bien venu!.... Hâtez-vous de les séparer, c'est moi qui vous le dis...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Allons, monsieur le commandeur; entrons.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire que vous voulez avoir du chagrin? Eh bien! vous en aurez.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADEMOI SELLE CLAIRET, M. LE BON, UN PAYSAN LA BRIE, PHILIPPE, *domestique qui vient s présenter*, UN HOMME *vêtu de noir, qui a l'ai d'un pauvre honteux, et qui l'est.*

Toutes ces personnes arrivent les unes après les autres Le paysan se tient debout, le corps penché sur so bâton. L'homme vêtu de noir est retiré à l'écart, de bout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie est e papillotes. Philippe est habillé. La Brie tourne autou de lui, et le regarde un peu de travers.

Le père de Famille entre, et tout le monde se lève.

Il est suivi de sa fille, et sa fille précédée de sa femme-de chambre, qui porte le déjeûner de sa maîtresse. Ell sert le déjeûner sur une petite table. Cécile s'assie d'un côté de cette table : le père de famille est assis d l'autre. Mademoiselle Clairet est debout derrière l fauteuil de sa maîtresse.

LE PÈRE DE FAMILLE, *au paysan.*

AH ! c'est vous qui venez enchérir sur le bail d mon fermier de Limeuil. J'en suis content ; il es exact ; il a des enfants. Je ne suis pas fâché qu'i fasse avec moi ses affaires. Retournez-vous-en.

SCÈNE II.

E DE FAMILLE, CÉCILE, MADEMOI-
E CLAIRET, M. LE BON, LE PAUVRE
TEUX, LA BRIE, PHILIPPE.

ÈRE DE FAMILLE, *à son intendant.*
en ! M. Le Bon, qu'est-ce qu'il y a?

M. LE BON.

biteur dont le billet est échu depuis un
nande encore à différer son paiement.

LE PÈRE DE FAMILLE.

mps sont durs; accordez-lui le délai qu'il
. Risquons une petite somme plutôt que
ner.

M. LE BON.

uvriers qui travailloient à votre maison
i sont venus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

leur compte.

M. LE BON.

ent aller au-delà des fonds.

LE PÈRE DE FAMILLE.

toujours. Leurs besoins sont plus pres-
 les miens, et il vaut mieux que je sois
eux. (*Il aperçoit le pauvre honteux. Il
rec empressement; il s'avance vers lui, et
s :*) Pardon, monsieur; je ne vous voyois
s embarras domestiques m'ont occupé...
avois oublié. (*Tout en parlant, il tire une
l'il lui donne furtivement : il le reconduit.*)

SCÈNE III.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADEMOISELLE CLAIRET, M. LE BON, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *en revenant, bas, et d'un ton de commisération.*

UNE famille à élever, un état à soutenir, et point de fortune!

M. LE BON, *au père de famille.*

Ce voisin, qui a formé des prétentions sur votre terre, s'en désisteroit peut-être, si...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je ne me laisserai point dépouiller. Je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfants à l'homme avide et injuste. Tout ce que je puis, c'est de céder, si l'on veut, ce que la poursuite de ce procès pourra me coûter. Voyez. (*M. Le Bon va pour sortir, le père de famille le rappelle et lui dit :*) A propos, M. Le Bon. Souvenez-vous de ces gens de province. Je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfants : tâchez de me le découvrir.

SCÈNE IV.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADEMOISELLE CLAIRET, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à la Brie, qui s'occupoit à ranger le salon.*

Vous n'êtes plus à mon service. Vous connoissiez le dérèglement de mon fils. Vous m'avez menti. On ne ment pas chez moi.

CÉCILE, *intercédant.*

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.*

Nous sommes bien étranges. Nous les avilissons. Nous en faisons de malhonnêtes gens; et lorsque nous les trouvons tels, nous avons l'injustice de nous en plaindre. (*A la Brie.*) Je vous laisse votre habit, et je vous accorde un mois de vos gages. Allez.

SCÈNE V.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, MADEMOISELLE CLAIRET, PHILIPPE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Philippe.*

Est-ce vous dont on vient de me parler?

PHILIPPE.

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie;

souvenez-vous-en. Allez, et ne laissez entrer p sonne.

(*Mademoiselle Clairet et Philippe sortent, et emp tent ce qui a servi pour le déjeûner.*)

SCÈNE VI.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ma fille, avez-vous réfléchi?

CÉCILE.

Oui, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous résolu?

CÉCILE.

De faire, en tout, votre volonté.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponse.

CÉCILE.

Si cependant il m'étoit permis de choisir état...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Quel est celui que vous préféreriez?.. Vous l sitez... Parlez, ma fille.

CÉCILE.

Je préfèrerois la retraite.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Que voulez-vous dire? un couvent?

CÉCILE.

Oui, mon père : je ne vois que cet asile contre les peines que je crains.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines, et vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez? Vous m'abandonneriez? Vous quitteriez la maison de votre père pour un cloître? Non, ma fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse, mais ce n'est pas la vôtre. La nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité.... Non, je n'aurai point donné la vie à un enfant, je ne l'aurai point élevé, je n'aurai point travaillé, sans relâche, à assurer son bonheur pour le laisser descendre, tout vif, dans le tombeau, et, avec lui, mes espérances et celles de la société trompées.... Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, si les femmes les plus dignes d'être des mères de famille s'y refusent?

CÉCILE.

Je vous ai dit, mon père, que je ferois, en tout, votre volonté.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CÉCILE.

Mais j'ose espérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état, et que, du moins, il lui sera permis de passer des jours tranquilles et libres à côté de vous.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Si je ne considérois que moi, je pourrois approuver ce parti : mais je dois vous ouvrir les yeux sur un temps où je ne serai plus.... Cécile, la nature a ses vues; et, si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées : les hommes punis du célibat par le vice; les femmes, par le mépris et par l'ennui.... Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend : on perd ses parents, ses connoissances, ses amis. Une fille surannée n'a plus autour d'elle que des indifférents qui la négligent, ou des âmes intéressées qui comptent ses jours. Elle le sent : elle s'en afflige; elle vit sans qu'on la console, et meurt sans qu'on la pleure.

CÉCILE.

Cela est vrai : mais est-il un état sans peine, et le mariage n'a-t-il pas les siennes?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui le sait mieux que moi? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'est un état que la nature impose. C'est la vocation de tout ce qui respire... Ma fille, celui qui compte sur un bonheur sans mélange, ne connoît ni la vie de l'homme, ni les desseins du ciel sur lui.... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les plus doux. Où sont les exemples de l'intérêt pur et sincère, de la tendresse réelle, de la confiance intime, des secours continus, des satis-

factions réciproques, des chagrins partagés, des soupirs entendus, des larmes confondues, si ce n'est dans le mariage? Qu'est-ce que l'homme de bien préfère à sa femme? Qu'y a-t-il au monde qu'un père aime plus que son enfant?.... O lien sacré des époux! si je pense à vous, mon âme s'échauffe et s'élève. O noms tendres de fils et de fille! je ne vous prononçai jamais sans tressaillir, sans être touché. Rien n'est plus doux à mon oreille; rien n'est plus intéressant à mon cœur... Cécile, rappelez-vous la vie de votre mère : en est-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive, de mère tendre, de maîtresse compatissante?... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur, le soir, quand elle se retire!

CÉCILE.

Oui, mon père. Mais où sont les femmes comme elle, et les époux comme vous?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il en est, mon enfant; et il ne tiendroit qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

CÉCILE.

S'il suffisoit de regarder autour de soi, d'écouter sa raison et son cœur....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cécile, vous baissez les yeux; vous tremblez; vous craignez de parler.... Mon enfant, laisse-moi lire dans ton âme. Tu ne peux avoir de secret pour

CÉCILE.

Vos enfants ne mettront jamais de bornes, n votre autorité, ni à votre reconnoissance... Jusq présent, il vous a honoré comme un père, et vo l'avez traité comme un de vos enfants.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ne sauriez-vous point ce que je pourrois fa pour lui?

CÉCILE.

Je crois qu'il faut le consulter lui-même... Pe être a-t-il des idées.... Peut-être.... Quel cons pourrois-je vous donner?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Le commandeur m'a dit un mot.

CÉCILE, *avec vivacité.*

Ah! mon père, n'en croyez rien. Vous conno sez mon oncle.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il faudra donc que je quitte la vie sans avoir le bonheur d'aucun de mes enfants!... Cécile! Cruels enfants, que vous ai-je fait pour me dés ler?... J'ai perdu la confiance de ma fille; mon f s'est précipité dans des liens que je ne puis a prouver et qu'il faut que je rompe....

SCÈNE VII.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MONSIEUR, il y a deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Faites entrer.

SCÈNE VIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, CÉCILE.

(Cécile se retire.)

LE PÈRE DE FAMILLE *rappelle sa fille et lui dit tristement:*

CÉCILE!

CÉCILE.

Mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus?

(Les femmes annoncées entrent, et Cécile sort avec un mouchoir sur les yeux.)

SCÈNE IX.

LE PÈRE DE FAMILLE, SOPHIE, MADAME HÉBERT.

LE PÈRE DE FAMILLE, *apercevant Sophie, à part, d'un ton triste, et avec l'air étonné.*

Il ne m'a point trompé. Quels charmes! Quelle modestie! Quelle douceur!... Ah!..

MADAME HÉBERT.

Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.*

C'est vous, mademoiselle, qui vous appelez Sophie?

SOPHIE, *tremblante, troublée.*

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à madame Hébert.*

Madame, j'aurois un mot à dire à mademoiselle : j'en ai entendu parler, et je m'y intéresse.

(Madame Hébert s'éloigne.)

SOPHIE, *toujours tremblante, la retenant par le bras.*

Madame!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mademoiselle, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas!

(Madame Hébert va s'asseoir sur le fond de la salle, tire son ouvrage et travaille.)

LE PÈRE DE FAMILLE *conduit Sophie à une chaise, et la fait asseoir à côté de lui.*

D'où êtes-vous, mademoiselle ?

SOPHIE.

Je suis d'une petite ville de province.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes à Paris ?

SOPHIE.

Pas long-temps ; et plût au ciel que je n'y fusse jamais venue !

LE PÈRE DE FAMILLE

Qu'y faites-vous ?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-temps à souffrir.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Avez-vous monsieur votre père ?

SOPHIE.

Non, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et votre mère ?

SOPHIE.

Le ciel me l'a conservée : mais elle a eu tant de chagrins, sa santé est si chancelante, et sa misère si grande !.....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Votre mère est donc bien pauvre ?

SOPHIE.

Bien pauvre : avec cela, il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous loue de ce sentiment. Vous paroissez bien née.... Et qu'étoit votre père?

SOPHIE.

Mon père fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux sans en avoir pitié. Il n'abandonna pas ses amis dans la peine, et il devint pauvre. Il eut beaucoup d'enfants de ma mère : nous demeurâmes tous sans ressources à sa mort... J'étois bien jeune alors.... Je me souviens à peine de l'avoir vu... Ma mère fut obligée de me prendre entre ses bras, et de m'élever à la hauteur de son lit, pour l'embrasser.... Je pleurois. Hélas! je ne sentois pas tout ce que je perdois.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part.*

Elle me touche.... (*Haut.*) Et qui est-ce qui vous a fait quitter la maison de vos parents et votre pays?

SOPHIE.

Je suis venue ici avec un de mes frères implorer l'assistance d'un parent qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en province : il paroissoit avoir pris de l'affection pour moi, et ma mère avoit espéré qu'il s'en ressouviendroit; mais il a fermé sa porte à mon frère, et il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'est devenu votre frère ?

SOPHIE.

Il s'est mis au service du roi, et moi je suis restée avec la personne que vous voyez, et qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aisée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent ?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, monsieur; j'en ai reçu quelques secours : mais de quoi cela sert-il à ma mère ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Votre mère vous a donc oubliée ?

SOPHIE.

Ma mère avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas ! elle attendoit de ce voyage un succès plus heureux. Sans cela, auroit-elle pu se résoudre à m'éloigner d'elle? Depuis, elle n'a plus su comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me reprendre, et me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Oh ! nous sommes bien à plaindre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici personne qui pût vous secourir ?

SOPHIE.

Personne.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre ?

SOPHIE.

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et vous vivez seules ?

SOPHIE.

Seules.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, et qui demeure à côté de vous ?

SOPHIE.

C'est un malheureux qui gagne son pain comme nous, et qui a uni sa misère à la nôtre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Est-ce là tout cè que vous en savez ?

SOPHIE.

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien ! mademoiselle, ce malheureux-là.....

SOPHIE.

Vous le connoissez ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Si je le connois !... c'est mon fils.

SOPHIE.

Votre fils !

MADAME HÉBERT.

Sergi!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Oui, mademoiselle.

SOPHIE, *à part.*

Ah! Sergi, vous m'avez trompée.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Fille aussi vertueuse que belle, connoissez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi est votre fils!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il vous estime, vous aime; mais sa passion prépareroit votre malheur et le sien, si vous la nourrissiez.

SOPHIE.

Pourquoi suis-je venue dans cette ville? Que ne m'en suis-je allée, lorsque mon cœur me le disoit?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il en est temps encore. Il faut aller retrouver une mère qui vous rappelle, et à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez?

SOPHIE, *à part.*

Ah! ma mère, que vous dirai-je?

LE PÈRE DE FAMILLE, *à madame Hébert.*

Madame, vous la reconduirez; et j'aurai soin

que vous ne regrettiez pas la peine que vous aure
prise.

(*Madame Hébert fait la révérence.*)

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.*

Mais, Sophie, si je vous rends à votre mère c'est à vous à me rendre mon fils. C'est à vous lui apprendre ce que l'on doit à ses parents; vou le savez si bien!

SOPHIE, *à part.*

Ah! Sergi! pourquoi...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Quelqu'honnêteté qu'il ait mis dans ses vues vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votr départ; et vous lui ordonnerez de finir ma dou leur et le trouble de sa famille.

SOPHIE, *à madame Hébert.*

Ma bonne!..

MADAME HÉBERT.

Mon enfant!..

SOPHIE, *en s'appuyant sur elle.*

Je me sens mourir...

MADAME HÉBERT.

Monsieur, nous allons nous retirer, et attend vos ordres.

SOPHIE, *en se retirant.*

Pauvre Sergi! malheureuse Sophie!

(*Elle sort, appuyée sur madame Hébert.*)

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE, *seul.*

O lois du monde! O préjugés cruels!.... Il y a déja si peu de femmes pour un homme qui pense et qui sent! Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité? Mais mon fils ne tardera pas à venir... Secouons, s'il se peut, de mon âme, l'impression que cette enfant y a faite..... Lui représenterai-je, comme il me convient, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien?

SCÈNE XI.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *en entrant, et avec vivacité.*

Mon père! (*Le père de famille se promène et garde le silence. Saint-Albin suit son père, et d'un ton suppliant.*) Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *s'arrêtant, et d'un ton sérieux.*

Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts et mon chagrin.

SAINT-ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant... Je serai tranquille et raisonnable...

que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise.

(*Madame Hébert fait la révérence.*)

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.*

Mais, Sophie, si je vous rends à votre mère, c'est à vous à me rendre mon fils. C'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parents; vous le savez si bien!

SOPHIE, *à part.*

Ah! Sergi! pourquoi...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Quelqu'honnêteté qu'il ait mis dans ses vues, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ; et vous lui ordonnerez de finir ma douleur et le trouble de sa famille.

SOPHIE, *à madame Hébert.*

Ma bonne!..

MADAME HÉBERT.

Mon enfant!..

SOPHIE, *en s'appuyant sur elle.*

Je me sens mourir...

MADAME HÉBERT.

Monsieur, nous allons nous retirer, et attendre vos ordres.

SOPHIE, *en se retirant.*

Pauvre Sergi! malheureuse Sophie!

(*Elle sort, appuyée sur madame Hébert.*)

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE, *seul.*

O lois du monde! O préjugés cruels!.... Il y a déja si peu de femmes pour un homme qui pense et qui sent! Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité? Mais mon fils ne tardera pas à venir... Secouons, s'il se peut, de mon âme, l'impression que cette enfant y a faite..... Lui représenterai-je, comme il me convient, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien?

SCÈNE XI.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *en entrant, et avec vivacité.*

Mon père! (*Le père de famille se promène et garde le silence. Saint-Albin suit son père, et d'un ton suppliant.*) Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *s'arrêtant, et d'un ton sérieux.*

Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts et mon chagrin.

SAINT-ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant... Je serai tranquille et raisonnable...

Oui, je le serai... Je me le suis promis. (*Le père de famille continue de se promener. Saint-Albin s'approchant avec timidité, dit à son père, d'une voix basse et tremblante :*) Vous l'avez vue?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vue. Elle est belle, et je la crois sage. Mais qu'en prétendez-vous faire? Un amusement? Je ne le souffrirai pas. Votre femme? Elle ne vous convient pas.

SAINT-ALBIN, *en se contenant.*

Elle est belle, elle est sage; et elle ne me convient pas! Quelle est donc la femme qui me convient, mon père?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Celle qui, par son éducation, sa naissance, son état et sa fortune, peut assurer votre bonheur, et satisfaire à mes espérances.

SAINT-ALBIN.

Ainsi le mariage sera, pour moi, un lien d'intérêt et d'ambition? Mon père, vous n'avez qu'un fils; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête et sensible, qui m'aide à supporter les peines de la vie, et non une femme riche et titrée qui les accroisse. Ah! souhaitez-moi la mort, et que le ciel me l'accorde plutôt, qu'une femme comme il y en a tant!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je ne vous en propose aucune; mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle

vous vous êtes follement attaché. Je pourrois user de mon autorité, et vous dire : Saint-Albin, cela me déplaît, cela ne sera pas ; n'y pensez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé sans vous en montrer la raison. J'ai voulu que vous m'approuvassiez en m'obéissant ; et je vais avoir la même condescendance. Modérez-vous, et écoutez-moi. Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des premières larmes que vous m'ayez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la nature me donnoit. Je vous reçus entre mes bras du sein de votre mère ; et vous élevant vers le ciel, et mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu : ô Dieu qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de sa mère ; reprenez-le. Voilà le vœu que je fis sur vous et sur moi. Il m'a toujours été présent. Je ne vous ai point abandonné au soin d'un mercénaire. Je vous ai appris moi-même à parler, à penser, à sentir. A mesure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchants ; j'ai formé sur eux le plan de votre éducation, et je l'ai suivi sans relâche. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner ! J'ai réglé votre sort à venir sur vos talents et sur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction. Et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude ; lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs



partis, et à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée, la fantaisie d'un instant aura tout détruit; et je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué et mon attente trompée, et j'y consentirai! Vous l'êtes-vous promis?

SAINT-ALBIN

Que je suis malheureux!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime et qui vous destine une fortune considérable; un père qui vous a consacré sa vie, et qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse; un nom, des parents, des amis, les prétentions les plus flatteuses et les mieux fondées, et vous êtes malheureux! Que vous faut-il encore?

SAINT-ALBIN.

Sophie, le cœur de Sophie, et l'aveu de mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'osez-vous me proposer? De partager votre folie et le blâme général qu'elle encourroit? Quel exemple à donner aux pères et aux enfants? Moi, j'autoriserois, par une foiblesse honteuse, le désordre de la société, la confusion du sang et des rangs, la dégradation des familles!

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je

..s cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre sera malheureuse ; je le serai aussi : vous le verrez, et vous en périrez de regret.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir, et malheur à vous si vous manquez au vôtre.

SAINT-ALBIN.

Mon père, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cessez de me la demander.

SAINT-ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête étoit la faveur la plus grande que le ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, et c'est vous qui voulez m'en priver. Mon père, ne me l'ôtez pas. A présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi ? Saint-Albin sera-t-il moins généreux que Sergi ? Ne me l'ôtez pas. C'est elle qui a rappelé la vertu dans mon cœur ; elle seule peut l'y conserver.

LE PÈRE DE FAMILLE.

C'est-à-dire que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

SAINT-ALBIN.

Mon père !....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ecoutez, mon fils. Vous aimez Sophie ?

SAINT-ALBIN.

Si je l'aime !



LE PÈRE DE FAMILLE.

Écoutez-moi, vous dis-je, et tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sentirez la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez seul avec elle, sans état, sans fortune, sans considération; l'ennui et le chagrin vous saisiront. Vous la haïrez; vous l'accablerez de reproches. Sa patience et sa douceur achèveront de vous aigrir; vous la haïrez davantage; vous haïrez les enfants qu'elle vous aura donnés, et vous la ferez mourir de douleur.

SAINT-ALBIN.

Moi?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous.

SAINT-ALBIN.

Jamais, jamais.

LE PÈRE DE FAMILLE.

La passion voit tout éternel; mais la nature humaine veut que tout finisse.

SAINT-ALBIN.

Je cesserois d'aimer Sophie! Si j'en étois capable, j'ignorerois, je crois, si je vous aime.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Voulez-vous le savoir et me le prouver? Faites ce que je vous demande.

SAINT-ALBIN.

Je le voudrois en vain; je ne puis; je suis entraîné. Mon père, je ne puis.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Insensé, vous voulez être père! En connoissez-vous les devoirs? Si vous les connoissiez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi?

SAINT-ALBIN.

Ah! si j'osois répondre...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Répondez.

SAINT-ALBIN.

Vous me le permettez?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

SAINT-ALBIN.

Lorsque vous voulûtes ma mère, lorsque toute la famille se souleva contre vous, lorsque votre père vous appela enfant ingrat, et que vous l'appelâtes au fond de votre âme père cruel, qui de vous deux avoit raison? Ma mère étoit vertueuse et belle comme Sophie; elle étoit sans fortune comme Sophie; vous l'aimiez comme j'aime Sophie. Souffrîtes-vous qu'on vous l'arrachât, mon père? et n'ai-je pas un cœur aussi?

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'avois des ressources, et votre mère avoit de la naissance.

SAINT-ALBIN.

Qui sait encore ce qu'est Sophie?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Chimère.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Éloignez-vous. Cachez-moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur, et je ne puis vous en chasser.

SCÈNE XII.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

(Le commandeur entre. Saint-Albin, qui étoit aux genoux de son père, se lève, et le père de famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains, comme un homme désolé.)

LE COMMANDEUR, *en montrant le père de famille à Saint-Albin, qui se promène sans écouter.*

Tiens, regarde. Vois dans quel état tu le mets. Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, et tu vérifies ma prédiction.

(*Pendant que le commandeur parle, le père de famille se lève et s'en va. Saint-Albin se dispose à le suivre.*)

LE PÈRE DE FAMILLE, *en se retournant vers son fils.*

Où allez-vous? Écoutez votre oncle : je vous l'ordonne.

SCÈNE XIII.

SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

SAINT-ALBIN.

PARLEZ donc, monsieur; je vous écoute.... Si c'est un malheur que d'aimer Sophie, il est arrivé, et je n'y sais plus de remède... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier... L'oublier! Qui? moi! je le pourrois! je le voudrois! Que la malédiction de mon père s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée!

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande? De laisser là une créature que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en passant; qui est sans bien, sans parents, sans aveu; qui vient de je ne sais où, qui appartient à je ne sais qui, et qui vit je ne sais comment. On a de ces filles-là : il y a des fous qui se ruinent pour elles : mais épouser! épouser!

SAINT-ALBIN, *avec vivacité.*

Monsieur le commandeur!

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît? Eh bien! garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre; mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue, quand il en sera temps. (*Saint-Albin veut sortir.*) Où vas-tu?

SAINT-ALBIN.

Je m'en vais.

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager?

LE COMMANDEUR.

Insensé!

SAINT-ALBIN.

Je sais. C'est ainsi qu'on appelle ceux qui préfèrent à tout une femme jeune, vertueuse et belle; et je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

Je mangeois du pain, je buvois de l'eau à côté d'elle, et j'étois heureux.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu?

SAINT-ALBIN.

Elle sera nourrie, logée, vêtue, et nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

SAINT-ALBIN.

Soit.

LE COMMANDEUR.

Cela aura père, mère, frères, sœurs; et tu épouseras tout cela.

SAINT-ALBIN.

ais résolu.

LE COMMANDEUR.

ttends aux enfants.

SAINT-ALBIN

je m'adresserai à toutes les âmes sensibles. verra; on verra la compagne de mon infor- dirai mon nom, et je trouverai du secours.

LE COMMANDEUR.

onnois bien les hommes!

SAINT-ALBIN.

les croyez méchants.

LE COMMANDEUR.

ii tort!

SAINT-ALBIN.

ou raison, il me restera deux appuis avec je peux défier l'univers; l'amour, qui fait endre, et la fierté, qui fait supporter... On d tant de plaintes dans le monde, que parce auvre est sans courage .. et que le riche est manité....

LE COMMANDEUR.

ends... Eh bien! aies-la, ta Sophie. Foule ls la volonté de ton pere, les lois de la dé- es bienséances de ton état. Ruine-toi, avi- e ne m'y oppose plus; tu serviras d'exemple s enfants qui ferment l'oreille à la voix de , qui se précipitent dans des engagements , qui affligent leurs parents, et qui désho- leur nom. Tu l'auras, ta Sophie, puisque

tu l'as voulu ; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ses enfants, qui viendront en demander à ma porte.

SAINT-ALBIN.

C'est ce que vous craignez.

LE COMMANDEUR.

Ne suis-je pas bien à plaindre?.... Je me suis privé de tout pendant quarante ans; j'aurois pu me marier, et je me suis refusé cette consolation; j'ai perdu de vue les miens, pour m'attacher à ceux-ci : m'en voilà bien récompensé!... Que dira-t-on dans le monde? Voilà qui sera fait : je n'oserai plus me montrer, ou, si je parois quelque part et que l'on demande : « Qui est ce vieux homme-là « qui a l'air si chagrin? » On répondra tout bas : « C'est le commandeur d'Auvilé... l'oncle de ce « jeune fou qui a épousé... Oui... » Ensuite on se parlera à l'oreille. On me regardera. La honte et le dépit me saisiront. Je me lèverai; je prendrai ma canne et je m'en irai. Non; je voudrois, pour tout ce que je possède, lorsque tu gravissois, au dernier siège, le long des murs, que quelque ennemi, d'un bon coup de baïonnette, t'eût envoyé dans le fossé, et que tu y fusses demeuré enseveli avec les autres. Du moins, on auroit dit : « C'est dom-« mage; c'étoit un sujet. » Non, il est inouï qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

SAINT-ALBIN.

Ce sera le premier.

LE COMMANDEUR.

e souffrirai ?

SAINT-ALBIN.

us plaît.

LE COMMANDEUR.

crois ?

SAINT-ALBIN.

ment.

LE COMMANDEUR.

, nous verrons.

SAINT-ALBIN.

st vu.

SCÈNE XIV.

LBIN, SOPHIE, MADAME HÉBERT.

ie Saint-Albin continue comme s'il étoit seul, et sa bonne s'avancent et parlent dans les ins du monologue de Saint-Albin.)

LBIN, *après une pause, en se promenant et révant.*

out est vu... Ils ont conjuré contre moi. . ...

E, *d'un ton doux et plaintif, à sa bonne.*

veut... Allons, ma bonne.

SAINT-ALBIN, *de même.*

pour la première fois que mon père est avec cet oncle cruel.

SOPHIE, *en soupirant.*

uel moment !

MADAME HÉBERT.

Il est vrai, mon enfant.

SOPHIE, *de même.*

Mon cœur se trouble.

SAINT-ALBIN, *de même.*

Ne perdons point de temps. Il faut l'aller trouver.

SOPHIE, *apercevant Saint-Albin.*

Le voilà, ma bonne; c'est lui.

SAINT-ALBIN, *allant à Sophie.*

Oui, Sophie, oui, c'est moi. Je suis Sergi.

SOPHIE, *en sanglotant.*

Non, vous ne l'êtes pas. (*Elle se retourne vers madame Hébert.*) Que je suis malheureuse!

SAINT-ALBIN.

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimoit; Saint-Albin vous adore, et vous voyez l'homme le plus vrai et l'amant le plus passionné.

SOPHIE *soupire profondément.*

Hélas!

SAINT-ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois; mais à-quoi cela sert-il?

SAINT-ALBIN.

Dites un mot.

SOPHIE.

Quel mot?

SAINT-ALBIN.

Que vous m'aimez. Sophie, m'aimez-vous?

SOPHIE, *soupirant profondément.*

Ah! si je ne vous aimois pas...

SAINT-ALBIN.

Donnez-moi donc votre main; recevez la miènne, et le serment que je fais ici, à la face du ciel et de cette honnête femme qui vous a servi de mère, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas! vous savez qu'une fille bien née ne reçoit et ne fait de serments qu'aux pieds des autels... Et ce n'est pas moi que vous y conduirez... Ah! Sergi, c'est à présent que je sens la distance qui nous sépare.

SAINT-ALBIN, *avec violence.*

Sophie, et vous aussi?

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma destinée, et rendez le repos à un père qui vous aime.

SAINT-ALBIN.

Ce n'est pas vous qui parlez; c'est lui. Je le reconnois cet homme dur et cruel.

SOPHIE.

Il ne l'est point. Il vous aime.

SAINT-ALBIN.

Il m'a maudit. Il m'a chassé. Il ne lui restoit plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie

SOPHIE.

Vivez, Sergi.

SOPHIE.

Aimez vos parents. Obéissez-leur. Oubliez-moi. Ne me suivez pas; je vous le défends.

(*Elle sort avec madame Hébert.*)

SCÈNE XV.

SAINT-ALBIN, *seul.*

(Il marche; il se plaint; il se désespère; il nomme Sophie par intervalles : ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains.)

SCÈNE XVI.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

(Pendant qu'il est dans cette situation, Cécile et Germeuil entrent.)

GERMEUIL, *s'arrêtant sur le fond, et regardant tristement Saint-Albin, dit à Cécile :*

Le voilà, le malheureux! Il est accablé, et il ignore que, dans ce moment.... Que je le plains! Mademoiselle, parlez-lui.

CÉCILE.

Saint-Albin!

SAINT-ALBIN, *qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie, sans les regarder :*

Qui que vous soyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient. Retirez-vous.

CÉCILE.

Mon frère, c'est moi; c'est Cécile qui connoît votre peine et qui vient à vous.

SAINT-ALBIN, *toujours dans la même position.*

Retirez-vous.

CÉCILE.

Je m'en irai, si je vous afflige.

SAINT-ALBIN.

Vous m'affligez. Vous m'affligez.

(Cécile s'en va.)

SAINT-ALBIN, *rappelant sa sœur d'une voix foible et douloureuse.*

Cécile!

CÉCILE, *s'approchant de son frère.*

Mon frère!

SAINT-ALBIN, *la prenant par la main, sans changer de situation et sans la regarder.*

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

GERMEUIL, *à lui-même.*

Plût au ciel!

SAINT-ALBIN.

J'ai tout perdu, ma sœur. J'ai tout perdu.

CÉCILE.

Il vous reste une sœur, un ami.

SAINT-ALBIN, *se relevant avec vivacité.*

Où est Germeuil?

CÉCILE.

Le voilà.

SAINT-ALBIN *se promène un moment en silence, puis il dit :*

Ma sœur, laissez-nous. (*Cécile parle bas à Germeuil et sort.*) (*Saint-Albin en se promenant et à plusieurs reprises.*) Oui.... C'est le seul parti qui me reste... et j'y suis résolu.

SCÈNE XVII.

SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

Germeuil, personne ne nous entend?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire?

SAINT-ALBIN.

J'aime Sophie; j'en suis aimé. Vous aimez Cécile, et Cécile vous aime.

GERMEUIL.

Moi, votre sœur!

SAINT-ALBIN.

Vous, ma sœur. Mais la même persécution qu'on me fait vous attend; et, si vous avez du courage, nous irons, Sophie, Cécile, vous et moi chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent et nous tyrannisent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu?.. Il ne me manquoit que cette confidence!... Qu'osez-vous entreprendre, et que me conseillez-vous? C'est ainsi que je reconnoîtrois les bienfaits dont votre père m'a comblé de-

uis que je respire! Pour prix de sa tendresse, je mplirois son âme de douleur, et je l'enverrois tombeau en maudissant le jour qu'il me reçut iez lui!

SAINT-ALBIN.

Vous avez des scrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me proposez, et celle que ous avez résolue, sont deux crimes. (*Avec viva-é.*) Saint-Albin, abandonnez votre projet. Vous ez encouru la disgrâce de votre père, et vous al-: la mériter, attirer sur vous le blâme public, us exposer à la poursuite des lois, désespérer lle que vous aimez.... Quelles peines vous vous éparez!... Quel trouble vous me causez!...

SAINT-ALBIN.

Si je ne peux compter sur votre secours, épar-z-moi vos conseils.

GERMEUIL.

ous vous perdez.

SAINT-ALBIN.

sort en est jeté.

GERMEUIL.

1s me perdez moi-même; vous me perdez... rai-je à votre père, lorsqu'il m'apportera sa r?... A votre oncle?... Oncle cruel! neveu iel encore!... Avez-vous dû me confier vos ?... Que suis-je venu chercher ici?... Pour-is ai-je vu?...

SAINT-ALBIN.

Adieu, Germeuil. Embrassez-moi. Je compte sur votre discrétion.

GERMEUIL.

Où courez-vous ?

SAINT-ALBIN.

M'assurer le seul bien dont je fasse cas, et m'éloigner d'ici pour jamais.

SCÈNE XVIII.

GERMEUIL, *seul*

Le sort m'en veut-il assez ! Le voilà résolu d'enlever sa maîtresse ; et il ignore qu'au même instant son oncle travaille à la faire enfermer... Je deviens coup sur coup leur confident et leur complice.... Quelle situation est la mienne ! Encore, si je pouvois m'ouvrir au père respectable... Mais ils ont exigé le secret. Y manquer, je ne puis ni ne le dois... Voilà ce que le commandeur a vu lorsqu'il s'est adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite.... En me présentant sa fortune et sa nièce, deux appas auxquels il n'imagine pas qu'on résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Si son neveu le prévient, autres dangers.... Mais Cécile sait tout ; elle connoît mon innocence... Eh ! que servira son témoignage contre le cri de la famille entière qui se soulèvera contre moi ?... Dans quels embarras ils m'ont précipité, le neveu par

indiscrétion, l'oncle par méchanceté!... Et toi, malheureuse innocente, dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes violents qui ont également résolu ta ruine?... L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court; et je n'ai qu'un instant... Ne le perdons pas... Emparons-nous d'abord de l'ordre. Je m'expose, je le sais; mais il faut faire son devoir, et fermer les yeux sur le reste.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GERMEUIL, CÉCILE.

GERMEUIL, *d'un ton suppliant.*

Mademoiselle.

CÉCILE.

Laissez-moi : qu'osez-vous me demander? Je recevrois la maîtresse de mon frère chez moi! chez moi! dans mon appartement! dans la maison de mon père! Laissez-moi, vous dis-je; je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asile qui lui reste, et le seul qu'elle puisse accepter.

CÉCILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant; que je puisse regarder autour de moi, me reconnoître.

CÉCILE.

Non, non.. Une inconnue!

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuser de la commisération, si vous la voyiez.

CÉCILE.

Que diroit mon père?

GERMEUIL.

Le respecté-je moins que vous? Craindrois-je moins de l'offenser?

CÉCILE.

Et le commandeur?

GERMEUIL.

C'est un homme barbare.

CÉCILE.

Vous êtes la cause de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'est votre frère, c'est votre oncle que je vous prie de considérer; épargnez-leur à chacun une action odieuse.

CÉCILE.

La maîtresse de mon frère! une inconnue! Non, monsieur; mon cœur me dit que cela est mal, et il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus; je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien. Votre père est tout à sa douleur, le commandeur et votre frère à leurs projets; les gens sont écartés : j'ai pressenti votre répugnance...

CÉCILE.

Qu'avez-vous fait?

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, et je l'ai intro-

duite ici : elle y est. La voilà. Renvoyez-la, mademoiselle.

CÉCILE.

Germeuil, qu'avez-vous fait?

SCÈNE II.

GERMEUIL, CÉCILE, SOPHIE.

(Sophie entre sur la scène comme une troublée. Elle ne voit point; elle n'entend point; elle ne sait où elle est. Cécile, de son côté, est dans une agitation extrême.)

SOPHIE.

Je ne sais où je suis.... je ne sais où je vais... Il me semble que je marche dans les ténèbres.... Ne rencontrerai-je personne qui me conduise? O ciel! ne m'abandonnez pas.

GERMEUIL, *l'appelant.*

Mademoiselle! mademoiselle!

SOPHIE.

Qui est-ce qui m'appelle?

GERMEUIL.

C'est moi, mademoiselle, c'est moi.

SOPHIE.

Qui êtes-vous? où êtes-vous? Qui que vous soyez, secourez-moi... sauvez-moi...

GERMEUIL *va la prendre par la main, et lui dit :*

Venez... mon enfant... Par ici.

SOPHIE *fait quelques pas et tombe sur ses genoux.*

Je ne puis.... La force m'abandonne.... Je succombe...

CÉCILE.

O ciel! (*A Germeuil.*) Appelez. Eh! non, n'appelez pas.

(*Germeuil et Cécile relèvent Sophie et la mettent sur un fauteuil.*)

SOPHIE, *les yeux fermés et comme dans le délire de la défaillance.*

Les cruels!... Que leur ai-je fait? (*Elle regarde autour d'elle avec toutes les marques de l'effroi.*)

GERMEUIL.

Rassurez-vous; je suis l'ami de Saint-Albin, et mademoiselle est sa sœur.

SOPHIE, *après un moment de silence.*

Mademoiselle, que vous dirai-je? Voyez ma peine. Elle est au-dessus de mes forces..... Je suis à vos pieds. (*Elle se jette aux genoux de Cécile.*)

(*Cécile fait rasseoir Sophie.*)

SOPHIE.

Je suis une infortunée qui cherche un asile.... C'est votre oncle et votre frère que je fuis... Votre oncle, que je ne connois pas, et que je n'ai jamais offensé: votre frère.... Ah! ce n'est pas de lui que j'attendois mon chagrin!.. Que vais-je devenir, si vous m'abandonnez?... Ils accompliront sur moi leurs desseins... Secourez-moi, sauvez-moi... Sauvez-moi d'eux. Sauvez-moi de moi-même. Ils ne savent pas ce que peut oser celle qui craint le deshonneur, et qu'on réduit à la nécessité de haïr la vie... Je n'ai pas cherché mon malheur, et je n'ai rien à me reprocher... Je travaillois; je vivois

tranquille.... Les jours de la douleur sont venus. Ce sont vos parents qui les ont amenés sur moi, et je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CÉCILE.

Qu'elle me peine!.. Oh! que ceux qui peuvent la tourmenter sont méchants!

(Ici la pitié succède à l'agitation dans le cœur de Cécile. Elle se penche sur le dos d'un fauteuil du côté de Sophie, et celle-ci continue.)

SOPHIE.

J'ai une mère qui m'aime.... Comment reparoîtrois-je devant elle?.... Mademoiselle, conservez une fille à sa mère; je vous en conjure par la vôtre, si vous l'avez encore..... Je ne peux rien; mais il est un être qui peut tout, et devant lequel les œuvres de la commisération ne sont pas perdues.... Mademoiselle! *(Elle se jette aux genoux de Cécile.)*

CÉCILE *s'approche d'elle, et lui tend les mains.*

Levez-vous.

GERMEUIL, *à Cécile.*

Vos yeux se remplissent de larmes. Son malheur vous a touchée.

CÉCILE, *à Germeuil.*

Qu'avez-vous fait?

SOPHIE.

Dieu soit loué; tous les cœurs ne sont pas endurcis

CÉCILE, *à Sophie.*

Je connois le mien. Je ne voulois ni vous voir, ni vous entendre... Enfant aimable et malheureux, comment vous nommez-vous?

SOPHIE.

Sophie.

CÉCILE, *en l'embrassant.*

Sophie, venez. (*Germeuil se jette aux genoux de Cécile, et lui prend une main qu'il baise sans parler.*) Que me demandez-vous encore? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez?

GERMEUIL, *en se relevant, à part.*

Imprudent!.. Qu'allois-je lui dire?..

SCÈNE III.

MADEMOISELLE CLAIRET, SOPHIE, CÉCILE, GERMEUIL.

(Cécile ouvre la porte de sa chambre, appelle mademoiselle Clairet, lui remet Sophie et lui parle à l'oreille.)

MADEMOISELLE CLAIRET, *à Cécile.*

J'ENTENDS mademoiselle. Reposez-vous sur moi.

SCÈNE IV.

GERMEUIL, CÉCILE.

CÉCILE, *après un moment de silence, avec chagrin.*

ME voilà, grâce à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un instant pour lui trouver un asile. Quel mérite y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit aucun inconvénient?

CÉCILE.

Que les hommes sont dangereux!... Éloignez-vous... Vous vous en allez, je crois?

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CÉCILE.

Fort bien! Après m'avoir mise dans la position la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, monsieur, allez.

GERMEUIL.

Que je suis malheureux!

CÉCILE.

Vous vous plaignez, je crois?

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaise.

CÉCILE.

Vous m'impatientez.... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon père? S'il s'aperçoit de mon embarras et qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré pour éclairer un homme tel que le commandeur?... Et mon frère... Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir, lorsqu'il ne trouvera plus Sophie?... Monsieur, ne me quittez pas un moment,

si vous ne voulez pas que tout se découvre.... Mais on vient. Allez..... Restez..... Non : retirez-vous....

SCÈNE V.

CÉCILE, *seule.*

Ciel ! dans quel état je suis !

SCÈNE VI.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à sa manière.*

Cécile, te voilà seule?

CÉCILE, *d'une voix altérée.*

Oui, mon cher oncle. C'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CÉCILE.

Qui, l'ami?

LE COMMANDEUR.

Eh ! Germeuil.

CÉCILE.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il? Que lui disois-tu?

CÉCILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas. Vous ne pouvez vou accorder un moment; cela me fâche. Il a de l'esprit, des talents, des connoissances, des mœur dont je fais grand cas. Point de fortune à la vérité mais de la naissance. Je l'estime, et je lui ai conseillé de penser à toi.

CÉCILE.

Qu'appelez-vous, penser à moi?

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend. Tu n'as pas résolu de rester fill apparemment?

CÉCILE.

Pardonnez-moi, monsieur, c'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cécile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert Je suis entièrement détaché de ton frère : c'est un âme dure, un esprit intraitable; et il vient, encor tout-à-l'heure, d'en user avec moi d'une manier indigne, et que je ne lui pardonnerai de ma vie.. Il peut à présent courir, tant qu'il voudra, après l créature dont il s'est entêté, je ne m'en souci plus.... On se lasse à la fin d'être bon.... Toute m tendresse s'est retirée sur toi, ma chère nièce... Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de to père et le mien....

CÉCILE.

Vous devez le supposer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudroit faire?

CÉCILE.

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raison. Eh bien! il faudroit te rapprocher de Germeuil. C'est un mariage auquel ton père ne consentira pas sans la dernière répugnance; mais je parlerai, je lèverai les obstacles : si tu veux, j'en fais mon affaire.

CÉCILE.

Vous me conseilleriez de penser à quelqu'un qui ne seroit pas du choix de mon père?

LE COMMANDEUR.

Il n'est pas riche, tout tient à cela; mais je te l'ai dit, ton frère ne m'est plus rien, et je vous assurerai tout mon bien. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CÉCILE.

Moi, que je dépouille mon frère!

LE COMMANDEUR.

Qu'appelles-tu, dépouiller? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi, et elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CÉCILE.

Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parents sont les maîtres de leur fortune, et s'ils peuvent, sans injustice, la transporter où il leur

plaît. Je sais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte, et c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que Saint-Albin en feroit autant pour sa sœur?

CÉCILE.

Je connois mon frère; et, s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez-vous?

CÉCILE.

Monsieur le commandeur, ne me pressez pas: je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux, parle, j'aime la vérité; tu dis?

CÉCILE.

Que c'est une inhumanité sans exemple, que d'avoir en province des parents plongés dans l'indigence, que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, et dont ils ont un besoin si grand; que nous ne voulons, ni mon frère, ni moi, d'un bien qu'il faudroit restituer à ceux à qui les lois de la nature et de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous. Je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfants, si ce n'est l'imbécillité du maître. Je jouirai de la vie, et je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CÉCILE.

cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

emoiselle, votre approbation est de trop, us conseille de vous écouter. Je sais ce qui dans votre âme; je ne suis pas la dupe de ésintéressement, et vos petits secrets ne aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il et je m'entends.

SCÈNE VII.

E, LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

re de famille entre le premier, son fils le suit.)

ALBIN, *violent, désolé, éperdu, ici et dans toute la scène.*

s n'y sont plus... On ne sait ce qu'elles venues... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Mon ordre est exécuté.

SAINT-ALBIN.

père, écoutez la prière d'un fils désespéré. lui Sophie. Il est impossible qu'il vive e. Vous faites le bonheur de tout ce qui ivironne; votre fils sera-t-il le seul que ez rendu malheureux?... Elle n'y est plus... t disparu... Que ferai-je?... quelle sera ma

LE COMMANDEUR, *à part.*

Il a fait diligence.

SAINT-ALBIN.

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune part à leur absence. Je vous l'ai déja dit; croyez-moi. (*Il se promène lentement, la tête baissée et l'air chagrin.*)

SAINT-ALBIN *s'écrie, en se tournant vers le fond.*

Sophie, où êtes-vous? qu'êtes-vous devenue?... Ah!...

CÉCILE, *à part.*

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Consommons notre ouvrage. Allons. (*A son neveu, d'un ton compatissant.*) Saint-Albin!

SAINT-ALBIN.

Monsieur, laissez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté... Je la suivois... Je l'aurois fléchie... et je l'ai perdue!

LE COMMANDEUR.

Saint-Albin!

SAINT-ALBIN.

Laissez-moi.

LE COMMANDEUR.

J'ai causé ta peine, et j'en suis affligé.

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux!

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais aussi, qui

pouvoit imaginer que, pour une fille comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois?

SAINT-ALBIN, *avec terreur.*

Que dites-vous de Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Je dis... Rien...

SAINT-ALBIN.

Tout me manqueroit-il en un jour? et le malheur qui me poursuit m'auroit-il encore ôté mon ami?... Monsieur le commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil et moi... Je n'ose te l'avouer... Tu ne nous le pardonneras jamais...

LE PÈRE DE FAMILLE, *au commandeur.*

Qu'avez-vous fait? Seroit-il possible!..... Mon frère, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Cécile... Germeuil te l'aura confié?.... Dis pour moi.

SAINT-ALBIN, *au commandeur.*

Vous me faites mourir.

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec sévérité.*

Cécile, vous vous troublez!

SAINT-ALBIN.

Ma sœur!

LE PÈRE DE FAMILLE, *regardant encore sa fille avec sévérité.*

Cécile!... Mais, non, le projet est trop odieux. Ma fille et Germeuil en sont incapables.

SAINT-ALBIN.

Je tremble... je frémis... O ciel! de quoi suis-je menacé?

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec sévérité.*

Monsieur le commandeur, expliquez-vous, vous dis-je, et cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure. (*Le père de famille se promène : il est indigné. Le commandeur, hypocrite, paroît honteux et se tait. Cécile a l'air consterné. Saint-Albin a les yeux sur le commandeur, et attend avec effroi qu'il s'explique. Le père de famille au commandeur.*) Avez-vous résolu de garder long-temps ce silence cruel?

LE COMMANDEUR, *à sa nièce.*

Puisque tu te tais, et qu'il faut que je parle.... (*A Saint-Albin.*) Ta maîtresse...

SAINT-ALBIN.

Sophie?

LE COMMANDEUR.

Est renfermée.

SAINT-ALBIN.

Grand Dieu!

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu l'ordre... et Germeuil s'est chargé du reste.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Germeuil!

SAINT-ALBIN.

Lui!

CÉCILE.

Mon frère, il n'en est rien.

SAINT-ALBIN.

Sophie... Et c'est Germeuil! (*Il se renverse sur un fauteuil, avec toutes les marques du désespoir.*)

LE PÈRE DE FAMILLE, *au commandeur.*

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajouter à son malheur la perte de l'honneur et de la liberté? Quels droits avez-vous sur elle?

LE COMMANDEUR.

La maison est honnête.

SAINT-ALBIN.

Je la vois... je vois ses larmes; j'entends ses cris, et ne meurs pas!... (*Au commandeur.*) Barbare! appelez votre indigne complice. Venez tous les deux; par pitié, arrachez-moi la vie... Sophie ... Mon père, secourez-moi; sauvez-moi de mon désespoir. (*Il se jette entre les bras de son père.*)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Calmez-vous, malheureux.

SAINT-ALBIN, *entre les bras de son père, et d'un ton plaintif et douloureux.*

Germeuil!... lui!... lui!...

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à sa place.

SAINT-ALBIN, *toujours sur le sein de son père et du même ton.*

Qui se dit mon ami! Le perfide!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Sûr qui compter désormais!

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas; mais je lui ai promis ma fortune et ma nièce.

CÉCILE.

Mon père, Germeuil n'est ni vil ni perfide.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'est-il donc?

SAINT-ALBIN, *à son père.*

Écoutez, et connoissez-le.... Ah! le traître!.... Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain... abandonné de Sophie....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien?

SAINT-ALBIN.

J'allois, dans mon désespoir, m'en saisir et l'emporter au bout du monde.... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué.... Il vient à moi... Je lui confie ma pensée comme à mon ami... Il me blâme.... Il me dissuade.... Il m'arrête; et c'est pour me trahir, me livrer, me perdre... Il lui en coûtera la vie.

SCÈNE VIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE, *qui la première aperçoit Germeuil, court à lui et lui crie :*

Germeuil !.. où allez-vous?

SAINT-ALBIN, *s'avance vers lui, et lui crie avec fureur :*

Traître, où est-elle? Rends-la moi, et te prépare à défendre ta vie.

LE PÈRE DE FAMILLE, *courant après Saint-Albin.*

Mon fils!

CÉCILE.

Mon frère!.. Arrêtez... Je me meurs...

(Elle tombe dans un fauteuil.)

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*

Y prend-elle intérêt? Qu'en dites-vous?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL.

Monsieur, permettez que je reste.

SAINT-ALBIN.

Que t'a fait Sophie? Que t'ai-je fait pour me trahir?

LE PÈRE DE FAMILLE, *toujours à Germeuil.*

Vous avez commis une action odieuse.

SAINT-ALBIN.

Si ma sœur t'est chère, si tu la voulois, ne va-

loit-il pas mieux?... Je te l'avois proposée... Mais c'est par une trahison qu'il te convenoit de l'obtenir.... Homme vil, tu t'es trompé.... Tu ne connois ni Cécile, ni mon père, ni ce commandeur qui t'a dégradé, et qui jouit maintenant de ta confusion... Tu ne réponds rien!... Tu te tais!

GERMEUIL, *avec froideur et fermeté.*

Je vous écoute, monsieur, et je vois qu'on ôte ici l'estime, en un moment, à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. J'attendois autre chose.

LE PÈRE DE FAMILLE.

N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne suis ni faux, ni perfide.

SAINT-ALBIN.

Quelle insolente intrépidité!

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Mon ami, il n'est plus temps de dissimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL, *au commandeur.*

Monsieur, je vous entends, et je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire? Je t'ai promis ma fortune et ma nièce : c'est notre traité, et il tient.

GERMEUIL.

Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur; et votre nièce ne doit

pas être la récompense d'une perfidie.... Voilà votre ordre.

LE COMMANDEUR, *en le reprenant.*

Voyons. Voyons.

GERMEUIL.

Il seroit en d'autres mains, si j'en avois fait usage.

SAINT-ALBIN.

Qu'ai-je entendu? Sophie est libre!

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, et à rendre justice à un homme d'honneur. (*Au commandeur.*) Monsieur, je vous salue.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, SAINT-ALBIN, CÉCILE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec regret.*

J'AI jugé trop vite. Je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR, *stupéfait, regarde sa lettre de cachet.*

Il m'a joué.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien! Encouragez-les à me manquer; ils n'y sont pas assez disposés.

SAINT-ALBIN.

En quelqu'endroit qu'elle soit, sa bonne doit être revenue... J'irai. Je verrai sa bonne. Je m'accuserai. J'embrasserai ses genoux. Je pleurerai. Je la toucherai, et je percerai ce mystère.

(Il va pour sortir.)

CÉCILE, *en le suivant.*

Mon frère!

SAINT-ALBIN, *à Cécile.*

Ma sœur, de grâce, faites ma paix avec Germeuil.

SCÈNE X.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Vous avez entendu?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Oui, mon frère.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous où il va?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je le sais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup sur elle : c'est un enfant, mais c'est un enfant bien né; et, dans cette circonstance, elle fera plus que vous et moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose sur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à se perdre? J'enrage. Et vous êtes un père de famille, vous?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire? Être le maître chez soi; se montrer homme d'abord, et père après, s'ils le méritent.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse?

LE COMMANDEUR.

Contre qui? Belle question! Contre tous. Contre ce Germeuil, qui nourrit votre fils dans son extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille pour s'en ouvrir la porte à lui-

même, et que je chasserois de ma maison : contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, et que j'enfermerois dans un couvent : contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule et de honte, et à qui je rendrois la vie si dure, qu'il ne seroit pas tenté plus long-temps de se soustraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, et la jeune dont il a la tête tournée, il y a beau jour que j'aurois fait sauter tout cela. C'est par où j'aurois commencé; et, à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier.... Mais il faudroit de la fermeté, et nous n'en avons point.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous entends. C'est-à-dire que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de père, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource si je l'abandonne, et à qui il faut que mon amitié soit funeste, si elle ne lui devient pas utile, et cela, sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désapprouvé les projets; qu'il sert une malheureuse créature, que peut-être il n'a jamais vue, ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte. J'enfermerai ma fille dans un couvent, je chargerai sa conduite ou son caractère de soup-

çons désavantageux, je flétrirai sa réputation, et cela, parce qu'elle aura quelquefois usé de représailles avec monsieur le commandeur; qu'irritée par son humeur chagrine, elle sera sortie de son caractère, et qu'il lui sera échappé un mot peu mesuré. Je me rendrai odieux à mon fils, j'éteindrai dans son âme les sentiments qu'il me doit, j'achèverai d'enflammer son caractère impétueux, et de le porter à quelque éclat qui le déshonore dans le monde tout en y entrant, et cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes et de la vertu, et que, par un mouvement de jeunesse qui marque au fond la bonté de son naturel, il a pris un attachement qui m'afflige. N'avez-vous pas honte de vos conseils? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfants auprès de moi, c'est vous qui les accusez : vous leur cherchez des torts, vous exagérez ceux qu'ils ont, et vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez un ordre?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vou-

loir vous faire sentir, mon frère. Mais cette affaire me touchoit d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'est moi qui ai tort, et vous avez toujours raison.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non, monsieur le commandeur, vous ne ferez de moi ni un père dur et injuste, ni un homme ingrat et malfaisant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle est de mon intérêt; je ne renoncerai point à mes espérances, parce qu'il est survenu des obstacles qui les éloignent, et je ne ferai point un désert de ma maison, parce qu'il s'y passe des choses qui me déplaisent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui est expliqué. Oh bien! conservez votre chère fille, aimez bien votre cher fils, laissez en paix les créatures qui le perdent; cela est trop sage pour qu'on s'y oppose : mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger, lui et moi, sous le même toit... Il n'y a point de milieu; il faut qu'il soit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en sorte demain

LE PÈRE DE FAMILLE.

Monsieur le commandeur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous seriez enchanté que je

m'en allasse, n'est-ce pas? Mais je resterai : oui, je resterai, ne fût-ce que pour vous remettre sous le nez vos sottises et vous en faire honte. Je suis curieux de savoir ce que tout ceci deviendra.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SAINT-ALBIN, *seul.*

(Il entre furieux.)

TOUT est éclairci; le traître Germeuil est démasqué. Malheur à lui! malheur à lui! c'est lui qui a emmené Sophie; il l'a arrachée des bras de sa bonne. Je ne le quitte plus qu'il ne m'ait instruit. (*Il appelle.*) Philippe?

SCÈNE II.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MONSIEUR!

SAINT-ALBIN, *en donnant une lettre.*

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, monsieur?

SAINT-ALBIN.

A Germeuil.... (*Philippe va pour sortir; il s'arrête et revient sur ses pas.*) Je lui arrache l'aveu de son crime et le secret de sa retraite, et je cours partout où me conduira l'espoir de la retrouver.

(*Il aperçoit Philippe, qui est resté.*) Tu n'es pas allé, revenu?

PHILIPPE.

Monsieur....

SAINT-ALBIN.

Eh bien?

PHILIPPE.

N'y a-t-il rien là-dedans dont monsieur votre père soit fâché?

SAINT-ALBIN.

Marchez.

SCÈNE III.

SAINT-ALBIN, *seul.*

Lui qui me doit tout!...

SCÈNE IV.

CÉCILE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *continuant.*

Que j'ai cent fois défendu contre le commandeur!... A qui... (*En apercevant sa sœur.*) Malheureuse, à quel homme t'es-tu attachée!...

CÉCILE.

Que dites-vous? qu'avez-vous? Mon frère, vous m'effrayez.

SAINT-ALBIN.

Le perfide! le traître!... Elle alloit dans la con-

fiance qu'on la menoit ici.... Il a abusé de votre nom...

CÉCILE.

Germeuil est innocent.

SAINT-ALBIN.

Il a pu voir leurs larmes! entendre leurs cris! les arracher l'une à l'autre! Le barbare!

CÉCILE.

Ce n'est point un barbare, c'est votre ami.

SAINT-ALBIN.

Mon ami!... Je le voulois... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort... d'aller lui et moi, vous et Sophie...

CÉCILE.

Qu'entends-je?... Vous lui auriez proposé...

SAINT-ALBIN.

Que ne me dit-il pas? que ne m'opposa-t-il pas? avec quelle fausseté....

CÉCILE.

C'est un homme d'honneur : oui, Saint-Albin, et c'est en l'accusant que vous achevez de m'en convaincre.

SAINT-ALBIN.

Qu'osez-vous dire?... Tremblez, tremblez... Le défendre, c'est redoubler ma fureur... Éloignez-vous.

CÉCILE.

Non, mon frère; vous m'écouterez. Germeuil..

Rendez-lui justice.... Ne le connoissez-vous plus? un moment l'a-t-il pu changer?... Vous l'accusez! vous!... Homme injuste!

SAINT-ALBIN.

Malheur à toi, s'il te reste de la tendresse!... Je pleure... tu pleureras bientôt aussi.

CÉCILE, *avec terreur et d'une voix tremblante.*

Vous avez un dessein?

SAINT-ALBIN.

Par pitié pour vous, ne m'interrogez pas.

CÉCILE.

Vous me haïssez?

SAINT-ALBIN.

Je vous plains.

CÉCILE.

Vous attendez mon père?

SAINT-ALBIN.

Je le fuis; je fuis toute la terre.

CÉCILE.

Je le vois. Vous voulez perdre Germeuil... vous voulez me perdre... Eh bien! perdez-nous... dites à mon père...

SAINT-ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire... Il sait tout.

CÉCILE.

Ah ciel!

SCÈNE V.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PÈRE DE FAMILLE.

(Saint-Albin marque d'abord de l'impatience à l'approche de son père : ensuite il reste immobile.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu me fuis, et je ne peux t'abandonner!... Je n'ai plus de fils, et il te reste toujours un père!... Saint-Albin, pourquoi me fuyez-vous?.... Je ne viens pas vous affliger davantage, et exposer mon autorité à de nouveaux mépris.. Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin.... Nous sommes seuls. Voici ton père. Voilà ta sœur. Elle pleure, et mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler... Que ce moment sera doux, si tu veux! Vous avez perdu celle que vous aimiez, et vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous est cher.

SAINT-ALBIN, *en levant les yeux au ciel, avec fureur.*

Ah!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Triomphez de vous et de lui. Domtez une passion qui vous dégrade. Montrez-vous digne de moi... Saint-Albin, rendez-moi mon fils. (*Saint-Albin s'éloigne. On voit qu'il voudroit répondre aux sentiments de son père, et qu'il ne le peut pas. Le père de famille suit son fils, en lui criant avec vio-*

lence:) Rends-moi mon fils... Rends-moi mon fils. (*Saint-Albin va s'appuyer contre le mur, élevant ses mains et cachant sa tête entre ses bras.*) Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus jusqu'à son cœur. Une passion insensée l'a fermé. Elle a tout détruit. Il est devenu stupide et féroce. (*Il se renverse dans un fauteuil et dit:*) O père malheureux! Le ciel m'a frappé. Il me punit dans cet objet de ma foiblesse... J'en mourrai... Cruels enfants! c'est mon souhait... c'est le vôtre...

CÉCILE, *s'approchant de son père en sanglotant.*

Ah! mon père...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Consolez-vous.... Vous ne verrez pas long-temps mon chagrin...

CÉCILE, *avec douleur, et saisissant les mains de son père.*

Si vous abandonnez vos enfants, que voulez-vous qu'ils deviennent?

LE PÈRE DE FAMILLE, *après un moment de silence.*

Cécile, j'avois des vues sur vous... Germeuil... Je disois, en vous regardant tous les deux: voilà celui qui fera le bonheur de ma fille... Elle relèvera la famille de mon ami.

CÉCILE, *surprise.*

Qu'ai-je entendu!

SAINT-ALBIN, *se retournant avec fureur.*

Il auroit épousé ma sœur! Je l'appellerois mon frère! lui!

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tout m'accable à la fois.... Il n'y faut plus penser.

SCÈNE VI.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PÈRE DE FAMILLE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

Le voilà; le voilà. Sortez, sortez tous.

CÉCILE, *en courant au-devant de Germeuil.*

Germeuil, arrêtez. N'approchez pas. Arrêtez.

LE PÈRE DE FAMILLE, *en saisissant son fils par le milieu du corps, et l'entraînant hors de la salle.*

Saint-Albin!.. Mon fils!..

(Germeuil s'avance, d'une démarche ferme et tranquille. Saint-Albin, avant que de sortir, détourne la tête, et fait signe à Germeuil.)

SCÈNE VII.

CÉCILE, GERMEUIL.

CÉCILE.

Suis-je assez malheureuse!

SCÈNE VIII.

CILE, GERMEUIL, LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

PÈRE DE FAMILLE, *rentrant, rencontre le commandeur sur le fond de la salle.*

Mon frère, dans un moment je suis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas de moi s celui-ci. Serviteur.

SCÈNE IX.

CILE, GERMEUIL, LE PÈRE DE FAMILLE.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Germeuil.*

LA division et le trouble sont dans ma maison, 'est vous qui les causez.... Germeuil, je suis ontent. Je ne vous reprocherai point ce que fait pour vous. Vous le voudriéz peut-être : s, après la confiance que je vous ai marquée ourd'hui, je ne daterai pas de plus loin, je ttendois à autre chose de votre part... Mon fils lite un rapt; il vous le confie, et vous me le laisignorer. Le commandeur forme un autre proodieux; il vous le confie, et vous me le laissez orer.

GERMEUIL.

ls l'avoient exigé.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre?.. Cependant cette fille disparoît, et vous êtes convaincu de l'avoir emmenée... Qu'est-elle devenue?.. Que faut-il que j'augure de votre silence? Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, et je veux qu'elle se retrouve. Cécile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, et je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, et j'apprendrai avec joie que mes enfants sont heureux.

SCÈNE X.

CÉCILE, GERMEUIL.

(Cécile se jette dans un fauteuil, et penche tristement sa tête sur ses mains.)

GERMEUIL.

Je vois votre inquiétude, et j'attends vos reproches.

CÉCILE.

Je suis désespérée.... Mon frère en veut à votre vie.

GERMEUIL.

Sa lettre ne signifie rien. Il se croit offensé; mais je suis innocent et tranquille.

CÉCILE.

Pourquoi vous ai-je cru? que n'ai-je suivi mon pressentiment?... Vous avez entendu mon père.

GERMEUIL.

Votre père est un homme juste, et je n'en crains rien.

CÉCILE.

Il vous aimoit, il vous estimoit.

GERMEUIL.

S'il eut ces sentiments, je les recouvrerai.

CÉCILE.

Vous auriez fait le bonheur de sa fille... Cécile eût relevé la famille de son ami.

GERMEUIL.

Ciel! qu'entends-je?

CÉCILE.

Mon père!.... Je n'osois lui ouvrir mon cœur... Désolé qu'il étoit de la passion de mon frère, je craignois d'ajouter à sa peine... Pouvois-je penser que, malgré l'opposition, la haine du commandeur ... Ah! Germeuil, c'est à vous qu'il me destinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez!... Mais j'ai fait ce que je devois... Quelles qu'en soient les suites; je ne me repentirai point du parti que j'ai pris... Mademoiselle, il faut que vous sachiez tout.

CÉCILE.

Qu'est-il encore arrivé?

SAINT-ALBIN, *à Germeuil.*

Je vous croyois seul, monsieur.

CÉCILE.

Germeuil, c'est votre ami, c'est mon frère.

GERMEUIL.

Mademoiselle, je ne l'oublierai pas.

SAINT-ALBIN, *en se jetant dans un fauteuil.*

Sortez ou restez, je ne vous quitte plus.

CÉCILE, *à Saint-Albin.*

Insensé!... ingrat!... qu'avez-vous résolu?. Vous ne savez pas...

SAINT-ALBIN.

Je ne sais que trop!

CÉCILE.

Vous vous trompez.

SAINT-ALBIN, *en se levant.*

Laissez-moi, laissez-nous... (*S'adressant à G meuil, en portant la main à son épée.*) Germeuil!..

CÉCILE, *se tournant en face de son frère, lui crie*

O Dieu!... Arrêtez... Apprenez... Sophie...

SAINT-ALBIN.

Eh bien, Sophie?

CÉCILE.

Que vais-je lui dire?...

SAINT-ALBIN.

Qu'en a-t-il fait? Parlez, parlez.

CÉCILE.

Ce qu'il en a fait?.... Il l'a dérobée à vos reurs... il l'a dérobée aux poursuites du comm deur... Il l'a conduite ici... Il a fallu la recevoi

Elle est ici, et elle y est malgré moi... (*En sanglotant et en pleurant.*) Allez maintenant, courez lui plonger votre épée dans le sein.

SAINT-ALBIN.

O ciel! puis-je le croire! Sophie est ici!.... Et c'est lui!... c'est vous!.... Ah! mon ami! ah! ma sœur!... Je suis un malheureux, je suis un insensé. Cécile, Germeuil, je vous dois tout... Me pardonnerez-vous?... Oui; vous êtes justes; vous aimez aussi; vous vous mettrez à ma place, et vous me pardonnerez...

CÉCILE.

Mais Sophie a su le projet que vous avez fait de l'enlever; elle pleure, elle se désespère.

SAINT-ALBIN.

Elle me méprise, elle me hait. Cécile, voulez-vous vous venger? voulez-vous m'accabler sous le poids de mes torts? mettez le comble à vos bontés. Que je la voie... que je la voie un instant.

CÉCILE.

Qu'osez-vous me demander?

SAINT-ALBIN.

Ma sœur, il faut que je la voie. Il le faut.

CÉCILE.

Y pensez-vous?

SAINT-ALBIN.

Cécile!

CÉCILE.

Et mon père? Et le commandeur?

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe?.. Il faut que je la voie, et j'y cours.

GERMEUIL.

Arrêtez.

CÉCILE.

Germeuil!

GERMEUIL.

Mademoiselle, il faut appeler.

CÉCILE.

Oh! la cruelle complaisance!

(*Germeuil sort pour appeler.*)

SCÈNE XII.

CÉCILE, SAINT-ALBIN.

(Saint-Albin saisit la main de Cécile et la baise avec transport.)

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE CLAIRET, GERMEUIL, CÉCILE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *embrassant son ami.*

Je vais la revoir!

CÉCILE, *après avoir parlé bas à mademoiselle Clairet, continue haut et d'un ton chagrin.*

Conduisez-la. Prenez bien garde.

GERMEUIL, *à mademoiselle Clairet qui sort.*

Ne perdez pas de vue le commandeur.

SCÈNE XIV.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

Je vais revoir Sophie! (*Il s'avance, en écoutant du côté où Sophie doit entrer, et il dit :*) J'entends ses pas... Elle approche... Je tremble... Je frissonne.... Il semble que mon cœur veuille s'échapper de moi, et qu'il craigne d'aller au-devant d'elle... Je n'oserai lever les yeux.... Je ne pourrai jamais lui parler.

SCÈNE XV.

CÉCILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN, SOPHIE, MADEMOISELLE CLAIRET, *dans l'antichambre, à l'entrée de la salle.*

SOPHIE, *apercevant Saint-Albin, court effrayée se jeter entre les bras de Cécile et s'écrie :*

Mademoiselle!

SAINT-ALBIN, *la suivant.*

Sophie!

(*Cécile tient Sophie entre ses bras, et la serre avec tendresse.*)

GERMEUIL, *appelant.*

Mademoiselle Clairet?

MADEMOISELLE CLAIRET, *du dedans.*

J'y suis.

SCÈNE XVI.

SOPHIE, CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE, *à Sophie.*

Ne craignez rien.. Rassurez-vous. Asseyez-vous.

(*Sophie s'assied. Cécile et Germeuil se retirent au fond du théâtre, où ils demeurent spectateurs de ce qui se passe entre Sophie et Saint-Albin. Germeuil a l'air sérieux et rêveur. Il regarde quelquefois tristement Cécile, qui, de son côté, montre du chagrin, et de temps en temps de l'inquiétude.*)

SAINT-ALBIN, *à Sophie, qui a les yeux baissés et le maintien sévère.*

C'est vous! C'est vous! Je vous recouvre.... Sophie!... O ciel! quelle sévérité! quel silence!... Sophie, ne me refusez pas un regard.... J'ai tant souffert!.. dites un mot à cet infortuné...

SOPHIE, *sans le regarder.*

Le méritez-vous?

SAINT-ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'on m'apprendra? N'en sais-je pas assez? Où suis-je? Que fais-je? Qui est-ce qui m'y a conduite? Qui m'y retient?.. Monsieur, qu'avez-vous résolu de moi?

SAINT-ALBIN.

De vous aimer, de vous posséder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On se croit tout permis avec eux. Mais, monsieur, j'ai des parents aussi.

SAINT-ALBIN.

Je les connoîtrai. J'irai. J'embrasserai leurs genoux; et c'est d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres, mais ils ont de l'honneur.... Monsieur, rendez-moi à mes parents. Rendez-moi à moi-même. Renvoyez-moi.

SAINT-ALBIN.

Demandez plutôt ma vie : elle est à vous.

SOPHIE.

O Dieu! que vais-je devenir! (*A Cécile et à Germeuil, d'un ton désolé et suppliant.*) Monsieur!.... Mademoiselle!... (*Se retournant vers Saint-Albin.*) Monsieur, renvoyez-moi..... Renvoyez-moi..... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds? M'y voilà. (*Elle se jette aux pieds de Saint-Albin.*)

SAINT-ALBIN *tombe aux siens en la relevant, et dit :*

Vous à mes pieds! C'est à moi à me jeter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE, *relevée.*

Vous êtes sans pitié.... Oui, vous êtes sans pitié.... Vil ravisseur, que t'ai-je fait? Quel droit as-tu sur moi?... Je veux m'en aller... Qui est-ce

GERMEUIL, *à Sophie.*

C'est un homme qui vous adore.

SOPHIE.

Eh bien! qu'il me le prouve; qu'il me défende contre son oncle; qu'il me rende à mes parents; qu'il me renvoie, et je lui pardonne.

SCÈNE XVII.

GERMEUIL, CÉCILE, SAINT-ALBIN, SOPHIE, MADEMOISELLE CLAIRET.

MADEMOISELLE CLAIRET, *à Cécile.*

MADEMOISELLE, on vient, on vient.

GERMEUIL.

Sortons tous.

(*Cécile, Sophie et mademoiselle Clairet entrent dans un appartement; Saint-Albin et Germeuil dans un autre.*)

SCÈNE XVIII.

LE COMMANDEUR, MADAME HÉBERT, DESCHAMPS.

(Le commandeur entre brusquement, madame Hébert et Deschamps le suivent.)

MADAME HÉBERT, *en montrant Deschamps.*

OUI, monsieur, c'est lui; c'est lui qui accompagnoit le méchant qui me l'a ravie : je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin! A quoi tient-il que je n'envoie chercher un commissaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à se prêter à des forfaits?

DESCHAMPS.

Monsieur, ne me perdez pas; vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! elle est donc ici?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Elle est ici, ô commandeur, et tu ne l'as pas deviné! (*A Deschamps.*) Et c'est dans l'appartement de ma nièce?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui suivait le carrosse, c'est toi?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'est Germeuil?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Germeuil?

MADAME HÉBERT.

Il vous l'a déja dit.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Oh! pour le coup, je les tiens.

MADAME HÉBERT.

Monsieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit les bras, et elle me disoit : Adieu, ma bonne, je ne vous reverrai plus; priez pour moi. Monsieur, que je la voie, que je lui parle, que je la console.

LE COMMANDEUR.

Cela ne se peut... (*A part.*) Quelle découverte!

MADAME HÉBERT.

Sa mère et son frère me l'ont confiée. Que leur répondrai-je, quand ils me la redemanderont? Monsieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR, *à lui-même.*

Cela sera, je l'espère. (*A madame Hébert.*) Mais pour le présent, allez, allez vite, et surtout ne reparoissez plus. Si l'on vous aperçoit, je ne réponds de rien.

MADAME HÉBERT.

Mais on me la rendra, et je puis y compter?

LE COMMANDEUR.

Oui, oui; comptez et partez.

SCÈNE XIX.

LE COMMANDEUR, DESCHAMPS.

DESCHAMPS, *à part, en voyant sortir madame Hébert.*

Que maudits soient la vieille et le portier qui l'a laissé passer!

LE COMMANDEUR, *à Deschamps.*

Et toi, maraud!.... va.... conduis cette femme chez elle.... et songe que, si l'on découvre qu'elle m'a parlé.... ou si elle remonte ici, je te fais pendre.

DESCHAMPS, *en s'en allant.*

Oui, monsieur.

SCÈNE XX.

LE COMMANDEUR, *seul.*

La maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma nièce!..... Quelle découverte!..... Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans. On alloit, on venoit, on se faisoit des signes, on se parloit bas. Tantôt on me suivoit, tantôt on m'évitoit... Il y a là une femme-de-chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre... Voilà donc la cause de tous ces mouvements auxquels je n'entendois rien... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à savoir où l'on fait du bruit... S'ils

empêchoient cette vieille d'entrer, ils en avoient de bonne raisons.... Les coquins!... Mais j'ai mon ordre... Ils me l'ont rendu... Oh! pour cette fois, il me servira. Dans un moment, je tombe sur eux, je me saisis de la créature, je chasse le coquin qui a tramé tout ceci.... je romps à la fois deux mariages.... Ma nièce, ma prude nièce s'en ressouviendra, je l'espère.... Et le bon-homme, j'aurai mon tour avec lui... Je me venge du père, du fils, de la fille, de son ami... O commandeur, quelle journée pour toi!

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CÉCILE, MADEMOISELLE CLAIRET.

CÉCILE.

Je meurs d'inquiétude et de crainte... Deschamps a-t-il reparu?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Non, mademoiselle.

CÉCILE.

Où peut-il être allé?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Je n'ai pu le savoir.

CÉCILE.

Que s'est-il passé?

MADEMOISELLE CLAIRET.

D'abord il s'est fait beaucoup de mouvement et de bruit. Je ne sais combien ils étoient. Ils alloient et venoient. Tout à coup le mouvement et le bruit ont cessé. Alors je me suis avancée sur la pointe des pieds, et j'ai écouté de toutes mes oreilles; mais il ne me parvenoit que des mots sans suite. J'ai seulement entendu monsieur le commandeur qui crioit d'un ton menaçant : un commissaire.

CÉCILE.

Quelqu'un l'auroit-il aperçue?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Non, mademoiselle.

CÉCILE.

Deschamps auroit-il parlé?

MADEMOISELLE CLAIRET.

C'est autre chose. Il est parti comme un éclair.

CÉCILE.

Et mon oncle?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Je l'ai vu. Il gesticuloit. Il se parloit à lui-même. Il avoit tous les signes de cette gaîté méchante que vous lui connoissez.

CÉCILE.

Où est-il?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Il est sorti seul, et à pied.

CÉCILE.

Allez.... Courez.... Attendez le retour de mon oncle... Ne le perdez pas de vue... Il faut trouver Deschamps... Il faut savoir ce qu'il a dit. (*Mademoiselle Clairet sort; Cécile la rappelle, et lui dit:*) Sitôt que Germeuil sera rentré, dites-lui que je suis ici.

SCÈNE II.

CÉCILE, *seule.*

Où en suis-je réduite!... Ah, Germeuil!... Le trouble me suit ..

SCÈNE III.

SAINT-ALBIN. CÉCILE.

CÉCILE, *à elle-même.*

Tout semble me menacer.... Tout m'effraie.... (*A Saint-Albin, allant à lui.*) Mon frère, Deschamps a disparu. On ne sait ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il est devenu. Le commandeur est sorti en secret, et seul... Il se forme un orage. Je le vois. Je le sens. Je ne veux pas l'attendre.

SAINT-ALBIN.

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous?

CÉCILE.

J'ai mal fait. J'ai mal fait... Cette enfant ne veut plus rester; il faut la laisser aller. Mon père a vu mes alarmes. Plongé dans la peine, et délaissé par ses enfants, que voulez-vous qu'il pense, sinon que la honte de quelque action indiscrète leur fait éviter sa présence, et négliger sa douleur?... Il faut s'en rapprocher. Germeuil est perdu dans son esprit; Germeuil, qu'il avoit résolu.... Mon frère, vous êtes généreux; n'exposez pas plus long-temps

votre ami, votre sœur, la tranquillité et les jours de mon père.

SAINT-ALBIN.

Non; il est dit que je n'aurai pas un instant de repos.

CÉCILE.

Si cette femme avoit pénétré!... Si le commandeur savoit!.. Je n'y pense pas sans frémir... Avec quelle vraisemblance et quel avantage il nous attaqueroit! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite! et cela, dans un moment où l'âme de mon père est ouverte à toutes les impressions qu'on y voudra jeter.

SAINT-ALBIN.

Où est Germeuil?

CÉCILE.

Il craint pour vous. Il craint pour moi. Il est allé chez cette femme...

SCÈNE IV.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, MADEMOISELLE CLAIRET.

MADEMOISELLE CLAIRET *se montre sur le fond, et leur crie :*

Le commandeur est rentré.

SCÈNE V.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Le commandeur sait tout.

CÉCILE ET SAINT-ALBIN, *avec effroi.*

Le commandeur sait tout!

GERMEUIL.

Cette femme a pénétré. Elle a reconnu Deschamps. Les menaces du commandeur ont intimidé celui-ci, et il a tout dit.

CÉCILE.

Ah ciel!

SAINT-ALBIN.

Que vais-je devenir?

CÉCILE.

Que dira mon père?

GERMEUIL.

Le temps presse. Il ne s'agit pas de se plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter, ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve rassemblés et prêts à le recevoir.

CÉCILE.

Ah! Germeuil, qu'avez-vous fait?

GERMEUIL.

Ne suis-je pas assez malheureux?

SCÈNE VI.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, MADEMOISELLE CLAIRET.

MADEMOISELLE CLAIRET *traverse la scène, et leur crie :*

Voici le commandeur.

SCÈNE VII.

GERMEUIL, SAINT-ALBIN, CÉCILE.

GERMEUIL.

Il faut nous retirer.

CÉCILE.

Non, j'attendrai mon père.

SAINT-ALBIN.

Ciel ! qu'allez-vous faire ?

GERMEUIL.

Allons, mon ami.

SAINT-ALBIN.

Allons sauver Sophie.

CÉCILE.

Vous me laissez !

SCÈNE VIII.

CÉCILE, *seule, va, vient, et dit :*

Je ne sais que devenir... (*Elle se tourne vers le fond de la salle en criant :*) Germeuil !.... Saint-Albin !... O mon père, que vous répondrai-je ?... que

dirai-je à mon oncle?... Mais le voici... Prenons mon ouvrage... cela me dispensera du moins de le regarder.

SCÈNE IX.

LE COMMANDEUR, MADEMOISELLE CLAIRET, CÉCILE.

(Le commandeur entre, poursuivant mademoiselle Clairet qui entre dans le salon, et lui ferme la porte au nez.)

SCÈNE X.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, tu as là une femme-de-chambre bien alerte... On ne sauroit faire un pas sans la rencontrer.... Mais te voilà, toi, bien rêveuse et bien délaissée!... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CÉCILE, *en bégayant.*

Oui... je crois... que... Ah!

LE COMMANDEUR, *appuyé sur sa canne, et debout devant elle.*

La voix et les mains te tremblent... C'est une cruelle chose que le trouble!... Ton frère me paroît un peu remis... Voilà comme ils sont tous! d'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer ou se pendre. Tournez la main, pist, ce n'est plus cela... Je me trompe fort,

ou il n'en seroit pas de même de toi : si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CÉCILE, *parlant à son ouvrage.*

Encore!

LE COMMANDEUR, *ironiqu*

Ton ouvrage va mal?

CÉCILE, *tristement.*

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil et ton frère s
nant?... Assez bien, ce me semble..
paremment éclairci?.... Tout s'éclaircit à la fin; et puis on est si honteux de s'être mal conduit!.... Tu ne sais pas cela, toi qui a toujours été si reservée, si circonspecte!

CÉCILE, *à part.*

Je n'y tiens plus. (*Elle se lève.*) J'entends, je crois, mon père.

LE COMMANDEUR.

Non, tu n'entends rien.... C'est un étrange homme que ton père. Toujours occupé, sans savoir de quoi. Personne, comme lui, n'a le talent de regarder et de ne rien voir.... Mais revenons à l'ami Germeuil... Quand tu n'es pas avec lui, tu n'es pas trop fâchée qu'on t'en parle.... Je n'ai pas changé d'avis sur son compte, au moins.

CÉCILE.

Mon oncle!...

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'est-ce pas?... Je lui découvre

tous les jours quelque qualité, et je ne l'ai jamais si bien connu... C'est un garçon surprenant... (*Cécile se lève encore.*) Mais tu es bien pressée?

CÉCILE.

Il est vrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu qui t'appelle?

CÉCILE.

J'attendois mon père; il tarde à venir, et j'en suis inquiète.

SCÈNE XI.

LE COMMANDEUR, *seul.*

INQUIÈTE! je te conseille de l'être. Tu ne sais pas ce qui t'attend.... Tu auras beau pleurer, gémir, soupirer; il faudra se séparer de l'ami Germeuil... Un ou deux ans de couvent seulement.... Mais le bon-homme ne vient point....

SCÈNE XII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *voyant entrer le père de famille.*

AH! le voici Arrivez donc, arrivez donc.

LE PÈRE DE FAMILLE

J'attends.

LE COMMANDEUR.

Cette petite fille, dont vous êtes si fort e peine....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien?

LE COMMANDEUR.

Où croyez-vous qu'elle soit?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je ne sais.

LE COMMANDEUR.

Vous ne savez?.... Sachez donc qu'elle est che vous.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Chez moi!

LE COMMANDEUR.

Chez vous; oüi, chez vous.... Et qui croye vous qui l'y ait introduite?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Et celle qui l'a reçue?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère, arrêtez... Cécile... ma fille!....

LE COMMANDEUR.

Oui, Cécile; oui, votre fille a reçu chez elle maîtresse de son frère. Cela est honnête; qu'e pensez-vous?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah!

LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange manière les obligations qu'il vous a.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah! Cécile, Cécile! où sont les principes que vous a inspirés votre mère?

LE COMMANDEUR.

La maîtresse de votre fils chez vous, dans l'appartement de votre fille! Jugez, jugez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah, Germeuil!... Ah, mon fils!... Que je suis malheureux! quel sera le reste de ma vie? qui adoucira les peines de mes dernières années? qui me consolera?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous disois : « Veillez sur votre fille; « votre fils se dérange; vous avez chez vous un co- « quin, » j'étois un homme dur, méchant, importun.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'en mourrai, j'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi?... Ah ciel! ah ciel! (*Il pleure.*)

LE COMMANDEUR.

Vous avez négligé mes conseils; vous en avez ri.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non, mes enfants ne sont pas tombés dans les égarements que vous leur reprochez : ils sont innocents. Je ne croirai point qu'ils se soient avilis,

MADAME HÉBERT, *au père de famille.*

Monsieur, elle est chez vous.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à part, et douloureusement.*

Il est donc vrai!

MADAME HÉBERT.

Je ne demande pas qu'on m'en croie... Qu'on la fasse venir.

LE COMMANDEUR.

Ce sera quelque parente de ce Germeuil.

(Ici on entend, au-dedans, du bruit, du tumulte, des cris confus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien.

SCÈNE XVI.

LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE, MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, CÉCILE.

CÉCILE, *au-dedans.*

PHILIPPE, Philippe, appelez mon père.

SCÈNE XVII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE PÈRE DE FAMILLE.

C'EST la voix de ma fille.

MADAME HÉBERT, *au père de famille.*

Monsieur, faites venir mon enfant.

SCÈNE XVIII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *au-dedans.*

N'APPROCHEZ pas. Sur votre vie, n'approchez pas.

SCÈNE XIX.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, MADAME HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

MADAME HÉBERT ET M. LE BON, *au père de famille.*

MONSIEUR, accourez.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*

Ce n'est rien, vous dis-je.

LE COMMANDEUR, *brusquement.*

Que faites-vous ici ?

SOPHIE, *tremblante.*

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre province ? Pourquoi n'y pas retourner quand je vous l'ai fait dire?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai, je m'en retournerai ; ne me perdez pas.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.*

Venez, mon enfant, levez-vous.

CÉCILE, *toujours à genoux aux pieds de son père.*

Mon père, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable; elle n'a pu ni délibérer, ni vous consulter....

LE PÈRE DE FAMILLE, *d'un air un peu sévère, mais touché.*

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CÉCILE.

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec tendresse.*

Levez-vous.

SAINT-ALBIN.

Mon père, vous pleurez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

C'est sur vous, c'est sur votre sœur. Mes en-

fants, pourquoi m'avez-vous négligé? Voyez, vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

SAINT-ALBIN *et* CÉCILE, *en lui baisant les mains.*

Ah! mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, et dit au commandeur qui paroît confondu.*

Monsieur le commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT, *au père de famille, montrant le commandeur.*

Est-ce que monsieur n'est pas le maître de la maison?

LE PÈRE DE FAMILLE, *à l'exempt.*

C'est ce que vous auriez dû savoir, avant que d'y entrer. Allez, monsieur; je réponds de tout.

(L'exempt sort.)

SCÈNE XXII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, *et* TOUS LES GENS DE LA MAISON.

SAINT-ALBIN.

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec tendresse.*

Je t'entends.

SAINT-ALBIN, *en présentant Sophie au commandeur.*

Mon oncle!

SOPHIE, *au commandeur qui se détourne d'elle.*

Ne repoussez pas l'enfant de votre frère.

LE PÈRE DE FAMILLE, *au commandeur, en montrant Sophie.*

Voyez-la. Où sont les parents qui n'en fussent vains?

LE COMMANDEUR.

Elle n'a rien, je vous en avertis.

SAINT-ALBIN.

Elle a tout.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*

Vous la voulez pour votre fille?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *à Saint-Albin.*

Tu la veux pour ta femme?

SAINT-ALBIN.

Si je la veux!

LE COMMANDEUR.

Aie-la; j'y consens : aussi-bien, je n'y consentirois pas, qu'il n'en seroit ni plus ni moins.....

SAINT-ALBIN, *à Sophie.*

Ah! Sophie, nous ne serons plus séparés.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*

Mais, c'est à une condition.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère, grâce entière; point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me fassiez justice de votre fille et de cet homme-là.

SAINT-ALBIN.

Justice! et de quoi? qu'ont-ils fait? Mon père, c'est à vous-même que j'en appelle. C'est lui qui vous a conservé votre fils.... Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois-je devenir? C'est lui qui m'a conservé Sophie... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'est Germeuil, c'est ma sœur, qui l'ont sauvée.... Ils n'avoient qu'un instant.... elle n'avoit qu'un asile.... Ils l'ont dérobée à ma violence..... Les punirez-vous de ma faute? Cécile, venez. Il faut fléchir le meilleur des pères.

(Il amène sa sœur aux pieds de son père, et s'y jette avec elle.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ma fille, je vous ai pardonné, que me demandez-vous?

SAINT-ALBIN.

D'assurer pour jamais son bonheur, le mien et le vôtre. Cécile.... Germeuil..... ils s'aiment, ils s'adorent.... Mon père, livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le plus beau jour de notre vie. *(Il court à Germeuil, il appelle Sophie.)* Germeuil, Sophie, allons tous nous jeter aux pieds de mon père.

SOPHIE, *se jetant aux pieds du père de famille, dont elle ne quitte guère les mains le reste de la scène.*

Monsieur!

LE PÈRE DE FAMILLE, *se penchant sur eux relevant.*

Mes enfants!.... mes enfants!.... Cécile aimez Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti?

CÉCILE.

Mon père, pardonnez-moi.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé? Mes enfants, v connoissez pas votre père... Germeuil, appr vos réserves m'ont affligé; mais je vous ai r de tout temps comme mon second fils, j avois destiné ma fille : qu'elle soit avec v plus heureuse des femmes!

GERMEUIL, *baisant la main du père de fam*

Ah! monsieur.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arri loin cette extravagance; mais il étoit dit qu feroit malgré moi, et, dieu merci, la voilà Soyons tous bien joyeux, nous ne nous rev plus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous vous trompez, monsieur le comma

SAINT-ALBIN.

Mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta sœur la haine la

conditionnée ; et toi, tu aurois cent enfants, que je n'en nommerois pas un. Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

TOUTE LA MAISON, *excepté* LE COMMANDEUR.

LE PÈRE DE FAMILLE.

ALLONS, mes enfants. Voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées. Approchez, mes enfants..... Venez, Germeuil..... Venez, Sophie. (*Il unit ses quatre enfants, puis il dit :*) Le jour qui vous unira sera le plus solennel de votre vie; puisse-t-il être aussi le plus fortuné!.... Allons, mes enfants.... Oh! qu'il est cruel!.... qu'il est doux d'être père!

(*En sortant de la salle, le père de famille conduit ses deux filles; Saint-Albin a les bras jetés autour de son ami Germeuil; M. Le Bon donne la main à madame Hébert : le reste suit en confusion, et tous marquent le transport de la joie.*)

FIN DU PÈRE DE FAMILLE.

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE,

IMITÉE DE L'ANGLOIS,

EN VERS LIBRES,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 7 mai 1768.

PERSONNAGES.

BÉVERLEI.

MADAME BÉVERLEI, son épouse.

HENRIETTE, sœur de Béverlei.

TOMI, enfant de six à sept ans, fils de Béverlei et de son épouse.

LEUSON, amant d'Henriette.

STUKÉLI, faux ami de Béverlei.

JARVIS, ancien domestique de Béverlei.

UN INCONNU.

UN SERGENT.

Des Recors.

La scène est à Londres.

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon mal meublé, et dont les murs sont presque nus, avec des restes de dorure.)

SCÈNE I.

MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE.

(Elles sont assises, et travaillent, l'une au tambour, l'autre à la tapisserie.)

MADAME BÉVERLEI, *tournant la tête vers le fond du théâtre.*

Chère Henriette, il ne vient point!
Quel tourment que l'inquiétude!

HENRIETTE

C'est chez nous un mal d'habitude,
Ma sœur, mais un autre s'y joint,
Plus cruel, à ne vous rien taire,
L'indigence!

MADAME BÉVERLEI.

Oh! pour celui-là,
Plût au ciel qu'il fût seul! Oui, ma sœur; et déja
Je sens qu'on apprend à s'y faire.
Ce salon que j'ai vu si richement orné,

Ses meubles, ses tableaux, ses glaces, sa dorure,
Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné?
Ce sont besoins du luxe, et non de la nature.
Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés;
A voir ces murs tout nus ils se sont faits de même.
Un seul objet les tient uniquement charmés,
Et rien ne manque ici quand j'y vois ce que j'aime.

HENRIETTE.

Vous me mettriez en courroux!
Tomber, de l'opulence, au sein de la misère,
Cela n'est donc rien, selon vous?
Oh! je n'apprendrai, moi, qu'à détester mon frère.
Oui, je le haïrai dans peu;
A le haïr, vous-même, il saura vous contraindre.

MADAME BÉVERLEI.

Mon époux?... Je pourrai le plaindre;
Mais le haïr!

HENRIETTE.

Funeste amour du jeu!
Combien de fois après l'aurore
Vous l'avez vu rentrer, maudissant dans vos bras
Cette avare fureur qui l'agitoit encore?
Vos yeux de veiller étoient las;
Mais son retour, du moins, consoloit votre attente.
Ce n'est pas de même aujourd'hui:
Depuis long-temps le jour a lui,
Et Béverlei, trompant votre âme impatiente,
N'est pas encor rentré chez lui.

MADAME BÉVERLEI.

C'est la première fois.

HENRIETTE.

Ma sœur toujours l'excuse!

Jamais contre lui de courroux!
Ah! vous êtes trop bonne, et mon frère en abuse.

MADAME BÉVERLEI.

Il n'a qu'un seul défaut.

HENRIETTE.

Qui les renferme tous.
La passion qui le dévore
Bannit toute vertu, tout sentiment du cœur.
Il fut un temps qu'il chérissoit sa sœur,
Qu'il adoroit sa femme.

MADAME BÉVERLEI.

Eh! ce temps dure encore.

HENRIETTE.

Ses traits sont altérés aussi-bien que ses mœurs.
Qu'est devenu cet air qui lui gagnoit les cœurs,
Cette grâce, cette noblesse,
Et mille autres dons enchanteurs?
Les veilles, les chagrins ont flétri sa jeunesse.

MADAME BÉVERLEI.

Ce changement encor n'a point frappé mes yeux.

HENRIETTE.

(Voyant madame Béverlei soupirer.)

Son fils!... En soupirant vous regardez les cieux.
Hélas! quel sera son partage?
Pauvre enfant!

MADAME BÉVERLEI.

Le besoin rend l'homme industrieux;
Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux:
Le malheur et l'exemple instruiront son jeune âge.
De bonne heure il en recevra
L'utile leçon d'être sage,
Et de sa mère il apprendra

LE COMMANDEUR, *brusquement.*

Que faites-vous ici ?

SOPHIE, *tremblante.*

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre province ? Pourquoi n'y pas retourner quand je vous l'ai fait dire ?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai, je m'en retournerai ; ne me perdez pas.

LE PÈRE DE FAMILLE, *à Sophie.*

Venez, mon enfant, levez-vous.

CÉCILE, *toujours à genoux aux pieds de son père.*

Mon père, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable ; elle n'a pu ni délibérer, ni vous consulter....

LE PÈRE DE FAMILLE, *d'un air un peu sévère, mais touché.*

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CÉCILE.

Mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec tendresse.*

Levez-vous.

SAINT-ALBIN.

Mon père, vous pleurez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

C'est sur vous, c'est sur votre sœur. Mes en-

fants, pourquoi m'avez-vous négligé? Voyez, vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

SAINT-ALBIN *et* CÉCILE, *en lui baisant les mains.*

Ah! mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE, *après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, et dit au commandeur qui paroît confondu.*

Monsieur le commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT, *au père de famille, montrant le commandeur.*

Est-ce que monsieur n'est pas le maître de la maison?

LE PÈRE DE FAMILLE, *à l'exempt.*

C'est ce que vous auriez dû savoir, avant que d'y entrer. Allez, monsieur; je réponds de tout.

(L'exempt sort.)

SCÈNE XXII.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, *et* TOUS LES GENS DE LA MAISON.

SAINT-ALBIN.

Mon père!

LE PÈRE DE FAMILLE, *avec tendresse.*

Je t'entends.

SAINT-ALBIN, *en présentant Sophie au commandeur.*

Mon oncle!

SOPHIE, *au commandeur qui se détourne d'elle.*

Ne repoussez pas l'enfant de votre frère.

LE PÈRE DE FAMILLE, *au commandeur, en montrant Sophie.*

Voyez-la. Où sont les parents qui n'en fussent vains?

LE COMMANDEUR.

Elle n'a rien, je vous en avertis.

SAINT-ALBIN.

Elle a tout.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*

Vous la voulez pour votre fille?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *à Saint-Albin.*

Tu la veux pour ta femme?

SAINT-ALBIN.

Si je la veux!

LE COMMANDEUR.

Aie-la; j'y consens: aussi-bien, je n'y consentirois pas, qu'il n'en seroit ni plus ni moins.....

SAINT-ALBIN, *à Sophie.*

Ah! Sophie, nous ne serons plus séparés.

LE COMMANDEUR, *au père de famille.*

Mais, c'est à une condition.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mon frère, grâce entière; point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me fassiez justice de votre fille et de cet homme-là.

SAINT-ALBIN.

Justice ! et de quoi ? qu'ont-ils fait ? Mon père, c'est à vous-même que j'en appelle. C'est lui qui vous a conservé votre fils.... Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois-je devenir? C'est lui qui m'a conservé Sophie... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'est Germeuil, c'est ma sœur, qui l'ont sauvée.... Ils n'avoient qu'un instant.... elle n'avoit qu'un asile.... Ils l'ont dérobée à ma violence..... Les punirez-vous de ma faute? Cécile, venez. Il faut fléchir le meilleur des pères.

(Il amène sa sœur aux pieds de son père, et s'y jette avec elle.)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ma fille, je vous ai pardonné, que me demandez-vous?

SAINT-ALBIN.

D'assurer pour jamais son bonheur, le mien et le vôtre. Cécile.... Germeuil.... ils s'aiment, ils s'adorent.... Mon père, livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le plus beau jour de notre vie. *(Il court à Germeuil, il appelle Sophie.)* Germeuil, Sophie, allons tous nous jeter aux pieds de mon père.

SOPHIE, *se jetant aux pieds du père de famille, dont elle ne quitte guère les mains le reste de la scène.*

Monsieur !

LE PÈRE DE FAMILLE, *se penchant sur eux, et les relevant.*

Mes enfants!.... mes enfants!.... Cécile, vous aimez Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti?

CÉCILE.

Mon père, pardonnez-moi.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé? Mes enfants, vous ne connoissez pas votre père... Germeuil, approchez; vos réserves m'ont affligé; mais je vous ai regardé de tout temps comme mon second fils, je vous avois destiné ma fille : qu'elle soit avec vous la plus heureuse des femmes!

GERMEUIL, *baisant la main du père de famille.*

Ah! monsieur.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance; mais il étoit dit qu'elle se feroit malgré moi, et, dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux, nous ne nous reverrons plus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous vous trompez, monsieur le commandeur.

SAINT-ALBIN.

Mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta sœur la haine la mieux

conditionnée; et toi, tu aurois cent enfants, que je n'en nommerois pas un. Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

TOUTE LA MAISON, *excepté* LE COMMANDEUR.

LE PÈRE DE FAMILLE.

ALLONS, mes enfants. Voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées. Approchez, mes enfants..... Venez, Germeuil..... Venez, Sophie. (*Il unit ses quatre enfants, puis il dit:*) Le jour qui vous unira sera le plus solennel de votre vie; puisse-t-il être aussi le plus fortuné!... Allons, mes enfants.... Oh! qu'il est cruel!.... qu'il est doux d'être père!

(*En sortant de la salle, le père de famille conduit ses deux filles; Saint-Albin a les bras jetés autour de son ami Germeuil; M. Le Bon donne la main à madame Hébert: le reste suit en confusion, et tous marquent le transport de la joie.*)

FIN DU PÈRE DE FAMILLE.

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE,

IMITÉE DE L'ANGLOIS,

EN VERS LIBRES,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 7 mai 1768.

PERSONNAGES.

BÉVERLEI.

MADAME BÉVERLEI, son épouse.

HENRIETTE, sœur de Béverlei.

TOMI, enfant de six à sept ans, fils de Béverlei et de son épouse.

LEUSON, amant d'Henriette.

STUKÉLI, faux ami de Béverlei.

JARVIS, ancien domestique de Béverlei.

UN INCONNU.

UN SERGENT.

Des Recors.

La scène est à Londres.

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon mal meublé, et dont les murs sont presque nus, avec des restes de dorure.)

SCÈNE I.

MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE.

(Elles sont assises, et travaillent, l'une au tambour, l'autre à la tapisserie.)

MADAME BÉVERLEI, *tournant la tête vers le fond du théâtre.*

Chère Henriette, il ne vient point!
Quel tourment que l'inquiétude!

HENRIETTE

C'est chez nous un mal d'habitude,
Ma sœur, mais un autre s'y joint,
Plus cruel, à ne vous rien taire,
L'indigence!

MADAME BÉVERLEI.

Oh! pour celui-là,
Plût au ciel qu'il fût seul! Oui, ma sœur; et déja
Je sens qu'on apprend à s'y faire.
Ce salon que j'ai vu si richement orné,

Ses meubles, ses tableaux, ses glaces, sa dorure,
Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné?
Ce sont besoins du luxe, et non de la nature.
Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés;
A voir ces murs tout nus ils se sont faits de même.
Un seul objet les tient uniquement charmés,
Et rien ne manque ici quand j'y vois ce que j'aime.

HENRIETTE.

Vous me mettriez en courroux!
Tomber, de l'opulence, au sein de la misère,
Cela n'est donc rien, selon vous?
Oh! je n'apprendrai, moi, qu'à détester mon frère.
Oui, je le haïrai dans peu;
A le haïr, vous-même, il saura vous contraindre.

MADAME BÉVERLEI.

Mon époux?... Je pourrai le plaindre;
Mais le haïr!

HENRIETTE.

Funeste amour du jeu!
Combien de fois après l'aurore
Vous l'avez vu rentrer, maudissant dans vos bras
Cette avare fureur qui l'agitoit encore?
Vos yeux de veiller étoient las;
Mais son retour, du moins, consoloit votre attente.
Ce n'est pas de même aujourd'hui:
Depuis long-temps le jour a lui,
Et Béverlei, trompant votre âme impatiente,
N'est pas encor rentré chez lui.

MADAME BÉVERLEI.

C'est la première fois.

HENRIETTE.

Ma sœur toujours l'excuse!

Jamais contre lui de courroux!
Ah! vous êtes trop bonne, et mon frère en abuse.

MADAME BÉVERLEI.

Il n'a qu'un seul défaut.

HENRIETTE.

Qui les renferme tous.
La passion qui le dévore
Bannit toute vertu, tout sentiment du cœur.
Il fut un temps qu'il chérissoit sa sœur,
Qu'il adoroit sa femme.

MADAME BÉVERLEI.

Eh! ce temps dure encore.

HENRIETTE.

Ses traits sont altérés aussi-bien que ses mœurs.
Qu'est devenu cet air qui lui gagnoit les cœurs,
Cette grâce, cette noblesse,
Et mille autres dons enchanteurs?
Les veilles, les chagrins ont flétri sa jeunesse.

MADAME BÉVERLEI.

Ce changement encor n'a point frappé mes yeux.

HENRIETTE.

(Voyant madame Béverlei soupirer.)
Son fils!... En soupirant vous regardez les cieux.
Hélas! quel sera son partage?
Pauvre enfant!

MADAME BÉVERLEI.

Le besoin rend l'homme industrieux;
Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux:
Le malheur et l'exemple instruiront son jeune âge.
De bonne heure il en recevra
L'utile leçon d'être sage,
Et de sa mère il apprendra

STUKÉLI.

Vous ne me rendez pas justice.
Auprès de lui n'ai-je pas employé
Remontrance, conseil? Ce sont les seules armes
Que me fournissoit l'amitié.
J'ai même été jusques aux larmes.
Enfin, le trouvant sourd à tout,
N'ai-je pas, dans l'espoir de réparer sa perte,
Poussé l'amitié jusqu'au bout,
En lui tenant ma bourse ouverte?
J'ai de son mauvais sort supporté la moitié.

HENRIETTE.

C'est avoir eu, monsieur, une fausse pitié.

STUKÉLI.

On n'abandonne point son ami dans la peine.

HENRIETTE.

Approfondir l'abîme où son penchant l'entraîne!..
Vous vous attendez peu d'être remercié?

STUKÉLI.

De nous persécuter la fortune se lasse.
J'espérois...

MADAME BÉVERLEI, *à Henriette, voyant qu'elle veu faire de nouveaux reproches à Stukéli.*
(A Stukéli.)

C'est assez... Répondez-moi, de grâce;
Vous quittâtes hier mon époux?

STUKÉLI.

Chez Vilson,
Avec gens qu'à connoître il n'est profit, ni gloire.
Il ne m'en a pas voulu croire.

MADAME BÉVERLEI.

Y seroit-il encor?

STUKÉLI.

Jarvis sait la maison.

JARVIS, *à madame Béverlei.*

Madame, irai-je?

MADAME BÉVERLEI.

Il peut ne le pas trouver bon.

HENRIETTE, *à Jarvis.*

Allez-y comme de vous-même,
Jarvis.

STUKÉLI, *à Jarvis.*

Et gardez-vous de prononcer mon nom;
(À part.)
Il se plaindroit de moi... Peut-être avec raison.

MADAME BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Allez donc... Mais, de grâce, avec un soin extrême
Évitez tous les mots qui pourroient l'offenser.
Les malheureux, Jarvis, sont aisés à blesser :
Avec ménagement il faut qu'on les approche.
J'ai toujours suivi cette loi :
Béverlei, consolé par moi,
De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

JARVIS.

Il ne m'appartient pas de lui rien reprocher;
Et puis, voudrois-je le fâcher?
Mon pauvre maître! hélas! sa peine,
La vôtre, n'est-ce pas la mienne?
(Il sort.)

SCÈNE IV.

TOMI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, STUKÉLI.

(Tomi entre, et dit un mot tout bas à Henriette.)

HENRIETTE, *à Tomi.*

A l'instant, mon petit ami.
Venez.

MADAME BÉVERLEI, *à Tomi, en l'appelant.*

Écoutez-moi, Tomi.
Ce matin, suivant l'ordinaire,
Votre père, mon fils, n'a pu vous embrasser;
Mais, quand il reviendra, si vous voulez me plaire,
Songez à le bien caresser :
N'y manquez pas.

TOMI.

Oh ! maman, je n'ai garde :
J'aime tant mon papa !

MADAME BÉVERLEI.

Je ne crois pas qu'il tarde;
Songez-y bien.

HENRIETTE, *à Tomi, en l'emmenant.*

Venez.

(Tomi baise la main de sa mère, et sort avec Henriette.)

SCÈNE V.

MADAME BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

C'est tout votre portrait :
Il est charmant !

MADAME BÉVERLEI.

Oh ! c'est son père, trait pour trait...
Que tous deux le ciel les conserve !..
(Elle s'assied, et Stukéli aussi.)
Mais daignez à présent me parler sans réserve.
A mon époux, monsieur, n'est-il rien arrivé?
C'est la première fois que la nuit il s'absente ;
Et je crains...

STUKÉLI.

Quoi ! pour vous son amour éprouvé,
Pour lui, malgré ses torts, votre foi si constante,
Votre esprit et votre beauté,
Tant de charmes, qu'en vous l'on admire et l'on vante,
Tout ne répond-il pas de sa fidélité?

MADAME BÉVERLEI.

Sans convenir, monsieur, de ces prétendus charmes,
Je ne soupçonne point sa foi ;
Sur ce point je suis sans alarmes :
Ce seroit l'outrager.

STUKÉLI.

Comme vous, je le crois ;
Et c'est avec plaisir, madame, que je vois
Que vous connoissez trop le monde
Pour écouter les vains propos
Que hasardent souvent les sots
Et les méchants dont il abonde.

MADAME BÉVERLEI.

Quels propos, et sur quoi?.. Je ne vous entends pas.

STUKÉLI, *avec un air embarrassé.*

Mais... sur rien.

MADAME BÉVERLEI.

Pourquoi donc, monsieur, cet embarras?

STUKÉLI.

Je songeois qu'on a vu souvent la calomnie,
Entre d'heureux époux, semer la zizanie;
Qu'on doit fermer l'oreille à ses discours.

MADAME BÉVERLEI.

D'accord..
Mais que prétendez-vous conclure?
Mon mari m'aime : j'en suis sûre;
Et l'on ne m'a point fait contre lui de rapport.
Tout au contraire; et dans ce monde,
Qui de sots, dites-vous, et de méchants abonde,
On convient que le jeu fait son unique tort.
Son cœur me reste, au moins, dans ma douleur profonde,
Et je ne le perdrois qu'en recevant la mort.

STUKÉLI.

Madame, pardonnez : peut-être
Le zèle et l'amitié m'ont fait aller trop loin.
Je vois que j'ai pris trop de soin,
Et qu'indiscrètement je vous ai fait connoître
Ce que de vous apprendre il n'étoit pas besoin.
Mais, malgré de vains bruits, j'ose ici vous répondre...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Il me suffit, pour les confondre,
Que je connoisse mon époux.
Tous ces vains bruits je les méprise;

Et, si vous permettez, monsieur, que je le dise,
Mon estime pour lui m'en répond mieux que vous...
(*A part.*)
Je ne puis résister au tourment qui me presse !..
(*A Stukéli.*)
J'ai besoin de repos, monsieur, et je vous laisse...
Vous pouvez, cependant, ici
Attendre en liberté que votre ami paroisse.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

STUKÉLI, *seul.*

Bon ! mon projet a réussi.
J'ai mis le trouble dans son âme...
Madame Béverlei, vous avez oublié
Qu'avant que par l'hymen votre sort fût lié,
Vous avez dédaigné ma flamme...
Sous le voile de l'amitié,
J'ai déja ruiné le rival que j'abhorre...
Dans le cœur de sa femme il faut le perdre encore...
Le perdre... la gagner... c'est mon double projet.
Des deux côtés suivons ma trame.
Mon bonheur seroit imparfait,
Si l'amour... Oui... déja dans l'esprit de la femme
Adroitement j'ai glissé le poison,
Et j'espère bientôt... Quelqu'un vient... C'est Leuson.
Son esprit pénétrant me met en défiance :
Il m'impose par sa présence,
Et je ne le vois pas d'un œil bien affermi.

LEUSON.

Que ce tendre intérêt que vous prenez à moi
Transporte mon âme ravie!
Qu'en craignant pour mes jours, vous me les rendez chers!
Mais ce lâche, au cœur faux, à l'œil timide et sombre,
Vil opprobre de l'univers,
N'a jamais su porter tous ses coups que dans l'ombre.
Je crois à sa valeur comme à sa probité.
Vous voyez que mes jours sont bien en sûreté.

HENRIETTE.

Mais que prétendez-vous donc faire?

LEUSON.

Pour armer contre lui les lois,
Jusqu'ici je n'ai pas une preuve assez claire;
Mais je l'aurai dans peu, j'espère.
C'est à vous, cependant, d'autoriser mes droits.
Donnez-moi Béverlei pour frère;
Que ses intérêts soient les miens:
Ne différez plus des liens...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Trouvez bon que je les diffère
Jusqu'à ce que ma sœur ait des destins plus doux.
Venez la consoler... Hélas! dans l'amertume,
Sans se plaindre de son époux,
Sa beauté se flétrit, et son cœur se consume.
Tandis qu'elle est en proie à ce trouble mortel,
Ah! Leuson, de l'amour puis-je goûter les charmes?
Non, son état est trop cruel;
Et je vais essuyer ou partager ses larmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(La scène est dans une place publique, près de la maison de Béverlei.)

SCÈNE I.

BÉVERLEI, *seul, et fort en désordre.*

CIEL ! voici ma maison, et je crains d'y rentrer.
A ma femme, à ma sœur je n'ose me montrer...
J'ai tout trahi, l'amour, l'amitié, la nature.
A tout ce qui m'est cher, à moi-même odieux,
Sans dessein, sans espoir, errant à l'aventure,
La honte et le remords me suivent en tous lieux...
O du jeu passion fatale !
Ou, plutôt, vil amour de l'or !
Eh ! qu'avois-je besoin d'en amasser encor?
A ma félicité quelle autre fut égale?
Tout prévenoit mes vœux, tout flattoit mes désirs.
L'amour semoit de fleurs ma couche nuptiale,
Et l'aurore avec moi réveilloit les plaisirs...
Ah ! pour moi que le ciel ne fut-il plus avare !...
Si lorsqu'à tous nos vœux la fortune sourit,
La sagesse est un don si rare,
La médiocrité, mère du bon esprit,
Vaut mieux que la richesse, hélas ! qui nous égare !...
Malheureux !

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Et tu dis qu'elle pleure?

JARVIS.

Elle se cachoit pour pleurer :
Des larmes s'échappoient à travers sa paupière.
J'ai cru même, tout bas, l'entendre soupirer.
Vous n'avez pas un cœur de pierre;
Ah! si vous l'aviez vue...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Hélas! que je la plains,
Et que je m'abhorre moi-même!
Sa vertu méritoit de plus heureux destins!
Jarvis, de ma douleur extrême
Tu ne peux adoucir l'horreur.
Tu n'assoupiras point le remords dans mon cœur!
Abandonne ce misérable :
Va trouver ta maîtresse... Hélas! dans son malheur,
On peut la consoler; elle n'est pas coupable.

JARVIS.

Mais, vous-même, venez.

BÉVERLEI.

Dis-moi la vérité.
Dans le monde, Jarvis, comment suis-je traité?

JARVIS.

On vous regarde comme un homme
Qui dans un précipice, en rêvant, s'est jeté:
Le meilleur des humains (c'est ainsi qu'on vous nomm
Est partout plaint et regretté.

BÉVERLEI.

Bon vieillard, je sais me connoître.
Dis plutôt, sans flatter ton maître,

Que partout on me nomme époux ingrat, cruel,
Frère sans amitié, père sans naturel...
Va, dis-je, trouver ta maîtresse;
Je te suis.

JARVIS.

Eh! pourquoi différer d'un instant?
Son cœur est bien dans la détresse:
Elle a bien des chagrins, mon cher maître; et pourtant
Je jurerois que votre absence
De tous ses maux est le plus grand.

BÉVERLEI.

Tu peux de mon retour lui porter l'assurance.
A Stukéli je dois parler,
Avant de me rendre auprès d'elle...
Mais modère pour moi ton zèle.
Qu'ont mes malheurs et toi, Jarvis, à démêler?
Né dans ce que l'orgueil appelle la bassesse,
De l'honneur tu suivis la loi;
Et l'honneur rarement conduit à la richesse:
Les besoins vont bientôt assaillir ta vieillesse;
Ne mets pas la misère entre la tombe et toi...
Je vais chez Stukéli.

JARVIS, *voyant paroître Stukéli.*

Le voici

BÉVERLEI.

Laisse-moi.
(Jarvis s'éloigne.)

SCÈNE III.

STUKÉLI, BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

Eh bien! cher Stukéli, quelle ressource?

STUKÉLI.

Aucune,
Et je n'ai rien que d'affligeant
A vous annoncer.

BÉVERLEI.

Point d'argent?

STUKÉLI.

On veut des sûretés. En avez-vous quelqu'une?
Quant à moi, je n'ai rien qui puisse être engagé:
Vous avez épuisé ce que j'eus de fortune.

BÉVERLEI.

Oui, notre ruine est commune.
Dans l'abîme où j'étois plongé
Vous m'êtes venu tendre une main secourable,
Et moi, doublement misérable,
J'ai dans le même abîme entraîné mon ami;
Voilà de mes tourments le plus insupportable.

STUKÉLI.

Montrez dans le malheur un cœur plus affermi;
Appelons, croyez-moi, le courage à notre aide.
La plainte n'est point un remède.
Voyez s'il ne vous reste plus
Quelqu'un de ces bijoux, brillants et superflus,
Que notre vanité prend sur le nécessaire.

BÉVERLEI.

Infidèle dépositaire,

J'ai perdu cette nuit les effets de ma sœur :
Il ne reste plus rien que la honte à son frère.

STUKÉLI.

Tant pis ; car, entre nous, je le dis sans humeur,
Je n'ai consulté que mon cœur,
Et j'ai plus fait pour vous que je ne pouvois faire.

BÉVERLEI.

Il est trop vrai.

STUKÉLI.

Riche dans son état,
Peut-être, Jarvis...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Ah!

STUKÉLI.

A regret je le nomme ;
Mais ce n'est pas le temps d'être si délicat.

BÉVERLEI.

Ce l'est toujours d'être honnête homme.
Moi, dépouiller ce bon vieillard ?

STUKÉLI.

Adieu donc.

BÉVERLEI.

Quel brusque départ !

STUKÉLI.

Je ne veux pas, du moins, dans ce malheur extrême,
Qu'on puisse m'accuser de vous avoir séduit.
Leuson en fait courir le bruit.
Votre ami s'est pour vous sacrifié lui-même :
Des reproches en sont le fruit.

BÉVERLEI.

Eh ! vous en fais-je aucun ? C'est moi seul que j'accuse.
Nous périssons tous deux battus des mêmes flots.

Quant à Leuson, à ses propos,
Je lui ferai sentir à quel point il s'abuse.

STUKÉLI.

Fort bien!... Mais pour tirer vous et moi d'embarras,
Il faudroit autre chose; et vous n'ignorez pas
Que plus d'un créancier peut, d'un moment à l'autre,
Faire d'une prison mon séjour et le vôtre.
Je n'en sortirois pas : pour vous j'ai tout vendu.
Non content d'épuiser ma bourse,
Effets, contrats, tout est fondu.
Vous, du moins, vous avez encore une ressource.

BÉVERLEI.

Nommez-la donc, et prenez-la.

STUKÉLI.

Oh! je ne prétends point cela...
Votre femme... Mais non, je prévois la réponse;
Et trop mal aisément une femme renonce
A ce qui sert à l'embellir.

BÉVERLEI.

Ses diamants?... Cruel! je ne puis m'y résoudre.
Tombe plutôt sur moi la foudre.
Son époux jusque-là ne sauroit s'avilir.
La priver du seul bien qu'a respecté ma rage!
Non.

STUKÉLI.

La nécessité demande du courage.

BÉVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté.

STUKÉLI.

Je suis sûr qu'aujourd'hui la fortune volage
Tourneroit de notre côté.

J'ai des pressentiments dans l'âme,
Dont je garantirois l'infaillibilité.

BÉVERLEI.

Je les éprouve aussi : le même espoir m'enflamme.
Je brûle de jouer; mais permets, Stukéli,
Que ton ami soit homme.

STUKÉLI.

Et que le tien périsse.
Mets ce que j'ai fait en oubli;
Laisse-moi dans le précipice.
Je ne presse plus un ingrat
Qu'une femme, qui t'est si chère,
Conserve ses bijoux, en pare, avec éclat,
Et son orgueil, et sa misère....
Je ne vous dis plus rien.

BÉVERLEI.

Hélas!
Que vous connoissez mal cette épouse adorée!
Les bijoux dont elle fait cas,
Ce sont mille vertus dont on la voit parée,
Et qui ne lui manqueront pas.
Son éclat naturel suffit à ses appas.
C'est pour plaire à moi seul qu'elle ornoit sa figure;
C'est pour ma vanité qu'elle avoit des bijoux.
Pour les besoins de son époux,
Elle s'en priveroit sans peine et sans murmure.

STUKÉLI.

Non; de sentiment j'ai changé.
Mon amitié fut sans réserve;
Que dans une prison plongé,
Votre ami....

Quant à Leuson, à ses propos,
Je lui ferai sentir à quel point il s'abuse.

STUKÉLI.

Fort bien!... Mais pour tirer vous et moi d'embarras,
Il faudroit autre chose; et vous n'ignorez pas
Que plus d'un créancier peut, d'un moment à l'autre,
Faire d'une prison mon séjour et le vôtre.
Je n'en sortirois pas : pour vous j'ai tout vendu.
Non content d'épuiser ma bourse,
Effets, contrats, tout est fondu.
Vous, du moins, vous avez encore une ressource.

BÉVERLEI.

Nommez-la donc, et prenez-la.

STUKÉLI.

Oh! je ne prétends point cela...
Votre femme... Mais non, je prévois la réponse;
Et trop mal aisément une femme renonce
A ce qui sert à l'embellir.

BÉVERLEI.

Ses diamants?... Cruel! je ne puis m'y résoudre.
Tombe plutôt sur moi la foudre.
Son époux jusque-là ne sauroit s'avilir.
La priver du seul bien qu'a respecté ma rage!
Non.

STUKÉLI.

La nécessité demande du courage.

BÉVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté.

STUKÉLI.

Je suis sûr qu'aujourd'hui la fortune volage
Tourneroit de notre côté.

J'ai des pressentiments dans l'âme,
Dont je garantirois l'infaillibilité.

BÉVERLEI.

Je les éprouve aussi : le même espoir m'enflamme.
Je brûle de jouer; mais permets, Stukéli,
Que ton ami soit homme.

STUKÉLI.

Et que le tien périsse.
Mets ce que j'ai fait en oubli;
Laisse-moi dans le précipice.
Je ne presse plus un ingrat.
Qu'une femme, qui t'est si chère,
Conserve ses bijoux, en pare, avec éclat,
Et son orgueil, et sa misère....
Je ne vous dis plus rien.

BÉVERLEI.

Hélas!
Que vous connoissez mal cette épouse adorée!
Les bijoux dont elle fait cas,
Ce sont mille vertus dont on la voit parée,
Et qui ne lui manqueront pas.
Son éclat naturel suffit à ses appas.
C'est pour plaire à moi seul qu'elle ornoit sa figure;
C'est pour ma vanité qu'elle avoit des bijoux.
Pour les besoins de son époux,
Elle s'en priveroit sans peine et sans murmure.

STUKÉLI.

Non; de sentiment j'ai changé.
Mon amitié fut sans réserve;
Que dans une prison plongé,
Votre ami....

HENRIETTE.

Rendez-moi mes effets pour la faire cesser;
Ou bien, s'ils sont perdus, daignez me l'annoncer.
Le coup pourra m'en être rude;
Mais j'ai tant souffert pour ma sœur,
Pour son fils, que de la douleur
Vous m'avez fait une habitude.
Mon mal sera pour moi plus léger que le leur...
Maudite passion!..

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Épargnez-moi le reste.

HENRIETTE.

Sa maison fut un paradis;
Deux anges l'habitoient, son épouse et son fils.
La candeur ingénue et la beauté modeste
Lui prodiguoient leur doux souris;
Et, lassé d'être heureux, de ce séjour céleste,
Il s'est précipité dans l'abîme funeste
De la misère et du mépris.

BÉVERLEI.

Cruelle! vous me percez l'âme!

HENRIETTE.

Si le mal sur vous seul tomboit, comme le blâme...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Un frère de sa sœur attendoit plus d'égard.
Choisissez des couleurs moins dures:
Vos reproches viennent trop tard;
Sans pouvoir les guérir, vous ouvrez mes blessures.
De vos effets, demain, nous parlerons, ma sœur;
Souffrez qu'aujourd'hui je respire.

HENRIETTE.

Demain donc. Jusque-là je forcerai mon cœur

A garder sur lui plus d'empire.
Il faut du ciel respecter le courroux,
Et, sans murmure, adorer sa justice.
Que ce soit, cependant, un frère qu'il choisisse
Pour nous faire sentir ses coups;
Que ce soit un père, un époux...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Eh! ma sœur.

HENRIETTE.

C'en est fait : je garde le silence.

SCÈNE VI.

MADAME BÉVERLEI, TOMI, BÉVERLEI, HENRIETTE.

MADAME BÉVERLEI, *sortant de sa maison, avec Tomi, à Béverlei, en courant à lui.*

Soyez le bien-venu!.. Vous voilà, mon ami?

BÉVERLEI.

Chère épouse!.. J'ai fait une bien longue absence;
Je crains qu'en m'attendant vous n'ayez peu dormi.

MADAME BÉVERLEI.

Mon ami, laissons là ma peine et mes alarmes...
Je vous vois : tout est oublié.

BÉVERLEI, *à part.*

Tant de vertu, de tendresse et de charmes!..
Que je me sens humilié!
Que de reproches à me faire!

(*Pendant cet* à parte, *madame Béverlei parle bas à son fils, et lui dit d'aller à son père.*)

TOMI.

Mon papa!

BÉVERLEI.

Venez dans mes bras...

(Il le baise.)

Venez çà, cher enfant !.. Plus sage que ton père,
De tous les maux qu'il cause à son épouse, hélas !
Puisse-tu consoler ta malheureuse mère !

MADAME BÉVERLEI.

Malheureuse !.. Elle ne l'est pas :
Vous m'aimez !

TOMI, *à Béverlei.*

Mon papa...

BÉVERLEI.

Dites, mon fils?

TOMI.

O dame !
J'ai bien eu du chagrin !

BÉVERLEI.

Comment, petit ami?

TOMI.

C'est que maman tantôt elle pleuroit.

MADAME BÉVERLEI, *en mettant son doigt sur sa bouche.*

Tomi,
Paix !

BÉVERLEI.

Laissez-le dire, ma femme...
(A Tomi.)
Ensuite?

TOMI.

Dans ses bras j'ai couru tout d'abord ;
Et puis, en me baisant, elle pleuroit plus fort,
Et moi, je me suis mis à pleurer tout comme elle.

HENRIETTE, *à part.*

Pauvre enfant !

BÉVERLEI, *à madame Béverlei.*

Que je sens vivement tout mon tort !

MADAME BÉVERLEI.

Pardonnez, votre absence à mon cœur est cruelle.

SCÈNE VII.

LEUSON, BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, TOMI.

MADAME BÉVERLEI, *à Béverlei, en lui montrant Leuson.*

VOICI monsieur Leuson, dont le zèle et les soins
Ne se peuvent trop reconnoître.

BÉVERLEI.

Je lui suis obligé.

LEUSON.

Non; mais j'espère, au moins,
Que bientôt vous me pourrez l'être.
J'espère parvenir à démasquer le traître...

BÉVERLEI, *l'interrompant vivement.*

Qui s'est perdu pour moi par excès d'amitié?

LEUSON.

Dites que pour vous perdre il en prend l'apparence.
Quand vous saurez qu'il est le vil associé...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

N'allez pas plus avant : qui l'outrage m'offense...
(A madame Béverlei.)
J'aurois, ma chère amie, à vous entretenir.

HENRIETTE.

Eh bien ! nous vous laissons, mon frère...
(A Leuson.)
Venez, monsieur Leuson.

LEUSON, *à Béverlei.*

Un temps pourra venir
Que vous remercierez l'ami qui vous éclaire,
Et qui vous servira.

(Henriette rentre avec Leuson et Tomi.)

SCÈNE VIII.

BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

J'AI peine à retenir
La colère qui me possède!
Un ami qui périt pour venir à mon aide,
Oser l'appeler traître, et l'oser devant moi!

MADAME BÉVERLEI.

Leuson vous aime et vous estime:
A de faux bruits, sans doute, il donne trop de foi;
Mais il faut excuser le zèle qui l'anime.

BÉVERLEI.

Attaquer mon ami, c'est s'attaquer à moi...
Si vous saviez combien je lui suis redevable!
On connoît à l'épreuve un ami véritable;
Et si Stukéli ne l'est pas,
Il faut à l'amitié ne croire de la vie.

MADAME BÉVERLEI.

D'un voile si sacré masquer sa perfidie!
On n'a point le cœur assez bas:
Je pense comme vous.

BÉVERLEI.

Hélas! ma chère amie,
Que tout le monde ici n'a-t-il votre douceur!
De toutes les vertus vous êtes le modèle.

J'ai beau déchirer votre cœur,
Je le trouve toujours indulgent et fidèle...
Ah! j'ai détruit votre bonheur.

MADAME BÉVERLEI.

Il ne l'est point; sortez d'erreur.
J'ai tout quand je vous vois; et durant votre absence
Votre retour fait tous mes vœux.
Oubliez le passé, comme un songe fâcheux,
Je me croirai dans l'abondance :
Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

BÉVERLEI.

Amie, hélas! trop généreuse!
Malgré moi du passé le cruel souvenir
Réfléchira son ombre affreuse
Sur les derniers moments de mon triste avenir...
Mais un autre chagrin, en secret, me dévore.

MADAME BÉVERLEI.

Parle, et dans ce cœur qui t'adore,
Cher époux, épanche ton cœur.

BÉVERLEI.

Cet ami que, dans son honneur,
Si lâchement on assassine..

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Eh bien?

BÉVERLEI.

J'ai causé sa ruine.
Tout le bien qu'avoit Stukéli
Dans mon naufrage enseveli...
Des créanciers pressants, dont la poursuite vive
Ne lui laisse pour perspective
Que l'infâme séjour d'une horrible prison...

Tout cela dans mon cœur verse un mortel poison.
Mon amitié pour lui ne peut rester oisive.

MADAME BÉVERLEI.

J'espère...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Il faut agir, et non pas espérer.

MADAME BÉVERLEI.

Le fonds que sur Cadix nous avons à prétendre
Est très considérable, et va bientôt rentrer.

BÉVERLEI.

Mon ami ne peut pas attendre.
Dans l'amertume de son cœur,
Il m'a reproché son malheur.

SCÈNE IX.

UN INCONNU, *apportant une lettre;* BEVERLEI, MADAME BÉVERLEI.

BÉVERLEI, *à l'inconnu.*

Que voulez-vous?

L'INCONNU, *lui présentant la lettre.*

C'est une lettre,
Qu'entre vos mains, monsieur, on m'a dit de remettre.
(Béverlei prend la lettre, et l'inconnu se retire.)

SCÈNE X.

BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI.

BÉVERLEI, *ouvrant la lettre.*

Elle est de Stukéli.

MADAME BÉVERLEI.

Que vous annonce-t-il?

BÉVERLEI, *lisant.*

« Venez me voir le plus promptement que vous pour-
« rez. C'est la seule marque d'amitié qu'actuellement je
« désire de vous. Depuis que je vous ai quitté, j'ai pris
« la résolution d'abandonner l'Angleterre. J'aime mieux
« me bannir de ma patrie que de devoir ma liberté au
« moyen dont nous avons parlé tantôt. Ainsi n'en dites
« rien à madame Béverlei; et hâtez-vous de venir rece-
« voir les adieux de votre ami ruiné,

STUKÉLI.

Et ruiné par moi!... Je suivrai son exil.

MADAME BÉVERLEI.

Quoi!...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Sans le secourir souffrir qu'il se bannisse!
J'ai causé son malheur, je dois le partager...
(*A part.*)
O fureur de jouer! abominable vice!
(*A madame Béverlei.*)
Voilà tes fruits amers... Il faut le soulager,
Ou le suivre... Il n'est point de parti si funeste...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je ne puis supporter l'état où je vous voi...
Il parle d'un moyen... Dissipez mon effroi;
En est-il quelqu'un qui nous reste?

BÉVERLEI.

C'est à moi de souffrir; je suis seul criminel...
Ce cœur n'est pas assez cruel
Pour vouloir en priver et mon fils et sa mère.
Votre beauté n'en a que faire;
Mais c'est l'unique bien qui vous soit demeuré.

MADAME BÉVERLEI.

Mes diamants?

BÉVERLEI.

J'ai honte...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Est-ce donc une affaire?

Mon ami, sois bien assuré
Que la paix de ton cœur par dessus tout m'est chère :
Que jamais rien par moi n'y sera préféré.

BÉVERLEI.

Ta vertu me confond... Tu m'en vois pénétré...
Mais de quel poids affreux ta bonté me soulage!

MADAME BÉVERLEI.

Mais vous ne jouerez plus? Cela m'est bien promis?
C'est à quoi mon époux expressément s'engage?

BÉVERLEI.

Ah! c'est pour t'adorer désormais que je vis.

MADAME BÉVERLEI.

Venez : tout ce que j'ai va vous être remis.

BÉVERLEI.

De ton amour quel nouveau gage!...
Mais pour le meilleur des amis
Pouvois-je faire moins?

MADAME BÉVERLEI.

Pouviez-vous davantage?...
Puisse-t-il en sentir le prix!
Et puisse votre cœur ne s'être pas mépris!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

STUKÉLI, *seul.*

J'AI tout au mieux joué mon rôle !
Voilà les diamants perdus,
Et cent pièces sur sa parole.
Tandis que notre ami confus,
Chez Vilson, en vain se désole,
Allons près de sa femme employer tout mon art.
J'ai tantôt mis le trouble en son âme incertaine :
Frappons un coup plus fort. Il faut que tôt ou tard
(La voyant paroître.)
Le dépit... le besoin... Mon bonheur me l'amène.

SCÈNE II.

MADAME BÉVERLEI, *sortant de chez elle;* STUKÉLI.

MADAME BÉVERLEI.

AH ! monsieur, vous voilà? mon mari vous a vu?
Vous nous restez?

STUKÉLI.

J'aurois voulu
Qu'il n'eût pas exigé, madame, un sacrifice...
J'ai pour l'en détourner fait tout ce que j'ai pu.

MADAME BÉVERLEI.

Oui, monsieur, je vous rends justice.

A fuir votre paÿs vous étiez résolu :
Je le sais.

STUKÉLI.

Quelquefois, en blâmant son caprice,
D'un ami, malgré soi, l'on se rend le complice.

MADAME BÉVERLEI.

Vous étiez dans la peine : il vous a secouru ;
Et je ne vois rien là qu'à louer

STUKÉLI, *à part, mais de manière à être entendu de madame Béverlei.*

Pauvre femme !
Que je la plains !

MADAME BÉVERLEI.

Monsieur, que dites-vous?

STUKÉLI.

Madame...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Quelque chose, en secret, paroît vous agiter?

STUKÉLI.

Il est vrai.

MADAME BÉVERLEI.

Mon époux...

STUKÉLI, *l'interrompant.*

Je n'y puis résister.

MADAME BÉVERLEI.

Monsieur, quel est donc ce mystère?

STUKÉLI, *à part, mais de manière à être entendu de madame Béverlei.*

Son sort me fait compassion.

MADAME BÉVERLEI.

Quel sort?

STUKÉLI.

A votre époux vous ne pouvez rien taire ;
Et la moindre indiscrétion
Sûrement entre nous causeroit une affaire.

MADAME BÉVERLEI.

Ma prudence, en ce cas, est votre caution...
(Voyant qu'il feint d'hésiter.)
Quoi ! vous balancez?

STUKÉLI.

Oui... Contentez-vous d'apprendre
Que si vos diamants de vos mains sont sortis,
A quelqu'autre que moi vous devez vous en prendre;
Qu'ils ne m'ont point été remis.

MADAME BÉVERLEI.

O ciel ! à ma surprise il n'en est point d'égale.
Eh ! pour qui?

STUKÉLI.

Je ne sais... Il se répand des bruits...
Nous sommes dans un siècle... on a vu des maris...

MADAME BÉVERLEI.

Eh bien, monsieur?

STUKÉLI.

Souvent une indigne rivale...

MADAME BÉVERLEI.

Achevez donc.

STUKÉLI.

Qu'il soit épris
D'un de ces vils objets de luxe et de scandale
A qui nous prodiguons l'argent et le mépris,
La chose paroît impossible,
Alors qu'on vous connoît.

MADAME BÉVERLEI.

Vous le croyez pourtant,
Je le vois?

STUKÉLI.

Vous avez une âme si sensible!
Je sens trop, en vous éclairant,
De quel horrible coup elle seroit frappée.

MADAME BÉVERLEI.

Ce coup... il est porté. Vous déchirez mon cœur...
(À part.)
Béverlei, tu m'aurois trompée!
J'ai pu supporter tout, hors cet affreux malheur.
Riche de ton amour, au sein de la misère,
Tu tenois lieu de tout à ce cœur éperdu...
Un autre objet a su lui plaire!
Ah! de ce seul instant, hélas! j'ai tout perdu.

STUKÉLI, *à part.*

Mon projet réussit.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Trop certain que je l'aime,
Il en prend droit de m'outrager.
L'ingrat de mes bontés s'arme contre moi-même:
Il sait trop que de lui je ne puis me venger...
(À Stukéli.)
Non, je ne puis penser qu'à ce point il m'offense...
Un faux rapport vous a déçu.

STUKÉLI.

L'amitié m'imposoit silence:
Il faut parler. Je sers la beauté, la vertu...
De son secret, lui-même, il m'a fait confidence.

MADAME BÉVERLEI, *le regardant fixement.*

Ainsi de votre ami trompant la confiance,
Près de sa femme, ici, vous venez l'accuser?

STUKÉLI.

Madame...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

C'est assez : tu ne peux m'abuser.
Je vois trop que Leuson t'avoit bien su connoître.
Oui, puisque Béverlei voulut t'ouvrir son cœur,
Qu'il te crut son ami, que tu prétendis l'être,
S'il n'est d'un imposteur, ton rapport est d'un traître.
Choisis d'être perfide, ou calomniateur...
Je te crois tous les deux... Va, de ta bouche impure
Ne viens plus en ces lieux distiller le poison...
Mais, tremble !... de ton imposture
Béverlei me fera raison.

STUKÉLI.

L'effet peut suivre la menace,
Madame ; en des combats vous pouvez l'engager :
Ce n'est pas pour moi seul que sera le danger.

MADAME BÉVERLEI.

Lâche ! tu n'oserois le regarder en face...
Mais ton sang souilleroit ses mains.
Je lui cacherai ton audace.
Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains.

STUKÉLI, *à part, en s'en allant.*

Cette fierté peut se confondre ;
Et c'est en me vengeant que je dois lui répondre !

SCÈNE III.

MADAME BÉVERLEI, *seule.*

DE ses artifices trompeurs
Je reconnois le piège, et pourtant je soupire!
Avec peine mon sein respire,
Et mes yeux se couvrent de pleurs...
Béverlei! Béverlei!

SCÈNE IV.

HENRIETTE, MADAME BÉVERLEI.

HENRIETTE.

JE vous vois toute en larmes!
Toujours de nouvelles douleurs,
Toujours de nouvelles alarmes!
Je vous l'ai déja dit, ma sœur,
Vous gâtez votre époux, à force de douceur...
Vous ne m'écoutez pas?

MADAME BÉVERLEI.

Ma sœur, je le confesse,
Je suis toute troublée.

HENRIETTE.

Eh! quel trouble vous presse?
Il aura joué? Deviez-vous,
Ma sœur, lui donner vos bijoux?
Si facilement, je vous prie,
Les lui falloit-il accorder?
Avant de les avoir il auroit eu ma vie.

MADAME BÉVERLEI.

Il n'avoit qu'à la demander,
Il auroit eu la mienne.

HENRIETTE.

O ciel ! quelle foiblesse !
Mérite-t-il cette tendresse ?

MADAME BÉVERLEI.

Si long-temps il fit mon bonheur !
Si long-temps tous les deux nous ne fîmes qu'une âme !
(Vivement.)
Que fût-il un ingrat !... Il ne l'est pas, ma sœur.
Je sacrifierois tout pour lui prouver ma flamme,
C'est un plaisir pour moi qui ne vaut aucun bien...
Adieu... Quelques instants je veux être à moi-même...
(Voyant paroître Leuson.)
Et je vois que Leuson cherche votre entretien...
Il vous apprendra comme on aime.
(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE V.

LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ne laissons point seule ma sœur.
Venez.

LEUSON.

Daignez, belle Henriette,
D'un entretien, d'abord, m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air sérieux m'inquiète.
De quoi s'agit-il donc ?

LEUSON.

D'un fait
Que de savoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtez-vous donc.

LEUSON.

C'est un secret,
Que, pour une raison très forte,
Je ne puis révéler qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh bien! expliquez-les; voyons.

LEUSON.

La première, c'est de m'apprendre
Si votre cœur, pour moi changé,
Ne désireroit pas de se voir dégagé;
Et si par vos délais je ne dois pas comprendre...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Prenez garde, monsieur Leuson:
Qui de mon changement peut former le soupçon,
A ce changement doit s'attendre;
Et quand vous doutez de ma foi..

LEUSON, *l'interrompant à son tour.*

Non; je ne doute que de moi.
On connoît mal, d'abord, l'humeur, le caractère;
Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour.
Ses défauts sont cachés sous le désir de plaire.
Je crains que par le temps les miens produits au jour...

HENRIETTE, *l'interrompant vivement.*

Monsieur, répondez, je vous prie;
Répondez en homme d'honneur.
Dites si, dans le fond du cœur,
Vous ne désirez pas que le mien se délie.

LEUSON.

Ah! le ciel m'est témoin qu'il y va de ma vie:
Au bonheur d'être à vous mes jours sont attachés.

HENRIETTE.

Sachez donc de mon cœur les sentiments cachés.
Il n'est plus le même.

LEUSON.

Ah ! cruelle !

HENRIETTE.

Écoutez jusqu'au bout.

LEUSON.

Parlez, mademoiselle.

HENRIETTE.

En vous connoissant mieux, Leuson,
Ce qui fut un penchant est devenu raison ;
Et sur moi l'un et l'autre ont pris tant de puissance
Que fussiez-vous dans l'indigence,
Avec vous je préfèrerois
La plus simple cabane au plus riche palais.

LEUSON.

Adorable Henriette !... Eh bien donc ! je demande
(C'est mon autre condition)
Que d'une si chère union
Le jour fixé par vous...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Ah ! souffrez que j'attende.

LEUSON.

Je n'attends plus ; non : il faut que demain
De tous vos délais soit le terme.
'en veux votre parole, Henriette, ou mon sein
Garde le secret qu'il renferme.

HENRIETTE.

Vous êtes trop pressant !

LEUSON.

Vous balancez en vain;
Et, si je vous suis cher, toute excuse est frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole?

HENRIETTE.

Elle est à vous... Votre secret?

LEUSON.

Toute votre fortune...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Eh bien?

LEUSON.

Elle est perdue.

HENRIETTE.

O ciel!... Je reste confondue!
Perdue?... Et Leuson, qui le sait...
Vous avez surpris ma promesse.
De votre procédé j'admire la noblesse;
Mais...

LEUSON, *l'interrompant.*

J'ai votre parole... Eh quoi!
Voilà que vous rêvez, Henriette, et je voi
Des pleurs, au même instant, mouiller votre paupiè

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon âme toute entière.
Quelque beau procédé que vous me fassiez voir,
Peut-être vous m'allez accuser d'être fière,
Mais je crains de vous trop devoir.
Oui, Leuson, si j'ai tort, ce tort est excusable.
Notre fortune étoit semblable;

Et l'hymen, nous liant de ses nœuds les plus doux,
Laissoit tout égal entre nous.
Mais pour dot, aujourd'hui, vous porter l'indigence,
N'est-ce pas, jusques au tombeau,
Envers vous d'une dette immense
M'imposer le rude fardeau?
N'est-ce pas...

LEUSON, *l'interrompant.*

Quelle erreur! Eh quoi! belle Henriette,
Entre deux cœurs qui ne font qu'un
Peut-il subsister quelque dette?
Est-il quelque fardeau qui ne soit pas commun?
Craint-on d'être obligé par un autre soi-même?
Tout est acquitté quand on s'aime.

HENRIETTE

Que tout le soit donc entre nous.
L'orgueil voudroit en vain se soulever encore,
Henriette consent à tenir tout de vous.
Voici ma main, Leuson.

LEUSON.

Qu'en un moment si doux,
Je baise mille fois cette main que j'adore!

HENRIETTE.

Mais de mon bien perdu quel est votre garant?

LEUSON.

Un homme qui me doit quelque reconnoissance,
Bates, de Stukéli le principal agent.
Il m'en a fait la confidence;
Et, sans doute, en le ménageant,
Je parviendrai bientôt à mettre en évidence
La manœuvre du scélérat,
Dont Béverlei fait tant d'état.

HENRIETTE.

Plût au ciel !

LEUSON.

Je vous laisse... Adieu, belle Henriette.
Tenez à Béverlei notre affaire secrète.
Prévenu trop long-temps en faveur d'un pervers,
J'espère que demain ses yeux seront ouverts.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, *seule.*

De sentiments quelle délicatesse,
Et quel généreux procédé !
Qu'il mérite bien ma tendresse !...
Mais, mon frère, à quel point le jeu l'a dégradé !...
Ah ! pour toi, chère sœur, quelle douleur cruelle,
Quand cette fatale nouvelle
Viendra frapper encor ton cœur déja brisé !...
Ce coup accableroit son courage épuisé...
Il faut la lui cacher et me résoudre à feindre...
(*Apercevant Béverlei.*)
Mais voici Béverlei... Tâchons de nous contraindre...
Que cet effort coûte à mon cœur !

SCÈNE VII.

BEVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI, *d'un air épanoui.*

Ah ! vous voilà, ma chère sœur.
De moi, depuis long-temps, vous avez à vous plaindre ?
Le vil amour du jeu me sut trop égarer.

J'oubliai vous, mon fils, et ma femme, et moi-même.
Mais, malgré tous ses torts, votre frère vous aime;
Il vous aima toujours, et veut tout réparer.

HENRIETTE.

Qu'annonce ce transport? Un retour de fortune?
Cette vicissitude aux joueurs est commune;
Mais...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je ne le suis plus... Non, j'abhorre le jeu;
De le fuir à jamais devant vous je fais vœu.

HENRIETTE.

Pour la millième fois?

BÉVERLEI.

Où votre sœur est-elle?
Je lui viens annoncer une grande nouvelle.

HENRIETTE, *voyant paroître madame Béverlei.*

Vous la voyez.

SCÈNE VIII.

MADAME BÉVERLEI, BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI, *à madame Béverlei.*

Ma femme, embrassez votre époux,
Et sachez le bonheur que le ciel nous envoie.

MADAME BÉVERLEI.

Il sait les vœux que je lui fais pour vous...
Mais quel est donc ce grand sujet de joie?

BÉVERLEI.

Nos fonds sont arrivés. Le bon monsieur Johnson,
Homme d'honneur et banquier de renom,
Vient de m'en faire la remise...

(Tirant un porte-feuille de sa poche.)
J'ai dans ce porte-feuille, en billets différents,
Une somme qui monte à trois cent mille francs.
Le ciel a béni l'entreprise
Et nous avons, au moins, décuplé notre mise.
(Il remet son porte-feuille dans sa poche.)

MADAME BÉVERLEI.

Mon cœur en est charmé, moins pour moi que pour vous...
J'espère désormais que votre âme guérie,
Jouissant d'un destin plus doux,
Abjurera du jeu la triste frénésie;
Que vous me rendrez mon époux?

BÉVERLEI.

Oui, j'abjure à vos pieds cette fureur honteuse,
Qui de mon fils, qui de ma sœur,
Qui d'une épouse vertueuse
A fait trop long-temps le malheur!
Autant qu'à vous, ma femme, elle m'est odieuse,
Et je prends le ciel à témoin
Que je ne veux avoir désormais d'autre soin
Que d'élever mon fils et de vous rendre heureuse.

MADAME BÉVERLEI.

C'est de votre bonheur que dépend tout le mien.

BÉVERLEI.

Savez-vous mon projet? Cet antique héritage,
Par mes pères transmis jusqu'à moi d'âge en âge,
Que j'ai vendu presque pour rien,
Je prétends y rentrer. Là je veux vivre en sage.
Aux fureurs du sort échappé,
Las d'en éprouver les secousses,
Dans le sein des passions douces,
Mon cœur reposera de vous seule occupé.

MADAME BÉVERLEI.

Ah ! mon ami.

HENRIETTE.

Fort bien ! du mal qui vous possède,
Mon frère, ainsi que de l'amour,
La fuite est l'unique remède.

BÉVERLEI.

Oh ! j'en suis guéri, sans retour.
Tant que mon âme en fut atteinte,
De convulsions agité,
Entre l'espérance et la crainte,
Je traînai de mes jours le tissu détesté...
J'ai cent fois été près d'attenter à ma vie.

MADAME BÉVERLEI.

Vous me faites frémir !

BÉVERLEI.

Le ciel, ma chère amie,
Pour prix de vos vertus, vient d'exaucer vos vœux...
Permettez, cependant, qu'un moment je vous quitte.
D'une dette pressante il faut que je m'acquitte :
Le retard seroit dangereux ;
Ma personne en répond... Mais bientôt...

MADAME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Avec peine
Je vous laisse aller.

BÉVERLEI.

A l'instant
Je reviens.

MADAME BÉVERLEI.

Mon ami, sur un point important
Il faut que je vous entretienne,
Et vous ne pouvez trop presser votre retour.

BÉVERLEI.

Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

MADAME BÉVERLEI.

Allez donc... Pendant votre absence,
Nous préparerons tout pour fêter ce grand jour.

(Elle rentre chez elle avec Henriette.)

SCÈNE IX.

STUKÉLI, BÉVERLEI.

(Béverlei fait un pas pour s'éloigner, et rencontre Stukéli.)

BÉVERLEI.

Te voilà, Stukéli? Sais-tu que la fortune...

STUKÉLI, *l'interrompant.*

Oui; Johnson m'a tout dit. Je vous fais compliment.

BÉVERLEI.

Ton amitié pour moi se montra peu commune;
Tu verras si la mienne aujourd'hui se dément.
Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,
Et satisfaire Jame, ainsi que Mackinson.

STUKÉLI.

Fort bien! Ils sont tous deux, à présent, chez Vilson.
La partie est considérable:
Des flots d'or roulent sur la table;
Avec quelque bonheur on feroit un beau gain...
Mais je les ai laissés tous deux en mauvais train,
Jouant d'un malheur effroyable.
Tu viendras à propos leur prêter du secours.

BÉVERLEI.

Dans cette maison infernale
Je voudrois, s'il se peut, ne rentrer de mes jours:
Elle me fut toujours fatale.

STUKÉLI.

Je t'approuve très fort de ne point aller là.
On n'y joua jamais une partie égale...
C'est sur un tapis vert le Pérou qui s'étale;
Tu serois tenté.

BÉVERLEI.

Point.

STUKÉLI.

Je doute de cela.
La fortune, il est vrai, n'est pas toujours cruelle.
Tu parois en grâce avec elle;
Avec discrétion on pourroit la tâter...
Ce n'est point mon avis.

BÉVERLEI.

Oh! sois en assurance...
Cependant on peut m'arrêter.
Tu sais que Mackinson a contre moi sentence?

STUKÉLI.

Je l'avoue; et quelqu'un m'a dit, en confidence,
Qu'il vouloit, dès ce soir, la faire exécuter.

BÉVERLEI.

Eh bien! cette raison décide...
Mais n'appréhende rien : je te réponds de moi.

STUKÉLI.

Tu n'iras pas, si tu m'en croi.
Leuson viendroit encor me traiter de perfide...
Il ne parle pas mieux de toi.
(En appuyant.)
Il dit, partout, avec menace,
Que du bien de ta sœur tu lui feras raison.

BÉVERLEI.

Laissons là ce monsieur Leuson:

On peut rabattre son audace...
Allons m'acquitter chez Vilson...
(Voulant lui confier son porte-feuille, qu'il tire de sa poche.)
Mais, pour plus de précaution,
Tiens, garde ces billets.

STUKÉLI.

Qui? moi! que je les prenne!
Tu connois le foible que j'ai?
Je te crois aujourd'hui dans une heureuse veine:
Tu voudras les ravoir; et moi je cèderai..
N'y va pas, Béverlei; permets que je t'arrête.

BÉVERLEI.

Me crois-tu donc si foible, et que sur un tapis
Un peu d'or me tourne la tête,
Que mes yeux en soient éblouis?

STUKÉLI.

Un peu d'or? des monceaux!

BÉVERLEI.

Beaucoup ou peu, qu'importe?

STUKÉLI.

On pourroit regagner tout ce que tu perdis...
Mais ne nous y fions que de la bonne sorte.

BÉVERLEI.

Non, je ne jouerai plus; c'est un parti bien pris...
Mais, puisqu'enfin tu crois cette épreuve si forte,
N'entrons pas : demandons Mackinson à la porte.
(Stukéli prend le porte-feuille, et il s'en va avec Béverlei.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Il fait nuit.)

SCÈNE I.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

Que parlez-vous, ô ciel! de fer et de poison?

BÉVERLEI.

Mon sort est-il assez funeste?
J'ai tout perdu : rien ne me reste
Que l'affreux désespoir qui trouble ma raison;
Ma fureur va jusqu'au délire.

STUKÉLI.

Falloit-il entrer chez Vilson?
Si mes conseils sur vous avoient eu quelque empire,
Votre ami...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Mon ami!... Barbare! à toi ce nom?
Tu n'es qu'une horrible furie,
Qui de son souffle impur empoisonna ma vie,
Un monstre par l'enfer contre moi déchaîné!
Sans cette amitié détestable,
Seroit-il un mortel plus que moi fortuné?
En est-il un plus misérable?
Heureux père, heureux frère, et moins époux qu'amant,
Manquoit-il à mes vœux quelque bien désirable?

Mais d'un fatal égarement
Réveillant dans mon cœur la semence endormie,
Tu lui fournis de l'aliment,
Et fis d'une étincelle un affreux incendie.
Tout a péri, mes biens, mon honneur et ma vie:
Voilà ce qu'a produit ta funeste amitié.

STUKÉLI.

J'excuse le malheur : votre injustice extrême
Excite mon courroux bien moins que ma pitié...
Mais avez-vous donc oublié
Que sûr, disiez-vous, de vous-même,
Près d'entrer chez Vilson, je vous ai supplié...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Tu brûlois de m'y voir... Oui, j'ai vu l'artifice,
Et qu'en montrant le précipice,
Tu savois inspirer la fureur d'y courir...
Mais mon cœur étoit ton complice,
Et cherchoit lui-même à périr...
Mais, réponds-moi, pourquoi me rendre
Les effets qu'en dépôt j'avois mis dans tes mains?

STUKÉLI.

Vous savez que pour m'en défendre
Tous mes efforts ont été vains:
Vous avez voulu les reprendre.

BÉVERLEI.

Traître! donne-t-on du poison
Au furieux qui le demande?

STUKÉLI.

J'ai vu dans le malheur James et Mackinson;
J'espérois...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

J'ai contr'eux un violent soupçon.

De scélérats c'est une bande,
Dont la caverne est chez Vilson.
Ma perte n'est pas naturelle.

STUKÉLI.

On les dit cependant d'un honneur éprouvé;
Et par moi l'un et l'autre en jouant observé,
M'a paru loyal et fidèle.

BÉVERLEI.

Mais, toi-même, l'es-tu?

STUKÉLI.

Béverlei!

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je ne sais...
Il me prend contre toi des mouvements de rage.

STUKÉLI.

Me croyez-vous donc lâche assez?...
Supportez le malheur avec plus de courage.

BÉVERLEI.

Du courage?... La mort!... Mais, ma femme! mon fils!...
Il le saisit au collet.)
Traître! tu m'as plongé dans l'abîme où je suis;
Il faut m'en tirer, ou, sur l'heure...
(Voyant que Stukéli veut s'éloigner.)
Je ne me connois plus... Pardonne... Tu me fuis?

STUKÉLI.

Je quitte un ingrat.

BÉVERLEI.

Ah! demeure.

STUKÉLI.

Pour me voir accablé de reproches sanglants?

BÉVERLEI.

Ah ! dans mes transports violents,
Puis-je savoir si je t'outrage ?
Sais-je ce que je dis ? Suis-je maître de moi ?...
Non... crains tout, en effet... Dans un moment de rage,
Je puis te poignarder, et moi-même après toi.

(Il lui fait signe de s'en aller, avec un geste furieux. Stukéli s'en va.)

SCÈNE II.

BÉVERLEI, *seul.*

Où porté-je mes pas ?... Ciel ! dans quel antre sombre
D'une âme bourrelée ensevelir l'horreur ?
C'est en vain que la nuit me couvre de son ombre,
On n'échappe point à son cœur...
Nuit, tu ne peux cacher un coupable à lui-même..
O désespoir ! ô honte extrême !...
Quoi ! de mon repentir ce jour même est témoin :
Celle qui, lâchement à ma rage immolée,
Apprit, sans murmurer, à souffrir le besoin,
Ma femme, est par moi consolée :
Son bonheur, désormais, doit faire tout mon soin ;
Loin de Londre et du jeu, qu'à jamais je déteste,
Je lui peins le séjour céleste...
L'enfer, hélas ! n'étoit pas loin !
C'en est fait, à ses yeux je ne veux plus paroître.
Ma mort...

SCÈNE III.

LEUSON, BÉVERLEI.

BÉVERLEI, *à part.*

MAIS, quelqu'un vient....Je crois le reconnoître...
Oui, c'est lui-même ; c'est Leuson.
On dit que ses propos respirent la menace,
Que du bien de ma sœur il veut avoir raison.
Je prétends que lui-même ici me satisfasse.

LEUSON, *à part.*

Quelqu'un a prononcé mon nom...
(*À Béverlei, qu'il reconnoît.*)
Béverlei !... Mon ami, la rencontre est heureuse,
J'ai travaillé pour vous.

BÉVERLEI.

Sans en être prié ?
C'est avoir l'âme généreuse !
Qui vous chargeoit, monsieur, de ce soin ?

LEUSON.

L'amitié.
J'espère en tout son jour faire bientôt paroître
Le mortel le plus noir, et l'ami le plus traître...
Ce que j'ai découvert doit le faire trembler.

BÉVERLEI.

J'en connois un déja qui doit trembler lui-même.

LEUSON.

De qui prétendez-vous parler ?
Quel est-il ?

BÉVERLEI.

Moi présent, il proteste qu'il m'aime,
Et loin de moi sa bouche ose me diffamer.

LEUSON.

Cette énigme...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je vais clairement m'exprimer.
J'ai, si l'on vous en croit, perdu, par ma folie,
Tout le bien que ma sœur vous devoit apporter.
Voilà dans tous les lieux ce que Leusor publie.
Qu'il ose en ma présence ici le répéter.

LEUSON.

Béverlei, la hauteur et le ton de menace
Ont causé bien des maux qu'on eût pu prévenir;
Et, peut-être, un autre, à ma place...
Mais je saurai me contenir.
Je ne dis jamais rien qu'en face
Je ne sois prêt à soutenir:
Des discours qu'on me fait tenir
Nommez le délateur, et de sa vile audace
Cette main saura le punir.

BÉVERLEI.

Je sais ce qu'il faut que je pense,
Et ce n'est là qu'un vain recours
Pour échapper à ma vengeance.

LEUSON.

O ciel! quel étrange discours!
Béverlei me tient ce langage!...
Mais nous nous sommes vus dans le champ de l'honneur:
Il sait bien qu'aisément on ne me fait pas peur.

BÉVERLEI.

Je ne sais rien que mon outrage;
Et, sans discourir davantage,
Défendez vos jours.

(Il tire son épée.)

LEUSON, *froidement.*

Frappe, ingrat!
Suis la fureur qui te domine.
Ta folle confiance en un vil scélérat
De tout ce qui t'est cher a causé la ruine:
Il te reste un ami... que ta main l'assassine.

BÉVERLEI.

J'ai ruiné mon fils, et ma femme et ma sœur:
De malédictions qu'elles chargent ma tête;
Je les accomplirai: ma main est toute prête.
Mais toi, quel droit as-tu de noircir mon honneur?
Tu te dis mon ami, barbare! si c'est l'être,
Ah! sois-le donc encore en me perçant le cœur.
Tu me vois, à ce trait, prêt à te reconnoître.

LEUSON.

Remets ce fer... Je vois qu'un traître
A contre ton ami sourdement manœuvré.
Je crois même entrevoir le but qu'il se propose.

BÉVERLEI.

Eh! par quelle raison juger qu'il m'en impose?

LEUSON.

Il sait que je l'ai pénétré.
En t'armant contre moi le lâche fourbe espère
De l'un des deux, au moins, par l'autre se défaire:
Mais son espoir sera trahi.
Tu ne verseras point le sang de ton ami;
Ma main du sang du mien ne sera point trempée.
Remets, te dis-je, cette épée...
Adieu; rentre chez toi. Demain, moins prévenu,
Béverlei rougira de m'avoir mal connu.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE IV.

BÉVERLEI, *seul.*

Ce sang-froid de Leuson n'est pas celui d'un lâche.
Dans l'occasion je l'ai vu;
Sa valeur fut toujours sans tache...
Stukéli m'auroit-il déçu?..

SCÈNE V.

JARVIS, BÉVERLEI.

(Jarvis s'approche lentement de Béverlei, qu'il cherche à reconnoître.)

BÉVERLEI, *à part.*

Que m'importe, après tout? Tiens-je encore à la vie?..
Dans le fond de mon cœur je sens mille bourreaux...
D'un coup terminons tous mes maux;
Il faut avec ce fer qu'elle me soit ravie...
(*Apercevant quelqu'un qui s'approche.*)
Qui s'avance vers moi? Parle : est-ce un assassin?
Si tu l'es, viens; suis-moi : ma main,
Plus que la tienne encore, est de sang altérée;
Et plus que toi je porte dans mon sein
Une rage désespérée!

JARVIS.

Mon cher maître, daignez...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Ah! bon-homme, c'est toi?
Que fais-tu si tard dans la rue?
Tu devrois être au lit.

JARVIS.

Monsieur, pardonnez-moi...

(Voyant l'épée nue.)

Vous-même... Ciel!

BÉVERLEI.

Quoi donc?

JARVIS.

Votre épée... Elle est nue...
Auriez-vous... Ah! monsieur, vous me glacez d'effroi.

BÉVERLEI, *à part, et sans l'écouter.*

Oui, de quelque côté que je tourne la vue,
La misère, l'opprobre est partout sur mes pas.
Ce n'est que par un prompt trépas...

JARVIS, *l'interrompant.*

(À part.)

Monsieur!.. De sa douleur l'âme toute occupée,
Il se parle à lui-même, et ne m'écoute pas...

(À Béverlei.)

O mon maître!

BÉVERLEI.

Qui parle?

JARVIS.

Hélas!
C'est le pauvre Jarvis... Donnez-moi cette épée;
Monsieur, au nom de Dieu, donnez-la moi... Je crains...

BÉVERLEI, *l'interrompant et lui donnant son épée.*

Oui; prends-la; prends ce fer... Ote-le de mes mains.
Peut-être en ce moment c'est le ciel qui t'envoie.

JARVIS.

Ah! monsieur, quelle est donc ma joie;
Et que Jarvis se tient heureux!

BÉVERLEI.

Puisses-tu toujours l'être, ô vieillard vertueux!..
Mais ne reste pas davantage.
De mes malheurs, Jarvis, crains la contagion.
La ruine, l'horreur, la malédiction,
De tout ce qui m'approche est le cruel partage...
Rentre, bon vieillard; couche-toi.
Va trouver le repos... qui n'est plus fait pour moi.

JARVIS.

Permettez que chez vous, monsieur, je vous ramène.

BÉVERLEI.

Non... jamais!

JARVIS.

Songez-vous quelle cruelle peine
Madame?.. Pardonnez! vous voulez donc sa mort?

BÉVERLEI.

Pour elle, et pour mon fils, de tous les maux le pire,
C'est peut-être de vivre... Oui, dans leur triste sort,
Ils passeront, hélas! leurs jours à me maudire.
Laisse-moi... De la nuit je chéris la noirceur.
Je voudrois en pouvoir redoubler les ténèbres.
Dans le fond de mon âme une plus grande horreur...
(Écoutant avec inquiétude.)
N'entends-je pas des cris funèbres?

JARVIS.

Tout garde le silence.

BÉVERLEI, *à part.*

O remords! ô fureur!..
(A Jarvis, en lui montrant des pierres qui sont près de lui.)
Va-t'en... Couché sur cette pierre,

Je passerai la nuit à dévorer mon cœur...
Eh! puissé-je jamais ne revoir la lumière!
(Il s'étend sur les pierres.)

JARVIS, *se jetant à ses genoux.*

Ah! mon cher maître, à vos genoux,
Votre vieux serviteur, en larmes, vous conjure...
Au nom de Dieu, relevez-vous...
Vous n'avez point une âme dure;
Madame est dans les pleurs...

SCÈNE VI.

MADAME BÉVERLEI, *sortant de chez elle avec une petite lanterne à la main;* BÉVERLEI, *couché sur les pierres;* JARVIS, *à ses genoux.*

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Jarvis ne revient pas...
Je ne puis soutenir une plus longue attente.
Un trouble affreux m'agite... O ciel! conduis mes pas:
Guide ma démarche tremblante.
(Elle avance du côté où sont Béverlei et Jarvis.)

BÉVERLEI, *à Jarvis, en se relevant à moitié.*

Tu m'importunes, bon vieillard.

JARVIS.

Votre père, monsieur, me montroit plus d'égard;
Et vous-même dans votre enfance...
(Apercevant, dans l'éloignement, madame Béverlei, sans la reconnoître.)
Mais je vois que vers nous une clarté s'avance.
Prenez garde... quelqu'un...

MADAME BÉVERLEI, *qui s'est approchée, à part.*

J'entends sa voix, je crois...

Oui, c'est lui... c'est Jarvis... Que mon âme est émue!..

(Reconnoissant Béverlei.)

Je frémis... Approchons... Ciel! qu'est-ce que je voi?

JARVIS, *à Béverlei.*

C'est madame.

BÉVERLEI, *à part, en retombant sur les pierres.*

Ma femme!.. O terre! engloutis-moi!..

MADAME BÉVERLEI, *à son mari, en se précipitant sur lui.*

(A part.)

Mon ami!.. Je me meurs!.. Ce spectacle me tue!..

(A Béverlei.)

Cruel! vous détournez la vue!

Vous fuyez mes regards!.. Mon cœur se sent glacer!..

Parlez-moi!.. Vous voyez qu'à peine je respire!..

Ah! par pitié, faites cesser

Tout le trouble et l'effroi que ce moment m'inspire!

BÉVERLEI, *se relevant à moitié.*

Je vais plutôt les redoubler.

Frémissez... je n'ai rien que d'affreux à vous dire:

De malédictions vous m'allez accabler.

MADAME BÉVERLEI.

Ah! mon cœur en est incapable:

Il n'apprendra jamais qu'à bénir mon époux.

BÉVERLEI.

Cet époux est un misérable,

Qui ne doit être vu par vous

Que comme un monstre détestable.

Ce jour a fixé notre sort.

La misère, les pleurs, voilà votre partage.

C'est celui de mon fils... et le mien, c'est la mort.

MADAME BÉVERLEI.

Quoi donc?

BÉVERLEI.

Tout est perdu : le désespoir, la rage,
Voilà tout ce qui m'est resté.
Maudissez votre époux ; il l'a bien mérité.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Exauce mes vœux et mes larmes,
Ciel ! d'un œil de bonté regarde sa douleur :
De son front obscurci dissipe les alarmes ;
Ramène la paix dans son cœur.
Si l'infortune et la misère
Doivent tomber sur l'un des deux,
Épuise sur moi ta colère,
Et que Béverlei soit heureux !

BÉVERLEI.

Eh ! c'est ainsi que me maudit ta bouche?
O d'un indigne époux vertueuse moitié,
Combien tant de bonté me confond et me touche !

MADAME BÉVERLEI.

Laisse donc la tendre pitié
Adoucir dans ton cœur le désespoir farouche...
Eh pourquoi succomber au poids de tes douleurs?
Tout n'a point, mon ami, péri dans ton naufrage ;
Mon partage n'est point la misère et les pleurs.

BÉVERLEI.

Que nous reste-t-il?

MADAME BÉVERLEI.

Le courage
Et le travail... Tu sais que toujours quelque ouvrage,
Dans ton absence, occupoit mes moments?
Je trompois la longueur du temps...

Ah ! crois-moi, c'est du sein de l'indigence même
Que naîtra mon plus doux plaisir.
Je n'ai fait jusqu'ici qu'amuser mon loisir;
Je ferai vivre ce que j'aime.

BÉVERLEI.

Ta vertu peut tout adoucir :
Mon désespoir cède à tes charmes.
Je me jette en ton sein, que je baigne de larmes...
O chère et tendre épouse et tu ne me hais pas?

MADAME BÉVERLEI.

Je t'aime et je te plains... Hélas !
(*Béverlei, son épouse et Jarvis se relèvent tout-à-fait.*)

SCÈNE VII.

UN SERGENT, DEUX RECORS, BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI, JARVIS.

LE SERGENT, *à Béverlei.*

Je vous arrête. Il faut me suivre.

BÉVERLEI, *à part.*

O fortune ! voilà le dernier de tes coups !
On ne m'y verra pas survivre.

MADAME BÉVERLEI, *au sergent.*

Monsieur, je tombe à vos genoux.

LE SERGENT.

C'est de l'argent qu'il faut.

JARVIS.

De combien est la somme?

LE SERGENT.

Trois cents pièces.

JARVIS.

Chez moi, j'en ai moitié.

LE SERGENT.

Bon-homme,

Il faut le tout.

JARVIS.

Demain, je puis,

En fondant un contrat...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

(Au sergent.)

Finissons... Je vous suis...

(À Jarvis.)

Jarvis, ce nouveau trait a pénétré mon âme;

(À madame Béverlei.)

Mais gardez votre argent... Embrassez-moi, ma femme.
Pour la dernière fois je vous tiens dans mes bras...
Il faut subir mon sort...

(On l'emmène.)

MADAME BÉVERLEI, *le suivant avec Jarvis.*

Je ne vous quitte pas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(La scène représente la chambre d'une prison. Il doit y avoir, d'un côté, une table, sur laquelle est un pot d'eau, et un verre dans une jatte; et, de l'autre, un fauteuil et une chaise, à côté. Tomi est couché dans le fauteuil, et Jarvis est assis sur la chaise, à côté.)

SCÈNE I.

JARVIS, TOMI *dormant.*

JARVIS, *en arrangeant l'enfant.*

Ses yeux se ferment... Il succombe.
Pauvre enfant! le voilà qui dort...
O l'heureux âge! sans effort,
Dans les bras du sommeil il tombe.
Il ne craint pas que du remord
La voix, en sursaut, le réveille.
Son innocence en paix sommeille;
Tandis que, le cœur déchiré,
Son père malheureux a vu le jour renaître,
Avant que dans ses yeux le sommeil soit entré...
Quel changement fatal!... O mon maître, mon maître!
A quelle passion vous vous êtes livré!
Que de vertus en vous un seul vice a détruites!
Et qu'il a d'effroyables suites!
Puisse le ciel...

SCÈNE II.

MADAME BÉVERLEI, JARVIS, TOMI *endormi.*

MADAME BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Que fait mon fils?

JARVIS, *lui montrant Tomi endormi.*

Vous voyez, madame, il repose.

MADAME BÉVERLEI, *à Tomi endormi, en le baisant.*
(A Jarvis.)

Dormez, cher enfant... Ah! Jarvis,
Quels tourments son père me cause!
Mes discours, tu le sais, avoient eu quelque fruit;
J'avois de ses transports calmé la violence :
Cette prison a tout détruit.
O la cruelle, ô l'effroyable nuit!
Plongé dans un morne silence,
L'œil fixe, il paroissoit ni n'entendre ni voir;
Et soudain, furieux jusques à la démence,
Poussant les cris du désespoir,
Il détestoit son existence.

JARVIS, *à part.*

O mon maître!

MADAME BÉVERLEI.

A ses pieds, que je baignois de pleurs,
J'invoquois les doux noms et d'époux et de père...
A mes larmes, à ma prière
Il n'opposoit que des fureurs.
Deux fois cruellement ses bras m'ont repoussée...
De cet égarement à la fin revenu,
Honteux de voir sa femme à ses pieds abaissée,
Son cœur s'est vivement ému :

Contre son sein il m'a pressée;
Le torrent de nos pleurs alors s'est confondu.

JARVIS.

Je sens couler les miens.

MADAME BÉVERLEI.

Sa fureur s'est calmée.
Par le sommeil enfin sa paupière fermée,
D'un repos passager lui prête la douceur.

JARVIS.

Le ciel en soit loué!

MADAME BÉVERLEI.

Mais, cependant, ma sœur
M'a mandé qu'il falloit que moi-même j'agisse,
Et que pour mon époux il seroit important
Qu'au dehors, sans tarder un moment, je la visse.
Je vais profiter de l'instant,
Jarvis, où mon mari sommeille.
Toi, sois bien attentif, prends garde; et, s'il s'éveille,
Ne le laisse point seul : mène-lui son enfant.
A l'aspect de son fils, à cette chère vue,
D'un sentiment si doux un père a l'âme émue!...
Béverlei sentira son tourment adouci.
A l'instant je reviens ici.
Si de toi je n'étois pas sûre,
Mon cœur à le quitter ne pourroit consentir.

JARVIS.

Sans crainte vous pouvez sortir.

MADAME BÉVERLEI, *après avoir été doucement regarder dans la coulisse du côté où Béverlei est censé être couché.*

Il n'a pas changé de posture;

Il dort profondément. Jarvis, je t'en conjure,
Observe bien l'instant qu'il se réveillera.
(Elle regarde tendrement son fils, et puis elle sort.)

SCÈNE III.

JARVIS, TOMI *dormant.*

JARVIS, *à part.*

Jusqu'au retour de ma maîtresse
J'espère qu'il reposera...
Que de vertu, que de tendresse!
L'excellente femme qu'il a!
Qu'il seroit avec elle heureux, s'il savoit l'être!...
(Entendant du bruit que fait Béverlei.)
J'entends du bruit... Allons doucement reconnoîtré...
(Il va à l'entrée de la coulisse, du côté où est Béverlei.)
Il ne dort plus... C'est lui, pâle, défiguré,
Moins sombre, cependant, et l'œil moins égaré.

SCÈNE IV.

BÉVERLEI, JARVIS, TOMI *dormant.*

BÉVERLEI, *à part.*

Ma femme est éloignée; écartons ce bon-homme,
Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avez fait qu'un léger somme;
Le repos bientôt vous a fui?

BÉVERLEI.

Ta maîtresse est dehors?

JARVIS.

Quelques soins nécessaires
L'ont forcée à sortir, monsieur, pour vos affaires.
Dans peu vous allez la revoir.

BÉVERLEI.

Je sens que du sommeil le baume favorable,
Dans mon cœur plus tranquille a ranimé l'espoir.
J'ai besoin du conseil d'un ami véritable :
Je veux entretenir Leuson.
Va le trouver, Jarvis. Dis-lui qu'en ma prison
Il me fasse, à l'instant, l'amitié de se rendre...
(Voyant que Jarvis hésite à lui obéir.)
Qui te fait hésiter?

JARVIS.

Mon cher maître, pardon!
Madame, dans ce lieu, m'a prescrit de l'attendre.

BÉVERLEI.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçois...
Tu vois que je suis fort tranquille?

JARVIS.

Grâce au ciel, monsieur, je le vois.

BÉVERLEI.

Va donc... je veux quitter ce triste domicile.

JARVIS.

Mais...

BÉVERLEI.

Sans plus repliquer, j'ordonne... obéis-moi.

JARVIS, *après avoir marqué encore de l'hésitation.*

J'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE V.

BÉVERLEI, TOMI *dormant.*

BÉVERLEI, *à part, après avoir fait quelques tours, et avec l'air le plus sombre.*

Mon heure est arrivée.
J'ai prononcé l'arrêt... Cet arrêt est la mort.
D'opprobre mon âme abreuvée
Ne peut plus soutenir son sort.
A ses tourments mon cœur succombe.

(En disant ces vers, il approche de la table, met de l'eau dans un verre, et y mêle la liqueur d'un flacon qu'il tire de sa poche.)

Je vais m'endormir dans la tombe...
M'endormir !.. Si la mort, au lieu d'être un sommeil,
Étoit un éternel et funeste réveil !
Et si d'un Dieu vengeur... Il faut que je le prie...

(Il élève les mains vers le ciel, et se met dans l'attitude de la prière.)

Dieu, dont la clémence infinie...

(Se relevant.)

Je ne saurois prier... Du désespoir sur moi
La main de fer appesantie
M'entraîne... Cependant, j'entends, avec effroi,
Dans le fond de mon cœur, une voix qui me crie :
« Arrête, malheureux ! tes jours sont-ils à toi ?.. »
O de nos actions incorruptible juge,
Conscience !.. Mais quoi ! sans espoir, sans refuge,
Voir ma femme, mon fils languir dans le besoin !
Auteur de leur misère, en être le témoin !

Endurer le mépris, pire que l'infortune!
Mourir, enfin, cent fois pour n'oser mourir une!..
Ah! c'est trop balancer... On peut braver le sort;
Mais la honte! mais le remord!..

(Il prend le verre.)

Nature, tu frémis!.. Terreur d'un autre monde,
Abîme de l'éternité,
Obscurité vaste et profonde,
Tout cœur à ton aspect se glace épouvanté...
Mais j'abhorre la vie, et mon destin l'emporte...

(Il boit.)

C'en est fait... c'est la mort qu'en mes veines je porte.
De mes jours ce soleil éclaire le dernier...
Oh! si l'homme au tombeau s'enfermoit tout entier!
Mais des pleurs des vivants si l'âme encore émue
Voit ceux qui lui sont chers souffrants et malheureux,
Si j'entends vos cris douloureux,
O ma femme! ô mon fils! ô famille éperdue!
L'enfer, l'enfer n'a pas de tourment plus affreux!..
O réflexion trop tardive!..

TOMI, *en rêvant.*

Mon papa!..

BÉVERLEI.

Quel mot ai-je ouï?..

(Apercevant son fils.)

Mon fils!.. Un doux sommeil tient son âme captive...
Jusqu'au fond de mon cœur sa voix a retenti...
Je n'entendrai donc plus sa voix?..
O douce expression de sa bouche naïve,
Nom cher dont la nature a conservé les droits,
Tu ne frapperas plus mon oreille attentive!..

(*A Tomi, endormi.*)

Que je t'embrasse, au moins, pour la dernière fois...
O malheureux enfant d'un plus malheureux père...

(*A part, en s'asseyant sur la chaise, à côté de Tomi.*)

Qu'en le voyant mon âme s'attendrit!
Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit...
Cette bouche... ces traits... ce sont ceux de sa mère...

(*A Tomi, endormi, en se levant.*)

Pauvre enfant! tu ne sens ni ne prévois ton sort.
La honte de ma vie, et l'horreur de ma mort,
Voilà ton unique héritage:
L'opprobre sera ton partage.
De misère accablé, n'osant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire et le jour et ton père.
La vie est-elle donc un bien si précieux?
Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chère:
Qui t'en délivreroit, t'ôteroit un fardeau...
Que n'a-t-on étouffé ton père en son berceau!..
Mais déja le poison... Je sens que je m'égare...
Une épaisse et noire vapeur
Couvre mes yeux, et dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare...
Que dis-je fureur? c'est pitié.
Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir est un instant, vivre est un long supplice...

(*A Tomi, endormi.*)

Mon fils, ce seroit là ton sort?..

(*A part.*)

Osons l'y dérober... Le moment est propice...
Qu'il passe, sans douleur, du sommeil à la mort...

(*Tirant un poignard de sa poche, et le levant sur Tomi.*)

Ce fer... Tuer mon fils !.. Le transport est horrible !
Nature ! ah ! ta voix dans mon cœur
Vient de jeter un cri terrible !..
Dans ce cœur déchiré la pitié... la fureur...
Il s'éveille.

TOMI, *se levant.*

Papa... vos yeux... ils me font peur.

BÉVERLEI, *à part.*

Sa voix, son jeune âge, ses charmes...

TOMI, *l'interrompant, en tombant à ses genoux.*

Mon bon papa, pardonnez-moi.

BÉVERLEI.

Je n'y tiens pas : tu me désarmes.

(*Il jette le poignard.*)

O malheureux enfant ! ô mon fils ! lève-toi...
Mes pleurs inondent ton visage.

SCÈNE VI.

MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, BÉVERLEI, TOMI.

TOMI, *à sa mère, en courant à elle.*

MAMAN, sauvez Tomi.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Ciel ! quel est mon effroi !..

(*A Béverlei.*)

Cet enfant... ce poignard... cruel ! à quel usage?

BÉVERLEI.

Des monstres connoissez en moi le plus sauvage,
Par pitié pour mon fils je lui perçois le cœur.

HENRIETTE, *à part.*

Juste ciel!

MADAME BÉVERLEI.

Par pitié!.. votre fils! quelle horreur!
Barbare! et vous osez l'avouer à sa mère?
(*A Tomi.*)
O mon fils! mon cher fils!

BÉVERLEI.

Si, pour vous satisfaire
Il n'est besoin que de ma mort...

MADAME BÉVERLEI.

A ce discours funeste, à cet excès barbare,
Cher et cruel époux! je vois le noir transport
Du désespoir qui vous égare.
Mais à vous mettre en liberté
Sachez que Leuson se prépare;
Sachez que Stukéli, ce monstre détesté...

BÉVERLEI, *à part.*

De mes sens quel tourment s'empare!

SCÈNE VII.

LEUSON, JARVIS, BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, TOMI.

LEUSON, *à Béverlei.*

BÉVERLEI, vos fers sont rompus.
Par Jame assassiné, Stukéli ne vit plus;
Un différent entr'eux est né sur le partage.

HENRIETTE.

Ce perfide n'est plus?

LEUSON.

Non. Jame est arrêté...

(*A Béverlei.*)

Vos effets sont en sûreté.

Cher ami, reprenez courage;

Tout vous sera rendu.

BÉVERLEI, *se levant avec un mouvement de joie.*

Quoi! ma femme, mon fils...

La misère pourroit n'être pas leur partage?

(*A part, en retombant sur la chaise, avec des cris de douleur.*)

J'aurois pu... Qu'ai-je fait? Ciel! retenons mes cris...

Quels tourments!

MADAME BÉVERLEI.

Vous souffrez?

BÉVERLEI.

Ma douleur est cruelle!

LEUSON, *à madame Béverlei.*

Ses traits sont renversés; une sueur mortelle...

Madame, il faut un prompt secours.

MADAME BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Courez, Jarvis.

(*Jarvis sort.*)

SCÈNE VIII.

BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, LEUSON, TOMI.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

O ciel, sois mon recours!

BÉVERLEI, *à part.*

Le calme à la douleur succède...

(*A madame Béverlei.*)

O ma femme!

MADAME BÉVERLEI.

Eh bien ! quoi ? mon ami, mon époux !

BÉVERLEI.

Ne cherchez point à mon mal de remède :
Il n'en est point.

MADAME BÉVERLEI.

Que dites-vous ?
Il en est, il en est.

BÉVERLEI.

Épouse digne et chère,
Vous n'avez plus d'époux, mon fils n'a plus de père.

LEUSON.

O malheureux ami ! qu'avez-vous fait ?

HENRIETTE, *à Béverlei.*

Hélas !
Mon frère, avez-vous pu ?...

MADAME BÉVERLEI, *à Béverlei.*

Non, je ne le crois pas,
Cet horrible attentat...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Tout mon cœur le déteste.
Père dénaturé, citoyen criminel,
Barbare époux, enfin, dans un moment funeste,
J'ai violé les lois de la terre et du ciel.

MADAME BÉVERLEI, *à part, en tombant dans les bras de Leuson qui la soutient.*

Je meurs !

BÉVERLEI.

Voici le moment de paroître
Au redoutable tribunal
De celui qui me donna l'être ;
Tout me dit que je touche à ce terme fatal ;

Le calme où je me trouve.... une foiblesse extrême...
Mes yeux d'ombres environnés...
Ma femme ! ah ! dites-moi que vous me pardonnez.

MADAME BÉVERLEI, *avec des sangiots.*

Puisse le ciel, hélas ! vous pardonner de même !

BÉVERLEI.

Aidez à le fléchir votre époux expirant.

(Il s'incline, soutenu par madame Béverlei, par Henriette et par Leuson, et il se met dans l'attitude de la prière.)

Dieu de miséricorde, à tes pieds, en tremblant,
Ta foible créature implore ta clémence.
Ta justice pardonne au cœur qui se repent;
Fais luire à ce coupable un rayon d'espérance.
Tu vois mes remords infinis :
S'ils ne peuvent, grand Dieu ! désarmer ta vengeance,
Ne l'étends pas, du moins, sur ma femme et mon fils.

(Il retombe sur la chaise.)

MADAME BÉVERLEI, *se précipitant à ses pieds, abîmée de douleur.*

Ah ! qu'il prenne ma vie et qu'il sauve la tienne !

BÉVERLEI, *à Leuson.*

Prenez soin d'elle et de ma sœur,
Digne ami, dont si mal j'avois connu le cœur...
(A Tomi, en l'appelant.
Mon fils !... Qu'il s'approche, qu'il vienne...
(Tomi se met aux genoux de Béverlei.)
(A part.)
Mes yeux se remplissent de pleurs...
O mort, qu'en ce moment je ressens tes horreurs !...
(A Tomi.)
Vous me perdez, mon fils... Il vous reste une mère..

Qu'elle vous soit toujours et respectable et chère;
Et si du jeu jamais vous sentez les fureurs,
Souvenez-vous de votre père...
(A Madame Béverlei.)
Donnez-moi votre main, ma femme... Adieu... je meurs!
(Madame Béverlei s'évanouit.)

FIN DE BÉVERLEI.

LE

PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR,

DRAME,

PAR SEDAINE,

Représenté, pour la première fois, le 25 juin 1765.

PERSONNAGES.

MONSIEUR VANDERK PÈRE.
MONSIEUR VANDERK FILS.
MONSIEUR DESPARVILLES PÈRE, ancien officier.
MONSIEUR DESPARVILLES FILS, officier de cavalerie.
MADAME VANDERK.
UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk père.
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.
VICTORINE, fille d'Antoine.
MADEMOISELLE SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.
UN PRÉSIDENT, futur époux de mademoiselle Vanderk.
UN DOMESTIQUE de M. Desparvilles.
UN DOMESTIQUE de M. Vanderk fils.
LE DOMESTIQUE de la marquise.
Les Domestiques de la maison.

La scène se passe dans une grande ville de France.

LE

PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR,

DRAME.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies, un secrétaire sur un des côtés : il est chargé de papiers et de cartons.

SCÈNE I.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé et vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE.

Bon, mon papa, les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paie pas de cette raison-là.

VICTORINE.

Je venois vous demander...

ANTOINE.

Me demander? Et moi, je vous demande ce que vous avez à pleurer; et je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y auroit assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à vous dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le caissier de la part de madame.

ANTOINE.

Eh bien?

VICTORINE.

Il y avoit plusieurs messieurs qui attendoient leur tour et qui causoient ensemble. L'un d'eux a dit : ils ont mis l'épée à la main ; nous sommes sortis, et on les a séparés.

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. Je ne sais, m'a dit

l'un de ces messieurs; ce sont deux jeunes gens : l'un est officier dans la cavalerie, et l'autre dans la marine. — Monsieur, l'avez-vous vu? — Oui. — Habit bleu, parements rouges? — Oui. — Jeune? — Oui, de vingt à vingt-deux ans. — Bien fait? Ils ont souri : j'ai rougi, et je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étoient fort modestes.

VICTORINE.

Mais si c'étoit le fils de monsieur?...

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'officier?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE.

Est-il le seul dans la marine?

VICTORINE.

C'est ce que je me disois.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE.

Ce qui me feroit croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurois.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE.

Eh! mon papa, après vous, qui voulez-vous donc que j'aime plus? Comment! c'est le fils de la maison : feu ma mère l'a nourri ; c'est mon frère de lait; c'est le frère de ma jeune maîtresse, et vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas; mais soyez raisonnable.

VICTORINE.

Ah! cela me faisoit de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé?

VICTORINE.

Dans un café.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être par hasard. Ah! si j'étois homme, j'irois.

SCÈNE II.

ANTOINE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE DE M. DESPARVILLES.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur?

ANTOINE.

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même; mon maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monsieur n'est pas ici; et quand il y seroit, vous prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je suis son homme de confiance, et je...

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, passez au magasin et attendez; je vous ferai avertir.

SCÈNE III.

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

MONSIEUR n'est donc pas rentré?

ANTOINE.

Non, il est retourné chez le notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander... Ah! je voudrois que vous vissiez mademoiselle avec ses habits de noces : on vient de les essayer. Les diamants, le collier, la rivière de diamants. Ah! ils sont beaux : il y en a un gros comme cela. Et mademoiselle, ah! comme elle est charmante! Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge et une mouche. Vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE.

Sitôt qu'elle a une mouche.

VICTORINE.

Madame m'a dit : va demander à ton père si monsieur est revenu, s'il n'est pas en affaire, si on peut lui parler. Je vais vous dire; mais vous n'en parlerez pas. Mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condition, sous un autre nom; et je suis sûre que monsieur y sera trompé.

ANTOINE.

Certainement un père ne reconnoîtra pas sa fille.

VICTORINE.

Non, il ne la reconnoîtra pas, j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez; il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore!

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah! voilà monsieur.

SCÈNE IV.

ANTOINE, M. VANDERK, DEUX HOMMES *portant de l'argent dans des hottes.*

M. VANDERK, *aux porteurs.*

Allez à ma caisse : descendez trois marches et montez-en cinq, au bout du corridor.

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, reste. Les notaires ne finissent point. (*Il pose son chapeau et son épée : il ouvre un secrétaire.*)

Le calme où je me trouve.... une foiblesse extrême...
Mes yeux d'ombres environnés...
Ma femme! ah! dites-moi que vous me pardonnez.

MADAME BÉVERLEI, *avec des sanglots.*

Puisse le ciel, hélas! vous pardonner de même!

BÉVERLEI.

Aidez à le fléchir votre époux expirant.
(Il s'incline, soutenu par madame Béverlei, par Henriette et par Leuson, et il se met dans l'attitude de la prière.)
Dieu de miséricorde, à tes pieds, en tremblant,
Ta foible créature implore ta clémence.
Ta justice pardonne au cœur qui se repent;
Fais luire à ce coupable un rayon d'espérance.
Tu vois mes remords infinis:
S'ils ne peuvent, grand Dieu! désarmer ta vengeance,
Ne l'étends pas, du moins, sur ma femme et mon fils.
(Il retombe sur la chaise.)

MADAME BÉVERLEI, *se précipitant à ses pieds, abîmée de douleur.*

Ah! qu'il prenne ma vie et qu'il sauve la tienne!

BÉVERLEI, *à Leuson.*

Prenez soin d'elle et de ma sœur,
Digne ami, dont si mal j'avois connu le cœur...
(A Tomi, en l'appelant.
Mon fils!... Qu'il s'approche, qu'il vienne...
(Tomi se met aux genoux de Béverlei.)
(A part.)
Mes yeux se remplissent de pleurs...
O mort, qu'en ce moment je ressens tes horreurs!...
(A Tomi.)
Vous me perdez, mon fils... Il vous reste une mère..

Qu'elle vous soit toujours et respectable et chère ;
Et si du jeu jamais vous sentez les fureurs,
Souvenez-vous de votre père...
(*A Madame Béverlei.*)
Donnez-moi votre main, ma femme... Adieu... je meurs !
(*Madame Béverlei s'évanouit.*)

FIN DE BÉVERLEI.

PERSONNAGES.

MONSIEUR VANDERK PÈRE.

MONSIEUR VANDERK FILS.

MONSIEUR DESPARVILLES PÈRE, ancien officier.

MONSIEUR DESPARVILLES FILS, officier de cavalerie.

MADAME VANDERK.

UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk père.

ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.

VICTORINE, fille d'Antoine.

MADEMOISELLE SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.

UN PRÉSIDENT, futur époux de mademoiselle Vanderk.

UN DOMESTIQUE de M. Desparvilles.

UN DOMESTIQUE de M. Vanderk fils.

LE DOMESTIQUE de la marquise.

Les Domestiques de la maison.

La scène se passe dans une grande ville de France.

LE

PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR,

DRAME.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies, un secrétaire sur un des côtés : il est chargé de papiers et de cartons.

SCÈNE I.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé et vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE.

Bon, mon papa, les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

SCÈNE VII.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE *futur*, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

M. VANDERK.

Vous allez, monsieur, épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son père, tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah! monsieur, vous avez à punir deux coupables : je suis complice, et voici la main qui a signé.

M. VANDERK, *prenant la main de sa fille et celle de son futur.*

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment récompensez-vous donc?

(*La mère fait un signe à Sophie.*)

SOPHIE, *au futur.*

Permettez-moi, monsieur, de vous prier.....

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux vous dire.

MADAME VANDERK, *à son mari.*

Votre fille est dans un grand embarras.

M. VANDERK.

Quel est-il?

LE GENDRE, *à Sophie.*

Je voudrois bien vous deviner... Ah! c'est de vous laisser?

SOPHIE.

Oui.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE.

MADAME VANDERK.

VOTRE fille se marie demain : elle voudroit vous demander...

M. VANDERK.

Ah! madame.

MADAME VANDERK.

Ma fille!

SOPHIE.

Ma mère! Ah! mon cher père, je.... (*Elle fait le mouvement de se mettre à genoux; le père la retient.*)

M. VANDERK.

Ma fille, épargne à ta mère et à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent, jusqu'à présent, qu'à attirer sur toi et sur ton frère toutes les faveurs du ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des père et mère est la bénédiction des enfants.

SOPHIE.

Ah! si jamais je l'oublie.

SCÈNE IX.

M. ET MADAME VANDERK, SOPHIE, VICTORINE.

VICTORINE.

Le voilà, le voilà.

MADAME VANDERK.

Qui? qui donc?

VICTORINE.

Monsieur votre fils.

MADAME VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, et plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame!

MADAME VANDERK.

Premièrement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, madame...

MADAME VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils?

SOPHIE.

En vérité, ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'est que le voilà.

SCÈNE X.

M. ET MADAME VANDERK, SOPHIE, VICTORINE, M. VANDERK FILS, *et peu après* LE GENDRE.

SOPHIE.

AH ! nous allons voir. (*M. Vanderk fils lui fait des révérences.*) Ah! mon frère ne me reconnoît pas.

M. VANDERK FILS.

Eh ! c'est ma sœur. Oh ! elle est charmante !

MADAME VANDERK.

Tu la trouves donc bien?

M. VANDERK FILS.

Oui, ma mère.

LE GENDRE.

M'est-il permis d'approcher? (*A Sophie.*) Les notaires.... (*Au père.*) Les notaires sont arrivés. (*Il veut donner le bras à Sophie, qui montre sa mère.*) Ah !

(*Le gendre donne la main à la mère, et sort.*)

SCÈNE XI.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Vous me trouvez donc bien?

M. VANDERK FILS.

Très bien.

SOPHIE.

Et moi, mon frère, je trouve fort n qu'un jour comme celui-ci, vous êtes ı tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK FILS.

Mais, quelle heure est-il donc?

SOPHIE, *lui donnant une montre.*

Tenez, regardez.

M. VANDERK FILS.

Il est vrai qu'il est un peu tard. Cett est jolie. (*Il veut la rendre.*)

SOPHIE.

Non, mon frère, je veux que vous l comme un reproche éternel de ce que v êtes fait attendre.

M. VANDERK FILS.

Et moi, je l'accepte de bon cœur. Pu chaque fois que j'y regarderai, me félicite savoir heureuse!

SCÈNE XII.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTOR DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Sophie.*

MADEMOISELLE, on vous attend.

SOPHIE.

Ne venez-vous pas, mon frère?

M. VANDERK FILS.

Oui, j'y vais tout à l'heure; je vous su

SCÈNE XIII.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un café?

M. VANDERK FILS.

Est-ce que mon père sait cela?

VICTORINE.

Est-ce que cela est vrai?

M. VANDERK FILS.

Non, non, Victorine. (*Il entre dans le salon.*)

VICTORINE, *s'en allant d'un autre côté.*

Ah! que cela m'inquiète!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE *qui a déja*

ANTOINE.

Où diable étiez-vous donc?

LE DOMESTIQUE.

J'étois dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avoit envoyé?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Eh! que faisiez-vous là?

LE DOMESTIQUE.

Je dormois.

ANTOINE.

Vous dormiez? Il faut qu'il y ait plus de heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien. Eh bien! votre maître rentré?

ANTOINE.

Bon; on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin puis-je lui remettre ma lettre?

ANTOINE.

Attendez.

SCÈNE II.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE, M. VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE.

N'EST-CE pas là lui?

ANTOINE.

Non, non, restez. Parbleu! vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurois passé la nuit, si la faim ne m'avoit pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez.

SCÈNE III.

M. VANDERK FILS, *seul.*

QUELLE fatalité! je ne voulois pas sortir; il sembloit que j'avois un pressentiment. Au fait, un commerçant.... un commerçant..... c'est l'état de mon père, et je ne souffrirai jamais qu'on l'avilisse... Ah! mon père! mon pere! un jour de noce! Je vois ses inquiétudes, toute sa douleur, le déses-

poir de ma mère, ma sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah dieux! que ne donnerois-je pas pour reculer d'un jour, d'un seul jour reculer... (*Le père entre et le regarde.*) Non, certes, je ne reculerai pas. Ah dieux! (*Il aperçoit son père, il reprend un air gai.*)

SCÈNE IV.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! mais, mon fils, quelle pétulance! quels mouvements! que signifie?

M. VANDERK FILS.

Je déclamois; je... faisois le héros.

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne représenteriez pas demain quelque pièce de théâtre, une tragédie?

M. VANDERK FILS.

Non, non, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Faites, si cela vous amuse : mais il faudroit quelques précautions, dites-le-moi; et s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

M. VANDERK FILS.

Je vous suis obligé, mon père; je vous le dirois.

M. VANDERK PÈRE.

Si vous me trompez, prenez-y garde; je ferai cabale.

M. VANDERK FILS.

Je ne crains pas cela; mais, mon père, on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur : nous l'avons tous signé. Quel nom y avez-vous pris? et quel nom m'avez-vous fait prendre?

M. VANDERK PÈRE.

Le vôtre.

M. VANDERK FILS.

Le mien! Est-ce que celui que je porte?....

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Savières, de Clavières, de....

M. VANDERK PÈRE.

Je le suis

M. VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme?

M. VANDERK PÈRE.

Oui.

M. VANDERK FILS.

Oui!

M. VANDERK PÈRE.

Vous doutez de ce que je dis?

M. VANDERK FILS.

Non, mon père; mais est-il possible?

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible que je sois gentilhomme?

M. VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela. Mais est-il possible, fussiez-

vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état?....

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK FILS.

En est-il d'assez fortes pour descendre du rang le plus distingué au rang....

M. VANDERK PÈRE.

Achevez; au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS.

Je ne voulois pas dire cela.

M. VANDERK PÈRE.

Écoutez : le compte le plus rigide qu'un père doive à son fils, est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres, asseyez-vous. (*Le père s'assied; le fils prend un siège et ne s'assied pas.*) J'ai été élevé par votre bisaïeul : mon père fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierois pas l'histoire de ma jeunesse; et la voici. Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans, c'étoit mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre mère n'avoit pas douze ans : il me traita avec hauteur, je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS.

Vous vous battîtes?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS.

Au pistolet?

M. VANDERK PÈRE.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre mère me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie : je m'embarquai. Un bon Hollandois, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, et je lui fus utile. (C'est là que j'ai connu Antoine.) Le bon Hollandois m'associa à son commerce; il m'offrit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagements; il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parents de votre mère; il me l'amène avec sa nourrice : c'est cette bonne vieille qui est ici. Nous nous marions; le bon Hollandois mourut dans mes bras; je pris, à sa prière, et son nom et son commerce : le ciel a béni ma fortune, je ne peux être plus heureux, je suis estimé : voici votre sœur bien établie; votre beau-frère remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux : j'ai déja remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le prince avoit fait sortir des mains de vos ancêtres; ils seront à vous ces biens; et si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à

vous de l'effacer; mais dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut procurer la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père, je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort....

M. VANDERK PÈRE.

Un préjugé! Un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit considéré comme un état....

M. VANDERK PÈRE.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui, d'un trait de plume, se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnoie des souverains, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte : sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens; mais....

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes, et en est servi : c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai; mais enfin, en lui-même, qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK PÈRE.

De respectable! Ce qui légitime dans un gentil-

homme les droits de la naissance, ce qui fait la base de ses titres, la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre seule conduite, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée; mais ce négociant anglois, hollandois, russe ou chinois n'en est pas moins l'ami de mon cœur; nous sommes, sur la superficie de la terre, autant de fils de soie qui lient ensemble les nations et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce : voilà, mon fils, ce que c'est qu'un honnête négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc? et le militaire?

M. VANDERK PÈRE.

Je ne connois que deux états au-dessus du commerçant, (en supposant encore qu'il y ait quelque différence entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le ciel les a placés,) je ne connois que deux états, le magistrat qui fait parler les lois, et le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils : il est peu de bonnes maisons à qui vous ne teniez, et qui ne tiennent à vous

M. VANDERK FILS.

Pourquoi donc me l'avoir caché?

M. VANDERK PÈRE.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire; réflexions qui, dans un âge moins avancé, se seroient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais....

SCÈNE V.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE, M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, *qui rêve.*

M. VANDERK PÈRE.

Qu'est-ce?

ANTOINE.

Il y a, monsieur, plus de trois heures qu'il est là : c'est un domestique.

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi faire attendre? pourquoi ne pas faire parler? Son temps peut être précieux; son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi. Ma foi, on est las, on est

mas. Où diable est-elle à présent? Cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah! la voilà. (*Il bâille pendant que le père lit; le fils rêve.*)

M. VANDERK PÈRE.

Vous direz à votre maitre.... Qu'est-il votre maître?

LE DOMESTIQUE.

M. Desparvilles.

M. VANDERK PÈRE.

J'entends : mais quel est son état?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas long-temps que je suis à lui; mais il a servi.

M. VANDERK PÈRE.

Servi?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'est un ancien officier; un officier distingué même.

M. VANDERK PÈRE.

Dites à votre maitre, dites à M. Desparvilles que demain, entre trois et quatre heures après midi, je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK PÈRE.

Dites, je vous en prie, que je suis bien fâché de

roit-il pas mieux que je ne passasse que pour une parente éloignée de votre femme, pour une protectrice de la famille ? Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnements qui...... J'entends une voiture.

M. VANDERK FILS.

Je vais voir.

SCÈNE VII.

MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

MADAME VANDERK.

Voici, je crois, ma belle-sœur.

M. VANDERK PÈRE.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK PÈRE.

Restez ici; je vais au-devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je?

M. VANDERK PÈRE.

Non, restez. Victorine, éclairez-moi.

(*Victorine prend un flambeau et passe devant.*)

SCÈNE VIII.

MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, M. VANDERK fils.

LE GENDRE.

Eh bien! mon cher frère, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux.

M. VANDERK.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous que votre sœur ne sera pas heureuse avec moi?

M. VANDERK.

Je ne doute pas qu'elle ne le soit.

SOPHIE, *à sa mère.*

L'appellerai-je ma tante?

MADAME VANDERK.

Gardez-vous-en bien : laissez-moi parler.

SCÈNE IX.

M. VANDERK père, M. VANDERK fils, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE, LA TANTE, UN LAQUAIS *en veste, une ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule : cependant il porte la robe de la tante.*

LA TANTE.

Ah! j'ai les yeux éblouis, écartez ces flambeaux : point d'ordre sur les routes; je devrois

être ici il y a deux heures. Soyez de condition, n'en soyez pas, une duchesse, une financière, c'est égal; des chevaux terribles; mes femmes ont eu des peurs... (*A son laquais.*) Laissez ma robe, vous. Ah! c'est madame Vanderk.

MADAME VANDERK *avance, la salue, et met de la hauteur.*

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter. (*La tante fait une révérence et n'embrasse pas.*)

LA TANTE, *à M. Vanderk père.*

Quel est ce monsieur noir, et ce jeune homme?

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon gendre futur.

LA TANTE, *en regardant le fils.*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

M. VANDERK PÈRE.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-père?

LA TANTE.

Mais... oui, le front; il est sans doute avancé dans le service?

M. VANDERK PÈRE.

Non, il est trop jeune.

LA TANTE.

Il a sans doute un régiment?

M. VANDERK PÈRE.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc?

M. VANDERK PÈRE.

Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la cour, je suis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raisons, il est fort bien : votre fille l'aime sans doute?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Moi, je me serois peu embarrassée de cet amour-là, et j'aurois voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK PÈRE.

Il est président.

LA TANTE.

Président? Pourquoi porte-t-il l'épée?

M. VANDERK PÈRE.

Qui? voici mon gendre futur.

LA TANTE.

Cela. Monsieur est donc de robe?

LE GENDRE.

Oui, madame, et je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monsieur, il y a dans la robe des personnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le sont, madame.

LA TANTE, *au père.*

Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de robe. (*Au gendre.*) Je vous fais, monsieur, mon compliment, je suis charmée de vous voir uni à une famille...

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

Mademoiselle a dans toute sa personne un air, une grâce, un sérieux, une modestie; elle sera dignement madame la présidente; et ce jeune monsieur... (*Regardant le fils.*)

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon fils.

LA TANTE.

Votre fils! votre fils! vous ne me le dites pas... C'est mon neveu. Ah! il est charmant, il est charmant. Embrassez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raison, c'est tout le portrait du grand-père; il m'a saisie, ses yeux, son front, l'air noble. Ah! mon frère, ah! monsieur, je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province, je le présenterai. Ah! il est charmant.

MADAME VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

M. VANDERK PÈRE.

On va vous servir.

LA TANTE.

Ah! mon lit, mon lit et un bouillon. Ah! il est charmant : je le retiens demain pour me donner la main. Bon soir, mon cher neveu, bon soir.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante, je vous souhaite...

SCÈNE X.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

M. VANDERK.

Ma chère tante est assez folle.

VICTORINE.

C'est madame votre tante?

M. VANDERK.

Oui, sœur de mon père.

VICTORINE.

Ses domestiques font un train; elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes : ils sont d'une arrogance... Madame la marquise par-ci, madame la marquise par-là, elle veut ci, elle entend ça; il semble que tout soit à elle.

M. VANDERK.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc?

M. VANDERK.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Eh! mais, sans doute.

M. VANDERK.

Bonsoir, Victorine. Adieu. Bonsoir. Qu'à moi, qu'à moi.

SCÈNE XI.

VICTORINE, *seule.*

Qu'A moi, qu'à moi! Que veut-il dire? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'est pas sa gaîté, son air franc : il rêvoit. Si c'étoit... non...

SCÈNE XII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

On vous appelle, on vous sonne depuis une heure. Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de

quarante personnes. Nous verrons demain; ce sera un beau bruit. Je n'oublie rien. Non. (*Il souffle les bougies.*) Je vais me coucher.

SCÈNE XIII.

ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. Antoine, monsieur dit qu'avant de vous coucher, vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Bonsoir, M. Antoine.

ANTOINE.

Bonsoir, bonsoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. VANDERK FILS, SON DOMESTIQUE.

(M. Vanderk fils entre en tâtonnant avec précaution. Il fait ouvrir le volet fermé le soir par Antoine, et regarde partout. Le domestique est botté ainsi que son maître, qui tient deux pistolets.)

M. VANDERK.

Eh bien! les clefs?

LE DOMESTIQUE.

J'ai cherché partout, sur la fenêtre, derrière la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé; enfin j'ai réveillé le portier.

M. VANDERK.

Eh bien?

LE DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK.

Et pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs?

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien.

M. VANDERK.

A-t-il coutume de les prendre?

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille ?

M. VANDERK.

Non. Et nos chevaux?

LE DOMESTIQUE.

Ils sont dans la cour.

M. VANDERK.

Tiens, mets ces pistolets à l'arçon, et n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maison ?

LE DOMESTIQUE.

Non, tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumière.

M. VANDERK.

Où?

LE DOMESTIQUE.

Au troisième.

M. VANDERK.

Au troisième?

LE DOMESTIQUE.

Ah! c'est dans la chambre de mademoiselle Victorine; mais c'est sa lampe.

M. VANDERK.

Victorine.... Va-t'en.

LE DOMESTIQUE.

Où irai-je?

M. VANDERK.

Descends dans la cour; écoute : cache les che-

vaux sous la remise à gauche, près du carrosse de ma mère : point de bruit surtout; il ne faut réveiller personne.

SCÈNE II.

M. VANDERK FILS.

POURQUOI Antoine a-t-il pris ces clefs? Que vais-je faire? C'est de le réveiller. Je lui dirai... je veux sortir.... j'ai des emplettes; j'ai quelques affaires.... Frappons.... Antoine?.... Je n'entends rien.... Antoine?... Il va me faire cent questions... Vous sortez de bonne heure. Quelle affaire avez-vous donc? Vous sortez à cheval? attendez le jour. Je ne veux pas attendre, moi. Donnez-moi les clefs. (*Il frappe.*) Antoine?

ANTOINE, *en dedans.*

Qui est là?

M. VANDERK.

Il a répondu. Antoine?

ANTOINE.

Qui peut frapper si matin?

M. VANDERK.

Moi.

ANTOINE.

Ah! monsieur, j'y vais.

M. VANDERK.

Il se lève.... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi; je sors. Je vais à deux pas : quand j'irois plus loin? Mais vous êtes en bottines? Mais

ce cheval? ce domestique? Eh bien! je vais à deux lieues d'ici; mon père m'a dit de lui faire une commission. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples! Ah! je ne sais pas mentir.

SCÈNE III.

ANTOINE, *son col à la main*; M. VANDERK FILS.

ANTOINE.

COMMENT, monsieur, c'est vous?

M. VANDERK.

Oui : donne-moi vite les clefs de la porte cochère.

ANTOINE.

Les clefs?

M. VANDERK.

Oui.

ANTOINE.

Les clefs? Mais le portier doit les avoir.

M. VANDERK.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah! c'est vrai : hier au soir, je ne m'en ressouvenois pas. Mais, à propos, monsieur votre père les a.

M. VANDERK.

Mon père? Eh! pourquoi les a-t-il?

ANTOINE.

Demandez-lui, je n'en sais rien.

M. VANDERK.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre ces clefs.

ANTOINE.

Peut-être quelque domestique : ce mariage... Il a appréhendé de l'embarras, des fêtes.... des aubades... Il veut se lever le premier ; enfin, que sais-je?

M. VANDERK.

Eh bien! mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand.... rends-moi un petit service; entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon père : il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise; apporte-les moi. Prends garde de le réveiller, je serois au désespoir d'avoir été la cause que son sommeil eût été troublé.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous?

M. VANDERK.

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raison que moi.

ANTOINE, *le doigt en l'air.*

J'y vais : ne sortez pas, ne sortez pas.

M. VANDERK.

Où veux-tu que j'aille?

SCÈNE IV.

M. VANDERK FILS, *seul.*

J'AUROIS bien cru qu'il m'auroit fait plus de questions; Antoine est un bon homme. . Il se sera bien imaginé... Ah! mon père, mon père! il dort... Il ne sait pas.... Ce cabinet, cette maison, tout ce qui m'entoure m'est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour long-temps, cela fait une peine qui.... Ah! le voilà. Ciel! c'est mon père.

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE, *en robe de chambre;* M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

AH! mon père, que je suis fâché! c'est la faute d'Antoine; je le lui avois dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK PÈRE.

Non, je l'étois.

M. VANDERK FILS.

Vous l'étiez? Apparemment, mon père, que l'embarras d'aujourd'hui, et que...

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne me dites pas bonjour.

M. VANDERK FILS.

Mon père, je vous demande pardon, je vous souhaite bien le bonjour.

M. VANDERK PÈRE.

Vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK FILS.

Oui, je voulois....

M. VANDERK PÈRE.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK FILS.

C'est pour moi : c'est le mien et celui de domestique.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! où allez-vous si matin?

M. VANDERK FILS.

Une fantaisie d'exercice ; je voulois faire le du rempart : une idée.... un caprice qui m'a tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK PÈRE.

Dès hier au soir, vous aviez dit qu'on tîn chevaux prêts ; Victorine l'a su de quelqu'u l'écurie, et vous aviez l'idée de sortir.

M. VANDERK FILS.

Non pas absolument.

M. VANDERK PÈRE.

Non, mon fils, vous avez quelque dessein.

M. VANDERK FILS.

Quel dessein voudriez-vous que j'eusse?

M. VANDERK PÈRE.

C'est moi qui vous le demande.

M. VANDERK FILS.

Je vous assure, mon père.....

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, jusqu'à cet instant je n'ai connu en vous ni détour, ni mensonge : si ce que vous dites est vrai, répétez-le moi, et je vous croirai.... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un père peut soupçonner, mais ne doit jamais savoir; quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un et l'autre : voici les clefs, sortez... (*Le fils tend la main, et les prend.*) Mais, mon fils, si cela pouvoit intéresser votre repos et le mien, et celui de votre mère?

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible qu'il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK FILS.

Ah! bien plutôt.

M. VANDERK PÈRE.

Achevez.

M. VANDERK FILS.

Que me demandez-vous? Ah! mon père, vous me l'avez dit hier : vous aviez été insulté; vous étiez jeune; vous vous êtes battu; vous le feriez encore. Ah! que je suis malheureux! je sens que je vais faire le malheur de votre vie. Non.... jamais... Quelle leçon!.. Vous pouvez m'en croire, si la fatalité...

M. VANDERK PÈRE.

Insulté.... battu.... Le malheur de ma vie : mon fils, causons ensemble, et ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS.

S'il étoit possible que j'exigeasse de vous un serment.... Promettez-moi que, quelque chose que je vous dise votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK PÈRE.

Si cela est juste.

M. VANDERK FILS.

Juste ou non.

M. VANDERK PÈRE.

Juste ou non ?

M. VANDERK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelqu'altercation, une dispute avec un officier de cavalerie; nous sommes sortis; on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE, *en s'appuyant sur le dos d'une chaise.*

Ah! mon fils.

M. VANDERK FILS.

Mon père, voilà ce que je craignois.

M. VANDERK PÈRE.

Et puis-je savoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, et de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé ?

M. VANDERK FILS.

Ah! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence!

M. VANDERK PÈRE.

Vous fait-elle du chagrin?

M. VANDERK FILS.

Ah! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, et surtout de vous.

M. VANDERK PÈRE.

Enfin, vous avez eu une dispute.

M. VANDERK FILS.

L'histoire n'est pas longue : la pluie qui est survenue hier, m'a forcé d'entrer dans un café; je jouois une partie d'échecs; j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit avec chaleur : il racontoit je ne sais quoi de son père, d'un marchand, d'un escompte de billets; mais je suis certain d'avoir entendu très distinctement : Oui, tous ces négociants, tous ces commerçants sont des fripons, sont des misérables. Je me suis retourné, je l'ai regardé. Lui, sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avoit qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis; on nous a séparés.

M. VANDERK PÈRE.

Vous me permettrez de vous dire....

M. VANDERK FILS.

Ah! je sais, mon père, tous les reproches que vous pouvez me faire. Cet officier pouvoit être dans

un instant d'humeur; ce qu'il disoit pouvoit ne pas me regarder; lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne; peut-être même ne faisoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit; et voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice; il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit parce que j'étois présent.

M. VANDERK PÈRE.

Vous le désirez; vous connoît-il?

M. VANDERK FILS.

Je ne le connois pas.

M. VANDERK PÈRE.

Et vous cherchez querelle! Ah! mon fils, pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez votre père? je pense si souvent que j'ai un fils.

M. VANDERK FILS.

C'est parce que j'y pensois.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! dans quelle incertitude, dans quelle peine alliez-vous jeter aujourd'hui votre mère et moi!

M. VANDERK FILS.

J'y avois pourvu.

M. VANDERK PÈRE.

Comment?

M. VANDERK FILS.

J'avois laissé sur ma table une lettre adressée à vous: Victorine vous l'auroit donnée.

M. VANDERK PÈRE.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine?

M. VANDERK FILS.

Non ; mais elle devoit rapporter quelque chose sur ma table, et elle l'auroit vue.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois ?

M. VANDERK FILS.

La juste rigueur !

M. VANDERK PÈRE.

Oui, elles sont justes ces lois.... Un peuple.... je ne sais lequel.... les Romains, je crois, accordoient des récompenses à qui conservoit la vie d'un citoyen. Quelle punition ne mérite pas un François qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat ?

M. VANDERK FILS.

Un assassinat !

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils, un assassinat. La confiance que l'agresseur a dans ses propres forces, fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK FILS.

Et vous-même, mon père, lorsqu'autrefois.....

M. VANDERK PÈRE.

Le ciel est juste, il m'en punit en vous. Enfin, quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois ?

M. VANDERK FILS.

La fuite.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! quelle étoit votre marche, le lieu, l'instant?

M. VANDERK FILS.

Sur les trois heures après midi, derrière les petits remparts.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! pourquoi donc sortez-vous sitôt?

M. VANDERK FILS.

Pour ne pas manquer à ma parole; j'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma tante, et de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah! comme j'aurois voulu retarder d'un jour!

M. VANDERK PÈRE.

Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous rester?

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père, imaginez....

M. VANDERK PÈRE.

Vous aviez raison; mais cette raison ne subsiste plus. Faites rentrer vos chevaux, remontez chez vous. Je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous sauver et l'honneur et la vie.

M. VANDERK FILS, *à part.*

Me sauver l'honneur!.... Mon père, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK PÈRE.

Je n'en ai aucune.

M. VANDERK FILS.

Prouvez-le moi donc, en me permettant de vous embrasser.

M. VANDERK PÈRE.

Non, monsieur, remontez chez vous.

M. VANDERK FILS.

J'y vais, mon père.

(Il se retire précipitamment.)

SCÈNE VI.

M. VANDERK PÈRE.

INFORTUNÉ! comme on doit peu compter sur le bonheur présent! je me suis couché le plus tranquille, le plus heureux des pères, et me voilà.. Antoine... je ne puis avoir trop de confiance... Si son sang couloit pour son roi ou pour sa patrie; mais....

SCÈNE VII.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

QUE voulez-vous?

M. VANDERK.

Ce que je veux? Ah! qu'il vive.

ANTOINE.

Monsieur..

M. VANDERK.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appelé.

M. VANDERK.

Je t'ai appelé?... Antoine, je connois ta discré-

tion, ton amitié... pour moi et pour mon fils; il sortoit pour se battre.

ANTOINE.

Contre qui? Je vais.

M VANDERK.

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller....

M. VANDERK.

Non, ce n'est pas...

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de...

M. VANDERK.

Tais-toi, il est ici : cours à son appartement; dis-lui, dis-lui que je le prie de m'envoyer la lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre chose : ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde... Remarque.... va, qu'il te donne cette lettre et qu'il m'attende : je vais voir...

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PÈRE, *seul.*

Ah ciel! fouler aux pieds la raison, la nature et les lois. Préjugé funeste! abus cruel du point d'honneur, tu ne pouvois avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares : tu ne pouvois subsister qu'au milieu d'une nation vaine et pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque

particulier compte sa personne pour tout, et sa patrie et sa famille pour rien. Et vous, lois sages, vous avez désiré mettre un frein à l'honneur, vous avez ennobli l'échaffaud; votre sévérité a servi à froisser le cœur d'un honnête homme entre l'infamie et le supplice. Ah! mon fils.

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur, vous l'avez laissé partir.

M. VANDERK.

Il est parti? O ciel! arrêtez...

ANTOINE.

Ah! monsieur, il est déja bien loin. Je traversois la cour; il a mis ses pistolets à l'arçon.

M. VANDERK.

Ses pistolets!

ANTOINE.

Il m'a crié : Antoine, je te recommande mon père, et il a mis son cheval au galop.

M. VANDERK.

Il est parti! (*Il rêve douloureusement : il reprend sa fermeté et dit :*) Que rien ne transpire ici. Viens, suis-moi, je vais m'habiller.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

VICTORINE, *seule*.

Je le cherche partout : qu'est-il devenu? Cela me passe. Il ne sera jamais prêt. Il n'est pas habillé. Ah! que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre! Je l'ai vu toute la nuit qui me disoit, qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi. Il est sorti de bien bonne heure, et à cheval. Mais si c'étoit cette dispute, et s'il étoit vrai qu'il fût allé.... Ah! j'ai un pressentiment : mais que risqué-je d'en parler? Je vais parler à monsieur. Je parierois que c'est ce domestique qui s'est endormi hier au soir; il avoit une mauvaise physionomie; il aura donné un rendez-vous. Ah!

SCÈNE II.

VICTORINE, M. VANDERK PÈRE.

VICTORINE.

Monsieur, on est bien inquiet; madame la marquise dit : mon neveu est-il habillé? qu'on l'avertisse. Est-il prêt? Pourquoi ne vient-il pas ?

M. VANDERK.

Mon fils?

VICTORINE.

Oui : je l'ai demandé, je l'ai fait chercher; je ne sais s'il est sorti, ou s'il n'est pas sorti; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK.

Il est sorti.

VICTORINE.

Vous savez donc, monsieur, qu'il est dehors?

M. VANDERK.

Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt; pour moi, je le suis. Où est votre père?

VICTORINE, *faisant un pas et revenant.*

Avez-vous vu, monsieur, hier un domestique qui vouloit parler à vous ou à monsieur votre fils?

M. VANDERK.

Un domestique? C'étoit à moi : j'ai donné parole à son maître aujourd'hui; vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE, *à part.*

Il faut que ce ne soit pas cela : tant mieux, puisque monsieur sait où il est.

M. VANDERK.

Voyez donc où est votre père.

VICTORINE.

J'y cours.

SCÈNE III.

M. VANDERK PÈRE.

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyois devant moi toutes les misères humaines... Je m'y tenois préparé. La mort même... Mais ceci... Eh! que dire?... Ah ciel!..

SCÈNE IV.

M. VANDERK PÈRE, LA TANTE.

M. VANDERK.

Eh bien! ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir?

LA TANTE.

Mon frère, je suis très en colère; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK.

J'ai cru que les droits du sang n'admettoient point de ces ménagements, et qu'un frère....

LA TANTE.

Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK.

Quoi! vous auroit-on manqué en quelque chose?

LA TANTE.

Oui, sans doute.

M. VANDERK.

Qui?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK.

Mon fils? Et quand peut-il vous avoir désobligée?

LA TANTE.

A l'instant.

M. VANDERK.

A l'instant?

LA TANTE.

Oui, mon frère, à l'instant. Il est bien singulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici, et qu'il sorte.

M. VANDERK.

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable, indispensable; votre sang-froid me tue; il faut me le trouver mort ou vif; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK.

Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE.

Vous? Au reste, je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh! çà, mon frère, parlons raison; il n'y a point de choses que je n'aie imaginées pour mon

neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sort Il y a près de mon château, ou plutôt près du vôtr et je vous en rends grâce; il y a un certain fief qu a été enlevé à la famille en quinze cent soixant quinze, mais qui n'est pas rachetable.

M. VANDERK.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK.

Cela peut être : allons rejoindre....

LA TANTE.

Nous avons le temps : il faut repeindre les v traux de la chapelle : cela vous étonne.

M. VANDERK.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Arra gon, et que le lambel....

M. VANDERK.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui?

LA TANTE.

Non, je vous assure.

M. VANDERK.

Eh bien! nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils j'ai arrangé des choses étonnantes. Il est aimable il est aimable. Nous avons, dans la province, l plus riche héritière; c'est une Cramont Baillière d

la Tour d'Argon : vous savez ce que c'est; elle est même parente de votre femme : votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire. Vous ne paroîtrez pas, vous; je le propose, je le marie; il ira à l'armée, et moi je reste avec sa femme, avec ma nièce, et j'élève ses enfants.

M. VANDERK.

Eh! ma sœur.

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frère.

M. VANDERK.

Entrons dans le salon; sans doute on nous y attend.

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE, LA TANTE, ANTOINE.

M. VANDERK, *à Antoine, qui entre.*

ANTOINE, reste ici.

LA TANTE, *en s'en allant.*

Je vois qu'il est heureux, mais très heureux pour mon neveu que je sois venue ici. Vous, mon frère, vous avez perdu toute idée de noblesse, de grandeur : le commerce rétrécit l'âme, mon frère. Ce cher enfant! ce cher enfant! Mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

SCÈNE VI.

ANTOINE, *seul.*

Oui, ma résolution est prise. Comment! peut-être un misérable, un drôle...

SCÈNE VII.

VICTORINE, ANTOINE.

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes?

VICTORINE.

J'entrois.

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cela; toujours sur mes talons: c'est bien étonnant, la curiosité, la curiosité. Mademoiselle, voila peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie; mais la curiosité dans une jeune personne ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Eh! mais, je venois vous dire...

ANTOINE.

Va-t'en, va-t'en : écoute, sois sage, et vis honnêtement, et tu ne pourras manquer.

VICTORINE, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE VIII.

ANTOINE, VICTORINE, M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK.

SORTEZ, Victorine; laissez-nous, et fermez la porte.

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK.

AVEZ-VOUS dit au chirurgien de ne pas s'éloigner?

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK.

Non?

ANTOINE.

Non, non...

M. VANDERK.

Pourquoi?

ANTOINE.

Pourquoi? C'est que monsieur votre fils ne se battra pas.

M. VANDERK.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ANTOINE.

Monsieur, monsieur, un gentilhomme, un militaire, un diable, fût-ce un capitaine de vaisseau

de roi, c'est ce qu'on voudra; mais il ne se battra pas, vous dis-je; ce ne peut être qu'un malhonnête homme, un assassin; il lui a cherché querelle : il croit le tuer, il ne le tuera pas.

M. VANDERK.

Antoine?

ANTOINE.

Non, monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... Je sais par où il doit venir; je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera; je le tuerai, ou il me tuera : s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi; si je le tue, monsieur, je vous recommande ma fille. Au reste, je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK.

Antoine, ce que vous dites est inutile, et jamais...

ANTOINE.

Vos pistolets, vos pistolets; vous m'avez vu, vous m'avez vu sur ce vaisseau, il y a long-temps. Qu'importe? en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, et des armes.

M. VANDERK.

Eh! mais, Antoine

ANTOINE.

Monsieur, ah! mon cher maître, un jeune homme d'une si belle espérance! Ma fille me l'avoit dit, et l'embarras d'aujourd'hui, et la noce, et tout ce monde : à l'instant même... les clefs du

magasin. Je les emportois. (*Il remet les clefs sur une table.*) Ah! j'en deviendrai fou ! Ah dieux!

M. VANDERK.

Il me brise le cœur. Écoutez-moi, je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Antoine, croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous l'aimez?

ANTOINE.

Et c'est à cause de cela : vous en mourrez.

M. VANDERK.

Non.

ANTOINE.

Ah, ciel!

M. VANDERK.

Antoine, vous manquez de raison, je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Écoutez-moi, vous dis-je; rappelez toute votre présence d'esprit, j'en ai besoin. Écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'instant, et je ne pourrois plus vous parler..... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible? N'est-ce pas mon fils? N'est-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieillesse? Et ma

femme.... ah! quel chagrin! sa santé foible ; mais c'est sans remède, le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh! ne pouviez-vous accommoder cette affaire?

M. VANDERK.

L'accommoder! tu ne connois pas toutes les entraves de l'honneur : où trouver son adversaire? où le rencontrer à présent? Est-ce sur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accommodent? Eh! n'est-il pas contre les mœurs et contre les lois que je paroisse en être instruit?.... Et si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'avenir! Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le tâter : il lui faudroit dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort!

M. VANDERK.

Une étourderie.

ANTOINE.

Une étourderie!

M. VANDERK.

Oui. Mais ne perdons pas le temps en vaines discussions. Antoine.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

Ne passez pas mes ordres en aucune manière, songez qu'il y va de l'honneur de mon fils et du mien : c'est vous dire tout.

ANTOINE.

Ah ciel!

M. VANDERK.

Je ne peux me confier qu'à vous, et je me fie à votre âge, à votre expérience, et je peux dire à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer : déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu; tenez-vous en le plus loin que vous pourrez; ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer son adversaire, montrez-vous alors; il sera agité, il sera égaré, il verra mal, voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins à son adversaire; s'il respire encore, emparez-vous de ses derniers moments, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque..... puisque.... Cruel honneur!... Mais, Antoine, si le

ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils, je suis père, et je crains mes premiers mouvements : je suis père, et cette fête, cette noce.... ma femme... sa santé... moi-même... alors tu accourras : mon fils a son domestique, tu accourras; mais, comme ta présence m'en diroit trop, aie cette attention, écoute bien, aie-la pour moi, je t'en supplie : tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement, et tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à personne, mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, monsieur.

M. VANDERK.

Voici quelqu'un, et c'est sa mère.

SCÈNE X.

M. ET MADAME VANDERK, ANTOINE.

MADAME VANDERK.

Ah! mon cher ami, tout le monde est prêt, voici vos gants. Antoine, eh! comme te voilà fait! Tu aurois bien dû te mettre en noir, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'est que... madame... Je vais en affaire. Oui, oui.... madame.

M. VANDERK.

Allez, allez, Antoine, faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

N'oubliez rien.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

MADAME VANDERK.

Antoine?

ANTOINE.

Madame.

MADAME VANDERK.

Si tu trouves mon fils, je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK.

Allez, Antoine, allez. *(Antoine et M. Vanderk se regardent.)*

(Antoine sort.)

SCÈNE XI.

M. ET MADAME VANDERK.

MADAME VANDERK.

ANTOINE a l'air bien effarouché.

M. VANDERK.

Tout ceci l'échauffe et le dérange.

MADAME VANDERK.

Ah! mon ami, faites-moi compliment; il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien portée... Ma fille..... mon gendre, toute cette famille est si respectable, si honnête, la bonne robe est sage comme les lois. Mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, et votre sœur a raison : vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sais en quel endroit; au reste, vous le savez : il faut cependant que ce soit très loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé : lorsqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit point habillé, et qu'il étoit monté à cheval.

M. VANDERK, *lui présentant la main affectueusement.*

Laissez-moi respirer, et permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction; votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces, l'adversité est si pres de nous. La plus grande félicité est si peu stable, si peu.... Ne faisons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCÈNE XII.

M. ET MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, *et un groupe de compagnies de femmes et d'hommes, plus d'hommes de robe que d'autres.*

M. VANDERK.

ALLONS, belle jeunesse. Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfants, voir un pareil jour, *(à part)* et plus beau que celui-ci !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

pond à l'un, il répond à l'autre, je dirai... qu'est-ce que je dirai?

M. DESPARVILLES.

Dites que c'est quelqu'un qui voudroit lui parler; que c'est quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, sur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que... Non... dites-lui seulement cela.

VICTORINE.

J'y vais.... quelqu'un.... Mais, monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLES.

Il le sait bien peu. Dites, au reste, que c'est M. Desparvilles; que c'est le maître d'un domestique...

VICTORINE.

Ah! je sais, un homme qui avoit un visage..... qui avoit un air.... Hier au soir. J'y vais.

SCÈNE III.

M. DESPARVILLES, *seul.*

Que de raisons! Parbleu! ces choses-là sont bien faites pour moi. Il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler : c'est fait exprès; oui, c'est fait exprès pour moi : ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfants! Je ne veux plus m'embarrasser de rien. Je vais me retirer dans ma province. Mais, mon père, mon père... Mais, mon

fils, va te promener, j'ai fait mon temps, fais le tien. Ah! c'est apparemment notre homme. Encore un refus que je vais essuyer.

SCÈNE IV.

M. DESPARVILLES, M. VANDERK PÈRE.

M. DESPARVILLES.

MONSIEUR, monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre fille, vous êtes à l'instant en compagnie; mais un mot, un seul mot.

M. VANDERK.

Et moi, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avois dit à quatre heures, et il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

M. DESPARVILLES.

Non, parlons debout; j'aurai bientôt dit. Monsieur, je crois que le diable est après moi. J'ai, depuis quelques jours, besoin d'argent, et encore plus depuis hier, pour la circonstance la plus pressante, et que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre; mais elle sera payée quand? quand? je n'en sais rien : ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confrères; mais tous ceux que j'ai vus jusqu'à pré-

M. VANDERK.

A se battre?

M. DESPARVILLES.

Oui, monsieur, à se battre. Un autre jeune homme dans un café, un petit étourdi, lui a cherché querelle, je ne sais pourquoi, je ne sais comment; il ne le sait pas lui-même.

M. VANDERK.

Que je vous plains! et qu'il est à craindre.....

M. DESPARVILLES.

A craindre! Je ne crains rien : mon fils est brave, il tient de moi; et adroit, adroit : à vingt pas, il couperoit une balle en deux sur une lame de couteau; mais il faut qu'il s'enfuie, c'est le diable : vous entendez bien, vous entendez bien; je me fie à vous, vous m'avez gagné l'âme.

M. VANDERK.

Monsieur, je suis flatté de votre.... (*On frappe à la porte un coup.*) Je suis flatté de ce que.... (*Un second coup.*)

M. DESPARVILLES.

Ce n'est rien, c'est qu'on frappe chez vous. (*On frappe un troisième coup : M. Vanderk tombe sur un siége.*) Monsieur, vous ne vous trouvez pas indisposé?

M. VANDERK.

Ah! monsieur, tous les pères ne sont pas malheureux! (*Le domestique entre avec des rouleaux de louis.*) Voilà votre somme : partez, monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLES.

Je vous suis obligé, monsieur.

M. VANDERK.

Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLES.

Ah! vous avez affaire? Ah! le brave homme! ah! l'honnête homme! Monsieur, mon sang est à vous. Restez, restez, restez, je vous en prie.

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE, *seul.*

Mon fils est mort.... Je l'ai vu là..... et je ne l'ai pas embrassé... Que de peine sa naissance me préparoit! que de chagrin sa mère....

SCÈNE VI.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK.

Eh bien?

ANTOINE.

Ah! mon maître! tous deux; j'étois très loin; mais j'ai vu, j'ai vu... Ah! monsieur.

M. VANDERK.

Mon fils.

ANTOINE.

Oui, ils se sont approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils ensuite. L'officier est tombé

d'abord ; il est tombé le premier. Après cela, monsieur. Ah! mon cher maître, les chevaux se sont séparés.... je suis couru... je... je....

M. VANDERK.

Voyez si mes chevaux sont mis ; faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir : courons y, peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE.

Mort, mort : j'ai vu sauter son chapeau ; mort.

SCÈNE VII.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

MORT ! Eh ! qui donc ? qui donc ?

M. VANDERK.

Que demandez-vous ?

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes ? Sors d'ici tout à l'heure.

M. VANDERK.

Laissez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PÈRE, **VICTORINE, ANTOINE**
dans l'appartement.

M. VANDERK.

QUE voulez-vous, Victorine?

VICTORINE.

Je venois demander si on doit faire servir, et j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie?

VICTORINE.

On va servir.

M. VANDERK.

Tâchez de parler à madame en particulier, vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter; mais qu'elle fasse en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence, je serai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort. Eh! qui donc? monsieur votre fils?

M. VANDERK.

Victorine!

VICTORINE.

J'y vais, monsieur. Non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK.

Non, restez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiroient; je vous défends de sortir d'ici que je ne sois rentré.

VICTORINE, *apercevant M. Vanderk fils.*

Ah! monsieur.

M. VANDERK.

Mon fils!

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, MM. DESPARVILLES PÈRE ET FILS, VICTORINE.

M. VANDERK FILS.

Mon père!

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils!... je t'embrasse.... je te revois sans doute honnête homme?

M. DESPARVILLES PÈRE.

Oui, morbleu! il l'est.

M. VANDERK FILS.

Je vous présente messieurs Desparvilles.

M. VANDERK PÈRE.

Messieurs.

M. DESPARVILLES PÈRE.

Monsieur, je vous présente mon fils... N'étoit-ce pas mon fils, n'étoit-ce pas lui justement qui étoit son adversaire?

M. VANDERK PÈRE.

Comment! est-il possible que cette affaire....

M. DESPARVILLES PÈRE.

Bien, bien, morbleu! bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLES FILS.

Mon père, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLES FILS.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLES FILS.

Le récit seroit trop court si vous le faisiez, monsieur, et à présent, votre honneur est le mien. Il me paroît, monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon père l'étoit. Mais voici ce que vous ne savez pas. Nous nous sommes rencontrés; j'ai couru sur lui; j'ai tiré; il a foncé sur moi, il m'a dit: je tire en l'air, et il l'a fait. Écoutez, m'a-t-il dit en me serrant la botte, j'ai cru hier que vous insultiez mon père, en parlant des négociants. Je vous ai insulté: j'ai senti que j'avois tort; je vous en fais mes excuses. N'êtes-vous pas content? éloignez-vous et recommençons. Je ne peux, monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi: je me suis précipité de mon cheval, il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencon-

contré mon père, lui à qui, pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez service. Ah! monsieur.

M. DESPARVILLES PÈRE.

Eh! vous le saviez, morbleu! et je parie que ces trois coups frappés à la porte.... Quel homme êtes-vous? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! Moi, je suis ferme, je suis honnête; mais, en pareille occasion, à votre place, j'aurois envoyé le baron Desparvilles à tous les diables.

M. VANDERK PÈRE.

Ah! messieurs, qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie! Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne transpire ici, cela troubleroit la fête. (*A M. Desparvilles fils.*) Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi ou le plus grand ami de mon fils, et vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLES FILS.

Ah! monsieur. (*En baisant la main de M. Vanderk père.*)

M. DESPARVILLES PÈRE.

Mon fils, ce que vous faites-là est bien.

VICTORINE, *à M. Vanderk fils.*

Qu'à moi, qu'à moi. Ah cruel!

M. VANDERK FILS, *à Victorine.*

Que je suis aise de te revoir!

M. VANDERK PÈRE.

Victorine, taisez-vous.

SCÈNE X.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, MM. DESPARVILLES PÈRE ET FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE.

MADAME VANDERK.

Ah! te voilà, mon fils? (*A M. Vanderk père.*) Mon cher ami, peut-on faire servir? il est tard.

M. VANDERK PÈRE.

Ces messieurs veulent bien rester. (*A messieurs Desparvilles.*) Voici, messieurs, ma femme, mon gendre et ma fille que je vous présente.

M. DESPARVILLES PÈRE.

Quel bonheur mérite une telle famille!

SCÈNE XI.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, MM. DESPARVILLES PÈRE ET FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, VICTORINE.

LA TANTE.

On m'a dit que mon neveu est arrivé. Eh! te voilà, mon cher enfant? Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai désiré. Ah! ton père est singulier, mais très singulier! te donner une commission le jour du mariage de ta sœur!

M. VANDERK PÈRE.

Madame, vous demandiez des militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Eh! c'est le vieux baron Desparvilles.

M. DESPARVILLES PÈRE.

Eh! c'est vous, madame la marquise? je vous croyois en Berri.

LA TANTE.

Que faites-vous ici?

M. DESPARVILLES PÈRE.

Vous êtes, madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus....

M. VANDERK PÈRE.

Monsieur, monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connoissance. Ah! messieurs, ah! mes enfants, je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. (*A sa femme.*) Madame, voilà notre fils. (*Il embrasse son fils; le fils embrasse sa mère.*)

SCÈNE XII.

M VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS, MM. DESPARVILLES PÈRE ET FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, VICTORINE, ANTOINE.

ANTOINE.

Le carrosse est avancé, monsieur, et.... Ah! ciel!... ah! dieux!... ah! monsieur!

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien! eh bien! Antoine. Mais la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme est fou, il faut le faire enfermer.

(Victorine court à son père, lui met la main sur la bouche et l'embrasse.)

M. VANDERK PÈRE.

Paix, Antoine; voyez à nous faire servir. (*La compagnie fait un pas, et cependant Antoine dit :*)

ANTOINE.

Je ne sais si c'est un rêve. Ah! quel bonheur! Il falloit que je fusse aveugle.... Ah! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie, même la plus pardonnable, peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure?

FIN DU PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

THÉATRE

DES

[?]EURS DU SECOND ORDRE.

DRAMES. — TOME II.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existoit contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld.

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

THEATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER, Nº. 14.

1810.



TABLE ALPHABÉTIQUE
DU THÉATRE
DES AUTEURS DU SECOND ORDRE.

A.

B.

C.

D.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

Q.

R.

S.

T.

V.

Z.



FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

EUGENIE,

DRAME,

PAR CARON DE BEAUMARCHAIS,

Représenté, pour la première fois, le 25 juin 1767.

> Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde.
>
> EUGÉNIE, acte III, scène IV.

(Pour l'intelligence de plusieurs scènes, dont tout l'effet dépend du jeu théâtral, j'ai cru devoir joindre ici la disposition exacte du salon. Aux deux côtés du fond, on voit deux portes : celle à droite est censée le passage par où l'on monte chez madame Murer; celle à gauche est l'appartement d'Eugénie. Sur la partie latérale du salon à droite, est la porte qui mène au jardin; vis-à-vis à gauche, est celle d'entrée par où les visites s'annoncent. Du plafond descend un lustre allumé; sur les côtés sont des cordons de sonnettes dont on fait usage. Cette vue du salon est l'aspect relatif aux spectateurs. En lisant la pièce, on sentira la nécessité de connoître cette disposition des lieux que j'ai indiquée en partie dans le dialogue de la première scène.)

HABILLEMENT

DES

PERSONNAGES,

SUIVANT

L'ÉTAT DE CHACUN EN ANGLETERRE.

LE BARON HARTLEY, vieux gentilhomme du pays de Galles, doit avoir un habit gris et veste rouge à petit galon d'or : une culotte grise, des bas gris roulés, des jarretières noires sur les bas, de petites boucles à ses souliers carrés et à talons hauts, une perruque à la brigadière ou un ample bonnet; un grand chapeau à Ragotzi; une cravate nouée et passée dans une boutonnière de l'habit; un surtout de velours noir par-dessus tout l'habillement.

LE COMTE DE CLARENDON, jeune homme de la cour; un habit à la françoise des plus riches et des plus élégants : dans les quatrième et cinquième actes, un frac tout uni à revers de même étoffe,

MADAME MURER, riche veuve du pays de Galles; une robe angloise toute ronde, de couleur sérieuse, à bottes, sans engageantes, sur un corps serré descendant bien bas; un grand fichu carré à dentelles anciennes, attaché en croix

sur la poitrine; un tablier très long, sans bavette, avec une large dentelle au bas; des souliers de même étoffe que la robe; une barrette angloise à dentelles sur la tête, et par-dessus un chapeau de satin noir à rubans de même couleur.

Eugénie; une robe angloise toute ronde; de couleur gaie, à bottes, comme celle de madame Murer; le tablier de même que sa tante; des souliers blancs, un chapeau de paille doublé et bordé de rose; une barrette angloise à dentelles sous son chapeau.

Sir Charles; un frac de drap bleu de roi à revers de même étoffe, boutons de métal plats, veste rouge croisée à petit galon; culotte noire, bas de fil gris; grand chapeau uni, cocarde noire; les cheveux redoublés en queue grosse et courte; manchettes plattes et unies.

M. Cowerly, capitaine de haut bord; grand uniforme de marine angloise; habit de drap bleu de roi à parements et revers de drap blanc, un galon d'or à la mousquetaire; veste blanche, même galon; double galon aux manches et aux poches de l'habit; bouton de métal en bosse unis; grand chapeau bordé, cocarde noire fort apparente; cheveux en cadenettes.

Drink; habit brun à boutonnières d'or, et à taille courte, fait à l'angloise.

Betsy, jeune fille du pays de Galles; une robe angloise de toile peinte toute ronde, à bottes,

très-petites manchettes ; fichu carré et croisé sur la poitrine ; tablier de batiste très long, barrette à l'angloise sur la tête ; point de chapeau.

PERSONNAGES.

LE BARON HARTLEY, père d'Eugénie.

LE LORD COMTE DE CLARENDON, amant d'Eugénie, cru son époux.

MADAME MURER, tante d'Eugénie.

EUGÉNIE, fille du baron.

SIR CHARLES, frère d'Eugénie.

COWERLY, capitaine de haut bord, ami du Baron.

DRINK, valet-de-chambre du comte de Clarendon.

BETSY, femme-de-chambre d'Eugénie.

ROBERT, premier laquais de madame Murer.

Personnages muets.

Des valets armés.

La scène est à Londres, dans une maison écartée, appartenant au comte de Clarendon.

EUGÉNIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE BARON HARTLEY, MADAME MURER, EUGÉNIE, BETSY.

(Le théâtre représente un salon à la françoise du meilleur goût. Des malles et des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins est une table chargée d'un cabaret à thé. Les dames sont assises auprès. Madame Murer lit un papier anglois près de la bougie. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le baron est assis derrière la table. Betsy est debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre dessus; de l'autre, une bouteille de marasquin empaillée : elle verse un verre au baron, et regarde après de côté et d'autre.)

BETSY.

Comme tout ceci est beau! Mais c'est la chambre de ma maîtresse qu'il faut voir.

LE BARON, *après avoir bu, remettant son verre sur le plateau.*

Celle-ci à droite?

BETSY.

Oui, monsieur; l'autre est un passage par où l'on monte chez madame.

LE BARON.

J'entends : ici dessus.

MADAME MURER.

Vous ne sortez pas, monsieur? il est six heures.

LE BARON.

J'attends un carrosse.... Eh bien! Eugénie, tu ne dis mot : est-ce que tu me boudes? Je ne te trouve plus si gaie qu'autrefois.

EUGÉNIE.

Je suis un peu fatiguée du voyage, mon père.

LE BARON.

Tu as pourtant couru le jardin tout l'après-midi avec ta tante.

EUGÉNIE.

Cette maison est si recherchée....

MADAME MURER.

Il est vrai qu'elle est d'un goût.... comme tout ce que le comte fait faire. On ne trouve rien à désirer ici.

EUGÉNIE, *à part.*

Que celui à qui elle appartient.

(Betsy sort.)

SCÈNE II.

EUGÉNIE, LE BARON, MADAME MURER, ROBERT.

ROBERT.

MONSIEUR, une voiture....

LE BARON, *à Robert, en se levant.*

Mon chapeau ; ma canne....

MADAME MURER.

Robert, il faudra vider ces malles et remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT.

On n'a pas encore eu le temps de se reconnoître.

LE BARON, *à Robert.*

Où dis-tu que loge le capitaine?

ROBERT.

Dans Suffok-Street, tout auprès du Bagnio.

LE BARON.

C'est bon.

(Robert sort.)

SCÈNE III.

MADAME MURER, LE BARON, EUGÉNIE.

MADAME MURER, *d'un ton un peu dédaigneux dans toute cette scène.*

J'ESPÈRE que vous n'oublierez pas de vous faire écrire chez le lord comte de Clarendon, quoiqu'il

soit à Windsor; c'est un jeune seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette maison pendant notre séjour à Londres, et vous sentez que ce sont là de ces devoirs....

LE BARON, *la contrefaisant.*

Le lord comte un tel, un grand seigneur, fort mon ami : comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine!

MADAME MURER.

Ne voulez-vous pas y aller, monsieur?

LE BARON.

Pardonnez-moi, ma sœur; voilà trois fois que vous le dites : j'irai en sortant de chez le capitaine Cowerly.

MADAME MURER.

Comme il vous plaira pour celui-là; je ne m'y intéresse, ni ne veux le voir ici.

LE BARON.

Comment? Le frère d'un homme qui va épouser ma fille?

MADAME MURER.

Ce n'est pas une affaire faite.

LE BARON.

C'est comme si elle l'étoit.

MADAME MURER.

Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly, qui n'a pas cinq cents livres sterling de revenu, et qui est encore plus ridicule que son frère le capitaine!

LE BARON.

Ma sœur, je ne souffrirai jamais qu'on avilisse en ma présence un brave officier, mon ancien ami.

MADAME MURER.

Fort bien : mais je n'attaque ni sa bravoure ni son ancienneté ; je dis seulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puisse aimer.

LE BARON.

De la manière dont les hommes d'aujourd'hui sont faits, c'est assez difficile.

MADAME MURER.

Raison de plus pour le choisir aimable.

LE BARON.

Honnête.

MADAME MURER.

L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON.

Ma foi, presque toujours. Enfin j'ai donné ma parole à Cowerly.

MADAME MURER.

Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON.

Quelle femme! Puisqu'il faut vous dire tout, ma sœur, il y a entre nous un dédit de deux mille guinées : croyez-vous qu'on ait aussi la bonté de me le rendre?

MADAME MURER.

Vous comptiez bien sur mon opposition quand vous avez fait ce bel arrangement; il pourra vous coûter quelque chose, mais je ne changerai rien

au mien. Je suis veuve et riche, ma nièce est sous ma conduite, elle attend tout de moi; et depuis la mort de sa mère, le soin de l'établir me regarde seule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois; mais vous n'entendez rien.

LE BARON, *brusquement.*

Il est donc assez inutile que je vous écoute : je m'en vais. Adieu, mon Eugénie; tu m'obéiras, n'est-ce pas? (*Il la baise au front, et sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Qu'il m'amène ses Cowerly. (*Après un peu de silence.*) A votre tour, ma nièce, je vous examine. Je conçois que la présence de votre père vous gêne, dans l'ignorance où il est de votre mariage; mais avec moi, que signifie cet air? J'ai tout fait pour vous; je vous ai mariée... Le plus bel établissement des trois royaumes! Votre époux est obligé de vous quitter, vous êtes chagrine; vous brûlez de le rejoindre à Londres; je vous y amène; tout cède à vos désirs...

EUGÉNIE, *tristement.*

Cette ignorance de mon père m'inquiète, madame. D'un autre côté, milord... Devions-nous le trouver absent, lorsque nos lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée?

MADAME MURER.

Il est à Windsor avec la cour. Un homme de son rang n'est pas toujours le maître de quitter...

EUGÉNIE.

Il a bien changé!

MADAME MURER.

Que voulez-vous dire?

EUGÉNIE.

Que s'il avoit eu ces torts lorsque vous m'ordonnâtes de recevoir sa main, je ne me serois pas mise dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

MADAME MURER.

Lorsque je vous ordonnai, miss! A vous entendre, on croiroit que je vous fis violence; et cependant, sans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée sans dot, femme d'un vieillard ombrageux, et surtout confinée pour la vie au château de Cowerly... Car rien ne peut détacher votre père de son insipide projet.

EUGÉNIE.

Mais si le comte a cessé de m'aimer?

MADAME MURER.

En serez-vous moins milady Clarendon?.... Et puis, quelle idée! Un homme qui a tout sacrifié au bonheur de vous posséder!

EUGÉNIE, *pénétrée.*

Il étoit tendre alors. Que de larmes il versa lorsqu'il fallut nous séparer! Je pleurois aussi, mais je sentois que les plus grandes peines ont leur

douceur quand elles sont partagées. Quelle différence !

MADAME MURER.

Vous oubliez donc votre nouvel état, et combien l'espoir de la voir bientôt mère rend une jeune femme plus chère à son mari? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéressante?

EUGÉNIE.

Son peu d'empressement n'en est que plus affligeant.

MADAME MURER.

Et moi, je vous dis que vos soupçons l'outragent.

EUGÉNIE.

Avec quel plaisir je m'avouerois coupable!

MADAME MURER.

Vous l'êtes plus que vous ne pensez; et cette tristesse, ces larmes, ces inquiétudes.... Croyez-vous tout cela bien raisonnable?

EUGÉNIE.

Grâces aux considérations qui tiennent notre mariage secret, il faut bien que je dévore mes peines. Mais aussi, milord, n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons!

MADAME MURER.

Son valet-de-chambre est ici : je vais envoyer chez lui pour vous tranquilliser. (*Elle sonne.*)

SCÈNE V.

DRINK, MADAME MURER, EUGÉNIE.

DRINK, *à Eugénie.*

QUE veut milady ?

MADAME MURER.

Encore milady? On lui a défendu cent fois de vous nommer ainsi.

EUGÉNIE, *avec bonté.*

Dis-moi, Drink, quand ton maître revient-il à Londres?

DRINK.

On l'attend à tout moment : les relais sont sur la route depuis le matin.

MADAME MURER.

Vous l'entendez. Rentrons, ma nièce. (*A Drink.*) Vous, allez voir s'il est arrivé.

DRINK.

Bon, madame, il seroit accouru...

SCÈNE VI.

DRINK, *seul.*

S'IL me paie pour mentir, il faut avouer que je m'en acquitte loyalement; mais cela me fait de la peine... C'est un ange que cette fille-là. Quelle douceur! Elle apprivoiseroit des tigres. Oui, il faut être pire qu'un tigre, pour avoir pu tromper

une femme aussi parfaite, et l'abandonner après. Mon maître, oui, je le répète, mon maître, quoique moins âgé, est cent fois plus scélérat que moi.

SCÈNE VII.

LE COMTE DE CLARENDON, DRINK.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

COURAGE, mons Drink.

DRINK, *étonné.*

Qui diantre vous savoit là, milord? On vous croit à Windsor.

LE COMTE.

Vous disiez donc que le plus scélérat de nous deux, ce n'est pas vous?

DRINK, *d'un ton un peu résolu.*

Ma foi, milord, puisque vous l'avez entendu....

LE COMTE.

Ce lieu est sûr apparemment?

DRINK.

Il n'y a personne. La nièce est chez la tante, le bon homme de père est sorti.

LE COMTE, *surpris.*

Le père est avec elles?

DRINK.

Sans lui et sans un vieux procès qu'on a déterré, je ne sais où, auroit-on trouvé un prétexte à ce voyage?

LE COMTE.

Surcroît d'embarras! et elles sont ici?

DRINK.

D'hier au soir.

LE COMTE.

Que dit-on de mon absence?

DRINK.

Mademoiselle a beaucoup pleuré.

LE COMTE.

Ah! je suis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet de mariage?

DRINK.

Oh! le diable gagne trop à vos desseins pour y nuire.

LE COMTE, *avec humeur.*

Je crois que le maraud s'ingère....

DRINK.

Parlons, milord, sans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE.

Et qui ne l'est pas, veux-tu dire?

DRINK.

Et qui ne peut tarder à être instruite que vous en épousez une autre. Quand je pense à ce dernier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes.... un contrat supposé, des registres contrefaits, un ministre de votre façon... Dieu sait.... tous les rôles distribués à chacun de nous, et joués.... Quand je me rappelle la confiance de cette tante, la piété de la nièce pendant la ridicule cérémonie, et dans votre chapelle encore... Non, je crois aussi fermement qu'il n'y aura

jamais pour vous, ni pour votre intendant qui fit le ministre, ni pour nous qui servîmes de témoins....

LE COMTE *fait un geste furieux qui coupe la parole à Drink, et après une petite pause, dit froidement :*

M. Drink, vous êtes le plus sot coquin que je connoisse. *(Il tire sa bourse, et la lui donne.)* Vous n'êtes plus à moi, sortez ; mais, si la moindre indiscrétion....

DRINK.

Est-ce que j'ai jamais manqué à milord?

LE COMTE.

Je déteste les valets raisonneurs, et je me défie surtout des fripons scrupuleux.

DRINK.

Eh bien! je ne dirai plus un seul mot : usez de moi comme il vous plaira. Mais, pour la demoiselle, en vérité c'est dommage.

LE COMTE.

Vous faites l'homme de bien ; à la vue de l'or, votre conscience s'apaise..... Je ne suis pas votre dupe.

DRINK.

Si vous le croyez, mon maître, voilà la bourse.

LE COMTE, *refusant de la prendre.*

Cela suffit : mais qu'il ne vous arrive jamais.... Approchez. Puisqu'on ne sait rien de ce fatal mariage....

DRINK.

Fatal! qui vous force à le conclure?

LE COMTE.

Le roi qui a parlé, mon oncle qui presse, des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie. *(A part.)* Et plus que tout, la honte que j'aurois de dévoiler mon odieuse conduite.

DRINK.

Mais comment cacher ici ?....

LE COMTE, *rêvant.*

Oh! je.... Quand une fois je serai marié..... Et puis, elles ne verront personne..... Cette maison, quoiqu'assez près de mon hôtel, est dans un quartier perdu..... Je ferai en sorte qu'elles repartent bientôt. Va toujours m'annoncer; cette visite préviendra les soupçons....

DRINK, *se retournant.*

Les soupçons! Qui diable oseroit seulement penser ce que nous exécutons, nous autres?

LE COMTE.

Il a raison. *(Il le rappelle.)* Écoute, écoute.

DRINK.

Milord.

LE COMTE, *à lui-même, en se promenant.*

Je crois que la tête a tourné en même temps à tout le monde. *(A Drink.)* Ont-elles déjà reçu des lettres?

DRINK.

Pas encore.

LE COMTE, *à lui-même, en se promenant.*

C'est mon intendant.... Parce qu'il est prêt à rendre l'âme.... il me mande.... Il me fait une

frayeur avec ses remords..... Le malheureux!..... Après m'avoir lui-même jeté dans tous ces embarras.... Je crains qu'avant de mourir, il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (*A Drink.*) Tu iras toi-même à la poste.

DRINK.

Oui, milord.

LE COMTE.

Prends-y garde, au moins. Il ne faudroit qu'une lettre comme celle que j'en reçois.... Tu connois son écriture.

DRINK.

J'entends. Tout ce qui viendra de là....

LE COMTE.

Fort bien. Va m'annoncer.

(*Drink sort par la porte qui monte chez madame Murer.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul, se promenant avec inquiétude.*

Que je suis loin de l'air tranquille que j'affecte!... Elle croit être ma femme... Elle m'écrit... Sa lettre me poursuit... Elle espère qu'un fils me rendra bientôt notre union plus chère... Elle aime les souffrances de son nouvel état... Misérable ambition!... Je l'adore, et j'en épouse une autre... Elle arrive, et l'on me marie.... Mon oncle.... Oh! s'il savoit.... Peut-être.... Non, il me déshériteroit. (*Il se jette dans un fauteuil.*) Que de peines, d'in-

trigues!... Si l'on calculoit bien ce qu'il en coûte pour être méchant... (*Se levant brusquement.*) Les réflexions de cet homme m'ont troublé.... Comme si je n'avois pas assez du cri de ma conscience, sans être encore assailli des remords de mes valets!... Elle va venir... Ah! je ne pourrai jamais soutenir sa vue. L'ascendant de sa vertu m'écrase. La voici. Qu'elle est belle!

SCÈNE IX.

MADAME MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

(Eugénie en courant arrive la première : puis elle s'arrête tout à coup en rougissant.)

LE COMTE, *s'avançant vers elle et lui prenant la main avec quelque embarras.*

Un mouvement plus naturel vous faisoit précipiter vos pas, Eugénie. Aurois-je eu le malheur de mériter?... (*A madame Murer, qui entre, en la saluant.*) Ah! madame, pardon; vous me voyez confus de m'être laissé prévenir.

MADAME MURER.

Vous vous moquez, milord. Est-ce dans une maison à vous qu'il convient de faire des façons?

LE COMTE, *prenant la main d'Eugénie.*

Que j'ai souffert, ma chère Eugénie, de la dure nécessité de m'éloigner au moment de votre arrivée! J'aurois désobéi à mon oncle, au roi même, si l'intérêt de notre union....

EUGÉNIE, *soupirant.*

Ah, milord!

MADAME MURER.

Elle s'afflige.

LE COMTE, *vivement.*

Eh de quoi? Vous m'effrayez! Parlez, je vous prie.

EUGÉNIE.

Rappelez-vous, milord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'insu de nos parents.

LE COMTE.

J'en ai trop soupiré pour l'oublier jamais.

EUGÉNIE, *avec douleur.*

Votre présence me soutenoit contre mes réflexions; mais bientôt des souvenirs cruels m'assaillirent en foule... Les derniers conseils d'une mère mourante..... la faute que je commettois contre mon père absent.... l'air de mystère qui accompagna l'auguste cérémonie dans votre château...

MADAME MURER.

N'étoit-il pas indispensable?

EUGÉNIE.

Votre départ, nécessaire pour vous, mais douloureux pour moi... (*Baissant la voix.*) Mon état...

LE COMTE, *lui baisant la main.*

Votre état, Eugénie! Ce qui met le sceau à mon bonheur peut-il vous affliger? (*A part.*) Infortunée!

EUGÉNIE, *tendrement.*

Ah! qu'il me seroit cher, s'il ne m'exposoit pas....

LE COMTE.

Je me croirai bien malheureux, si ma présence n'a pas la force de dissiper ces nuages. Mais qu'exigez-vous de moi? ordonnez.

EUGÉNIE.

Puisqu'il m'est permis de demander, je désire que vous employiez auprès de mon père cet art de persuader, ah! que vous possédez si parfaitement.

LE COMTE.

Ma chère Eugénie!

EUGÉNIE.

Je souhaiterois que nous nous occupassions tous à le tirer d'une ignorance qui ne peut durer plus long-temps sans crime et sans danger pour moi.

MADAME MURER.

Le comte seul peut décider la question.

LE COMTE, *avec timidité.*

Je suivrai vos volontés en tout. Mais à Londres?... Si près de mon oncle?... S'exposer... Cette colère si redoutable de votre père.... Je pensois que l'on pourroit remettre cet aveu délicat à notre retour au pays de Galles.

EUGÉNIE, *vivement.*

Où vous viendrez?

LE COMTE.

J'espérois vous y rejoindre avant peu.

EUGÉNIE, *tendrement.*

Que ne l'écriviez-vous ? Un seul mot de ce dessein nous eût empêché de venir à Londres.

LE COMTE, *vivement.*

Quand vous n'auriez pas suivi d'aussi près la nouvelle que j'ai reçue de votre résolution, je me serois bien gardé d'y rien changer. Mon empressement égaloit le vôtre. (*D'un ton très affectueux.*) Aurois-je voulu suspendre un voyage qui a mille attraits pour moi?

MADAME MURER.

Il est charmant!

EUGÉNIE, *baissant les yeux.*

Je n'ai plus qu'une plainte à faire : me la pardonnerez-vous, milord?

LE COMTE.

Ne me cachez rien, je vous en conjure.

EUGÉNIE, *avec embarras.*

Un cœur sensible s'inquiète de tout. Il m'a semblé voir, dans vos lettres, une espèce d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint...

LE COMTE, *un peu décontenancé.*

Ainsi donc on me réduit à justifier ma délicatesse même. Vos soupçons m'y contraignent; je le ferai. (*Prenant un ton plus rassuré.*) Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, et ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous epousant, fut

d'unir la douce sécurité des plaisirs honnêtes aux charmes d'une passion vive et toujours nouvelle. Je disois : quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur!... Vous pleurez, Eugénie!

EUGÉNIE, *lui tendant les bras et le regardant avec passion.*

Ah! laisse-les couler... La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah! mon cher époux! la joie a donc aussi ses larmes!

LE COMTE, *troublé.*

Eugénie!..... (*A part.*) Dans quel trouble elle me jette!

MADAME MURER.

Eh bien, ma nièce?

EUGÉNIE, *avec joie.*

Je n'en croirai plus mon cœur; il fut trop timide.

LE BARON, *dehors, sans être aperçu.*

Pas un scheling avec.

MADAME MURER.

Reconnoissez mon frère au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE, *à part.*

Il faut avoir une âme féroce pour résister à tant de charmes.

SCÈNE X.

LE BARON, LE COMTE, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE BARON, *en entrant, crie dehors.*

RENVOYEZ-LE, vous dis-je. (*A lui-même, en avançant.*) L'indigne séjour! la sotte ville! et surtout l'impertinent usage d'aller voir des gens qu'on sait absents!

MADAME MURER.

Toujours emporté!

LE BARON.

Eh bien! eh bien! ma sœur, ce n'est pas vous que cela regarde.

MADAME MURER.

Je le crois, monsieur; mais que doit penser de vous milord Clarendon?

LE BARON, *saluant.*

Ah! pardon, milord.

MADAME MURER.

Il vient ici vous offrir ses bons offices auprès de vos juges...

LE BARON, *au comte.*

Excusez : l'on vous dira que j'ai passé à votre hôtel.

LE COMTE.

Je suis fâché, monsieur...

LE BARON, *se tournant vers sa fille.*

Bonjour, mon Eugénie.

LE COMTE, *à lui-même, se rappelant la dernière phrase d'Eugénie.*

La joie a donc aussi ses larmes!

LE BARON, *au comte.*

Comment la trouvez-vous, milord? Mais vous vous connoissiez déja. Son frère et elle, voilà tout ce qui me reste. Elle étoit gaie autrefois : les filles deviennent précieuses en grandissant. Ah! quand elle sera mariée.... A propos de mariage, j'allois oublier de vous faire un compliment...

LE COMTE, *l'interrompant.*

A moi, monsieur? Je n'en veux recevoir que sur le bonheur que j'ai en ce moment de présenter mes respects à ces dames.

LE BARON.

Eh! non, non : c'est sur votre mariage.

MADAME MURER, *vivement.*

Son mariage!

EUGÉNIE, *à part, avec frayeur.*

Ah, ciel!

LE COMTE, *d'un air contraint.*

Vous voulez rire.

LE BARON.

Ma foi, je ne l'ai pas deviné. Votre suisse a dit que vous étiez à la cour pour un mariage...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Ah! ah!... Oui : c'est... c'est un de mes parents. Vous savez que, pour peu qu'on tienne à quelqu'un, on va pour la signature...

LE BARON.

Non, il dit que cela vous regarde.

LE COMTE, *embarrassé.*

Discours de valets... Il est bien vrai que mon oncle ayant eu dessein de m'établir, m'a proposé depuis peu une fille de qualité fort riche; (*regardant Eugénie*) mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas insister. Cela s'est su, et peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a et n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON.

Pardon, au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous, couru des belles....

MADAME MURER.

Mon frère va s'égayer. Trouvez bon, messieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE, *saluant.*

Ce sera moi, si vous le voulez bien. J'ai quelques affaires pressées..... Je vous demande la permission, mesdames, de vous voir le plus souvent....

MADAME MURER.

Jamais aussi souvent que nous le désirons, milord.

(Le comte sort, le baron l'accompagne : ils se font des politesses.)

SCÈNE XI.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Avec quelle adresse et quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer!

EUGÉNIE, *honteuse d'un petit mouvement de frayeur, se jette dans les bras de sa tante.*

Grondez donc votre folle de nièce.... A un certain mot de mon père, n'ai-je pas éprouvé un serrement de cœur affreux!.... Il m'avoit caché ces bruits dans la crainte de m'affliger.... Comme il m'a regardée en répondant!.... Ah! ma tante, que je l'aime!

MADAME MURER *l'embrasse.*

Ma nièce, vous êtes la plus heureuse des femmes. *(Elles vont chez le baron par la porte d'entrée.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

cachet, il lit.) « Madame, je touche au moment « terrible, où je vais rendre compte de toutes les « actions de ma vie. » (*Il parle.*) Un intendant!... le compte sera long. (*Il lit.*) « Les remords me « pressent, et je veux réparer, autant qu'il est en « moi, par cet avis tardif, le crime dont je me « suis rendu coupable, en portant le jeune lord, « comte de Clarendon, à tromper votre malheu- « reuse nièce par un mariage simulé. » (*Il parle.*) Mon maître s'étoit douté de cette lettre : c'est un vrai démon pour les précautions.

SCÈNE II.

LE COMTE, DRINK.

LE COMTE, *arrivant par le jardin avec précaution.*

Est-ce toi, Drink?

DRINK.

Milord?

LE COMTE.

Un mot, et je m'enfuis.

DRINK.

Je vous écoute.

LE COMTE.

J'avois oublié.... J'étois si troublé en sortant... Mon mariage qui se fait demain, est dans la bouche de tout le monde; on ne parle d'autre chose.... Il faut empêcher qu'aucune visite, aujourd'hui, surtout, ne vienne ici souffler le vent de la discorde.

DRINK.

Elles ne connoissent personne à Londres.

LE COMTE.

Je sais que le père est fort l'ami d'un certain capitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de mon oncle; brave homme, mais dont le défaut est d'apprendre le soir à toute la ville les secrets qu'on lui dit à l'oreille le matin dans les maisons.

DRINK.

Quelle figure est-ce?

LE COMTE.

Tu ne connois que lui. Du temps de la petite, il a soupé dix fois dans ce salon.

DRINK.

Quoi! ce bavard qui vous a brouillé depuis avec Laure, en lui rapportant que lady Alton avoit passé un jour entier ici?

LE COMTE.

Où diable vas-tu chercher lady Alton?

DRINK.

Ah! vraiment non, c'est plus nouveau que cela. C'étoit donc une des deux Aufalsen? Ma foi, je confonds les époques, il en est tant venu.

LE COMTE.

Eh! non. C'est celui qui a marié cette fille soi-disant d'honneur de la reine, à ce benet d'Harlington, quand je la quittai.

DRINK.

Ah! j'y suis, j'y suis.

LE COMTE.

S'il se présentoit.....

DRINK

Laissez-moi faire. Il en sera de lui comme du facteur dont j'ai fort à propos barré le chemin.

LE COMTE.

Je te l'avois recommandé.

DRINK.

C'est ce que je disois : mon maître n'oublie rien.

LE COMTE.

Eh bien?

DRINK, *s'approchant d'un air de confidence.*

J'ai détourné une furieuse lettre de ce Williams pour la tante.

LE COMTE, *lui coupant la parole.*

Paix. C'est Eugénie.

SCÈNE III.

EUGÉNIE, LE COMTE, DRINK.

EUGÉNIE, *faisant un cri de surprise.*

AH! milord.

LE COMTE, *à Drink.*

Je ne puis l'éviter. Laisse-nous.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE, *avec joie.*

APPRENEZ la plus agréable nouvelle...

LE COMTE.

Si elle intéresse mon Eugénie...

EUGÉNIE.

Mon père est enchanté de vous. Ah! j'en étois bien sûre! Il faisoit votre éloge à l'instant. Je me serois mise de bon cœur à ses pieds pour le remercier. Il me rendoit fière de mon époux. Je me suis sentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE, *ému.*

Vous me faites trembler! Exposer tout ce que j'aime au brusque effet de son ressentiment!

EUGÉNIE, *vivement.*

Je sais qu'il est violent; mais il est mon père. Il est juste, il est bon. Venez, milord; que notre profond respect le désarme. Entrons, ce moment sera le plus heureux...

LE COMTE, *embarrassé.*

Eugénie, quoi! vous voulez?... quoi! sans nulle précaution?...

EUGÉNIE, *avec beaucoup de feu.*

Si jamais je te fus chère, c'est aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donne-moi cette marque de ton amour. Viens, depuis trop long-temps les soupçons odieux outragent ta femme; les regards

méchants la poursuivent. Fais cesser un si pénible état; déchire le voile qui l'expose à rougir. Tombons aux genoux de mon père. Viens, il ne nous résistera pas.

LE COMTE, *à part.*

Quel embarras! (*A Eugénie.*) Souffrez au moins que je le revoie encore avant pour affermir ses bonnes dispositions.

EUGÉNIE, *lui prenant la main.*

Non, elles peuvent changer. La première impression est pour toi. Non, je ne te quitterai plus.

SCÈNE V.

MADAME MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

LE COMTE, *apercevant madame Murer.*

Ah! madame, venez m'aider à lui faire entendre raison.

MADAME MURER.

Le comte ici! J'aurois dû m'en douter à l'air d'empressement dont elle est sortie. Mais de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Sur quelques mots en ma faveur échappés à son père, sa belle âme s'est échauffée. Elle veut, elle exige que nous lui fassions à l'instant un aveu de notre union.

MADAME MURER.

Ah! milord, gardez-vous-en bien! Mon avis, au contraire, est que vous vous retiriez promptement.

S'il s'éveilloit et vous trouvoit ici, ce prompt retour lui feroit soupçonner....

LE COMTE, *cachant sa joie sous un air empressé.*

Tout seroit perdu! Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puisque c'est à sa sûreté que je fais ce sacrifice.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *le regarde aller, et après un peu de silence, dit douloureusement :*

Il s'en va.

MADAME MURER.

Mais vous avez donc tout à coup perdu l'esprit?

EUGÉNIE.

Être réduite à composer avec son devoir, n'oser regarder son père; voilà ma vie. Je suis confuse en sa présence; sa bonté me pèse, sa confiance me fait rougir, et ses caresses m'humilient. Il est si accablant de recevoir des éloges et de sentir qu'on ne les mérite pas.

MADAME MURER.

Mais à Londres, où le comte a tant de ménagements à garder.... D'ailleurs, votre état ne rend pas encore cet aveu indispensable.

EUGÉNIE.

N'est-il pas plus aisé de prévenir un mal que d'en arrêter les progrès? Le temps fuit, l'occasion

échappe, les convenances diminuent, l'embarras de parler augmente, et le malheur arrive.

MADAME MURER.

Votre époux est trop délicat pour vous exposer....

EUGÉNIE, *vivement.*

N'avez-vous pas trouvé, comme moi, un peu d'apprêt dans son air, de recherches dans son langage? Cela me frappe à présent que j'y réfléchis. Cette touchante simplicité qu'il avoit à la campagne étoit bien préférable.

MADAME MURER.

Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

SCÈNE VII.

MADAME MURER, EUGÉNIE, DRINK.

MADAME MURER, *à Drink, qui tient un paquet.*

Qu'est-ce que c'est?

DRINK.

Des lettres que le facteur vient d'apporter.

MADAME MURER, *parcourant les adresses.*

D'Irlande : voici des nouvelles. (*Drink range le salon et écoute la conversation.*)

EUGÉNIE, *avec vivacité.*

De mon frère?

MADAME MURER.

Non. C'est une lettre de son cousin, qui sert dans le même corps. (*Elle lit tout bas.*)

EUGÉNIE.

Point de lettres de sir Charles ? Il est bien étonnant !...

MADAME MURER, *à Drink, qui ouvre une malle.*

Laissez cela ; Betsy serrera nos habits.

(Drink sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *pendant que madame Murer lit bas.*

Son silence me surprend et m'afflige.

MADAME MURER, *d'un ton composé.*

S'il vous afflige, miss, la lettre de sir Henri ne me paroît pas propre à vous consoler. Votre frère n'a pas reçu nos dernières : c'est un terrible état que le métier de la guerre !

EUGÉNIE, *troublée.*

Mon frère est mort !

MADAME MURER.

Ai-je dit un mot de cela ?

EUGÉNIE.

Je n'ai pas une goutte de sang.

MADAME MURER.

Puisque votre effroi va au-devant de mes précautions, lisez vous-même.

EUGÉNIE *lit en tremblant.*

« Mon cousin, grièvement insulté par son co-
« lonel, l'a forcé de se battre et l'a désarmé. Son
« ennemi vient de le dénoncer ; ce qui a obligé sir

« Charles à prendre secrètement la route de Lon-
« dres. Mais le colonel le suit, pour l'accuser chez
« le ministre. » Ah, mon frère!

SCÈNE IX.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE BARON.

Eh bien! parce que je m'endors un moment en jasant avec vous....

EUGÉNIE, *troublée.*

Mon frère s'est battu.

LE BARON.

D'où savez-vous cela?

EUGÉNIE.

C'est ce que mande sir Henri.

MADAME MURER, *avec importance.*

Et il a désarmé son homme. Si ce n'étoit pas son colonel...

LE BARON.

Son colonel tout comme un autre.

EUGÉNIE.

Mon père, ma tante, occupons-nous tous des moyens de le sauver.

MADAME MURER.

Où le prendre?

EUGÉNIE.

Mon cousin dit qu'il est à Londres.

MADAME MURER.

Mais il ne sait pas que nous y sommes.

EUGÉNIE, *baissant les yeux.*

Milord Clarendon ne pourroit-il pas?...

MADAME MURER, *d'un air dédaigneux.*

Le cher lord! Ah! oui. Si monsieur lui fait la grâce d'accepter ses services.

LE BARON, *lui rendant son air.*

Ma foi, ce seroit ma dernière ressource. Donne-moi la lettre, Eugénie. (*Il lit bas.*) Diable! (*Il lit tout haut.*) « Quand il ne réussiroit pas à le perdre, « avertissez sir Charles d'être toujours sur ses gar- « des, le colonel a la réputation de se défaire des « gens par toutes sortes de voies. » Bon; cela ne peut pas être; un officier...

MADAME MURER.

Cet évènement me ramène à ce que je vous di-sois tantôt, monsieur; si, au lieu de destiner votre fille à un vieux militaire sans fortune, vous trouviez bon que l'on eût pour elle des vues plus relevées. Les protections aujourd'hui...

LE BARON.

Nous y voilà encore. Ma sœur, une bonne fois pour toutes, afin de n'y jamais revenir, vous aimez les lords, les gens du haut parage, et moi je les déteste. Ma fille m'est trop chère pour la sacrifier à votre vanité, et la rendre malheureuse.

MADAME MURER.

Et pourquoi malheureuse?

LE BARON.

Est-ce que je ne connois pas vos petits-grands seigneurs? Voyez-les dans les unions même les

plus égales pour la fortune : une fille est mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours; l'infidélité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables ne sont qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires; les fortunes se dissipent, les terres s'engagent, se vendent; encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

MADAME MURER.

Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons? Vous faites le procès à la jeunesse, et nullement à la qualité. C'est dans cet état, au contraire, que les hommes ont le plus de ressources. S'ils se sont dérangés, un jour ils deviennent sages, et alors les grâces de la cour....

LE BARON.

Arrivent tout à point pour réparer leurs sottises; n'est-ce pas? Peut-on solliciter des récompenses, quand on n'a rien fait pour son pays? Et quand le principe des demandes est aussi honteux, n'est-il pas absurde de faire fond d'avance sur des grâces qui peuvent être mille fois mieux appliquées? Mais je veux encore que son importunité les arrache : eh bien! je lui préférerai toujours un brave officier qui les aura méritées sans les obtenir; et cet homme, c'est Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la cour, il a l'estime de toute l'armée; l'un vaut bien l'autre, je crois.

MADAME MURER.

Mais, monsieur...

LE BARON, *impatienté.*

Mais, madame, si vous êtes éprise à ce point de vos lords, que n'en épousez-vous quelqu'un vous même?

MADAME MURER, *fièrement.*

Vous mériteriez que je le fisse, et que je transportasse tous mes biens dans une famille étrangère.

LE BARON, *la saluant.*

A votre aise, ma sœur. Pour mes enfants moins de fortune, moins d'extravagance, moins d'occasion de sottises.

EUGÉNIE, *à part.*

Toujours en querelle : que je suis malheureuse!

SCÈNE X.

ROBERT, LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

ROBERT.

Le capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON.

Il ne pouvoit arriver plus à propos. Qu'il entre.

SCÈNE XI.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Un moment, s'il vous plait, que nous soyons parties. Je vous l'ai dit, c'est un homme que je ne puis souffrir.

LE BARON.

Mais quelle politesse avez-vous donc vous autres ? Un de nos amis communs, et qui va nous appartenir.

SCÈNE XII.

LE CAPITAINE COWERLY, LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE CAPITAINE, *d'un ton bruyant.*

Bon jour, mon très cher.

LE BARON.

Bon jour, capitaine ; nous jouons aux barres.

LE CAPITAINE.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet que vous y avez laissé. Mais, en honneur, je m'en retournois sans vous voir.

LE BARON.

Et pourquoi ?

LE CAPITAINE.

Un de vos gens, le plus obstiné valet (je ne sais où je l'ai vu), prétendoit qu'il n'y avoit personne au logis.

LE BARON.

Je n'ai point donné d'ordre.... Ma sœur!

MADAME MURER, *sèchement.*

Ni moi. A peine arrivés, nous n'attendions aucune visite.

LE CAPITAINE.

En ce cas, baron, j'aurai doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte, si je puis vous être utile, et si ces dames veulent bien agréer mes hommages.

LE BARON.

Capitaine, c'est ma sœur, *(montrant sa fille)* et voici bientôt la tienne.

LE CAPITAINE, *à Eugénie.*

J'envie, mademoiselle, le sort de mon frère; en vous voyant, on n'est plus étonné des précautions qu'il a prises pour assurer son bonheur.

MADAME MURER, *d'un air distrait.*

Comme dit fort bien monsieur, les précautions sont toujours utiles en affaires; chacun prend les siennes.

LE CAPITAINE, *cherchant des yeux.*

Mais, où donc est-il?

LE BARON.

Qui?

LE CAPITAINE.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils? qui le sait?

MADAME MURER.

A quoi tend cette question, monsieur?

LE CAPITAINE.

N'est-ce pas son affaire qui vous attire tous à Londres?

LE BARON.

Pas un mot de cela : un maudit procès dont je ne sais autre chose sinon que j'ai raison..... Mais connoîtrois-tu déja l'aventure de mon fils?

LE CAPITAINE.

C'est une misère, une vétille; moins que rien.

LE BARON.

Sans doute : il n'y a que la subordination.....

MADAME MURER, *sèchement.*

J'admire comment monsieur a le don de tout deviner; nous en recevons la première nouvelle à l'instant.

LE CAPITAINE.

Moi, je l'ai vu, madame.

EUGÉNIE.

Mon frère?

LE CAPITAINE.

Oui, mademoiselle.

LE BARON.

Où? quand? comment?

LE CAPITAINE.

Au parc, avant-hier, sur la brune. Sir Charles est ici secrètement depuis cinq jours; il ne sort que le soir, parce qu'il s'est battu contre son co-

lonel : il se fait appeler le chevalier Campley. N'est-ce pas cela?

MADAME MURER.

Nous n'en savons pas tant.

EUGÉNIE.

Où pourrons-nous le trouver, monsieur?

LE BARON.

En quel lieu loge-t-il?

LE CAPITAINE.

Ma foi, je n'en sais rien; mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai son affaire : j'ai quelque crédit, comme vous savez.

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

La seule chose dont nous ayons besoin, est justement celle que monsieur ignore.

LE CAPITAINE.

Mais, madame, je n'ai pas pu le prendre à la gorge pour lui faire déclarer sa demeure; et, en lisant tout à l'heure le billet du baron, je croyois de bonne foi le rencontrer ici.

MADAME MURER.

Cela est d'autant plus malheureux, que, dans le besoin où il est d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du ministre.

LE CAPITAINE.

Oh! ce pays-ci est tout plein de gens qui font profession de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel est-il? Je vous dirai bientôt.....

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

Ce n'est que le comte de Clarendon.

LE CAPITAINE.

Le neveu de milord duc?

MADAME MURER.

Pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je le crois. Son oncle l'idolâtre; il est fort de mes amis : je me charge, si vous voulez....

MADAME MURER, *d'un air vain.*

Il me fait aussi l'honneur d'être un peu des miens.

LE BARON.

C'est lui qui nous loge.

LE CAPITAINE.

Vous avez raison. Je regardois en entrant.... Mais ce valet a détourné mon attention...... Eh! parbleu! c'est un homme à lui. Je disois bien.... « Je reconnois tout ceci. » Nous avons fait quelquefois de jolis soupers dans ce salon : c'est, comme il l'appelle à la françoise, sa petite maison.

MADAME MURER, *fièrement.*

Petite maison, monsieur?

LE BARON.

Eh! petite ou grande, faut-il disputer sur un mot? Il suffit qu'il nous la prête... Il étoit ici il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE.

Aujourd'hui? Je l'aurois parié à Windsor.

LE BARON.

Il en arrivoit.

LE CAPITAINE.

C'est ma foi vrai. J'oubliois que le mariage se fait à Londres.

MADAME MURER ET EUGÉNIE, *en même temps.*

Le mariage!

LE CAPITAINE.

Oui, demain. Mais vous m'étonnez : il n'est pas possible que vous l'ignoriez, si vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON.

Je le savois bien, moi.

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

Hum... C'est comme la petite maison. Que voulez-vous dire? quel mariage?

LE CAPITAINE.

Le plus grand mariage d'Angleterre; la fille du comte de Winchester! un gouvernement que le roi donne au jeune lord en présent de noces. Mais c'est une chose publique et que tout Londres sait.

EUGÉNIE, *à part.*

Dieux! où me cacher?

MADAME MURER.

Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à ut cela.

LE CAPITAINE.

Quoi! sérieusement? Dès que madame nie les s, je n'ai plus rien à dire.

LE BARON.

l est vrai, capitaine, qu'il s'en est beaucoup ndu tantôt.

LE CAPITAINE.

Mais moi qui passe ma vie avec son oncle; moi qu'on a consulté sur tout; ce sera comme il vous plaira, au reste. Ainsi donc les livrées faites, les carrosses et les diamants achetés, l'hôtel meublé, les articles signés sont autant de chimères?

EUGÉNIE, *à part.*

Ah malheureuse!

LE BARON.

Mais, ma sœur, cela me paroît assez positif : qu'avez-vous à répondre?

MADAME MURER.

Que monsieur a rêvé tout ce qu'il dit, parce que je sais de très bonne part, moi, que le comte a d'autres engagements.

LE CAPITAINE.

Ah! oui : quelque illustre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la liste nombreuse de ses bonnes fortunes. Nous connoissons l'homme. Je me souviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avoit tenu quelque temps éloigné de la capitale.

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

Un goût provincial?

LE BARON, *riant.*

Quelque jeune innocente à qui il auroit fait faire des découvertes, et dont il s'est amusé apparemment?

LE CAPITAINE.

Voilà tout.

LE BARON, *d'un air content.*

C'est bon, c'est bon. Je ne suis pas fâché que de temps en temps une pauvre abandonnée serve d'exemple aux autres, et tienne un peu ces demoiselles en respect devant les suites de leurs petites passions. Et les père et mère, moi, c'est cela qui me réjouit.

EUGÉNIE, *à part.*

Je ne puis plus soutenir le supplice où je suis.

LE CAPITAINE.

Mademoiselle me paroît incommodée.

LE BARON.

Ma fille?... Qu'as-tu donc, ma chère enfant?

EUGÉNIE, *tremblante.*

Je ne me sens pas bien, mon père.

MADAME MURER.

Je vous l'avois dit aussi, ma chère nièce; nous devions nous retirer. Venez, laissons ces messieurs se raconter leurs merveilleuses anecdotes.

SCÈNE XIII.

LE BARON, LE CAPITAINE.

LE BARON.

PARDON, capitaine.

LE CAPITAINE, *lui prenant la main.*

Adieu, baron; je prends bien de la part...

LE BARON, *en le ramenant.*

Ah! çà, mon fils, je te prie, comment dis-tu qu'il se fait appeler?

SCÈNE II.

DRINK, ROBERT.

DRINK, *revenant prendre la malle.*

Que cela t'arrive encore.

ROBERT.

Voilà bien du bruit pour rien. (*Ils enlèvent une malle et sortent.*)

SCÈNE III.

EUGÉNIE, BETSY.

(Eugénie sort de chez elle; marche lentement comme quelqu'un enseveli dans une rêverie profonde. Betsy, qui la suit, lui donne un fauteuil; elle s'assied en portant son mouchoir à ses yeux sans parler. Betsy la considère quelque temps, fait le geste de la compassion, soupire, prend d'autres hardes, et rentre dans la chambre de sa maîtresse.)

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, *assise, d'un ton bien douloureux.*

J'ai beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'environne. Quand je cherche à me rassurer, tout m'accable... Personne dans le sein de qui répandre ma douleur... (*Les valets viennent chercher la deuxième malle; Eugénie reste en silence tant qu'ils sont dans le salon.*) Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule dé-

marche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde... Oh! ma mère, c'est bien aujourd'hui que je dois vous pleurer! (*Elle se lève vivement.*) C'est trop souffrir... Quand cet aveu me rendroit la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon père. L'état le plus funeste est moins pénible que mon agitation.... Mais les craintes de ma tante... ses défenses... Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah malheureuse! c'étoit alors qu'il falloit penser ainsi. Dieux, le voici! (*Elle tombe dans son siège.*)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, LE BARON.

LE BARON.

Tu es ressortie, mon enfant; ton état m'inquiète.

EUGÉNIE, *à part.*

Que lui dirai-je? (*Elle veut se lever, son père la fait rasseoir.*)

LE BARON, *avec bonté.*

Tes yeux sont rouges : tu as pleuré. Ma sœur t'aura sans doute...

EUGÉNIE, *tremblante.*

Non, non, monsieur; ses bontés et les vôtres seront toujours présentes à ma mémoire.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinois avec le capitaine, et le tout pour la contrarier un moment; car elle est engouée de ce mi-

lord, qui, franchement, est bien le plus mauvais sujet.... Dès qu'on en dit un mot, elle vous saute aux yeux. Que nous importe qu'il se soit amusé d'une folle, et qu'il l'ait abandonnée? Ce n'est pas la centième. On feroit peut-être mieux de ne pas rire de ces choses-là; mais, lorsqu'elles n'intéressent personne et que les détails en sont plaisants... C'est une drôle de femme avec son esprit. Au reste, si notre conversation t'a déplu, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGÉNIE, *à part.*

Je suis hors de moi.

LE BARON, *tirant un siège auprès d'elle, et la baisant avant de s'asseoir.*

Viens, mon Eugénie : baise-moi. Tu es sage, toi, honnête, douce : tu mérites toute ma tendresse.

EUGÉNIE, *troublée, se lève.*

Mon père!...

LE BARON, *attendri.*

Qu'as-tu, mon enfant? Tu ne m'aimes plus du tout.

EUGÉNIE, *se laissant tomber à genoux.*

Ah! mon père...

LE BARON, *étonné.*

Qu'avez-vous donc, miss? Je ne vous reconnois plus.

EUGÉNIE, *tremblante.*

C'est moi...

LE BARON, *vivement.*

Quoi, c'est moi?

EUGÉNIE, *éperdue, se cachant le visage.*

Vous la voyez...

LE BARON, *brusquement.*

Vous m'impatientez. Qu'est-ce que je vois?

EUGÉNIE, *morte de frayeur.*

C'est moi... Le comte... Mon père...

LE BARON, *avec violence.*

C'est moi... Le comte... Mon père... Achevez : parlerez-vous? (*Eugénie se cache la tête entre les genoux de son père, sans répondre.*) Seriez-vous cette malheureuse?

EUGÉNIE, *sentant que les soupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte :*

Je suis mariée.

LE BARON, *se levant et la repoussant avec indignation.*

Mariée! Sans mon consentement! (*Eugénie tombe : un mouvement de tendresse fait courir le baron à sa fille pour la relever.*)

SCÈNE VI.

MADAME MURER, *accourant;* LE BARON, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

QUEL vacarme! quels cris! A qui en avez-vous donc, monsieur?

LE BARON *relève tendrement sa fille; il la jette sur son fauteuil et reprend toute sa colère.*

Ma sœur, ma sœur, laissez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez-vous; l'insolente miss mariée à l'insçu de ses parents.

MADAME MURER, *froidement.*

Point du tout; je le sais.

LE BARON, *en colère.*

Comment! vous le savez?

MADAME MURER, *froidement.*

Oui, je le sais.

LE BARON.

Et qui suis-je donc moi?

MADAME MURER, *froidement.*

Vous êtes un homme très violent, et le plus déraisonnable gentilhomme d'Angleterre.

LE BARON, *étouffant de fureur.*

Eh! mais..... Eh! mais, vous me feriez mourir avec votre sang froid et vos injures. On m'ose déclarer...

MADAME MURER, *fièrement.*

Voilà son tort. Je le lui avois défendu : c'est par là seulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui causez.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je assez malheureuse!

MADAME MURER, *fièrement.*

Laissez-moi parler, milady.

LE BARON.

Milady?

MADAME MURER.

Oui, milady; et c'est moi qui l'ai mariée de mon autorité privée au lord comte de Clarendon.

LE BARON, *outré.*

A ce milord?

MADAME MURER.

A lui-même.

LE BARON.

Je devois bien me douter que votre misérable vanité....

MADAME MURER, *s'échauffant.*

Quelles objections avez-vous à faire?

LE BARON.

Contre lui? Mille; et une seule les renferme toutes : c'est un libertin déclaré.

MADAME MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge si magnifique.

LE BARON.

Il est bien question de cela. Je louois son esprit, sa figure, un certain éclat, des avantages qui le distinguent; mais qui me l'auroient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en abuse au mépris de ses mœurs et de sa réputation.

MADAME MURER.

Vous êtes toujours outré. Eh bien! il s'est autrefois permis des libertés qu'il est le premier à condamner aujourd'hui; car c'est un homme plein d'honneur.

LE BARON.

Avec les hommes, et scélérat avec les femmes; voilà le mot. Mais votre sexe a toujours eu, dans le cœur, un sentiment secret de préférence pour les gens de ce caractère.

EUGÉNIE, *toute en larmes.*

Ah! mon père, si vous le connoissiez mieux, vous regretteriez....

LE BARON.

C'est toi qui pleureras de l'avoir méconnu.... Une femme juger son séducteur!

MADAME MURER.

Mais moi?...

LE BARON, *furieux.*

Vous?... Vous êtes mille fois....

MADAME MURER.

Point de mots; des choses.

LE BARON, *avec feu.*

C'est un homme incapable de remords sur un genre de fautes dont la multiplicité seule fait ses délices; fomentant de gaieté de cœur dans la famille d'autrui des désordres qui feroient son désespoir dans la sienne; plein de mépris pour toutes les femmes, parmi lesquelles il cherche ses victimes, ou choisit les complices de ses déréglements.

MADAME MURER.

Mais vous conviendrez que sa femme est au moins exceptée de ce mépris général; et plus vous

reconnoissez de mérite à votre fille, plus elle est propre à le ramener.

LE BARON.

Je vous remercie pour elle, ma sœur. Ainsi donc le bonheur que vous lui avez ménagé, est d'être attachée au sort d'un homme sans mœurs, de partager les affections banales de son mari avec vingt femmes méprisables. La voilà destinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes dont il aura peut-être la bassesse de se faire un triomphe à ses yeux; la fille la plus modeste est devenue l'esclave d'un libertin dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendresse et la fidélité qu'il exige de sa femme. Je te croyois plus délicate, Eugénie.

EUGÉNIE, *du ton du ressentiment que le respect réprime.*

En vérité, monsieur, je me flatte que jamais le modèle d'un portrait aussi vil n'auroit été dangereux pour moi.

MADAME MURER, *avec impatience.*

Mais c'est que le comte n'est point du tout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il, dans le feu de la première jeunesse, un peu trop négligé de faire parler avantageusement de ses mœurs; mais....

LE BARON.

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui jusqu'à présent a méprisé la censure publique sur le point le plus important?

LE CAPITAINE.

Le chevalier Campley.

LE BARON.

Campley? Si je n'écris pas ce nom-là, je ne m'en souviendrai jamais. C'est que j'ai là une lettre qui menace d'assassins... Il ne va que la nuit... seul... Tout cela est inquiétant.

LE CAPITAINE.

J'irai demain au soir au parc, et, si je le trouve, je lui sers moi-même d'escorte jusqu'ici.

LE BARON.

A merveille. (*Ils sortent par la porte du vestibule.*)

FIN DU SECOND ACTE.

JEU D'ENTRACTE.

Betsy sort de la chambre d'Eugénie; ouvre une malle et en tire plusieurs robes l'une après l'autre, qu'elle secoue, qu'elle déplisse, et qu'elle étend sur le sopha du fond du salon. Elle ôte ensuite de la malle quelques ajustements et un chapeau galant de sa maîtresse qu'elle s'essaye avec complaisance devant une glace, après avoir regardé si personne ne peut la voir. Elle se met à genoux devant une seconde malle, et l'ouvre pour en tirer de nouvelles hardes. Au milieu de ce travail, Drink et Robert entrent en se disputant : c'est là l'instant où l'orchestre doit cesser de jouer, et où l'acte commence.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BETSY, DRINK, ROBERT.

DRINK, *à Robert, en disputant.*

Et moi, je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'annoncer?

ROBERT.

Mais, c'est que vous ignorez que le capitaine Cowerly est l'intime ami de monsieur.

DRINK, *plus haut, en colère.*

L'intime ami du diable. Est-ce à toi d'entrer dans les raisons? es-tu valet-de-chambre ici?

BETSY, *à genoux, se retournant.*

Chut.... Parlez plus bas. Ma maîtresse est chez elle : elle est incommodée. (*Elle prend des robes sous son bras et va pour entrer chez Eugénie.*)

DRINK, *courant après.*

Miss, miss, n'avez-vous plus rien à prendre dans les malles? (*Il veut l'embrasser.*)

BETSY, *s'esquivant.*

Ah! sans doute... Non, vous pouvez les emporter. (*Elle entre chez Eugénie.*)

SCÈNE II.

DRINK, ROBERT.

DRINK, *revenant prendre la malle.*

Que cela t'arrive encore.

ROBERT.

Voilà bien du bruit pour rien. (*Ils enlèvent une malle et sortent.*)

SCÈNE III.

EUGÉNIE, BETSY.

(Eugénie sort de chez elle; marche lentement comme quelqu'un enseveli dans une rêverie profonde. Betsy, qui la suit, lui donne un fauteuil; elle s'assied en portant son mouchoir à ses yeux sans parler. Betsy la considère quelque temps, fait le geste de la compassion, soupire, prend d'autres hardes, et rentre dans la chambre de sa maîtresse.)

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, *assise, d'un ton bien douloureux.*

J'ai beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'environne. Quand je cherche à me rassurer, tout m'accable... Personne dans le sein de qui répandre ma douleur... (*Les valets viennent chercher la deuxième malle; Eugénie reste en silence tant qu'ils sont dans le salon.*) Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule dé-

marche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde... Oh! ma mère, c'est bien aujourd'hui que je dois vous pleurer! (*Elle se lève vivement.*) C'est trop souffrir... Quand cet aveu me rendroit la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon père. L'état le plus funeste est moins pénible que mon agitation.... Mais les craintes de ma tante... ses défenses... Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah malheureuse! c'étoit alors qu'il falloit penser ainsi. Dieux, le voici! (*Elle tombe dans son siège.*)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, LE BARON.

LE BARON.

Tu es ressortie, mon enfant; ton état m'inquiète.

EUGÉNIE, *à part.*

Que lui dirai-je? (*Elle veut se lever, son père la fait rasseoir.*)

LE BARON, *avec bonté.*

Tes yeux sont rouges : tu as pleuré. Ma sœur t'aura sans doute...

EUGÉNIE, *tremblante.*

Non, non, monsieur; ses bontés et les vôtres seront toujours présentes à ma mémoire.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinois avec le capitaine, et le tout pour la contrarier un moment; car elle est engouée de ce mi-

LE BARON *relève tendrement sa fille ; il la jette sur son fauteuil et reprend toute sa colère.*

Ma sœur, ma sœur, laissez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez-vous ; l'insolente miss mariée à l'insçu de ses parents.

MADAME MURER, *froidement.*

Point du tout ; je le sais.

LE BARON, *en colère.*

Comment ! vous le savez ?

MADAME MURER, *froidement.*

Oui, je le sais.

LE BARON.

Et qui suis-je donc moi ?

MADAME MURER, *froidement.*

Vous êtes un homme très violent, et le plus déraisonnable gentilhomme d'Angleterre.

LE BARON, *étouffant de fureur.*

Eh ! mais..... Eh ! mais, vous me feriez mourir avec votre sang froid et vos injures. On m'ose déclarer...

MADAME MURER, *fièrement.*

Voilà son tort. Je le lui avois défendu : c'est par là seulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui causez.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je assez malheureuse !

MADAME MURER, *fièrement.*

Laissez-moi parler, milady.

LE BARON.

Milady?

MADAME MURER.

Oui, milady; et c'est moi qui l'ai mariée de mon autorité privée au lord comte de Clarendon.

LE BARON, *outré*.

A ce milord?

MADAME MURER.

A lui-même.

LE BARON.

Je devois bien me douter que votre misérable vanité....

MADAME MURER, *s'échauffant*.

Quelles objections avez-vous à faire?

LE BARON.

Contre lui? Mille; et une seule les renferme toutes : c'est un libertin déclaré.

MADAME MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge si magnifique.

LE BARON.

Il est bien question de cela. Je louois son esprit, sa figure, un certain éclat, des avantages qui le distinguent; mais qui me l'auroient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en abuse au mépris de ses mœurs et de sa réputation.

MADAME MURER.

Vous êtes toujours outré. Eh bien! il s'est autrefois permis des libertés qu'il est le premier à condamner aujourd'hui; car c'est un homme plein d'honneur.

LE BARON.

Avec les hommes, et scélérat avec les femmes; voilà le mot. Mais votre sexe a toujours eu, dans le cœur, un sentiment secret de préférence pour les gens de ce caractère.

EUGÉNIE, *toute en larmes.*

Ah! mon père, si vous le connoissiez mieux, vous regretteriez...

LE BARON.

C'est toi qui pleureras de l'avoir méconnu.... Une femme juger son séducteur!

MADAME MURER.

Mais moi?...

LE BARON, *furieux.*

Vous?... Vous êtes mille fois....

MADAME MURER.

Point de mots; des choses.

LE BARON, *avec feu.*

C'est un homme incapable de remords sur un genre de fautes dont la multiplicité seule fait ses délices; fomentant de gaieté de cœur dans la famille d'autrui des désordres qui feroient son désespoir dans la sienne; plein de mépris pour toutes les femmes, parmi lesquelles il cherche ses victimes, ou choisit les complices de ses déréglements.

MADAME MURER.

Mais vous conviendrez que sa femme est au moins exceptée de ce mépris général; et plus vous

reconnoissez de mérite à votre fille, plus elle est propre à le ramener.

LE BARON.

Je vous remercie pour elle, ma sœur. Ainsi donc le bonheur que vous lui avez ménagé, est d'être attachée au sort d'un homme sans mœurs, de partager les affections banales de son mari avec vingt femmes méprisables. La voilà destinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes dont il aura peut-être la bassesse de se faire un triomphe à ses yeux ; la fille la plus modeste est devenue l'esclave d'un libertin dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendresse et la fidélité qu'il exige de sa femme. Je te croyois plus délicate, Eugénie.

EUGÉNIE, *du ton du ressentiment que le respect réprime.*

En vérité, monsieur, je me flatte que jamais le modèle d'un portrait aussi vil n'auroit été dangereux pour moi.

MADAME MURER, *avec impatience.*

Mais c'est que le comte n'est point du tout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il, dans le feu de la première jeunesse, un peu trop négligé de faire parler avantageusement de ses mœurs ; mais....

LE BARON.

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui jusqu'à présent a méprisé la censure publique sur le point le plus important ?

MADAME MURER.

Quel garant? Tout ce qui inspire la confiance, cimente l'estime et augmente la bonne opinion; la franchise de son caractère qui le rend supérieur au déguisement, même dans ce qui lui est contraire; la noblesse de ses procédés avec ses inférieurs; sa générosité pour ses domestiques, et la bonté de son cœur qui le porte à soulager tous les malheureux.

EUGÉNIE, *avec amour.*

Ce n'est pas un ennemi de la vertu, je vous assure, mon père.

LE BARON.

Voilà comme on érige tout en vertus dans ceux qu'on veut défendre. Il est humain, il est grand, généreux, obligeant : tout cela n'est-il pas bien méritoire? Amenez-moi quelqu'un pour qui ces choses-là ne soient pas un plaisir? Et qu'en voulez-vous conclure?

MADAME MURER.

Qu'un homme aussi noble, aussi bienfaisant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuste et cruel uniquement pour l'objet de son amour.

LE BARON, *adouci.*

Je le voudrois, mais...

EUGÉNIE.

Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON, *plus doucement.*

Mon enfant, l'âme d'un libertin est inexpli-

cable ; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaisanteries du capitaine sur sa dernière aventure n'avoient pas rapport à des temps antérieurs à son mariage avec toi.

MADAME MURER.

C'est où je vous attendois. Tout cet amer badinage a porté sur votre fille, dont l'union mystérieuse a donné jour à mille fausses conjectures ; mais, quand vous saurez qu'il l'adore....

LE BARON, *haussant les épaules.*

Il l'adore : c'est encore un de leurs termes, *adorer*. Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes gens aiment leurs femmes ; ceux qui les trompent les adorent : mais les femmes veulent être adorées.

MADAME MURER.

Vous penserez différemment, lorsque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union....

LE BARON.

Comment ?

MADAME MURER, *du ton de quelqu'un qui croit en dire assez.*

Lorsqu'avant peu....

LE BARON, *à sa fille.*

Bon ! est-ce qu'elle dit vrai ?

EUGÉNIE, *fléchissant le genou.*

Ah ! mon père, comblez par votre bénédiction le bonheur de votre fille.

LE BARON, *la relevant avec tendresse.*

Réellement ? Eh bien !... eh bien !... eh bien !

mon enfant, puisque c'est ainsi, j'approuve tout. *(A part.)* Aussi bien est-ce un mal sans remède.

EUGÉNIE.

De quel poids mon cœur est soulagé !

MADAME MURER, *avec joie.*

Milady, embrassez votre père.

LE BARON, *baisant Eugénie.*

Laisse-là milady ; sois toujours mon Eugénie.

EUGÉNIE, *avec feu.*

Toute la vie, mon père. *(Par exclamation.)* Ah ! milord, quel heureux jour pour nous !

LE BARON, *du ton d'un homme que ce mot de milord ramène à d'autres idées.*

Mais dites-moi donc un peu, vous autres : puisqu'elle est la femme de ce milord, que diable veulent-ils dire avec cet autre mariage ? car aussi on n'y comprend rien.

MADAME MURER.

Il vous l'a dit tantôt. Discours de valets, bruits populaires.

EUGÉNIE.

J'en ai été troublée malgré moi.

LE BARON.

C'est que cela n'est pas net, au moins.

MADAME MURER.

Drink est son homme de confiance, il n'y a qu'à l'interroger vous-même.

(Elle sonne.)

SCÈNE VII.

(Cette scène marche rapidement.)

LE BARON, MADAME MURER, DRINK, EUGÉNIE.

LE BARON.

Vous avez raison, je le saurai bientôt.... *(Saisissant Drink au collet.)* Viens ici, fripon; dis-moi tout ce que tu sais du mariage.

DRINK *regarde autour de lui d'un air embarrassé.*

Du mariage! Est-ce qu'on auroit appris.... Oh! maudit intendant!...

LE BARON, *vivement.*

Cet intendant! Parleras-tu?... Faut-il?...

DRINK, *effrayé.*

Non, non, monsieur.... Il n'est pas besoin que vous vous fâchiez pour cela. C'est le mariage que vous demandez?

LE BARON.

Oui.

DRINK, *à part.*

Il faut mentir ici. *(Haut.)* Il est véritable, le mariage.

LE BARON.

Véritable! Eh bien, ma sœur?

MADAME MURER.

Il vous ment.

DRINK.

Je ne mens pas, monsieur.

LE BARON, *avec violence.*

Tu ne mens pas, misérable ?

DRINK, *à part.*

Allons, tout est découvert ; quelqu'autre lettre sera venue.

LE BARON.

Raconte-moi le fait, je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK.

Monsieur..... puisque vous le savez aussi bien que moi....

LE BARON.

Traître !

MADAME MURER, *retenant le baron.*

Mon frère !

LE BARON.

Qu'il laisse son verbiage, et qu'il avoue.

DRINK, *cherchant et tirant une lettre de sa poche.*

Puisqu'il n'y a plus moyen de dissimuler..... Voici une lettre de M. Williams, l'intendant de milord.

LE BARON, *lui arrachant la lettre.*

Pour qui ?

DRINK.

Elle est adressée à madame.

MADAME MURER.

A moi ? D'où me vient cette préférence ? Et quel rapport cet intendant....

DRINK, *surpris.*

Comment, quel rapport? C'est le même qui a fait le mariage....

MADAME MURER, *prenant la lettre du baron.*

D'honneur, si j'y entends quelque chose. Elle est décachetée.

LE BARON.

Mais apprends-moi comment il peut penser à se marier étant l'époux de ma fille?

DRINK, *tout-à-fait troublé.*

Quoi, monsieur? c'est du nouveau mariage que vous parlez?

LE BARON.

Et duquel donc?

MADAME MURER, *après avoir lu.*

Ah le scélérat! (*Elle porte les mains à son visage qu'elle couvre de la lettre chiffonée.*)

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est?

DRINK.

Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter l'Angleterre.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER, *avec horreur.*

Il nous a trompés indignement! Ma nièce n'est pas sa femme.

EUGÉNIE, *les bras levés.*

Dieu tout-puissant! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

MADAME MURER.

Son intendant a servi de ministre, et toute la race infernale de complices.

LE BARON, *frappant du pied.*

Rage! fureur! ô femmes, qu'avez-vous fait?

MADAME MURER, *effrayée.*

Mon frère, par pitié, suspendez vos reproches. Ne voyez-vous pas l'état où elle est?

EUGÉNIE, *se relevant.*

Non, ne l'arrêtez pas: je n'ai plus rien à craindre que de vivre... Mon père, j'implore votre colère...

LE BARON, *hors de lui.*

Et tu l'as méritée.... Sexe perfide! femme à jamais le trouble et le déshonneur des familles. Noyez-vous maintenant dans des larmes inutiles... Avez-vous cru vous soustraire à mon obéissance? avez-vous cru violer impunément le plus saint des devoirs?... Tu l'as osé; toutes tes démarches se sont trouvées fausses; tu as été séduite, trompée,

déshonorée ; et le ciel t'en punit par l'abandon de ton père et sa malédiction.

EUGÉNIE, *s'élançant vers le baron, et le retenant à bras le corps.*

Ah! mon père, ayez pitié de mon désespoir; révoquez l'épouvantable arrêt que vous venez de prononcer.

LE BARON, *attendri, la repousse doucement.*

Otez-vous de mes yeux : vous m'avez rendu le plus misérable des hommes.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *courant dans les bras de sa tante.*

Ah! madame, m'abandonnerez-vous aussi?

MADAME MURER.

Non, mon enfant; écoutez-moi

EUGÉNIE.

Ah! ma tante, venez, secondez-moi : courons nous jeter aux pieds de mon père, implorons ses bontés, et sortons tous d'une odieuse maison....

MADAME MURER.

Ce n'est pas mon avis : il faut y rester, au contraire, et écrire au comte que vous l'attendez ici ce soir.

EUGÉNIE, *avec horreur.*

Lui!... moi!... vous me faites frémir.

MADAME MURER.

Il le faut. Il viendra, vous l'accablerez de reproches, j'y joindrai les miens ; il apprendra que votre père veut implorer le secours des lois : la crainte ou le repentir peut le ramener.

EUGÉNIE, *outrée.*

Et je serois assez lâche, après son indignité!... Je devrois respecter un jour celui que je ne peux plus estimer! J'irois aux pieds des autels jurer la fidélité au parjure, la soumission à l'homme sans foi, et une tendresse éternelle au perfide qui m'a sacrifiée! Plutôt mourir mille fois!

MADAME MURER, *fermement.*

Prenez garde, miss, qu'ici l'opprobre seroit le fruit du découragement.

EUGÉNIE, *au désespoir.*

L'opprobre! m'en reste-t-il encore à redouter? Dégradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie sous la malédiction de mon père, en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE X.

MADAME MURER, *seule, la regardant aller.*

Elle me quitte et n'écrit pas. (*Elle se promène.*) Un père en fureur, qui ne connoît plus rien; une fille au désespoir, qui n'écoute personne; un amant scélérat qui comble la mesure..... Quelle

horrible situation! (*Elle rêve un moment.*) Vengeance, soutiens mon courage! Je vais écrire moi-même au comte : s'il vient... Traître, tu paieras cher les peines que tu nous causes!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

JEU D'ENTRACTE.

Un domestique entre, range le salon, éteint le lustre et les bougies de l'appartement. On entend une sonnette de l'intérieur : il écoute, et indique par son geste que c'est madame Murer qui sonne. Il y court. Un moment après il repasse avec un bougeoir allumé, et sort par la porte du vestibule ; il rentre sans lumière suivi de plusieurs domestiques auxquels il parle bas, et ils passent tous à petit bruit chez madame Murer, qui est alors censée leur donner ses ordres. Les valets repassent dans le salon, courent dehors par le vestibule, et rentrent chez madame Murer par le même salon armés de couteaux de chasse, d'épées et de flambeaux non allumés. Un moment après, Robert entre par le vestibule une lettre à la main, un bougeoir dans l'autre ; comme c'est la réponse du comte de Clarendon qu'il rapporte, il se presse de passer chez madame Murer pour la lui remettre. Il y a ici un petit intervalle de temps sans mouvement, et le quatrième acte commence.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MADAME MURER; ROBERT, *portant un bougeoir, rallume les bougies qui ont été éteintes sur la table pendant l'entracte : le salon est obscur.*

MADAME MURER, *tenant un billet, et en marchant, se parle à elle-même.*

Il viendra. (*Au laquais.*) Vous avez été bien longtemps?

ROBERT.

Il n'étoit pas rentré : j'ai attendu. Et puis c'est un tapage dans l'hôtel; il se marie demain; tout est sens-dessus-dessous : on ne savoit où prendre de l'encre et du papier.

MADAME MURER, *à part.*

Il viendra.... Écoute, Robert, fais exactement ce que je vais t'ordonner. Va dans le jardin, tout auprès de la petite porte; tiens toi là sans remuer, et quand tu entendras le bruit d'une clef dans la serrure, viens vite ici m'en donner avis.

ROBERT.

Il doit donc entrer par là?

MADAME MURER.

Faites ce qu'on vous dit.

(*Robert sort par la porte du jardin.*)

MADAME MURER, *avec effroi.*

Il vous tuera.

LE BARON.

Il me tuera! Eh bien! je n'aurai pas survécu à mon déshonneur.

SCÈNE IV.

MADAME MURER, *seule.*

VA, vieillard indocile, je saurai me passer de toi. J'ai fait le mal, c'est à moi à le réparer.

SCÈNE V.

MADAME MURER, ROBERT.

ROBERT, *accourant.*

MADAME, j'ai entendu essayer une clef à la serrure; je suis accouru de toutes mes forces.

MADAME MURER.

Rentrons vite. Je vais prendre ma nièce chez elle. Éteignez, éteignez.

(Le laquais éteint les bougies. Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, SIR CHARLES.

(Le comte est en frac, le chapeau sur la tête et l'épée au fourreau dans une main; de l'autre il conduit sir Charles qui a son épée nue sous le bras. Le salon est obscur.)

LE COMTE.

Vous êtes ici en sûreté, monsieur; cette maison est à moi, quoique j'aie usé de mystère en y entrant.... Mais, n'êtes-vous pas blessé?

SIR CHARLES.

Je n'ai qu'un coup à mon habit; mais apprenez-moi de grâce, monsieur, à qui j'ai obligation de la vie. Sans votre heureuse rencontre, sans votre généreux courage, j'aurois infailliblement succombé; ces quatre coquins en vouloient à mes jours.

LE COMTE.

Ce service n'est rien, vous eussiez sûrement fait la même chose en pareil cas : on m'appelle le comte de Clarendon.

SIR CHARLES, *vivement.*

Quoi! c'est le comte de Clarendon.... J'étois destiné à vous tout devoir, milord, et à tenir de vous l'honneur et la vie.

LE COMTE.

Comment, serois-je assez heureux?....

SIR CHARLES.

Je vous suis adressé de Dublin.

LE COMTE.

Vous êtes le chevalier Champley pour qui ma sœur et ma cousine m'ont écrit d'Irlande des lettres si pressantes, et que j'ai trouvé sur la liste des visites à ma porte?

SIR CHARLES.

C'est moi-même. Depuis cinq jours je m'y suis présenté tous les soirs. Aujourd'hui vous veniez de sortir à pied; l'on m'a indiqué votre route, j'ai couru, et j'étois prêt à vous rejoindre lorsqu'ils m'ont attaqué; c'est la deuxième fois depuis mon arrivée; mais ce soir, sans vous, milord....

LE COMTE.

Je suis enchanté de cette rencontre; le bien que ces dames m'écrivent de vous....

SIR CHARLES.

Je me suis annoncé sous le nom de Champley, quoique ce ne soit pas le mien.

LE COMTE.

Ma sœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiser ici.

SIR CHARLES.

Contre mon colonel. Il me poursuit; mais vous jugez, à ce qui m'arrive, quel homme est cet adversaire.

LE COMTE.

Cela est horrible! nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit, crainte d'ac-

cident : je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve pourtant un singulier embarras à votre sujet.

SIR CHARLES.

Ordonnez de moi, je vous prie.

LE COMTE.

La circonstance m'oblige à vous faire un aveu. Je suis attendu dans cette maison pour une explication secrette : j'y venois à pied, lorsque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES, *souriant.*

Ne perdez pas avec moi un temps précieux.

LE COMTE.

Non : ce n'est pas ce que vous pensez sûrement. Mais vous savez que les mariages d'intérêt rompent souvent des liaisons agréables : c'est précisément mon histoire. Une fille charmante qui s'est donnée à moi, et que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec sa famille ; elle a eu vent de mon mariage, on m'a écrit ce soir ; je viens..... assez embarrassé, je l'avoue.

SIR CHARLES.

C'est une grisette, sans doute?

LE COMTE.

Ah! rien moins ; voilà ce qui m'afflige et qui m'embarrrase. J'ai même un soupçon que ceci pourra bien avoir un jour des suites.... Il y a un frère... Mais je crois entendre le signal convenu. Souffrez que je vous laisse un moment au jardin :

vous voyez jusqu'où va déja ma confiance en votre amitié. *(Le comte le mène au jardin, revient et ferme la porte après lui.)*

SCÈNE VII.

MADAME MURER, EUGÉNIE; LE COMTE *a posé son épée sur le fauteuil le plus près de la porte;* BETSY *tient une lumière, elle rallume les bougies sur la table, et se retire ensuite.*

MADAME MURER, *attirant Eugénie à elle.*

C'EST trop résister, Eugénie, je le veux absolument.

LE COMTE, *d'un air empressé.*

J'arrive l'effroi dans l'âme. Un billet que j'ai reçu ce soir m'a glacé le sang, et les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie.

MADAME MURER, *fièrement.*

Ce n'est pas votre exactitude qu'il faut défendre.

LE COMTE.

Quel sombre accueil! A quoi dois-je l'attribuer?

MADAME MURER, *indignée.*

Descendez dans votre cœur.

LE COMTE.

Que dites-vous? ces vains bruits d'un mariage auroient-ils opéré?

EUGÉNIE, *vivement, à elle.*

Affreuse dissimulation!

MADAME MURER, *lui fermant la bouche de sa main.*

N'épuisez pas le reste de vos forces, ma chère nièce. (*Au comte.*) Ainsi tout ce qu'on rapporte à ce sujet n'est donc qu'un faux bruit? (*Eugénie s'assied et couvre son visage de son mouchoir.*)

LE COMTE, *moins ferme.*

Daignez revenir sur le passé, et jugez vous-même : comment se pourroit-il?....

MADAME MURER, *l'examinant.*

Vous vous troublez...

LE COMTE, *troublé.*

Si je ne suis pas cru, j'aurai pour moi... J'invoquerai les bontés de ma chère Eugénie.

MADAME MURER, *froidement.*

Pourquoi n'osez-vous l'appeler votre femme?

EUGÉNIE, *outrée, à elle-même.*

Qui m'auroit dit que mon indignation pût s'accroître encore!

LE COMTE, *absolument déconcerté.*

En vérité, madame, je ne conçois rien à ces étranges discours.

MADAME MURER, *avec fureur.*

Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices : démens celui de ta conscience, qui imprime sur ton front la difformité du crime confondu : lis. (*Elle lui donne la lettre de Williams. Le comte la lit. Madame Murer le regarde vec attention pendant qu'il lit.*)

LE COMTE, *après avoir lu, dit à pa*

Tout est connu.

MADAME MURER.

Il reste anéanti.

LE COMTE, *hésitant.*

Je le suis en effet, et je dois m'accuser toutes les apparences me condamnent. Ou coupable. La frayeur de vous perdre, et l d'un oncle trop puissant, m'ont fait com faute de m'assurer de vous par des voi times ; mais je jure de tout réparer.

MADAME MURER, *à part.*

Et plus tôt que tu ne crois.

LE COMTE, *plus vite.*

Vous fûtes outragée, sans doute, Eugé votre vertu en est-elle moins pure? a- souffrir un instant de mon injustice? Un secret met votre honneur à couvert; et daignez accepter ma main, à qui aurai-je qu'à moi? L'amant et l'époux ne se conf ils pas aux yeux de mon Eugénie? Ah! ment d'un jour, une fois pardonné, sera s bonheur inaltérable.

EUGÉNIE, *se levant et le regardant avec*

O le plus faux des hommes, fuis loin J'ai en horreur tes justifications. Va j pieds d'une autre femme des sentiments c connus jamais. Je ne veux t'appartenir titre : je sais mourir. (*Elle entre dans sa c*

MADAME MURER, *au comte, en entrant après elle et emportant la lumière.*

L'abandonnerez-vous en cet état affreux?

LE COMTE, *avec chaleur.*

Non, je la suis.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul.*

Elle se croit déshonorée, il suffit; elle est à moi, elle sera à moi. Ah! qu'ai-je fait? Pour l'abandonner, il ne falloit pas la revoir.

SCÈNE IX.

LE COMTE, SIR CHARLES, *rentrant.*

SIR CHARLES, *dans l'obscurité.*

Milord?

LE COMTE.

Est-ce vous, chevalier Campley?

SIR CHARLES.

C'est moi.

LE COMTE.

Pardon : encore un moment, et nous sortons ensemble. (*Il veut entrer chez Eugénie.*)

SIR CHARLES, *l'arrêtant par le bras.*

Mais ne craignez-vous rien, milord? Pour une heure aussi avancée, je vois bien du monde sur pied.

LE COMTE, *n'écoutant point.*

Ce sont des valets : je vous rejoins.

SCÈNE XV.

LE BARON, SIR CHARLES.

(Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin)

LE BARON, *reconnoissant sir Charles.*

Mon fils!

SIR CHARLES.

O ciel! mon père!

LE BARON.

Par quel bonheur es-tu chez moi à cette heure?

SIR CHARLES.

Chez vous? Et quel est donc cet appartement? (*Montrant celui où il a vu entrer le comte.*)

LE BARON.

C'est celui de ta sœur.

SIR CHARLES, *avec un mouvement terrible.*

Ah, grands dieux! quelle indignité!

SCÈNE XVI.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS.

MADAME MURER, *accourant au bruit, et s'écriant d'étonnement.*

Sir Charles!... C'est le ciel qui nous l'envoie.

SIR CHARLES, *au désespoir.*

Affreux évènement! Je n'ai plus que le choix d'être ingrat ou déshonoré.

MADAME MURER.

Il va sortir.

SIR CHARLES, *troublé.*

Ma sœur! mon libérateur! Je suis épouvanté de ma situation.

MADAME MURER.

Osez-vous balancer?

SIR CHARLES, *les dents serrées.*

Balancer?... Non, je suis décidé.

MADAME MURER, *aux valets.*

Approchez tous.

SCÈNE XVII.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS, BETSY, LE COMTE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *au bruit, ouvre sa porte, et retenant le comte, dit :*

Ils sont armés! O dieux! ne sortez pas.

LE COMTE, *la repoussant.*

Je suis trahi. (*A sir Charles.*) Mon ami, donnez-moi mon épée.

(*Sir Charles, qui tient toujours son épée nue, court se saisir de celle du comte.*)

Presque en même temps.

EUGÉNIE, *effrayée.*

C'est mon frère!

LE COMTE.

Son frère!

SIR CHARLES, *furieux.*

Oui, son frère!

LE COMTE, *à Eugénie avec mépris.*

Ainsi donc vous m'attiriez dans un piège abominable!

EUGÉNIE, *troublée.*

Il m'accuse!

LE COMTE.

Votre colère, vos dédains n'étoient qu'une feinte pour leur donner le loisir de me surprendre.

EUGÉNIE, *tombant mourante sur un fauteuil, Betsy la soutient.*

Voilà le dernier malheur.

MADAME MURER, *au comte.*

Tous ces discours sont inutiles : il faut l'épouser sur-le-champ, ou périr.

LE COMTE, *avec indignation.*

Je céderois au vil motif de la crainte? Ma main seroit le fruit d'une basse capitulation?... Jamais.

MADAME MURER.

Qu'as-tu donc promis tout-à-l'heure?

LE COMTE, *sur le même ton.*

Je rendois hommage à la vertu malheureuse : sa douleur étoit plus forte qu'un million de bras armés. Elle amollissoit mon cœur, elle alloit triompher; mais je méprise des assassins.

LE BARON.

M'as-tu cru capable de l'être? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges?

MADAME MURER, *fortement aux valets.*

Saisissez-le.

SIR CHARLES, *se jetant entre le comte et les valets.*

Arrêtez.

MADAME MURER, *plus fort.*

Saissisez-le, vous dis-je.

SIR CHARLES, *d'une voix et d'un geste terribles.*

Le premier qui fait un pas....

LE BARON, *aux valets.*

Laissez faire mon fils.

(Madame Murer va se jeter sur un fauteuil en croisant ses mains sur son front comme une personne au désespoir.)

SIR CHARLES, *au comte, du ton d'un homme qui contient une grande colère.*

Ma présence vous rend ici, milord, ce que vous avez fait pour moi : nous sommes quittes. Les moyens qu'on emploie contre vous sont indignes de gens de notre état. Voilà votre épée. *(Il la lui présente.)* C'est désormais contre moi seul que vous en ferez usage. Vous êtes libre, milord, sortez; je vais assurer votre retraite : nous nous verrons demain.

LE COMTE, *étonné, regardant Eugénie et sir Charles tour à tour, dit à plusieurs reprises.*

Monsieur, je... j'y compte... je vous attendrai chez moi.

(Il regarde de nouveau Eugénie en soupirant comme un homme désolé. Il sort par la porte du jardin; le baron retient les valets, et lui livre le passage.)

EUGÉNIE, *cherchant à le retenir.*

Arrêtez.... Quel fruit attendez-vous?....

SIR CHARLES, *avec fermeté.*

Ma sœur, quand on n'a plus le choix des moyens, il faut se faire une vertu de la nécessité.

EUGÉNIE, *d'une voix altérée.*

Vous parlez de vertu, et vous allez égorger votre semblable!

SIR CHARLES, *indigné.*

Mon semblable! un monstre!

EUGÉNIE.

Il vous a sauvé la vie.

SIR CHARLES, *fièrement.*

Je ne lui dois plus rien.

EUGÉNIE, *éperdue.*

Grand Dieu! sauvez-moi de mon désespoir..... Mon frère... au nom de la tendresse, et surtout au nom du malheur qui m'accable.... Serois-je moins infortunée, moins perdue quand le nom d'un parjure... quand son souvenir sera effacé sur la terre? (*Plus fort.*) Et si votre présomption se trouvoit punie par le fer de votre ennemi, quel coup affreux pour un père! Vous, l'appui de sa vieillesse, vous allez mettre au hasard cette vie dont il a tant besoin!.... (*d'une voix brisée*) pour une malheureuse fille, que tous vos efforts ne peuvent plus sauver. Je vais mourir.

(*Madame Murer se jette sur un siège contre la table et appuie sa tête dessus.*)

SIR CHARLES, *avec feu.*

Tu vivras.... pour jouir de ta vengeance.

EUGÉNIE, *désespérée, du ton le plus violent.*

Non, je n'en suis pas digne. En faut-il des preuves? Ah! je me méprise trop pour les dissimuler. Tout perfide qu'il est, mon cœur se révolte encore pour lui : je sens que je l'aime malgré moi. Je sens que, si j'ai le courage de le mépriser vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je détesterai votre victoire; vous me deviendrez odieux; mes reproches insensés vous poursuivront partout : je vous accuserai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES, *en colère.*

L'honneur outragé s'indigne de tes discours, et méprise tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGÉNIE, *égarée.*

Ah! barbare! arrêtez... Quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir?

(*Madame Murer la retient; sir Charles sort.*)

SCÈNE III.

EUGÉNIE, MADAME MURER, BETSY.

EUGÉNIE, *continuant, avec égarement.*

Le spectacle de son épée sanglante arrachée du sein de mon époux... (*D'un ton étouffé.*) Mon époux! quel nom j'ai prononcé! Mes yeux se troublent... les sanglots me suffoquent... (*Madame Murer et Betsy l'asseyent.*)

MADAME MURER.

Modérez l'excès de votre affliction.

EUGÉNIE, *pleurant amèrement.*

Non; l'on ne connoîtra jamais la moitié de mes tourments. L'insensé qu'il est! s'il savoit quel cœur il a déchiré!

MADAME MURER, *pleurant aussi.*

Consolez-vous, ma chère fille, l'horrible histoire sera ensevelie dans un profond secret. Espérez, mon enfant

EUGÉNIE, *hors d'elle-même.*

Non, je n'espérerai plus; je suis lasse de courir au devant du malheur. Eh! plût à Dieu que je fusse entrée dans la tombe le jour qu'au mépris du respect de mon père, je me rendis à vos instances! Votre cruelle tendresse a creusé l'abîme où l'on m'a entraînée.

MADAME MURER, *avec saisissement.*

Quoi!... vous aussi, miss!...

EUGÉNIE, *troublée.*

Je m'égare..... Ah! pardon, madame; oubliez une malheureuse... (*D'une voix ténébreuse.*) Où donc est sir Charles?.... Il ne m'a pas entendue.... Le sang va couler.... Mon frère ou son ennemi percé de coups....

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, MADAME MURER, BETSY, LE BARON *entrant.*

EUGÉNIE, *lui criant avec désespoir.*

MON père, vous l'avez laissé sortir?

LE BARON, *pénétré.*

Crois-tu mon cœur moins déchiré que le tien? N'augmente pas mes peines, lorsque le courage de ton frère va tout réparer, (*à part*) ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGÉNIE, *au désespoir, avec feu.*

Pouvez-vous l'espérer, mon père? La vengeance de sa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à son tour? Nos parents, aussi fiers que les siens, laisseront-ils cette mort impunie? Quel est donc le terme où le carnage devra s'arrêter? Est-ce quand le sang des deux maisons sera tout-à-fait épuisé?

LE BARON, *en colère.*

Imprudente! Un cœur aussi crédule, avec autant de moyens de t'en garantir! (*Betsy sort par le vestibule.*)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES *sans épée.*

LE BARON, *apercervant sir Charles.*

Mon fils!...

MADAME MURER.

Sitôt de retour!

LE BARON.

Sommes-nous vengés?

SIR CHARLES, *d'un air consterné.*

O mon père! vous voyez un malheureux..... A deux pas d'ici, j'ai trouvé le comte; il a voulu me parler; sans l'écouter, je l'ai forcé de se défendre; mais, lorsque je le chargeois le plus vigoureusement.... ô rage!.... mon épée rompue....

LE BARON.

Eh bien, mon fils?

SIR CHARLES.

Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le comte; je ne regarde point cette affaire comme terminée; j'approuve votre ressentiment; je connois, comme vous, les lois de l'honneur; nous nous verrons dans peu... Il est parti...

MADAME MURER.

Pour aller terminer son mariage; voilà ce que j'avois prévu.

SIR CHARLES, *d'un ton désespéré.*

Je suis prêt à m'arracher la vie. Ma sœur! ma

chère Eugénie! je t'avois promis un défenseur, le sort a trompé mon attente.

EUGÉNIE, *assise, d'un ton mourant.*

Le ciel a pris pitié de mes larmes; il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine.... O mon père!... ô mon frère! serez-vous plus inflexibles que lui. La douleur qui me tue va laver la tache que j'ai imprimée sur toute ma famille. (*Ici sa voix baisse par degrés.*) Mais ce sacrifice lui suffit; j'étois seule coupable, et le juste ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur, le désespoir et la mort. (*Elle tombe épuisée, madame Murer la reçoit dans ses bras.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, SIR CHARLES, MADAME MURER; EUGÉNIE, *les yeux fermés, renversée sur le fauteuil;* BETSY.

BETSY, *accourant.*

On frappe à coups redoublés.

MADAME MURER.

A l'heure qu'il est.... si matin.... courez. Qu'on n'ouvre pas.

(*Betsy sort.*)

LE COMTE, *avec feu.*

Non jamais. Écoutez-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous, et d'admiration pour un si noble ennemi, (*Il montre sir Charles, en se levant*) j'ai couru me jeter aux pieds de mon oncle et lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevoit au dessus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur; il a lu l'acte faux qui atteste mon crime et votre vertu. Mon désespoir et mes larmes l'ont fait consentir à mon union avec vous; il seroit venu lui-même ici vous l'annoncer : mais, le dirai-je? il a craint que je ne pusse jamais obtenir mon pardon. Prononcez, Eugénie, décidez de mon sort.

EUGÉNIE, *d'une voix foible, lente et coupée.*

C'est vous!... J'ai recueilli le peu de forces qui me restent, pour vous répondre... ne m'interrompez point... je rends grâce à la générosité de milord duc.... je vous crois même sincère en ce moment... mais l'état humiliant dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger.... l'opprobre dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir, ont rompu tous les liens...

LE COMTE, *vivement.*

N'achevez pas. Je puis vous être odieux, mais vous m'appartenez; mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre...

EUGÉNIE, *douloureusement.*

Malheureux!... qu'osez-vous rappeler?

LE COMTE, *vivement.*

Non, non. L'excès de la douleur seul a porté le trouble dans ses esprits.

MADAME MURER, *pleurant.*

Hélas! nous n'espérons plus rien. (*Betsy est debout derrière le fauteuil de sa maîtresse, et s'essuie les yeux avec son tablier.*)

LE COMTE, *effrayé.*

Craindriez-vous pour elle? Ah! laissez-moi me flatter que je ne suis pas si coupable. (*D'un ton plus doux.*) Eugénie! chère épouse! Cette voix, qui avoit tant d'empire sur ton cœur, ne peut-elle plus rien sur toi? (*Il lui prend la main.*)

EUGÉNIE, *rappelée à elle par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en silence, fait un mouvement d'horreur en voyant le comte, se retourne et dit:*

Dieux!.... j'ai cru le voir...

LE COMTE, *se remettant à ses pieds.*

Oui, c'est moi.

EUGÉNIE, *dans les bras de sa tante, dit en frissonnant, sans regarder:*

C'est lui!...

LE COMTE.

L'ambition m'égaroit, l'honneur et l'amour me ramènent à vos pieds... nos beaux jours ne sont pas finis.

EUGÉNIE, *les yeux fermés et levant les bras.*

Qu'on me laisse... qu'on me laisse...

LE COMTE, *avec feu.*

Non jamais. Écoutez-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous, et d'admiration pour un si noble ennemi, (*Il montre sir Charles, en se levant*) j'ai couru me jeter aux pieds de mon oncle et lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevoit au dessus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur; il a lu l'acte faux qui atteste mon crime et votre vertu. Mon désespoir et mes larmes l'ont fait consentir à mon union avec vous; il seroit venu lui-même ici vous l'annoncer : mais, le dirai-je? il a craint que je ne pusse jamais obtenir mon pardon. Prononcez, Eugénie, décidez de mon sort.

EUGÉNIE, *d'une voix foible, lente et coupée.*

C'est vous!... J'ai recueilli le peu de forces qui me restent, pour vous répondre... ne m'interrompez point... je rends grâce à la générosité de milord duc.... je vous crois même sincère en ce moment... mais l'état humiliant dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger.... l'opprobre dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir, ont rompu tous les liens...

LE COMTE, *vivement.*

N'achevez pas. Je puis vous être odieux, mais vous m'appartenez; mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre...

EUGÉNIE, *douloureusement.*

Malheureux!... qu'osez-vous rappeler?

LE COMTE, *avec feu.*

J'oserai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits, je rappellerai mes crimes pour m'en faire des titres. Oui, vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez, mon repentir, tout vous enchaîne et vous ôte la liberté de refuser ma main; vous n'avez plus le choix de votre place, elle est fixée au milieu de ma famille. Interrogez l'honneur, consultez vos parents; ayez la noble fierté de sentir ce que vous vous devez.

LE BARON, *au comte.*

Ce qu'elle se doit, est de refuser l'offre que vous lui faites : je ne suis pas insensible à votre procédé; mais j'aime mieux la consoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon estime.

LE COMTE, *pénétré.*

Laissez-vous toucher, Eugénie; je ne survivrois pas à des refus obstinés.

EUGÉNIE *veut se lever pour sortir, sa foiblesse la fait retomber assise.*

Cessez de me tourmenter par de vaines instances; le parti que j'ai pris est inébranlable : j'ai le monde en horreur.

LE COMTE, *regardant autour de lui, s'adresse enfin à madame Murer.*

Madame, je n'espère plus qu'en vous.

MADAME MURER, *fièrement.*

Je consens qu'elle vous pardonne, si vous pouvez vous pardonner à vous-même.

LE COMTE, *d'une voix forte et d'un ton de dignité.*

Vous avez raison, celui qui s'est rendu si criminel est à jamais indigne de partager son sort. Vous n'ajouterez rien dont je ne sois pénétré d'avance... (*A Eugénie, avec plus de chaleur.*) Mais; cruelle! quand le ciel et la terre déposent contre mon indignité, aucun murmure ne se fait-il entendre dans ton sein? et l'être infortuné qui te devra bientôt le jour, n'a-t-il pas des droits plus sacrés que ta résolution? C'est pour lui que j'élève une voix coupable; lui raviras-tu, par une double cruauté, l'état qui lui est dû? et l'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature? (*En s'adressant à tous.*) Barbares! si vous ne vous rendez pas à ces raisons, vous êtes tous, s'il se peut, plus inhumains, plus féroces que le monstre qui a pu outrager sa vertu, et qui meurt de douleur à vos pieds. (*Il tombe aux genoux du baron.*) Mon père!

LE BARON, *le relevant, lui serre les mains, et après un moment de silence.*

Je vous la donne.

LE COMTE, *s'écriant.*

Eugénie!

LE BARON, *à Eugénie.*

Rendons-nous, ma fille; celui qui se repent de

bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

(Eugénie regarde son père, laisse tomber sa main dans celle du comte, et va parler. Le comte lui coupe la parole.)

LE COMTE, *par exclamation.*

Elle me pardonne!

EUGÉNIE, *après un soupir.*

Va, tu mérites de vaincre, ta grâce est dans mon sein; et le père d'un enfant si désiré ne peut jamais m'être odieux. Ah! mon frère! ah! ma tante! la vue du contentement que je fais naître en vous tous, me remplit de joie à mon tour. (*Madame Murer l'embrasse avec joie.*)

LE COMTE, *transporté.*

Eugénie me pardonne! ah! la mienne est extrême : cet évènement va nous rendre tous aussi heureux que vous êtes dignes de l'être, et que j'ai peu mérité de le devenir.

SIR CHARLES, *au comte.*

Généreux ami! que d'éloges nous vous devons!

LE COMTE.

Je rougirois de moi, si je n'avois aspiré qu'à les obtenir : le bonheur avec Eugénie, la paix avec moi-même, et l'estime des honnêtes gens; voilà le seul but auquel j'ose prétendre.

LE BARON, *avec joie.*

Mes enfants, chacun de vous a fait son devoir aujourd'hui : vous en recevez la récompense.

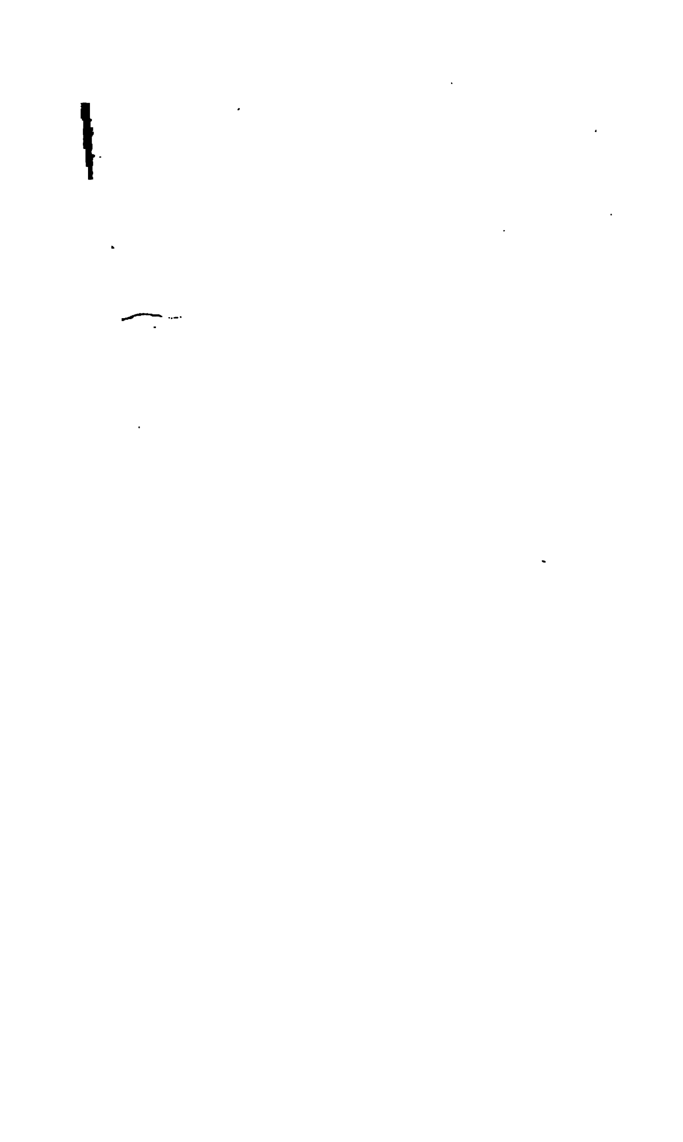
N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre, que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE, *baisant la main d'Eugénie avec enthousiasme.*

O ma chère Eugénie!...

(*Tous se rassemblent autour d'elle, et la toile tombe.*)

FIN D'EUGÉNIE.



L'AUTRE TARTUFE,

OU

LA MÈRE COUPABLE,

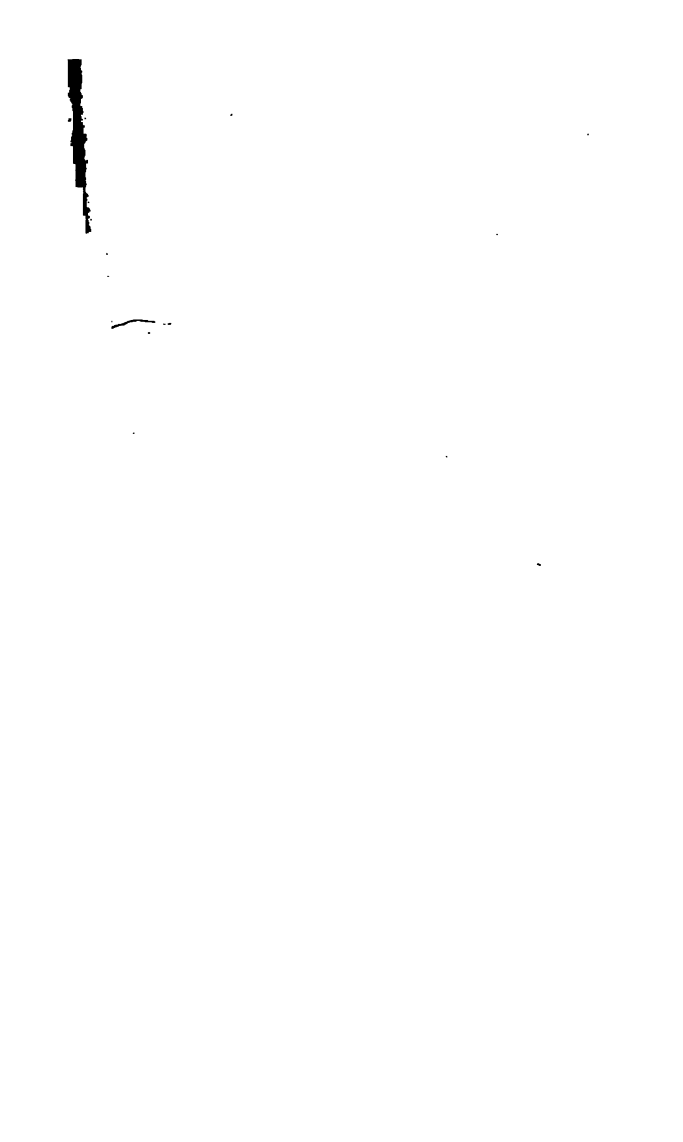
DRAME,

PAR CARON DE BEAUMARCHAIS,

Représenté, pour la première fois, au théâtre François, le 5 mai 1797.

On gagne assez dans les familles, quand on en expulse un méchant.

Dernière phrase de la pièce.



L'AUTRE TARTUFE,

OU

LA MÈRE COUPABLE,

DRAME,

PAR CARON DE BEAUMARCHAIS,

Représenté, pour la première fois, au théâtre François, le 5 mai 1797.

On gagne assez dans les familles, quand on en expulse un méchant.

Dernière phrase de la pièce.

PERSONNAGES.

Le comte Almaviva, grand seigneur espagnol, d'une fierté noble, et sans orgueil.

La comtesse Almaviva, très malheureuse, et d'une angélique piété.

Le chevalier Léon, leur fils; jeune homme épris de la liberté, comme toutes les âmes ardentes et neuves.

Florestine, pupille et filleule du comte Almaviva; jeune personne d'une grande sensibilité.

Monsieur Bégearss, Irlandois, major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire des ambassades du comte; homme très profond, et grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.

Figaro, valet-de-chambre, chirurgien et homme de confiance du comte; homme formé par l'expérience du monde et des évènements.

Suzanne, première cameriste de la comtesse, épouse de Figaro; excellente femme, attachée à sa maîtresse, et revenue des illusions du jeune âge.

Monsieur Fal, notaire du comte, homme exact et très honnête.

Guillaume, valet allemand de M. Bégearss; homme trop simple pour un tel maître.

Un clerc de notaire, personnage muet.

La scène est à Paris, dans l'hôtel occupé par la famille du comte, et se passe à la fin de 1790.

L'AUTRE TARTUFE,

OU

LA MÈRE COUPABLE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon fort orné.

SCÈNE I.

SUZANNE, *seule, tenant des fleurs obscures, dont elle fait un bouquet.*

Que madame s'éveille et sonne, mon triste ouvrage est achevé. *(Elle s'assied avec abandon.)* A peine il est neuf heures, et je me sens déjà d'une fatigue.... Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit toute entière. « Demain, Suzanne, au « point du jour, fais apporter beaucoup de fleurs, « et garnis-en mes cabinets. » — Au portier : — « Que, de la journée, il n'entre personne pour « moi.... Tu me formeras un bouquet de fleurs

viva... (Il faut bien lui donner son nom, puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle monseigneur....)

SUZANNE, *avec humeur.*

C'est beau! et madame sort sans livrée! nous avons l'air de tout le monde.

FIGARO.

Depuis, dis-je, qu'il a perdu, par une querelle de jeu, son libertin de fils aîné, tu sais comment tout a changé pour nous! comme l'humeur du comte est devenue sombre et terrible!

SUZANNE.

Tu n'es pas mal bourru non plus.

FIGARO.

Comme son autre fils paroît lui devenir odieux!

SUZANNE.

Que trop.

FIGARO.

Comme madame est malheureuse!

SUZANNE.

C'est un grand crime qu'il commet.

FIGARO.

Comme il redouble de tendresse pour sa pupille Florestine! comme il fait surtout des efforts pour dénaturer sa fortune!

SUZANNE.

Sais-tu, mon pauvre Figaro, que tu commences à radoter? Si je sais tout cela, qu'est-il besoin de me le dire?

FIGARO.

Encore faut-il bien s'expliquer pour s'assurer

que l'on s'entend. N'est-il pas avéré pour nous que cet astucieux Irlandois, le fléau de cette famille, après avoir chiffré, comme secrétaire, quelques ambassades auprès du comte, s'est emparé de leurs secrets à tous? que ce profond machinateur a su les entraîner, de l'indolente Espagne, en ce pays, remué de fond en comble, espérant y mieux profiter de la désunion où ils vivent, pour séparer le mari de la femme, épouser la pupille, et envahir les biens d'une maison qui se délâbre?

SUZANNE.

Enfin, moi, que puis-je à cela?

FIGARO.

Ne jamais le perdre de vue; me mettre au cours de ses démarches..

SUZANNE.

Mais je te rends tout ce qu'il dit.

FIGARO.

Oh! ce qu'il dit.... n'est que ce qu'il veut dire. Mais saisir, en parlant, les mots qui lui échappent, le moindre geste, un mouvement; c'est là qu'est le secret de l'âme! Il se trame ici quelque horreur. Il faut qu'il s'en croye assuré; car, je lui ai trouvé un air... plus faux, plus perfide et plus fat; cet air des sots de ce pays, triomphant avant le succès. Ne peux-tu être aussi perfide que lui? l'amadouer, le bercer d'espoir? quoi qu'il demande, ne pas le refuser?...

SUZANNE.

C'est beaucoup.

BÉGEARSS.

Vous me manquez, monsieur; je vais m'en plaindre à votre maître.

FIGARO, *raillant.*

Vous manquer, moi? c'est impossible.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BÉGEARSS, SUZANNE.

BÉGEARSS.

MON enfant, je n'en reviens point. Quel est donc le sujet de son emportement?

SUZANNE.

Il m'est venu chercher querelle; il m'a dit cent horreurs de vous. Il me défendoit de vous voir, de jamais oser vous parler. J'ai pris votre parti; la dispute s'est échauffée; elle a fini par un soufflet... Voilà le premier de sa vie; mais moi, je veux me séparer : vous l'avez vu....

BÉGEARSS.

Laissons cela..... Quelque léger nuage altéroit ma confiance en toi; mais ce débat l'a dissipé.

SUZANNE.

Sont-ce là vos consolations?

BÉGEARSS.

Va, c'est moi qui t'en vengerai; il est bien temps que je m'acquitte envers toi, ma pauvre Suzanne. Pour commencer, apprends un grand secret... Mais sommes-nous bien sûrs que la porte

est fermée? (*Suzanne y va voir. Il dit à part.*) Ah! si je puis avoir seulement trois minutes l'écrin au double fond que j'ai fait faire à la comtesse, où sont ces importantes lettres....

SUZANNE, *revenant.*

Eh bien! ce grand secret?

BÉGEARSS.

Sers ton ami, ton sort devient superbe.... J'épouse Florestine; c'est un point arrêté; son père le veut absolument.

SUZANNE.

Qui, son père?

BÉGEARSS, *en riant.*

Et d'où sors-tu donc? Règle certaine, mon enfant; lorsque telle orpheline arrive chez quelqu'un, comme pupille, ou bien comme filleule, elle est toujours la fille du mari. (*D'un ton sérieux.*) Bref, je puis l'épouser... si tu me la rends favorable.

SUZANNE

Oh! mais Léon en est très amoureux.

BÉGEARSS.

Leur fils? (*Froidement.*) Je l'en détacherai.

SUZANNE, *étonnée.*

Ah!... Elle aussi, elle est fort éprise.

BÉGEARSS.

De lui?...

SUZANNE.

Oui.

BÉGEARSS, *froidement.*

Je l'en guérirai.

SUZANNE, *plus surprise.*

Ah! ah!... Madame qui le sait, donne les mains à leur union.

BÉGEARSS, *froidement.*

Nous la ferons changer d'avis.

SUZANNE, *stupéfaite.*

Aussi?.... Mais Figaro, si je vois bien, est le confident du jeune homme.

BÉGEARSS.

C'est le moindre de mes soucis! Ne serois-tu pas aise d'en être délivrée?

SUZANNE.

S'il ne lui arrive aucun mal....

BÉGEARSS.

Fi donc! la seule idée flétrit l'austère probité. Mieux instruits sur leurs intérêts, ce sont eux-mêmes qui changeront d'avis.

SUZANNE, *incrédule.*

Si vous faites cela, monsieur....

BÉGEARSS, *appuyant.*

Je le ferai.... Tu sens que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement. (*L'air caressant.*) Je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

SUZANNE, *incrédule.*

Ah! si madame avoit voulu....

BÉGEARSS.

Je l'aurois consolée sans doute; mais elle a dédaigné mes vœux.... Suivant le plan que le comte a formé, la comtesse va au couvent.

SUZANNE, *vivement.*

Je ne me prête à rien contre elle.

BÉGEARSS.

Que diable, il la sert dans ses goûts! Je t'entends toujours dire : *Ah! c'est un ange sur la terre.*

SUZANNE, *en colère.*

Eh bien! faut-il la tourmenter?

BÉGEARSS, *riant.*

Non; mais du moins la rapprocher de ce ciel, la patrie des anges, dont elle est un moment tombée.... Et puisque, dans ces nouvelles et merveilleuses lois, le divorce s'est établi....

SUZANNE, *vivement.*

Il divorceroit?

BÉGEARSS.

S'il peut.

SUZANNE, *en colère.*

Ah! les scélérats d'hommes! quand on les étrangleroit tous....

BÉGEARSS, *riant.*

J'aime à croire que tu m'en exceptes.

SUZANNE.

Ma foi!... pas trop.

BÉGEARSS, *riant.*

J'adore ta franche colère : elle met à jour ton bon cœur. Quant à l'amoureux chevalier, il le destine à voyager... long-temps. — Le Figaro, homme expérimenté, sera son discret conducteur. (*Il lui*

prend la main.) Et voici ce qui nous concerne : le comte, Florestine et moi, habiterons le même hôtel, et la chère Suzanne à nous, chargée de toute la confiance, sera notre surintendant, commandera la domesticité, aura la grande main sur tout. Plus de mari, plus de soufflets, plus de brutal contradicteur, des jours filés d'or et de soie, et la vie la plus fortunée !...

SUZANNE.

A vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine.

BÉGEARSS, *caressant.*

A dire vrai, j'ai compté sur tes soins. Tu fus toujours une excellente femme. J'ai tout le reste dans ma main ; ce point seul est entre les tiennes. (*Vivement.*) Par exemple, aujourd'hui tu peux nous rendre un signalé service.... (*Suzanne l'examine.*) Je dis *un signalé,* par l'importance qu'il y met. (*Froidement.*) Car, ma foi, c'est bien peu de chose. Le comte auroit la fantaisie.... de donner à sa fille, en signant le contrat, une parure absolument semblable aux diamants de la comtesse. Il ne voudroit pas qu'on le sût.

SUZANNE, *surprise.*

Ah ! ah !...

BÉGEARSS.

Ce n'est pas trop mal vu. De beaux diamants terminent bien des choses. Peut-être il va te demander d'apporter l'écrin de sa femme, pour en confronter les dessins avec ceux de son joaillier...

SUZANNE.

Pourquoi, comme ceux de madame? C'est une idée assez bizarre.

BÉGEARSS.

Il prétend qu'ils soient aussi beaux... Tu sens, pour moi, combien c'étoit égal. Tiens, vois-tu? le voici qui vient.

SCÈNE V.

SUZANNE, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

Monsieur Bégearss, je vous cherchois.

BÉGEARSS.

Avant d'entrer chez vous, monsieur, je venois prévenir Suzanne, que vous aviez dessein de lui demander cet écrin...

SUZANNE.

Au moins, monseigneur, vous sentez...

LE COMTE.

Eh! laisse là ton *monseigneur!* N'ai-je pas ordonné, en passant dans ce pays-ci?....

SUZANNE.

Je trouve, monseigneur, que cela nous amoindrit.

LE COMTE.

C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté. Quand on veut vivre dans un pays, il n'en faut point heurter les préjugés.

SUZANNE.

Eh bien! monsieur, du moins vous me donnez votre parole....

LE COMTE, *fièrement.*

Depuis quand suis-je méconnu?

SUZANNE.

Je vais donc vous l'aller chercher. (*A part.*) Dame! Figaro m'a dit de ne rien refuser.... (*Elle emporte le bouquet qu'elle avoit mis sur la table.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

J'AI tranché sur le point qui paroissoit l'inquiéter.

BÉGEARSS.

Il en est un, monsieur, qui m'inquiète beaucoup plus; je vous trouve un air accablé....

LE COMTE.

Te le dirai-je, ami? la perte de mon fils me sembloit le plus grand malheur. Un chagrin plus poignant fait saigner ma blessure, et rend ma vie insupportable.

BÉGEARSS.

Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus, je vous dirois que votre second fils....

LE COMTE, *vivement.*

Mon second fils! je n'en ai point.

BÉGEARSS.

Calmez-vous, monsieur; raisonnons. La perte d'un enfant chéri peut vous rendre injuste envers l'autre, envers votre épouse, envers vous. Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de pareils faits?

LE COMTE.

Des conjectures? Ah! j'en suis trop certain. Mon grand chagrin est de manquer de preuves. Tant que mon pauvre fils vécut, j'y mettois fort peu d'importance. Héritier de mon nom, de mes places, de ma fortune.... que me faisoit cet autre individu? Mon froid dédain, un nom de terre, une croix de Malte, une pension m'auroient vengé de sa mère et de lui. Mais, conçois-tu mon désespoir, en perdant un fils adoré, de voir un étranger succéder à ce rang, à ces titres; et, pour irriter ma douleur, venir tous les jours me donner le nom odieux de *son père?*

BÉGEARSS.

Monsieur, je crains de vous aigrir, en cherchant à vous apaiser; mais la vertu de votre épouse...

LE COMTE, *avec colère.*

Ah! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire un affront tel que celui-là! Commander vingt ans, par ses mœurs et la piété la plus sévère, l'estime et le respect du monde, et verser sur moi seul, par cette conduite affectée,

tous les torts qu'entraîne après soi ma prétendue bizarrerie !.... Ma haine pour eux s'en augmente.

BÉGEARSS.

Que vouliez-vous donc qu'elle fît, même en la supposant coupable ? Est-il au monde quelque faute qu'un repentir de vingt années ne doive effacer à la fin ? Fûtes-vous sans reproches vous-même ? Et cette jeune Florestine, que vous nommez votre pupille, et qui vous touche de plus près...

LE COMTE.

Qu'elle assure donc ma vengeance ! Je dénaturerai mes biens et les lui ferai tous passer. Déja trois millions d'or, arrivés de la Vera-Crux, vont lui servir de dot, et c'est à toi que je les donne. Aide-moi seulement à jeter sur ce don un voile impénétrable. En acceptant mon porte-feuille, et te présentant comme époux, suppose un héritage, un legs de quelque parent éloigné...

BÉGEARSS, *montrant le crêpe de son bras.*

Voyez que, pour vous obéir, je me suis deja mis en deuil.

LE COMTE.

Quand j'aurai l'agrément du roi pour l'échange entamé de toutes mes terres d'Espagne contre des biens dans ce pays, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux.

BÉGEARSS, *vivement.*

Et moi, je n'en veux point. Croyez-vous que, sur des soupçons... peut-être encore très peu fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation

entière de l'héritier de votre nom? d'un jeune homme plein de mérite? car il faut avouer qu'il en a...

LE COMTE, *impatienté.*

Plus que mon fils, voulez-vous dire? Chacun le pense comme vous; cela m'irrite contre lui....

BÉGEARSS.

Si votre pupille m'accepte, et si, sur vos grands biens, vous prélevez, pour la doter, ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporte point l'idée d'en devenir propriétaire, et ne les recevrai qu'autant que le contrat en contiendra la donation que mon amour sera censé lui faire..

LE COMTE, *le serrant dans ses bras.*

Loyal et franc ami! quel époux je donne à ma fille!....

SCÈNE VII.

LE COMTE, BÉGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE.

MONSIEUR, voilà le coffre aux diamants; ne le gardez pas trop long-temps, que je puisse le remettre en place avant qu'il soit jour chez madame. (*Elle le pose sur la table.*)

LE COMTE.

Suzanne, en t'en allant, défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

SUZANNE, *à part.*

Avertissons Figaro de ceci. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

Quel est votre projet sur l'examen de cet écrin?

LE COMTE, *tirant de sa poche un bracelet entouré de brillants.*

Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront; écoute. Un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, et que l'on nommoit Chérubin....

BÉGEARSS.

Je l'ai connu : nous servions dans le régiment dont je vous dois d'être major. Mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

LE COMTE.

C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui; je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion. — Un an après la naissance du fils.... qu'un combat détesté m'enlève. (*Il met la main à ses yeux.*) Lorsque je m'embarquai vice-roi du Mexique, au lieu de rester à Madrid, ou dans mon palais à Séville, ou d'habiter Aguas Frescas, qui est un superbe séjour, quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit? Le vilain château d'Astorga, chef-lieu d'une méchante terre, que j'avois achetée des parents de ce page. C'est là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence, qu'elle y a mis au

monde.... (après neuf ou dix mois, que sais-je?) ce misérable enfant qui porte les traits d'un perfide. Jadis, lorsqu'on m'avoit peint pour le bracelet de la comtesse, le peintre ayant trouvé ce page fort joli, désira d'en faire une étude; c'est un des beaux tableaux de mon cabinet....

BÉGEARSS.

Oui... *(Il baisse les yeux.)* A telles enseignes que votre épouse....

LE COMTE, *vivement.*

Ne veut jamais le regarder. Eh bien! sur ce portrait, j'ai fait faire celui-ci, dans ce bracelet, pareil en tout au sien, fait par le même joaillier qui monta tous ses diamants; je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite. Sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévère éclaircit ma honte à l'instant.

BÉGEARSS.

Si vous demandez mon avis, monsieur, je blâme un tel projet.

LE COMTE.

Pourquoi?

BÉGEARSS.

L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelque hasard, heureux, ou malheureux, vous eût présenté certains faits, je vous excuserois de les approfondir. Mais tendre un piège! des surprises! Eh! quel homme un peu délicat voudroit

prendre un tel avantage sur son plus cruel ennemi ?

LE COMTE.

Il est trop tard pour reculer; le bracelet est fait, le portrait du page est dedans....

BÉGEARSS, *prenant l'écrin.*

Monsieur, au nom du véritable honneur....

LE COMTE, *ayant enlevé le bracelet de l'écrin.*

Ah! mon cher portrait, je te tiens. J'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de le porter!... (*Il y substitue l'autre.*)

BÉGEARSS *feint de s'y opposer. Ils tirent chacun l'écrin de leur côté. Bégearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colère :*

Ah, voilà la boîte brisée.

LE COMTE, *regardant.*

Non, ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers!

BÉGEARSS, *s'y opposant.*

Je me flatte, monsieur, que vous n'abuserez point....

LE COMTE, *impatienté.*

« Si quelque heureux hasard vous eût présenté « certains faits, me disois-tu dans le moment, je « vous excuserois de les approfondir..... » Le hasard me les offre, et je vais suivre ton conseil. (*Il arrache les papiers.*)

BÉGEARSS, *avec chaleur.*

Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrois

pas devenir complice d'un pareil attentat! Remettez ces papiers, monsieur, ou souffrez que je me retire. (*Il s'éloigne. Le comte tient des papiers et lit. Bégearss le regarde en-dessous et s'applaudit secrètement.*

LE COMTE, *avec fureur.*

Je n'en veux pas apprendre davantage; renferme tous les autres, et moi je garde celui-ci.

BÉGEARSS.

Non, quel qu'il soit, vous avez trop d'honneur pour commettre une....

LE COMTE, *fièrement.*

Une?... Achevez; tranchez le mot, je puis l'entendre.

BÉGEARSS, *se courbant.*

Pardon, monsieur, mon bienfaiteur, et n'imputez qu'à ma douleur l'indécence de mon reproche.

LE COMTE.

Loin de t'en savoir mauvais gré, je t'en estime davantage. (*Il se jette sur un fauteuil.*) Ah! perfide Rosine!.... Car, malgré mes légèretés, elle est la seule pour qui j'aie éprouvé... J'ai subjugué les autres femmes. Ah! je sens à ma rage combien cette indigne passion!... Je me déteste de l'aimer.

BÉGEARSS.

Au nom de Dieu, monsieur, remettez ce fatal papier.

SCÈNE IX.

FIGARO, LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE, *se levant.*

HOMME importun, que voulez-vous?

FIGARO.

J'entre, parce qu'on a sonné.

LE COMTE, *en colère.*

J'ai sonné? Valet curieux!...

FIGARO.

Interrogez le joaillier, qui l'a entendu comme moi.

LE COMTE.

Mon joaillier? que me veut-il?

FIGARO.

Il dit qu'il a un rendez-vous pour un bracelet qu'il a fait. (*Bégears s'apercevant qu'il cherche à voir l'écrin qui est sur la table, fait ce qu'il peut pour le masquer.*)

LE COMTE.

Ah!... qu'il revienne un autre jour.

FIGARO, *avec malice.*

Mais, pendant que monsieur a l'écrin de madame ouvert, il seroit peut-être à propos....

LE COMTE, *en colère.*

Monsieur l'inquisiteur, partez; et s'il vous échappe un seul mot....

FIGARO.

Un seul mot? J'aurois trop à dire, je ne veux rien faire à demi. (*Il examine l'écrin, le papier que tient le comte, lance un fier coup-d'œil à Bégearss et sort.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

Refermons ce perfide écrin. J'ai la preuve que je cherchois. Je la tiens, j'en suis désolé. Pourquoi l'ai-je trouvée? Ah Dieu! lisez, lisez, M. Bégearss.

BÉGEARSS, *repoussant le papier.*

Entrer dans de pareils secrets! Dieu préserve qu'on m'en accuse!

LE COMTE.

Quelle est donc la sèche amitié qui repousse mes confidences? Je vois qu'on n'est compatissant que pour les maux qu'on éprouva soi-même.

BÉGEARSS.

Quoi! pour refuser ce papier?... (*Vivement.*) Serrez-le donc; voici Suzanne. (*Il referme vite le secret de l'écrin. Le comte met la lettre dans sa veste, sur sa poitrine.*)

SCÈNE XI.

LE COMTE, *accablé*, SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *accourant vers la table.*

L'ÉCRIN, l'écrin : madame sonne.

BÉGEARSS, *le lui donnant.*

Suzanne, vous voyez que tout y est en bon état.

SUZANNE, *à part, à Bégearss.*

Qu'a donc monsieur? il est troublé!

BÉGEARSS.

Ce n'est rien qu'un peu de colère contre votre indiscret mari, qui est entré malgré ses ordres.

SUZANNE, *finement.*

Je l'avois dit pourtant de manière à être entendue. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

LÉON, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE *veut sortir, il voit entrer Léon.*

VOICI l'autre!

LÉON, *timidement, veut embrasser le comte.*

Mon père, agréez mon respect. Avez-vous bien passé la nuit?

LE COMTE, *sèchement, en le repoussant.*

Où fûtes-vous, monsieur, hier au soir?

LÉON.

Mon père, on me mena dans une assemblée estimable...

LE COMTE.

Où vous fîtes une lecture?

LÉON.

On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques, et le droit de s'en relever.

LE COMTE, *amèrement.*

Les vœux des chevaliers en sont?

BÉGEARSS.

Qui fut, dit-on, très applaudi?

LÉON.

Monsieur, on a montré quelqu'indulgence pour mon âge.

LE COMTE.

Donc au lieu de vous préparer à partir pour vos caravannes, à bien mériter de votre ordre, vous vous faites des ennemis? vous allez composant, écrivant sur le ton du jour?... Bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme d'un savant.

LÉON, *timidement.*

Mon père, on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit, et l'homme libre d'un esclave.

LE COMTE.

Discours d'enthousiaste! On voit où vous en voulez venir. (*Il veut sortir.*)

LÉON.

Mon père!....

LE COMTE, *dédaigneusement.*

Laissez à l'artisan des villes ces locutions tri-

viales. Les gens de notre état ont un langage plus élevé. Qui est-ce qui dit *mon père* à la cour, monsieur? Appelez-moi *monsieur;* vous sentez l'homme du commun. Son père!... (*Il sort; Léon le suit en regardant Bégearss, qui lui fait un geste de compassion.*) Allons, M. Bégearss, allons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la bibliothèque du comte.

SCÈNE I.

LE COMTE, *seul.*

Puisqu'enfin je suis seul, lisons cet étonnant écrit, qu'un hasard presque inconcevable a fait tomber entre mes mains. (*Il tire de son sein la lettre de l'écrin, et la lit en pesant sur tous les mots.*) « Malheureux insensé! notre sort est rempli. La « surprise nocturne que vous avez osé me faire, « dans un château où vous fûtes élevé, dont vous « connoissiez les détours, la violence qui s'en est « suivie; enfin, votre crime.... le mien.... (*il s'arrête*) le mien reçoit sa juste punition. Aujour- « d'hui, jour de Saint-Léon, patron de ce lieu et « le vôtre, je viens de mettre au monde un fils, « mon opprobre et mon désespoir. Grâce à de « tristes précautions, l'honneur est sauf, mais la « vertu n'est plus. Condamnée désormais à des « larmes intarissables, je sens qu'elles n'efface- « ront point un crime.... dont l'effet reste subsis- « tant. Ne me voyez jamais : c'est l'ordre irrévo- « cable de la misérable Rosine..... qui n'ose plus « signer un autre nom. » (*Il porte ses mains avec la*

lettre à son front, et se promène.)... Qui n'ose plus signer un autre nom..... Ah, Rosine! où est le temps?... Mais tu t'es avilie.... (*Il s'agite.*) Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme. Un misérable corrupteur.... Mais voyons la réponse écrite sur la même lettre. (*Il lit.*) « Puisque je ne dois « plus vous voir, ma vie m'est odieuse, et je vais « la perdre avec joie dans la vive attaque d'un « fort, où je ne suis point commandé. Je vous « renvoie tous vos reproches, le portrait que j'ai « fait de vous, et la boucle de cheveux que je « vous dérobai. L'ami qui vous rendra ceci quand « je ne serai plus, est sûr. Il a vu tout mon déses- « poir. Si la mort d'un infortuné vous inspiroit un « reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner « à l'héritier... d'un autre plus heureux!.. puis-je « espérer que le nom de Léon vous rappellera « quelquefois le souvenir d'un malheureux... qui « expire en vous adorant, et signe pour la der- « nière fois, CHÉRUBIN LÉON, d'Astorga.... » Puis, en caractères sanglants!... « Blessé à mort, je « rouvre cette lettre, et vous écris avec mon sang « ce douloureux, cet éternel adieu. Souvenez- « vous.... » Le reste est effacé par des larmes..... (*Il s'agite.*) Ce n'est point là non plus l'écrit d'un méchant homme. Un malheureux égarement..... (*Il s'assied et reste absorbé.*) Je me sens déchiré

SCÈNE II.

BÉGEARSS, LE COMTE.

(Bégearss, en entrant, s'arrête, le regarde et se mord le doigt avec mystère.)

LE COMTE.

Ah! mon cher ami, venez donc..... Vous me voyez dans un accablement....

BÉGEARSS.

Très effrayant, monsieur; je n'osois avancer.

LE COMTE.

Je viens de lire cet écrit. Non, ce n'étaient point là des ingrats ni des monstres, mais de malheureux insensés, comme ils se le disent eux-mêmes...

BÉGEARSS.

Je l'ai présumé comme vous.

LE COMTE, *se levant et se promenant.*

Les misérables femmes, en se laissant séduire, ne savent guère les maux qu'elles apprêtent...... Elles vont, elles vont... les affronts s'accumulent.. et le monde injuste et léger accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines.... On le taxe de dureté pour les sentiments qu'il refuse au fruit d'un coupable adultère...... Nos désordres à nous ne leur enlèvent presque rien, ne peuvent du moins leur ravir la certitude d'être mères, ce bien inestimable de la maternité, tandis que leur moindre caprice, un goût, une étourderie légère détruit dans l'homme le bonheur... le bonheur de

LA COMTESSE, *au comte.*

Figaro m'avoit dit que vous vous trouviez mal; effrayée, j'accours, et je vois....

LE COMTE.

.... Que cet homme officieux vous a fait encore un mensonge.

FIGARO.

Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si défait... Heureusement il n'en est rien. (*Bégearss l'examine.*)

LA COMTESSE.

Bonjour, monsieur Bégearss.... Te voilà, Florestine; je te trouve radieuse..... Mais voyez donc comme elle est fraîche et belle! Si le ciel m'eût donné une fille, je l'aurois voulue comme toi, de figure et de caractère. Il faudra bien que tu m'en tiennes lieu. Le veux-tu, Florestine?

FLORESTINE, *lui baisant la main.*

Ah! madame.

LA COMTESSE.

Qui t'a donc fleurie si matin?

FLORESTINE, *avec joie.*

Madame, on ne m'a point fleurie; c'est moi qui ai fait des bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui Saint-Léon?

LA COMTESSE.

Charmant enfant, qui n'oublie rien! (*Elle la baise au front. Le comte fait un geste terrible. Bégearss le retient.*)

LA COMTESSE, *à Figaro.*

Puisque nous voilà rassemblés, avertissez mon fils que nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE.

Pendant qu'ils vont le préparer, mon parrain, faites-nous donc voir ce beau buste de Washington, que vous avez, dit-on, chez vous.

LE COMTE.

J'ignore qui me l'envoie; je ne l'ai demandé à personne, et sans doute il est pour Léon. Il est beau; je l'ai là dans mon cabinet : venez tous.

(*Bégearss, en sortant le dernier, se retourne deux fois pour examiner Figaro, qui le regarde de même. Ils ont l'air de se menacer sans parler.*)

SCÈNE V.

FIGARO, *seul, rangeant la table et les tasses pour le déjeuner.*

SERPENT ou basilic, tu peux me mesurer, me lancer des regards affreux. Ce sont les miens qui te tueront... Mais, où reçoit-il ses paquets? Il ne vient rien pour lui de la poste à l'hôtel. Est-il monté seul de l'enfer?... Quelqu'autre diable correspond.... et moi, je ne puis découvrir....

SCÈNE VI.

FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE, *accourant, regarde, et dit très vivement à l'oreille de Figaro :*

C'EST lui que la pupille épouse. — Il a la promesse du comte. — Il guérira Léon de son amour. — Il détachera Florestine. — Il fera consentir madame. — Il te chasse de la maison. — Il cloître ma maîtresse en attendant que l'on divorce. — Fait déshériter le jeune homme, et me rend maîtresse de tout. Voilà les nouvelles du jour. (*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE VII.

FIGARO, *seul.*

NON, s'il vous plaît, monsieur le major, nous compterons ensemble auparavant. Vous apprendrez de moi qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grâce à l'*Ariane-Suzon*, je tiens le fil du labyrinthe, et le minotaure est cerné.... Je t'envelopperai dans tes piéges, et te démasquerai si bien.... Mais quel intérêt assez pressant lui fait faire une telle école, desserre les dents d'un tel homme? S'en croiroit-il assez sûr pour..... La sottise et la vanité sont compagnes inséparables. Mon politique babille et se confie! Il a perdu le coup. *Y a faute!*

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, FIGARO.

GUILLAUME, *avec une lettre.*

MEISSIEIR Bégearss; ché vois qu'il est pas pour ici?

FIGARO, *rangeant le déjeûner.*

Tu peux l'attendre, il va rentrer.

GUILLAUME, *reculant.*

Meingoth! ch'attendrai pas meisseïr en gombagnie té vous. Mon maître il voudroit point, jé chure.

FIGARO.

Il te le défend? Eh bien! donne la lettre; je vais la lui remettre en rentrant.

GUILLAUME, *reculant.*

Pas plis à vous té lettres! O tiable! il voudra pientôt me jasser.

FIGARO, *à part.*

Il faut pomper le sot. Tu.... viens de la poste, je crois?

GUILLAUME.

Tiable! non, ché viens pas.

FIGARO.

C'est sans doute quelque missive du gentlemen,.. du parent irlandois dont il vient d'hériter? Tu sais cela, toi, bon Guillaume?

GUILLAUME, *riant niaisement.*

Lettre d'un qu'il est mort, meissieïr? Non, ché

vous prie, celui-là, chú crois pas, partié, ce sera pien plitôt d'un autre. Peut-être il viendroit d'un qu'ils sont là.... pas contents, dehors.

FIGARO.

D'un de nos mécontents, dis-tu?

GUILLAUME.

Oui; mais ch'assure pas....

FIGARO, *à part.*

Cela se peut : il est fourré dans tout. (*A Guillaume.*) On pourroit voir au timbre, et s'assurer....

GUILLAUME.

Ch'assure pas pourquoi les lettres il vient chez M. O-Connor; et puis, je sais pas quoi c'est *timpré*, moi.

FIGARO, *vivement.*

O-Connor, banquier irlandois?

GUILLAUME.

Mon foi.

FIGARO, *revenant à lui froidement.*

Ici près, derrière l'hôtel?

GUILLAUME.

Ein fort choli maison, partié! tes chens très.... beaucoup grâcieux, si j'osse dire. (*Il se tire à l'écart.*)

FIGARO, *à lui-même.*

O fortune! ô bonheur!

GUILLAUME, *revenant.*

Parle pas, fous, de s'té banquier, pour personne, entende-fous? Ch'aurois pas dû... *Tertaifle!* (*Il frappe du pied.*)

FIGARO.

Va, je n'ai garde ; ne crains rien.

GUILLAUME.

Mon maître, il dit, meissieïr, vous âfre tout l'esprit, et moi pas.... Alors c'est chuste.... Mais, peut-être ché suis mécontent d'avoir dit à fous....

FIGARO.

Et pourquoi?

GUILLAUME.

Ché sais pas. — La valet trahir, voye-fous.... L'être un péché qu'il est parpare, vil, et même.... puéril.

FIGARO.

Il est vrai ; mais tu n'as rien dit.

GUILLAUME, *désolé.*

Mon Thié! mon Thié! ché sais pas, là... quoi tire... ou non... (*Il se retire en soupirant.*) Ah! (*Il regarde niaisement les livres de la bibliothèque.*)

FIGARO, *à part.*

Quelle découverte! Hasard, je te salue! (*Il cherche ses tablettes.*) Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécille.... De même que les brigands redoutent les reverbères..... Oui, mais un sot est un fallot ; la lumière passe à travers. (*Il dit en écrivant sur ses tablettes.*) *O-Connor, banquier irlandois.* C'est là qu'il faut que j'établisse mon noir comité des recherches. Ce moyen-là n'est pas trop constitutionnel ; *ma perdïo!* L'utilité. (*Il écrit.*) Quatre ou cinq louis d'or au valet chargé du détail de la

poste, pour ouvrir dans un cabaret chaque lettre de l'écriture d'*Honoré-Tartufe-Bégearss*... Monsieur le tartufe honoré, vous cesserez enfin de l'être! Un dieu m'a mis sur votre piste. *(Il serre ses tablettes.)* Hasard, dieu méconnu, les anciens t'appeloient destin, nos gens te donnent un autre nom!...

SCÈNE IX.

FIGARO, FLORESTINE, LA COMTESSE, LE COMTE, BÉGEARSS, GUILLAUME.

BÉGEARSS *aperçoit Guillaume, et dit avec humeur en lui prenant la lettre :*

Ne peux-tu pas me les garder chez moi?

GUILLAUME.

Ché crois, celui-ci, c'est tout comme.

(Il sort.)

LA COMTESSE, *au comte.*

Monsieur, ce buste est un très beau morceau : votre fils l'a-t-il vu?

BÉGEARSS, *la lettre ouverte.*

Ah! lettre de Madrid, du secrétaire du ministre. Il y a un mot qui vous regarde. *(Il lit.)* « Dites au « comte Almaviva, que le courrier qui part de-« main, lui porte l'agrément du roi pour l'échange « de toutes ses terres. » *(Figaro écoute, et se fait, sans parler, un signe d'intelligence.)*

LA COMTESSE.

Figaro, dis donc à mon fils que nous déjeunons tous ici.

FIGARO.

Madame, je vais l'avertir.

(Il sort.)

SCÈNE X.

FLORESTINE, LA COMTESSE, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *à Bégearss.*

J'EN veux donner avis sur-le-champ à mon acquéreur. Envoyez-moi du thé dans mon arrière-cabinet.

FLORESTINE.

Bon papa, c'est moi qui vous le porterai.

LE COMTE, *bas à Florestine.*

Pense beaucoup au peu que je t'ai dit.

(Il la baise au front et sort.)

SCÈNE XI.

LÉON, FLORESTINE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LÉON, *avec chagrin.*

MON père s'en va quand j'arrive; il m'a traité avec une rigueur.....

LA COMTESSE, *sévèrement.*

Mon fils, quel discours tenez-vous? dois-je me

voir toujours froissée par l'injustice de chacun? Votre père a besoin d'écrire à la personne qui échange ses terres.

FLORESTINE, *gaiement.*

Vous regrettez votre papa? nous aussi nous le regrettons. Cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargée, monsieur, de vous présenter ce bouquet. *(Elle lui fait une grande révérence.)*

LÉON, *pendant qu'elle l'ajuste à sa boutonnière.*

Il n'en pouvoit prier quelqu'un qui me rendît ses bontés aussi chères.... *(Il l'embrasse.)*

FLORESTINE, *se débattant.*

Voyez, madame, si jamais on peut badiner avec lui, sans qu'il abuse au même instant....

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon enfant, le jour de sa fête, on peut lui passer quelque chose.

FLORESTINE, *baissant les yeux.*

Pour l'en punir, madame, faites-lui lire le discours qui fut, dit-on, tant applaudi hier à l'assemblée.

LÉON.

Si maman juge que j'ai tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE.

Ah! madame, ordonnez-le lui.

LA COMTESSE.

Apportez-nous, mon fils, votre discours : moi,

je vais prendre quelque ouvrage, pour l'écouter avec plus d'attention. (*Elle sort.*)

FLORESTINE, *gaiement.*

Obstiné! c'est bien fait, et je l'entendrai malgré vous.

LÉON, *tendrement.*

Malgré moi, quand vous l'ordonnez? Ah! Florestine, j'en défie....

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

FLORESTINE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS, *bas.*

Eh bien! mademoiselle, avez-vous deviné l'époux qu'on vous destine?

FLORESTINE, *avec joie.*

Mon cher M. Bégearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui puis-je porter les yeux? Mon parrain m'a bien dit : « Regarde autour de « toi, choisis. » Je vois l'excès de sa bonté : ce ne peut être que Léon. Mais moi, sans biens, dois-je abuser....

BÉGEARSS, *d'un ton terrible.*

Qui? Léon, son fils? votre frère?

FLORESTINE, *avec un cri douloureux.*

Ah! monsieur!...

BÉGEARSS.

Ne vous a-t-il pas dit : appelle-moi ton père?

Réveillez-vous, ma chère enfant, écartez un songe trompeur, qui pouvoit devenir funeste.

FLORESTINE.

Ah! oui, funeste pour tous deux!

BÉGEARSS.

Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre âme. *(Il sort en la regardant.)*

SCÈNE XIII.

FLORESTINE, *seule et pleurant.*

Oh ciel! il est mon frère, et j'ose avoir pour lui.... Quel coup d'une lumière affreuse! et dans un tel sommeil, qu'il est cruel de s'éveiller! *(Elle tombe accablée sur un siège.)*

SCÈNE XIV.

LÉON, *un papier à la main;* FLORESTINE.

LÉON, *joyeux, à part.*

Maman n'est pas rentrée, et M. Bégearss est sorti : profitons d'un moment heureux.... Florestine, vous êtes ce matin, et toujours, d'une beauté parfaite; mais vous avez un air de joie, un ton aimable de gaieté, qui ranime mes espérances.

FLORESTINE, *au désespoir.*

Ah! Léon.... *(Elle retombe.)*

LÉON.

Ciel! vos yeux noyés de larmes et votre visage défait m'annoncent quelque grand malheur.

FLORESTINE.

Des malheurs? Ah! Léon, il n'y en a plus que pour moi.

LÉON.

Floresta, ne m'aimez-vous plus? lorsque mes sentiments pour vous....

FLORESTINE, *d'un ton absolu.*

Vos sentiments? ne m'en parlez jamais.

LÉON.

Quoi! l'amour le plus pur....

FLORESTINE, *au désespoir.*

Finissez ces cruels discours, ou je vais vous fuir à l'instant.

LÉON.

Grand Dieu! qu'est-il donc arrivé? M. Bégearss vous a parlé, mademoiselle, je veux savoir ce que vous a dit ce Bégearss.

SCÈNE XV.

LÉON, LA COMTESSE, FLORESTINE.

LÉON, *continuant.*

MAMAN, venez à mon secours. Vous me voyez au désespoir; Florestine ne m'aime plus.

FLORESTINE, *pleurant.*

Moi, madame, ne plus l'aimer! Mon parrain, vous et lui, c'est le cri de ma vie entière.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je n'en doute pas. Ton cœur ex-

cellent m'en répond. Mais de quoi donc s'afflige-t-il?

LÉON.

Maman, vous approuvez l'ardent amour que j'ai pour elle?

FLORESTINE, *se jetant dans les bras de la comtesse.*

Ordonnez-lui donc de se taire. (*En pleurant.*) Il me fait mourir de douleur.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je ne t'entends point. Ma surprise égale la sienne.... Elle frissonne entre mes bras. Qu'a-t-il donc fait qui puisse te déplaire?

FLORESTINE, *se renversant sur elle.*

Madame, il ne me déplaît point. Je l'aime et le respecte à l'égal de mon frère; mais qu'il n'exige rien de plus.

LÉON.

Vous l'entendez, maman? Cruelle fille, expliquez-vous.

FLORESTINE.

Laissez-moi, laissez-moi, ou vous me causerez la mort.

SCÈNE XVI.

LÉON, FIGARO *arrivant avec l'équipage du thé,* LA COMTESSE, FLORESTINE, SUZANNE *de l'autre côté, avec un métier de tapisserie.*

LA COMTESSE.

Remporte tout, Suzanne : il n'est plus question de lecture. Vous, Figaro, servez du thé à votre maître ; il écrit dans son cabinet. Et toi, ma Florestine, viens dans le mien, rassurer ton amie. Mes chers enfants, je vous porte en mon cœur —, Pourquoi l'affligez-vous l'un après l'autre sans pitié ? il y a ici des choses qu'il m'est important d'éclaircir. *(Elles sortent.)*

SCÈNE XVII.

FIGARO, SUZANNE, LÉON.

SUZANNE, *à Figaro.*

Je ne sais pas de quoi il est question ; mais je parierois bien que c'est là du Bégearss tout pur. Je veux absolument prémunir ma maîtresse.

FIGARO.

Attends que je sois plus instruit : nous nous concerterons ce soir. Oh! j'ai fait une découverte....

SUZANNE.

Et tu me la diras ? *(Elle sort.)*

SCÈNE XVIII.

FIGARO, LÉON.

LÉON, *désolé.*

AH dieux!

FIGARO.

De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LÉON.

Hélas! je l'ignore moi-même. Jamais je n'avois vu Floresta de si belle humeur, et je savois qu'elle avoit eu un entretien avec mon père. Je la laisse un instant avec M. Bégearss, je la trouve seule, en rentrant, les yeux remplis de larmes, et m'ordonnant de la fuir pour toujours. Que peut-il donc lui avoir dit?

FIGARO.

Si je ne craignois pas votre vivacité, je vous instruirois sur des points qu'il vous importe de savoir. Mais, lorsque nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faudroit qu'un mot de vous, trop vif, pour me faire perdre le fruit de dix années d'observations.

LÉON.

Ah! s'il ne faut qu'être prudent... Que crois-tu donc qu'il lui ait dit?

FIGARO.

Qu'elle doit accepter Honoré Bégearss pour époux; que c'est une affaire arrangée entre monsieur votre père et lui.

LÉON.

Entre mon père et lui ? Le traître aura ma vie.

FIGARO.

Avec ces façons-là, monsieur, le traître n'aura pas votre vie ; mais il aura votre maîtresse, et votre fortune avec elle.

LÉON.

Eh bien! ami, pardon : apprends-moi ce que je dois faire.

FIGARO.

Deviner l'énigme du sphinx, ou bien en être dévoré. En d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire, et dissimuler avec lui.

LÉON, *avec fureur.*

Me modérer!... Oui, je me modérerai. Mais j'ai la rage dans le cœur! — M'enlever Florestine! Ah! le voici qui vient : je vais m'expliquer.... froidement.

FIGARO.

Tout est perdu, si vous vous échappez.

SCÈNE XIX.

FIGARO, LÉON, BÉGEARSS.

LÉON, *se contenant mal.*

MONSIEUR, monsieur, un mot. Il importe à votre repos que vous répondiez sans détour. — Florestine est au désespoir : qu'avez-vous dit à Florestine?

BÉGEARSS, *d'un ton glacé.*

Et qui vous dit que je lui ai parlé? Ne peut-elle avoir des chagrins, sans que j'y sois pour quelque chose?

LÉON, *vivement.*

Point d'évasions, monsieur. Elle étoit d'une humeur charmante; en sortant d'avec vous, on la voit fondre en larmes. De quelque part qu'elle en reçoive, mon cœur partage ses chagrins. Vous m'en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BÉGEARSS.

Avec un ton moins absolu, on peut tout obtenir de moi; je ne sais point céder à des menaces.

LÉON, *furieux.*

Eh bien! perfide, défends-toi. J'aurai ta vie, ou tu auras la mienne. (*Il met la main à son épée.*)

FIGARO, *les arrêtant.*

M. Bégearss, au fils de votre ami? dans sa maison? où vous logez?

BÉGEARSS, *se contenant.*

Je sais trop ce que je me dois... Je vais m'expliquer avec lui; mais je n'y veux point de témoins. Sortez, et laissez-nous ensemble.

LÉON.

Va, mon cher Figaro: tu vois qu'il ne peut m'échapper. Ne lui laissons aucune excuse.

FIGARO, *à part.*

Moi, je cours avertir son père.

(*Il sort.*)

SCÈNE XX.

LÉON, BÉGEARSS.

LÉON, *lui barrant la porte.*

Il vous convient peut-être mieux de vous battre que de parler. Vous êtes le maître du choix; mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BÉGEARSS, *froidement.*

Léon, un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami. Devois-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu à presque gouverner son maître?

LÉON, *s'asseyant.*

Au fait, monsieur, je vous attends. .

BÉGEARSS.

Oh! que vous allez regretter une fureur déraisonnable!

LÉON.

C'est ce que nous verrons bientôt.

BÉGEARSS, *affoctant une dignité froide.*

Léon, vous aimez Florestine; il y a long-temps que je le vois ... Tant que votre frère a vécu, je n'ai pas cru devoir servir un amour malheureux, qui ne vous conduisoit à rien. Mais depuis qu'un funeste duel, disposant de sa vie, vous a mis en sa place, j'ai eu l'orgueil de croire mon influence capable de disposer monsieur votre père à vous unir à celle que vous aimez. Je l'attaquois de toutes

les manières; une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejeter un projet qui me paroissoit fait pour le bonheur de tous..... Pardon, mon jeune ami, je vais vous affliger; mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappelez bien votre raison; vous allez en avoir besoin. — J'ai forcé votre père à rompre le silence, à me confier son secret. O mon ami, m'a dit enfin le comte, je connois l'amour de mon fils; mais puis-je lui donner Florestine pour femme? Celle que l'on croit ma pupille.... elle est ma fille; elle est sa sœur.

LÉON, *reculant vivement.*

Florestine... ma sœur?...

BÉGEARSS.

Voilà le mot qu'un sévère devoir..... Ah! je vous le dois à tous deux : mon silence pouvoit vous perdre. Eh bien! Léon, voulez-vous vous battre avec moi?

LÉON.

Mon généreux ami, je ne suis qu'un ingrat, un monstre! oubliez ma rage insensée....

BÉGEARSS, *bien tartufe.*

Mais c'est à condition que ce fatal secret ne sortira jamais.... Dévoiler la honte d'un père, ce seroit un crime....

LÉON, *se jetant dans ses bras.*

Ah! jamais.

SCÈNE XXI.

FIGARO, LEON, LE COMTE, BEGEARSS.

FIGARO, *accourant.*

Les voilà, les voilà.

LE COMTE.

Dans les bras l'un de l'autre! Eh! vous perdez l'esprit?

FIGARO, *stupéfait.*

Ma foi, monsieur... on le perdroit à moins.

LE COMTE, *à Figaro.*

M'expliquerez-vous cette énigme?

LÉON, *tremblant.*

Ah! c'est à moi, mon père, à l'expliquer. Pardon, je dois mourir de honte! Sur un sujet assez frivole, je m'étois... beaucoup oublié. Son caractère généreux, non seulement me rend à la raison; mais il a la bonté d'excuser ma folie en me la pardonnant. Je lui en rendois grâce lorsque vous nous avez surpris.

LE COMTE.

Ce n'est pas la centième fois que vous lui devez de la reconnoissance. Au fait, nous lui en devons tous. (*Figaro, sans parler, se donne un coup de poing au front. Bégearss l'examine et sourit.*) Retirez-vous, monsieur, votre aveu seul enchaîne ma colère.

BÉGEARSS.

Ah! monsieur, tout est oublié.

LE COMTE, *à Léon.*

Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre, à l'homme le plus vertueux....

LÉON, *s'en allant.*

Je suis au désespoir!

FIGARO, *à part, avec colère.*

C'est une légion de diables enfermés dans un seul pourpoint.

SCÈNE XXII.

FIGARO, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *à Bégearss, à part.*

Mon ami, finissons ce que nous avons commencé. *(A Figaro.)* Vous, monsieur l'étourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous m'avez vous-même apportés de Cadix, en soixante effets au porteur. Je vous avois chargé de les numéroter.

FIGARO.

Je l'ai fait.

LE COMTE.

Remettez-m'en le porte-feuille.

FIGARO.

De quoi? de ces trois millions d'or?

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien! qui vous arrête?

FIGARO, *humblement.*

Moi, monsieur?... je ne les ai plus.

BÉGEARSS.

Comment, vous ne les avez plus?

FIGARO, *fièrement.*

Non, monsieur.

BÉGEARSS, *vivement.*

Qu'en avez-vous fait?

FIGARO.

Lorsque mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes actions; mais à vous, je ne vous dois rien.

LE COMTE, *en colère.*

Insolent, qu'en avez-vous fait?

FIGARO, *froidement.*

Je les ai portés en dépôt, chez M. Fal, votre notaire.

BÉGEARSS.

Mais de l'avis de qui?

FIGARO, *fièrement.*

Du mien; et j'avoue que j'en suis toujours.

BÉGEARSS.

Je vais gager qu'il n'en est rien.

FIGARO.

Comme j'ai sa reconnoissance, vous courez risque de perdre la gageure.

BÉGEARSS.

Ou s'il les a reçus, c'est pour agioter. Ces gens-là partagent ensemble.

FIGARO.

Vous pourriez un peu mieux parler d'un homme qui vous a obligé.

BÉGEARSS.

Je ne lui dois rien.

FIGARO.

Je le crois : quand on a hérité de *quarante mille doublons de huit....*

LE COMTE, *se fâchant.*

Avez-vous donc quelque remarque à nous faire aussi là-dessus?

FIGARO.

Qui, moi, monsieur? J'en doute d'autant moins que j'ai beaucoup connu le parent dont monsieur hérite. Un jeune homme assez libertin, joueur, prodigue et querelleur; sans frein, sans mœurs, sans caractère, et n'ayant rien à lui, pas même les vices qui l'ont tué; qu'un combat des plus malheureux....

LE COMTE *frappe du pied.*

Enfin, nous direz-vous pourquoi vous avez déposé cet or?

FIGARO.

Ma foi, monsieur, c'est pour n'en être plus chargé. Ne pouvoit-on pas le voler? que sait-on? il s'introduit souvent de grands fripons dans les maisons....

BÉGEARSS, *en colère.*

Pourtant monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO.

Monsieur peut l'envoyer chercher.

BÉGEARSS.

Mais ce notaire s'en dessaisira-t-il, s'il ne voit son *récépissé ?*

FIGARO.

Je vais le remettre à monsieur, et quand j'aurai fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal, il ne pourra s'en prendre à moi.

LE COMTE.

Je l'attends dans mon cabinet.

FIGARO, *au comte.*

Je vous préviens que M. Fal ne les rendra que sur votre reçu ; je le lui ai recommandé.

(Il sort.)

SCÈNE XXIII.

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS, *en colère.*

COMBLEZ cette canaille, et voyez ce qu'elle devient. En vérité, monsieur, mon amitié me force à vous le dire : vous devenez trop confiant, il a deviné nos secrets. De valet, barbier, chirurgien, vous l'avez établi trésorier, secrétaire, une espèce de *factotum.* Il est notoire que ce monsieur fait bien ses affaires avec vous.

LE COMTE.

Sur la fidélité, je n'ai rien à lui reprocher ; mais il est vrai qu'il est d'une arrogance....

BÉGEARSS.

Vous avez un moyen de vous en délivrer en le récompensant.

LE COMTE.

Je le voudrois souvent.

BÉGEARSS, *confidentiellement.*

En envoyant le chevalier à Malte, sans doute vous voulez qu'un homme affidé le surveille? Celui-ci, trop flatté d'un aussi honorable emploi, ne peut manquer de l'accepter : vous en voilà défait pour bien du temps.

LE COMTE.

Vous avez raison, mon ami. Aussi bien m'a-t-on dit qu'il vit très mal avec sa femme.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIV.

BÉGEARSS, *seul.*

Encore un pas de fait... Ah! noble espion, la fleur des drôles, qui faites ici le bon valet, et voulez nous souffler la dot, en nous donnant des noms de comédie! Grâces aux soins d'*Honoré-Tartufe*, vous irez partager le mal-aise des caravannes, et finirez vos inspections sur nous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théatre représente le cabinet de la comtesse, orné de fleurs de toutes parts.

SCÈNE I.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je n'ai pu rien tirer de cette enfant. — Ce sont des pleurs, des étouffements !... Elle se croit des torts envers moi, m'a demandé cent fois pardon, elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite envers mon fils, je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. — Charmante délicatesse! excès d'une aimable vertu! M. Bégearss, apparemment, lui en a touché quelques mots qui l'auront amenée à s'affliger sur elle; car c'est un homme si scrupuleux et si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagère quelquefois, et se fait des fantômes où les autres ne voient rien.

SUZANNE.

J'ignore d'où provient le mal; mais il se passe ici des choses bien étranges. Quelque démon y

souffle un feu secret. Notre maître est sombre à périr; il nous éloigne tous de lui. Vous êtes sans cesse à pleurer. Mademoiselle est suffoquée; monsieur votre fils désolé... M. Bégearss, lui seul, imperturbable comme un dieu, semble n'être affecté de rien, voit tous vos chagrins d'un œil sec....

LA COMTESSE.

Mon enfant, son cœur les partage. Hélas! sans ce consolateur dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux.

SUZANNE.

Je souhaite, madame, que vous ne vous abusiez pas.

LA COMTESSE.

Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice. (*Suzanne baisse les yeux.*) Au reste, il peut seul me tirer du trouble où cette enfant m'a mise. Fais-le prier de descendre chez moi.

SUZANNE.

Le voici qui vient à propos; vous achèverez votre toilette plus tard. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE, *douloureusement.*

AH! mon pauvre major, que se passe-t-il donc ici? Touchons-nous enfin à la crise que j'ai si long-temps redoutée? L'éloignement du comte

pour mon malheureux fils semble augmenter de jour en jour. Quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui!

BÉGEARSS.

Madame, je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Depuis que le ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné, je vois le comte absolument changé: au lieu de travailler avec l'ambassadeur à Rome, pour rompre les vœux de Léon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malte. — Je sais de plus, M. Bégearss, qu'il dénature sa fortune, et veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays. — L'autre jour, à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce d'une façon à me faire frémir.

BÉGEARSS.

J'y étois; je m'en souviens trop.

LA COMTESSE, *en larmes.*

Pardon, mon digne ami; je ne puis pleurer qu'avec vous.

BÉGEARSS.

Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

LA COMTESSE.

Enfin, est-ce lui, est-ce vous qui avez déchiré le cœur de Florestine? Je la destinois à mon fils. — Née sans biens, il est vrai, mais noble, belle et vertueuse; élevée au milieu de nous: mon fils devenu héritier, n'en a-t-il pas assez pour deux?

BÉGEARSS.

Que trop, peut-être ; et c'est d'où vient le mal.

LA COMTESSE.

Mais, comme si le ciel n'eût attendu aussi longtemps que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à la fois pour renverser mes espérances. Mon époux déteste mon fils... Florestine renonce à lui. Aigrie je ne sais par quel motif, elle veut le fuir pour toujours. Il en mourra, le malheureux ! voilà ce qui est bien certain. (*Elle joint les mains.*) Ciel vengeur ! après vingt années de larmes et de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute découverte ? Ah ! que je sois seule misérable, mon Dieu, je ne m'en plaindrai pas ; mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis ! Connoissez-vous, M. Bégearss, quelque remède à tant de maux ?

BÉGEARSS.

Oui, femme respectable, et je venois exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se portent vers cet objet trop alarmant : quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout. Enfin je tiens la clef de ces énigmes. Vous pouvez encore être heureuse.

LA COMTESSE.

L'est-on avec une âme déchirée de remords ?

BÉGEARSS.

Votre époux ne fuit point Léon ; il ne soupçonne rien sur le secret de sa naissance.

LA COMTESSE, *vivement.*

M. Bégearss!

BÉGEARSS.

Et tous ces mouvements que vous prenez pour de la haine, ne sont que l'effet d'un scrupule.... Oh! que je vais vous soulager!

LA COMTESSE, *ardemment.*

Mon cher M. Bégearss!

BÉGEARSS.

Mais enterrez dans ce cœur allégé le grand mot que je vais vous dire.... Votre secret à vous, c'est la naissance de Léon; le sien, est celle de Florestine. (*Plus bas.*) Il est son tuteur... et son père.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Dieu tout-puissant qui me prends en pitié!

BÉGEARSS.

Jugez de sa frayeur en voyant ces enfants amoureux l'un de l'autre. Ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devînt le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre; et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il se peut, par cette absence et par ces vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer.

LA COMTESSE, *priant avec ardeur.*

Source éternelle des bienfaits! ô mon Dieu! tu permets qu'en partie je répare la faute involontaire qu'un insensé me fit commettre; que j'aie, de mon côté, quelque chose à remettre à cet époux que j'offensai. O comte Almaviva! mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se rou-

vrir enfin pour toi. Florestine est ta fille ; elle me devient chère, comme si mon sein l'eût portée. Faisons, sans nous parler, l'échange de notre indulgence. O monsieur Bégearss ! achevez.

BÉGEARSS.

Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur : les émotions de la joie ne sont point dangereuses comme celles de la tristesse ; mais, au nom de votre repos, écoutez-moi jusqu'à la fin.

LA COMTESSE.

Parlez, mon généreux ami ! vous à qui je dois tout, parlez.

BÉGEARSS.

Votre époux cherchant un moyen de garantir sa Florestine de cet amour qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser ; mais, indépendamment du sentiment profond et malheureux que mon respect pour vos douleurs...

LA COMTESSE, *douloureusement.*

Ah ! mon ami, par compassion pour moi !...

BÉGEARSS.

N'en parlons plus... Quelques mots d'établissement, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il étoit question de Léon. Son jeune cœur s'en épanouissoit, quand un valet vous annonça. Sans m'expliquer depuis sur les vues de son père, un mot de moi, la ramenant aux sévères idées de la fraternité, a produit cet orage,

et la religieuse horreur dont votre fils ni vous ne pénétriez le motif.

LA COMTESSE.

Il en étoit bien loin, le pauvre enfant!

BÉGEARSS.

Maintenant qu'il vous est connu, devons-nous suivre ce projet d'une union qui répare tout?...

LA COMTESSE, *vivement.*

Il faut s'y tenir, mon ami; mon cœur et mon esprit sont d'accord sur ce point, et c'est à moi de la déterminer. Par là, nos secrets sont couverts; nul étranger ne les pénétrera. Après vingt années de souffrances, nous passerons des jours heureux, et c'est à vous, mon digne ami, que ma famille les devra.

BÉGEARSS, *élevant le ton.*

..... Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, et mon amie est digne de le faire.

LA COMTESSE.

Hélas! je veux les faire tous.

BÉGEARSS, *l'air imposant.*

.... Ces lettres, ces papiers d'un infortuné qui n'est plus, il faudra les réduire en cendres.

LA COMTESSE, *avec douleur.*

Ah Dieu!

BÉGEARSS.

Quand cet ami mourant me chargea de vous les remettre, son dernier ordre fut qu'il falloit sauver

votre honneur, en ne laissant aucune trace de ce qui pourroit l'altérer.

LA COMTESSE.

Dieu! Dieu!

BÉGEARSS.

Vingt ans se sont passés sans que j'aie pu obtenir que ce triste aliment de votre éternelle douleur s'éloignât de vos yeux. Mais indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courez.

LA COMTESSE.

Eh! que peut-on avoir à craindre?

BÉGEARSS, *regardant si on peut l'entendre, et parlant bas.*

Je ne soupçonne point Suzanne; mais une femme-de-chambre instruite que vous conservez ces papiers, ne pourroit-elle pas un jour s'en faire un moyen de fortune? Un seul remis à votre époux, que peut-être il paieroit bien cher, vous plongeroit dans des malheurs....

LA COMTESSE.

Non, Suzanne a le cœur trop bon...

BÉGEARSS, *d'un ton plus élevé, très ferme.*

Ma respectable amie, vous avez payé votre dette à la tendresse, à la douleur, à vos devoirs de tous les genres; et si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense. Il faut brûler tous ces papiers, éteindre tous ces souvenirs d'une faute autant expiée; mais, pour ne ja-

mais revenir sur un sujet si douloureux, j'exige que le sacrifice en soit fait dans ce même instant.

LA COMTESSE, *tremblante.*

Je crois entendre Dieu qui parle ; il m'ordonne de l'oublier, de déchirer le crêpe obscur dont sa mort a couvert ma vie. Oui, mon Dieu, je vais obéir à cet ami que vous m'avez donné. (*Elle sonne.*) Hélas ! ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseilloit ; mais ma foiblesse a combattu.

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE, BEGEARSS.

LA COMTESSE.

SUZANNE, apporte-moi le coffret de mes diamants. — Non, je vais le prendre moi-même ; il te faudroit chercher la clef...

SCÈNE IV.

SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *un peu troublée.*

M. Bégearss, de quoi s'agit-il donc ? Toutes les têtes sont renversées ; cette maison ressemble à l'hôpital des fous : madame pleure, mademoiselle étouffe, le chevalier Léon parle de se noyer, monsieur est renfermé et ne veut voir personne. Pourquoi ce coffre aux diamants inspire-t-il en ce moment tant d'intérêt à tout le monde ?

BÉGEARSS, *mettant son doigt sur sa bouche, en signe de mystère.*

Chut! ne montre ici nulle curiosité. Tu le sauras dans peu.... Tout va bien, tout est bien.... Cette journée vaut.... Chut!...

SCÈNE V.

SUZANNE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE, *tenant le coffret aux diamants, que Bégearss prend et pose sur la table.*

SUZANNE, apporte-nous du feu dans le brazéro du boudoir.

SUZANNE.

Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore là dans l'athénienne. (*Elle la va chercher dans le cabinet.*)

LA COMTESSE.

Veille à la porte, et que personne n'entre.

SUZANNE, *en sortant, à part.*

Courons avant, avertir Figaro.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

COMBIEN j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons!

LA COMTESSE, *étouffée.*

O mon ami! quel jour nous choisissons pour

consommer ce sacrifice, celui de la naissance de mon malheureux fils! A cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée, je demandois pardon au ciel, et je m'abreuvois de mes larmes en relisant ces tristes lettres. Je me rendois au moins le témoignage qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui?

BÉGEARSS.

Quoi! madame, détruisez-vous ce fils qui vous le représente? ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers? Vous vous le devez à vous-même, et la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte imposant. *(Il ouvre le secret de l'écrin et en tire les lettres.)*

LA COMTESSE, *surprise.*

M. Bégearss, vous l'ouvrez mieux que moi..... Que je les lise encore.

BÉGEARSS, *sévèrement*

Non, je ne le permettrai pas.

LA COMTESSE.

Seulement la dernière où, traçant ses tristes adieux du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS, *s'y opposant.*

Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des foiblesses humaines; ou, si

vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu. *(Il y jette le paquet.)*

LA COMTESSE, *vivement.*

M. Bégearss, cruel ami! c'est ma vie que vous consumez. Qu'il m'en reste au moins un lambeau! *(Elle veut se précipiter sur les lettres enflammées; Bégearss la retient à bras le corps.)*

BÉGEARSS.

J'en jetterai la cendre au vent.

SCÈNE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, BÉGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE *accourt; elle remet l'athénienne dans le cabinet.*

C'EST monsieur, il me suit, mais amené par Figaro.

LE COMTE, *les surprenant en cette posture.*

Qu'est-ce donc que je vois, madame? d'où vient tout ce désordre? quel est ce feu, ce coffre, ces papiers? pourquoi ce débat et ces pleurs?.... *(Bégearss et la comtesse restent confondus.)*.... Vous ne répondez point?

BÉGEARSS *se remet, et dit d'un ton pénible :*

J'espère, monsieur, que vous n'exigez pas qu'on s'explique devant vos gens. J'ignore quel dessein vous fait surprendre ainsi madame. Quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractère en ren-

dant un hommage pur à la vérité quelle qu'elle soit.

LE COMTE, *à Figaro et à Suzanne.*

Sortez tous deux.

FIGARO.

Mais, monsieur, rendez-moi du moins la justice de déclarer que je vous ai remis le *récepissé* du notaire, sur le grand objet de tantôt.

LE COMTE.

Je le fais volontiers, puisque c'est réparer un tort. *(A Bégearss.)* Soyez certain, monsieur, que voilà le *récépissé.* *(Il le remet dans sa poche. Figaro et Suzanne sortent chacun de leur côté.)*

FIGARO, *bas à Suzanne, en s'en allant.*

S'il échappe à l'explication !...

SUZANNE, *bas.*

Il est bien subtil.

FIGARO, *bas.*

Je l'ai tué.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *d'un ton sérieux.*

MADAME, nous sommes seuls.

BÉGEARSS, *encore ému.*

C'est moi qui parlerai. Je subirai cet interrogatoire. M'avez-vous vu, monsieur, trahir la vérité dans quelque occasion que ce fût?

LE COMTE, *sèchement.*

Monsieur.... je ne dis pas cela.

BÉGEARSS, *tout-à-fait remis.*

Quoique je sois loin d'approuver cette inquisition peu décente, l'honneur m'oblige à répéter ce que je disois à madame, en répondant à sa consultation. « Tout dépositaire de secrets ne doit jamais conserver des papiers, s'ils peuvent compromettre un ami qui n'est plus, et qui les mit sous notre garde. Quelque chagrin qu'on ait à s'en défaire, et quelque intérêt même qu'on eût à les garder, le saint respect des morts doit avoir le pas devant tout. » *(Il montre le comte.)* Un accident inopiné ne peut-il pas en rendre un adversaire possesseur ? *(Le comte le tire par la manche pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin.)* Auriez-vous dit, monsieur, autre chose en ma position ? Qui cherche des conseils timides, ou le soutien d'une foiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi ; vous en avez des preuves l'un et l'autre, et vous surtout, monsieur le comte. *(Le comte lui fait un signe.)* Voilà sur la demande que m'a faite madame, et sans chercher à pénétrer ce que contenoient ces papiers, ce qui m'a fait lui donner un conseil pour la sévère exécution duquel je l'ai vu manquer de courage ; je n'ai pas hésité d'y substituer le mien, en combattant ses délais imprudents. Voilà quels étoient nos débats ; mais, quelque chose qu'on en pense, je ne regretterai point ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. *(Il lève les bras.)*



Sainte amitié, tu n'es rien qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas tes austères devoirs..... Permettez que je me retire.

LE COMTE, *exalté.*

O le meilleur des hommes! non, vous ne nous quitterez pas... Madame, il va nous appartenir de plus près; je lui donne ma Florestine.

LA COMTESSE, *avec vivacité.*

Monsieur, vous ne pouviez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle. Ce choix a mon assentiment, si vous le jugez nécessaire, et le plus tôt vaudra le mieux.

LE COMTE, *hésitant.*

Eh bien.... ce soir.... sans bruit.... votre aumônier....

LA COMTESSE, *avec ardeur.*

Eh bien! moi qui lui sers de mère, je vais la préparer à l'auguste cérémonie.... Mais laisserez-vous votre ami seul généreux envers ce digne enfant? J'ai du plaisir à penser le contraire.

LE COMTE, *embarrasé.*

Ah! madame.... croyez....

LA COMTESSE, *avec joie.*

Oui, monsieur, je le crois. C'est aujourd'hui la fête de mon fils; ces deux évènements réunis me rendent cette journée bien chère!

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

BÉGEARSS, LE COMTE.

LE COMTE, *la regardant aller*

Je ne reviens pas de mon étonnement. Je m'attendois à des débats, à des objections sans nombre, et je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant! *Moi qui lui sers de mère*, dit-elle... Non, ce n'est point une méchante femme; elle a dans ses actions une dignité qui m'impose.... un ton qui brise les reproches, quand on voudroit l'en accabler. Mais, mon ami, je m'en dois à moi-même, pour la surprise que j'ai montrée en voyant brûler ces papiers.

BÉGEARSS.

Quant à moi, je n'en ai point eu, voyant avec qui vous veniez. Ce reptile vous a sifflé que j'étois là pour trahir vos secrets? De si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur; je les vois ramper loin de moi. Mais, après tout, monsieur, que vous importoient ces papiers? N'aviez-vous pas pris malgré moi tous ceux que vous vouliez garder? Ah! plût au ciel qu'elle m'eût consulté plus tôt, vous n'auriez pas contre elle des preuves sans réplique.

LE COMTE, *avec douleur.*

Oui, sans réplique! (*Avec ardeur.*) Otons-les de mon sein : elles me brûlent la poitrine. (*Il tire la lettre de son sein, et la met dans sa poche.*)

BÉGEARSS, *continuant avec douceur.*

Je combattrai avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi; car enfin il n'est pas comptable du triste sort qui l'a mis dans vos bras.

LE COMTE, *reprenant sa fureur.*

Lui, dans mes bras? jamais.

BÉGEARSS.

Il n'est point coupable non plus dans son amour pour Florestine; et cependant, tant qu'il reste près d'elle, puis-je m'unir à cette enfant, qui, peut-être éprise elle-même, ne cédera qu'à son respect pour vous? La délicatesse blessée....

LE COMTE.

Mon ami, je t'entends, et ta réflexion me décide à le faire partir sur-le-champ. Oui, je serai moins malheureux, quand ce fatal objet ne blessera plus mes regards. « Mais comment entamer ce sujet « avec elle? Voudra-t-elle s'en séparer? Il faudra « donc faire un éclat?

BÉGEARSS.

« Un éclat?... Non... mais le divorce accrédité chez cette nation hasardeuse, vous permettra d'user de ce moyen.

LE COMTE.

« Moi, publier ma honte! jamais. Quelques lâches l'ont fait; c'est le dernier degré de l'avilissement du siècle. Que l'opprobre soit le partage qui donne un pareil scandale, et des fripons i le provoquent! »

BÉGEARSS.

J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivoit. Je ne suis point pour les moyens violents, surtout quand il s'agit d'un fils....

LE COMTE.

Dites *d'un étranger*, dont je vais hâter le départ.

BÉGEARSS.

N'oubliez pas cet insolent valet.

LE COMTE.

J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours, ami, chez mon notaire; retire, avec mon reçu que voilà, mes trois millions d'or déposés. Alors tu peux, à juste titre, être généreux au contrat qu'il nous faut brusquer aujourd'hui;.... car te voilà bien possesseur.... (*Il lui remet le reçu, le prend sous le bras, et ils sortent*) et ce soir, à minuit, sans bruit, dans la chapelle de madame... (*On n'entend pas le reste.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.



ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le même cabinet de la comtesse.

SCÈNE I.

FIGARO, *seul, agité, regardant de côté et d'autre.*

Elle me dit : « Viens à six heures au cabinet ; « c'est le plus sûr pour nous parler... » Je brusque tout dehors, et je rentre en sueur ! Où est-elle ? (*Il se promène en s'essuyant.*) Ah ! parbleu ! je ne suis pas fou ; je les ai vus sortir d'ici, monsieur le tenant sous le bras... Eh bien ! pour un échec, abandonnons-nous la partie ?... Un orateur fuit-il lâchement la tribune pour un argument tué sous lui ? Mais quel détestable endormeur ! (*Vivement.*) Parvenir à brûler les lettres de madame, pour qu'elle ne voie pas qu'il en manque, et se tirer d'un éclaircissement !.... C'est l'enfer concentré, tel que Milton nous l'a dépeint. (*D'un ton badin.*) J'avois raison tantôt, dans ma colère, *Honoré Bégearss* est le diable que les Hébreux nommoient *Légion ;* et si l'on y regardoit bien, on verroit le lutin... (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah ! ma gaîté me revient ; d'abord, parce que j'ai mis l'or du Mexique en sûreté chez Fal, ce qui nous donnera du temps ; (*il

frappe d'un billet sur sa main) et puis... docteur en toute hypocrisie! vrai major d'infernal tartufe! grâce au hasard qui régit tout, à ma tactique, à quelques louis semés, voici qui me promet une lettre de toi, où, dit-on, tu poses le masque à ne rien laisser désirer. (*Il ouvre le billet, et dit :*) Le coquin qui l'a lu en veut cinquante louis...... Eh bien! il les aura, si la lettre les vaut; une année de mes gages sera bien employée, si je parviens à détromper un maître à qui nous devons tant...... Mais où es-tu, Suzanne, pour en rire? *O che piacere!*... A demain donc; car je ne vois pas que rien périclite ce soir... Et pourquoi perdre un temps? Je m'en suis toujours repenti... (*Très vivement.*) Point de délai; courons attacher le pétard, dormons là-dessus, la nuit porte conseil, et demain matin, nous verrons qui des deux fera sauter l'autre.

SCÈNE II.

BÉGEARSS, FIGARO.

BÉGEARSS, *raillant.*

Eeeh! c'est mons Figaro. La place est agréable, puisqu'on y retrouve monsieur.

FIGARO, *du même ton.*

Ne fût-ce que pour avoir la joie de l'en chasser une autre fois.

BÉGEARSS.

De la rancune pour si peu? Vous êtes bien bon d'y songer. Chacun n'a-t-il pas sa manie?

FIGARO.

Et celle de monsieur est de ne plaider qu'à huis-clos?

BÉGEARSS, *lui frappant sur l'épaule.*

Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout, quand il sait si bien deviner.

FIGARO.

Chacun se sert des petits talents que le ciel lui a départis.

BÉGEARSS.

Et l'*intrigant* compte-il gagner beaucoup avec ceux qu'il nous montre ici?

FIGARO.

Ne mettant rien à la partie, j'ai tout gagné... si je fais perdre l'*autre.*

BÉGEARSS, *piqué.*

On verra le jeu de monsieur.

FIGARO.

Ce n'est pas de ces coups brillants qui éblouissent la gallerie. (*Il prend un air niais.*) Mais *chacun pour soi; Dieu pour tous,* comme a dit le roi Salomon.

BÉGEARSS, *souriant.*

Belle sentence! N'a-t-il pas dit aussi : *le soleil luit pour tout le monde?*

FIGARO, *fièrement.*

Oui, en dardant sur le serpent prêt à mordre la main de son imprudent bienfaiteur!

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

BÉGEARSS, *seul, le regardant aller.*

Il ne farde plus ses desseins. Notre homme est fier. Bon signe; il ne sait rien des miens : il auroit la mine bien longue, s'il étoit instruit qu'à minuit... (*Il cherche dans ses poches vivement.*) Eh bien! qu'ai-je fait du papier? Le voici. (*Il lit.*) *Reçu de M. Fal, notaire, les trois millions d'or spécifiés dans le bordereau ci-dessus. Paris, le...* Almaviva. — C'est bon; je tiens la pupille et l'argent : mais ce n'est point assez; cet homme est foible, il ne finira rien pour le reste de sa fortune. La comtesse lui en impose; il la craint, l'aime encore.... Elle n'ira point au couvent, si je ne les mets aux prises, et ne le force à s'expliquer... brutalement. (*Il se promène.*) — Diable! ne risquons pas ce soir un dénouement aussi scabreux! En précipitant trop les choses, on se précipite avec elles. Il sera temps demain, quand j'aurai bien serré le doux lien sacramental qui va les enchaîner à moi. Fortune! hymen!..... (*Il appuie ses deux mains sur sa poitrine.*) Eh bien! maudite joie qui me gonfle le cœur, ne peux-tu donc te contenir?... Elle m'étouffera, la fougueuse, ou me livrera comme un sot, si je ne la laisse un peu s'évaporer pendant que je suis seul ici... Sainte et douce crédulité! l'époux te doit la magnifique dot. Pâle déesse de la nuit, il te devra bientôt sa froide épouse. (*Il

frotte ses mains de joie.) Bégearss! heureux Bégearss!... Pourquoi l'appelez-vous Bégearss? n'est-il donc pas plus d'à-moitié *le seigneur comte Almaviva?* (*D'un ton terrible.*) Encore un pas, Bégearss, et tu l'es tout-à-fait. — Mais il te faut auparavant... Ce Figaro pèse sur ma poitrine; car c'est lui qui l'a fait venir... Le moindre trouble me perdroit... Ce valet-là me portera malheur..... c'est le plus clairvoyant coquin.... Allons, allons, qu'il parte avec son chevalier errant.

SCÈNE IV.

SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *accourant, fait un cri d'étonnement de voir un autre que Figaro.*

AH! (*A part.*) Ce n'est pas lui.

BÉGEARSS.

Quelle surprise! Et qu'attendois-tu donc?

SUZANNE, *se remettant.*

Personne. On se croit seule ici...

BÉGEARSS.

Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

SUZANNE.

Que parlez-vous de comité? « Réellement de-« puis quelques années, on n'entend plus du tout « la langue de ce pays. »

BÉGEARSS, *riant sardoniquement.*

Eh! eh!... (*Il pétrit dans sa boîte une prise de

tabac, d'un air content de lui.) Ce comité, ma chère, est une conférence entre la comtesse, son fils, notre jeune pupille et moi, sur le grand objet que tu sais.

SUZANNE.

Après la scène que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer?

BÉGEARSS, *bien fat.*

Oser l'espérer!...., Non : mais seulement.... je l'épouse ce soir.

SUZANNE, *vivement.*

Malgré son amour pour Léon?

BÉGEARSS.

Bonne femme, qui me disois : *Si vous faites cela, monsieur...*

SUZANNE.

Eh! qui eût pu l'imaginer?

BÉGEARSS, *prenant son tabac en plusieurs fois.*

Enfin que dit-on? parle-t-on? Toi qui vis dans l'intérieur, qui as l'honneur des confidences, y pense-t-on du bien de moi? car c'est-là le point important.

SUZANNE.

L'important seroit de savoir quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme, ma maitresse vous porte aux nues, son fils n'a d'espoir qu'en vous seul, notre pupille vous révère....

BÉGEARSS, *d'un ton bien fat, secouant le tabac de son jabot.*

Et toi, Suzanne, qu'en dis-tu?

SUZANNE.

Ma foi, monsieur, je vous admire. Au milieu du désordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme et tranquille; il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré.

BÉGEARSS, *bien fat.*

Mon enfant, rien n'est plus aisé. D'abord il n'est que deux pivots sur qui roule tout dans le monde, la morale et la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste et vrai; elle est, dit-on, la clef de quelques vertus routinières.

SUZANNE.

Quant à la politique?...

BÉGEARSS, *avec chaleur.*

Ah! c'est l'art de créer des faits, de dominer, en se jouant, les évènements et les hommes; l'intérêt est son but, l'intrigue son moyen : toujours sobre de vérités, ses vastes et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi profonde que l'Etna, elle brûle et gronde long-temps avant d'éclater au-dehors; mais alors rien ne lui résiste; elle exige de hauts talents : le scrupule seul peut lui nuire; (*en riant*) c'est le secret des négociateurs.

SUZANNE.

Si la morale ne vous échauffe pas, l'autre, en

revanche, excite en vous un assez vif enthousiasme.

BÉGEARSS, *averti, revient à lui.*

Eh!... ce n'est pas elle; c'est toi. — Ta comparaison d'un génie.... — Le chevalier vient; laisse-nous.

SCÈNE V.

BÉGEARSS, LÉON.

LÉON.

Monsieur Bégearss, je suis au désespoir.

BÉGEARSS, *d'un ton protecteur.*

Qu'est-il arrivé, jeune ami?

LÉON.

Mon père vient de me signifier, avec une dureté... que j'eusse à faire, sous deux jours, tous les apprêts de mon départ pour Malte. Point d'autre train, dit-il, que Figaro, qui m'accompagne, et un valet qui courra devant nous.

BÉGEARSS.

Cette conduite est en effet bizarre pour qui ne sait pas son secret; mais nous qui l'avons pénétré, notre devoir est de le plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable. Malte et vos vœux ne sont que le prétexte; un amour qu'il redoute est son véritable motif.

LÉON, *avec douleur.*

Mais, mon ami, puisque vous l'épousez?

BÉGEARSS, *confidentiellement.*

Si son frère le croit utile à suspendre un fâcheux départ... Je ne verrois qu'un seul moyen...

LÉON.

O mon ami! dites-le moi.

BÉGEARSS.

Ce seroit que madame votre mère vainquît cette timidité qui l'empêche, avec lui, d'avoir une opinion à elle; car sa douceur vous nuit bien plus que ne feroit un caractère trop ferme. — Supposons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste, qui a le droit, comme une mère, de rappeler un père à la raison? Engagez-la à le tenter..... non pas aujourd'hui, mais... demain, et sans y mettre de foiblesse.

LÉON.

Mon ami, vous avez raison : cette crainte est son vrai motif. Sans doute il n'y a que ma mère qui puisse le faire changer.... La voici qui vient avec elle... que je n'ose plus adorer. (*Avec douleur.*) O mon ami! rendez-la bien heureuse.

BÉGEARSS, *caressant.*

En lui parlant tous les jours de son frère.

SCÈNE VI.

SUZANNE, FLORESTINE, LA COMTESSE, BÉGEARSS, LEON.

LA COMTESSE, *coiffée, parée, portant une robe rouge et noire, et son bouquet de même couleur.*

SUZANNE, donne mes diamants. (*Suzanne va les chercher.*[1])

BÉGEARSS, *affectant de la dignité.*

MADAME, et vous mademoiselle, je vous laisse avec cet ami; je confirme d'avance tout ce qu'il va vous dire. Hélas! ne pensez point au bonheur que j'aurai de vous appartenir à tous; votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez: mais, soit que mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma déclaration, que toute la fortune dont je viens d'hériter lui est destinée de ma part, dans un contrat, ou par un testament, je vais en faire dresser les actes; mademoiselle choisira. Après ce que je viens de dire, il ne conviendroit pas que ma présence ici gênât un parti qu'elle doit prendre en toute liberté: mais, quel qu'il soit, ô mes amis, sachez qu'il est sacré pour moi: je l'adopte sans restriction. (*Il salue profondément et sort.*)

---

[1] Suzanne sort un instant, et rentre presque aussitôt avec les diamants qu'elle aide à mettre à la comtesse.

SCÈNE VII.

FLORESTINE, LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE *le regarde aller.*

C'EST un ange envoyé du ciel pour réparer tous nos malheurs.

LÉON, *avec une douleur ardente.*

O Florestine! il faut céder. Ne pouvant être l'un à l'autre, nos premiers élans de douleur nous avoient fait jurer de n'être jamais à personne : j'accomplirai ce serment pour nous deux. Ce n'est pas tout-à-fait vous perdre, puisque je retrouve une sœur où j'espérois posséder une épouse. Nous pourrons encore nous aimer.

SCÈNE VIII.

SUZANNE, *apportant l'écrin*; LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON.

LA COMTESSE, *en parlant, met ses boucles d'oreilles, son médaillon, ses bagues, son bracelet, sans rien regarder.*

FLORESTINE, épouse Bégearss; ses procédés l'en rendent digne, et puisque cet hymen fait le bonheur de ton parrain, il faut l'achever aujourd'hui. (*Suzanne sort et emporte l'écrin.*)

SCÈNE IX.

FLORESTINE, LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE, *à Léon*

Nous, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer. Tu pleures, Florestine?

FLORESTINE, *pleurant.*

Ayez pitié de moi, madame. Eh! comment soutenir autant d'assauts dans un seul jour? A peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi-même, et me livrer.... Je meurs de douleur et d'effroi. Dénuée d'objections contre M. Bégearss, je sens mon cœur à l'agonie, en pensant qu'il peut devenir..... Cependant il le faut; il faut me sacrifier au bien de ce frère chéri, à son bonheur, que je ne puis plus faire. Vous dites que je pleure. Ah! je fais plus pour lui que si je lui donnois ma vie. Maman, ayez pitié de nous, bénissez vos enfants! ils sont bien malheureux. (*Elle se jette à genoux; Léon en fait autant.*)

LA COMTESSE, *leur imposant les mains.*

Je vous bénis, mes chers enfants. Ma Florestine, je t'adopte. Si tu savois à quel point tu m'es chère! Tu seras heureuse, ma fille, et du bonheur de la vertu; celui-là peut dédommager des autres. (*Ils se relèvent.*)

FLORESTINE.

Mais, croyez-vous, madame, que mon dévouement le ramène à Léon, à son fils? car il ne faut

pas se flatter : son injuste prévention va quelquefois jusqu'à la haine.

LA COMTESSE.

Chère fille, j'en ai l'espoir.

LÉON.

C'est l'avis de M. Bégearss : il me l'a dit; mais il m'a dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle. Aurez-vous donc la force de lui parler en ma faveur?

LA COMTESSE.

Je l'ai tenté souvent, mon fils; mais sans aucun fruit apparent.

LÉON.

O ma digne mère! c'est votre douceur qui m'a nui. La crainte de le contrarier vous a trop empêché d'user de la juste influence que vous donnent votre vertu et le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec force, il ne vous résisteroit pas.

LA COMTESSE.

Vous le croyez, mon fils? Je vais l'essayer devant vous. Vos reproches m'affligent presqu'autant que son injustice. Mais, pour que vous ne gêniez pas le bien que je dirai de vous, mettez-vous dans mon cabinet; vous m'entendrez, de là, plaider une cause si juste : vous n'accuserez plus une mère de manquer d'énergie, quand il faut défendre son fils. Florestine, la décence ne te permet

pas de rester : va t'enfermer ; demande au ciel qu'il m'accorde quelque succès, et rende enfin la paix à ma famille désolée. (*Elle appelle.*) Suzanne? (*Florestine sort.*)

SCÈNE X.

SUZANNE, LA COMTESSE, LÉON.

SUZANNE.

Que veut madame?

LA COMTESSE.

Prie monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

SUZANNE, *effrayée.*

Madame, vous me faites trembler. Ciel! que va-t-il donc se passer? Quoi! monsieur, qui ne vient jamais.... sans....

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis, Suzanne, et ne prends nul souci du reste. (*Suzanne sort en levant les bras au ciel, de terreur.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE.

Vous allez voir, mon fils, si votre mère est foible en défendant vos intérêts. Mais laissez-moi me recueillir, et me préparer à cet important plaidoyer. (*Léon entre au cabinet de sa mère.*)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, *seule, un genou sur son fauteuil.*

Ce moment me semble terrible! Mon sang est prêt à s'arrêter..... O mon Dieu, donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux! *(Plus bas.)* Vous seul connoissez les motifs qui m'ont toujours fermé la bouche. Ah! s'il ne s'agissoit du bonheur de mon fils, vous savez, ô mon Dieu, si j'oserois dire un seul mot pour moi! Mais enfin, s'il est vrai qu'une faute pleurée vingt ans, ait obtenu de vous un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure, ô mon Dieu! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux!

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LÉON *caché.*

LE COMTE, *sèchement.*

Madame, on dit que vous me demandez?

LA COMTESSE, *timidement.*

J'ai cru, monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet que chez vous.

LE COMTE.

M'y voilà, madame; parlez.

LA COMTESSE, *tremblante.*

Asseyons-nous, monsieur, je vous conjure, et prêtez-moi votre attention.

LE COMTE, *impatient.*

Non, j'entendrai debout; vous savez qu'en parlant je ne saurois tenir en place.

LA COMTESSE *s'asseyant, avec un soupir, et parlant bas.*

Il s'agit de mon fils.... monsieur.

LE COMTE, *brusquement.*

De votre fils, madame?

LA COMTESSE.

Et quel autre intérêt pourroit vaincre ma répugnance à engager un entretien que vous ne recherchez jamais; mais je viens de le voir dans un état à faire compassion : l'esprit troublé, le cœur serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur-le-champ, surtout du ton de dureté qui accompagne cet exil. Eh! comment a-t-il encouru la disgrâce d'un p... d'un homme si juste? Depuis qu'un exécrable duel nous a ravi notre autre fils...

LE COMTE, *les mains sur le visage, avec un air de douleur.*

Ah!...

LA COMTESSE.

Celui-ci, qui jamais ne dut connoître le chagrin, a redoublé de soins et d'attentions pour adoucir l'amertume des nôtres.

LE COMTE, *se promenant doucement.*

Ah!...

LA COMTESSE.

Le caractère emporté de son frère, son désordre, ses goûts et sa conduite déréglée nous en don-

noient souvent de bien cruels. « Le ciel sévère, « mais sage en ses décrets, en nous privant de cet « enfant, nous en a peut-être épargné de plus « cuisants pour l'avenir. »

LE COMTE, *avec douleur.*

Ah!... ah!...

LA COMTESSE.

Mais enfin, celui qui nous reste a-t-il jamais manqué à ses devoirs? Jamais le plus léger reproche fut-il mérité de sa part? Exemple des hommes de son âge, il a l'estime universelle : il est aimé, recherché, consulté. Son p... protecteur naturel, mon époux seul paroît avoir les yeux fermés sur un mérite transcendant, dont l'éclat frappe tout le monde. (*Le comte se promène plus vite sans parler; la comtesse, prenant courage de son silence, continue d'un ton plus ferme, et l'élève par degrés.*) En tout autre sujet, monsieur, je tiendrois à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de régler mes sentiments, ma foible opinion sur la vôtre; mais il s'agit... d'un fils... (*Le comte s'agite en marchant.*) Quand il avoit un frère aîné, l'orgueil d'un très grand nom le condamnant au célibat, l'ordre de Malte étoit son sort. Le préjugé sembloit alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux fils (*timidement*) égaux en droits.

LE COMTE *s'agite plus fort.* (*A part, d'un ton étouffé.*)

Égaux en droits!...

LA COMTESSE, *un peu plus fort.*

Mais depuis deux années, qu'un accident affreux.... les lui a tous transmis, n'est-il pas étonnant que vous n'ayez rien entrepris pour le relever de ses vœux? Il est de notoriété que vous n'avez quitté l'Espagne que pour dénaturer vos biens par la vente, ou par des échanges. Si c'est pour l'en priver, monsieur, la haine ne va pas plus loin. Puis, vous le chassez de chez vous, et semblez lui fermer la maison p... par vous habitée. Permettez-moi de vous le dire, un traitement aussi étrange est sans excuse aux yeux de la raison. Qu'a-t-il fait pour le mériter?

LE COMTE, *s'arrêtant, d'un ton terrible.*

Ce qu'il a fait!

LA COMTESSE, *effrayée.*

Je voudrois bien, monsieur, ne pas vous offenser.

LE COMTE, *plus fort.*

Ce qu'il a fait, madame! Et c'est vous qui le demandez?

LA COMTESSE, *en désordre.*

Monsieur, monsieur, vous m'effrayez beaucoup!

LE COMTE, *avec fureur.*

Puisque vous avez provoqué l'explosion du ressentiment qu'un respect humain enchaînoit, vous entendrez son arrêt et le vôtre.

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Ah! monsieur, ah! monsieur...

LE COMTE.

Vous demandez ce qu'il a fait?

LA COMTESSE, *levant les bras.*

Non, monsieur, ne me dites rien.

LE COMTE, *hors de lui.*

Rappelez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait vous-même, et comment, recevant un adultère dans vos bras, vous avez mis dans ma maison cet enfant étranger, que vous osez nommer mon fils.

LA COMTESSE, *au désespoir, voulant se relever.*

Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

LE COMTE, *la clouant sur son fauteuil.*

Non, vous ne fuirez pas; vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse. (*Lui montrant sa lettre.*) Connoissez-vous cette écriture? Elle est tracée de votre main coupable! et ces caractères sanglants qui lui servirent de réponse...

LA COMTESSE, *anéantie.*

Je vais mourir! je vais mourir!

LE COMTE, *avec force.*

Non, non; vous entendrez les traits que j'en ai soulignés! (*Il lit avec égarement.*) « Malheureux « insensé! notre sort est rempli; votre crime, le « mien reçoit sa punition. Aujourd'hui, jour de « Saint-Léon, patron de ce lieu, et le vôtre, je « viens de mettre au monde un fils, mon opprobre « et mon désespoir... » (*Il parle.*) Et cet enfant est né le jour de Saint-Léon, plus de dix mois après mon départ pour la Vera-Cruz! (*Pendant qu'il lit*

très fort, on entend la comtesse, égarée, dire des mots coupés qui partent du délire.)

LA COMTESSE, *priant, les mains jointes.*

Grand Dieu, tu ne permets donc pas que le crime le plus caché demeure toujours impuni!

LE COMTE.

...Et de la main du corrupteur. (*Il lit.*) « L'ami « qui vous rendra ceci, quand je ne serai plus, « est sûr. »

LA COMTESSE, *priant.*

Frappe, mon Dieu, car je l'ai mérité!

LE COMTE, *lisant.*

« Si la mort d'un infortuné vous inspiroit un « reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner « à ce fils, héritier d'un autre...

LA COMTESSE, *priant.*

Accepte l'horreur que j'éprouve, en expiation de ma faute!

LE COMTE, *lisant.*

« Puis-je espérer que le nom de Léon..... (*Il parle*) Et ce fils s'appelle Léon!

LA COMTESSE, *égaree, les yeux fermés.*

Ô Dieu! mon crime fut bien grand, s'il égala ma punition! que ta volonté s'accomplisse.

LE COMTE, *plus fortement.*

Et, couverte de cet opprobe, vous osez me demander compte de mon éloignement pour lui.... Et, lorsque vous plaidez pour l'enfant de ce malheureux, vous avez au bras mon portrait!

LA COMTESSE, *en le détachant, le regarde.*

Monsieur, monsieur! je le rendrai; je sais que je n'en suis pas digne. (*Dans le plus grand égarement.*) Ciel! que m'arrive-t-il? Ah! je perds la raison. Ma conscience troublée fait naître des fantômes! — Réprobation anticipée!.... Je vois ce qui n'existe pas... Ce n'est plus vous, c'est lui qui me fait signe de le suivre, d'aller le rejoindre au tombeau!

LE COMTE, *effrayé.*

Comment? Eh bien! non, ce n'est pas....

LA COMTESSE, *en délire.*

Ombre terrible, éloigne-toi!

LE COMTE, *criant, avec douleur.*

Ce n'est pas ce que vous croyez!

LA COMTESSE, *jetant le bracelet par terre.*

Attends... Oui, je t'obéirai...

LE COMTE, *plus troublé.*

Madame, écoutez-moi....

LA COMTESSE.

J'irai... Je t'obéis... Je meurs... (*Elle tombe par terre, et elle reste évanouie.*)

LE COMTE, *effrayé, ramasse le bracelet.*

J'ai passé la mesure... Elle se trouve mal... Ah! Dieu! courons lui chercher du secours. Suzanne! Figaro! au secours! au secours! au secours! (*Le comte, sans disparoître aux yeux des spectateurs, va au fond du théâtre, et appelle Suzanne et Figaro au secours de la comtesse. Pendant ces cris, Léon entre.*)

SCÈNE XVII.

LÉON, SUZANNE, LA COMTESSE, *évanouie; on la remet sur son fauteuil;* LE COMTE.

LÉON, *lui tenant le flacon sous le nez.*

Si l'on pouvoit la faire respirer! O Dieu, rends-moi ma malheureuse mère!..... La voici qui revient.....

SUZANNE, *pleurant.*

Madame! allons, madame!...

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Ah! qu'on a de peine à mourir!

LÉON, *égaré.*

Non, maman, vous ne mourrez pas.

LA COMTESSE, *égarée.*

O ciel! entre mes juges, entre mon époux et mon fils! Tout est connu... et criminelle envers tous deux... (*Elle se jette à terre et se prosterne.*) Vengez-vous l'un et l'autre; il n'est plus de pardon pour moi. (*Avec horreur.*) Mère coupable! épouse indigne! un instant nous a tous perdus. Puisse ma mort expier mon forfait!

LE COMTE, *au désespoir.*

Non, revenez à vous; votre douleur a déchiré mon âme. Asseyons-la, Léon.... mon fils. (*Léon fait un grand mouvement.*) Suzanne, asseyons-la. (*Ils la remettent sur le fauteuil.*)

SCÈNE XVIII.

LÉON, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *accourant avec une petite pharmacie, d'où il tire un flacon pour faire respirer à la comtesse.*

Elle a repris sa connoissance?

SUZANNE.

Ah Dieu! j'étouffe aussi. (*Elle se desserre.*)

LE COMTE, *criant.*

Figaro, vos secours!

FIGARO, *étouffé, faisant respirer le flacon à la comtesse.*

Un moment, calmez-vous. Son état n'est plus si pressant. Moi qui étois dehors, grand Dieu! je suis rentré bien à propos..... Elle m'avoit fort effrayé. Allons, madame, du courage.

LA COMTESSE, *priant, renversée.*

Dieu de bonté, fais que je meure!

LÉON, *en l'asseyant mieux.*

Non, maman, vous ne mourrez pas, et nous réparerons nos torts. Monsieur, vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom, reprenez vos titres, vos biens; je n'y avois nul droit: hélas! je l'ignorois. Mais, par pitié, n'écrasez point d'un déshonneur public cette infortunée, qui fut votre.... Une erreur expiée par vingt années de larmes, est-elle encore un crime, alors

qu'on fait justice? Ma mère et moi, nous nous bannissons de chez vous.

LE COMTE, *exalté.*

Jamais; vous n'en sortirez point.

LÉON.

Un couvent sera sa retraite; et moi, sous mon nom de Léon, sous le simple habit d'un soldat, « je défendrai la liberté de notre nouvelle patrie. « Inconnu, je mourrai pour elle, ou je la servirai « en zélé citoyen. » *(Suzanne pleure dans un coin; Figaro est absorbé dans l'autre.)*

LA COMTESSE, *péniblement.*

Léon, mon cher enfant, ton courage me rend la vie. Je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mère. Cette fierté dans le malheur sera ton noble patrimoine Il m'épousa sans bien; n'exigeons rien de lui. Le travail de mes mains soutiendra ma foible existence, et toi, tu serviras l'État.

LE COMTE, *avec désespoir.*

Non, Rosine, jamais. C'est moi qui suis le vrai coupable. De combien de vertus je privois ma triste vieillesse!...

LA COMTESSE.

Vous en serez entouré.—Florestine et Bégearss vous restent. Floresta, votre fille, l'enfant chéri de votre cœur...

LE COMTE, *étonné.*

Comment?... d'où savez-vous? qui vous l'a.... dit?....

LA COMTESSE.

Monsieur, donnez-lui tous vos biens; mon fils et moi n'y mettrons point d'obstacle; son bonheur nous consolera. Mais, avant de nous séparer, que j'obtienne au moins une grâce. Apprenez-moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je croyois brûlée avec les autres? Quelqu'un m'a-t-il trahie?

FIGARO, *s'écriant.*

Oui, l'infâme Bégearss : je l'ai surpris tantôt qui la remettoit à monsieur.

LE COMTE, *parlant vîte.*

Non, je la dois au seul hasard. Ce matin, lui et moi, pour un tout autre objet, nous examinions votre écrin, sans nous douter qu'il eût un double fond. Dans le débat, et sous ses doigts, le secret s'est ouvert soudain, à son très grand étonnement. Il a cru le coffre brisé.

FIGARO, *criant plus fort.*

Son étonnement d'un secret? Monstre! c'est lui qui l'a fait faire.

LE COMTE.

Est-il possible?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE COMTE.

Des papiers frappent nos regards; il en ignoroit l'existence, et quand j'ai voulu les lui lire, il a refusé de les voir.

SUZANNE, *s'écriant.*

Il les a lus cent fois avec madame.

LE COMTE.

Est-il vrai? Les connoissoit-il?

LA COMTESSE.

Ce fut lui qui me les remit, qui les apporta de l'armée, lorsqu'un infortuné.... mourut.

LE COMTE.

Cet ami sûr, instruit de tout?...

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE, *ensemble, criant.*

C'est lui!

LE COMTE.

O scélératesse infernale! avec quel art il m'avoit engagé! A présent je sais tout.

FIGARO.

Vous le croyez?

LE COMTE.

Je connois son affreux projet. Mais, pour en être plus certain, déchirons le voile en entier. Par qui savez-vous donc ce qui touche ma Florestine?

LA COMTESSE, *vite.*

Lui seul m'en a fait confidence.



LÉON, *vite.*

Il me l'a dit sous le secret.

SUZANNE, *vite.*

Il me l'a dit aussi.

LE COMTE, *avec horreur.*

O monstre! Et moi j'allois la lui donner! mettre ma fortune en ses mains!

FIGARO, *vivement.*

Plus d'un tiers y seroit déja, si je n'avois porté, sans vous le dire, vos trois millions d'or en dépôt chez M. Fal : vous alliez l'en rendre le maître; heureusement je m'en suis douté. Je vous ai donné son reçu....

LE COMTE, *vivement.*

Le scélérat vient de me l'enlever, pour en aller toucher la somme.

FIGARO, *désolé.*

O proscription sur moi! Si l'argent est remis, tout ce que j'ai fait est perdu. Je cours chez monsieur Fal. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard!

LE COMTE, *à Figaro.*

Le traître n'y peut être encore.

FIGARO.

S'il a perdu un temps, nous le tenons. J'y cours. (*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *vivement, l'arrêtant.*

Mais, Figaro, que le fatal secret dont ce moment vient de t'instruire, reste enseveli dans ton sein.

FIGARO, *avec une grande sensibilité.*

Mon maître, il y a vingt ans qu'il est dans ce sein-là, et dix que je travaille à empêcher qu'un monstre n'en abuse. Attendez surtout mon retour avant de prendre aucun parti.

LE COMTE, *vivement.*

Penseroit-il se disculper?

FIGARO.

Il fera tout pour le tenter; *(il tire une lettre de sa poche.)* mais voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouvantable lettre; le secret de l'enfer est là. Vous me saurez bon gré d'avoir tout fait pour me la procurer. *(Il lui remet la lettre de Bégearss.)* Suzanne, des gouttes à ta maîtresse. Tu sais comment je les prépare; et le plus grand calme autour d'elle. Monsieur, au moins, ne recommencez pas; elle s'éteindroit dans nos mains.

LE COMTE, *exalté.*

Recommencer! Je me ferois horreur.

FIGARO, *à la comtesse.*

Vous l'entendez, madame? Le voilà dans son caractère; et c'est mon maître que j'entends. Ah! je l'ai toujours dit de lui; la colère, chez les bons cœurs, n'est qu'un besoin pressant de pardonner. *(Il s'enfuit.)* Je cours chez M. Fal. *(Le comte et Léon la prennent sous les bras. Ils sortent tous.)*

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le grand salon du premier acte.

SCÈNE I.

LE COMTE; LA COMTESSE *sans rouge, dans le plus grand désordre de parure;* SUZANNE, LÉON.

LÉON, *soutenant sa mère.*

Il fait trop chaud, maman, dans l'appartement intérieur. Suzanne, avance une bergère. (*On l'assied.*)

LE COMTE, *attendri, arrangeant les coussins.*

Êtes-vous bien assise? Eh quoi! pleurer encore?

LA COMTESSE, *accablée.*

Ah! laissez-moi verser des larmes de soulagement. Ces récits affreux m'ont brisée; cette lettre, surtout.... de l'infâme Bégearss....

LE COMTE, *délirant.*

Marié en Irlande, il épousoit ma fille, et tout mon bien placé sur la banque de Londres, eût fait vivre un repaire affreux, jusqu'à la mort du dernier de nous tous!... Et qui sait, grand Dieu! quels moyens....

LA COMTESSE.

Homme infortuné ! calmez-vous. Mais il est temps de faire descendre Florestine, elle avoit le cœur si serré de ce qui devoit lui arriver ! Va la chercher, Suzanne, et ne l'instruis de rien.

LE COMTE, *avec dignité.*

Ce que j'ai dit à Figaro, Suzanne, étoit pour vous comme pour lui.

SUZANNE.

Monsieur, celle qui vit madame pleurer, prier pendant vingt ans, a trop gémi de ses douleurs pour rien faire qui les accroisse. *(Elle sort.)*

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON.

LE COMTE, *avec un vif sentiment.*

AH ! Rosine, séchez vos pleurs, et maudit soit qui vous affligera !

LA COMTESSE.

Mon fils, embrasse les genoux de ton généreux protecteur, et rends-lui grâce pour ta mère. *(Il veut se mettre à genoux.)*

LE COMTE, *le relevant.*

Oublions le passé, Léon. Gardons-en le silence, et n'émouvons plus votre mère. Figaro demande un grand calme. Ah ! respectons surtout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cet accident.

SCÈNE III.

FLORESTINE, SUZANNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON.

FLORESTINE, *accourant.*

Mon Dieu ! maman, qu'avez-vous donc?

LA COMTESSE.

Rien que d'agréable à t'apprendre, et ton parrain va t'en instruire.

LE COMTE.

Hélas ! ma Florestine, je frémis du péril où j'allois plonger ta jeunesse. Grâce au ciel, qui dévoile tout, tu n'épouseras point Bégearss. Non, tu ne seras point la femme du plus épouvantable ingrat....

FLORESTINE.

Ah ciel ! Léon....

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE, *au comte.*

Sa sœur !

LE COMTE.

Il nous trompoit. Il trompoit les uns par les autres, et tu étois le prix de ses horribles perfidies. Je vais le chasser de chez moi.

LA COMTESSE.

L'instinct de ta frayeur te servoit mieux que nos lumières. Aimable enfant !

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE, *au comte.*

Monsieur, il m'appelle sa sœur.

LA COMTESSE, *exaltée.*

Oui, Floresta, tu es à nous. C'est là notre secret chéri. Voilà ton père; voilà ton frère, et moi je suis ta mère pour la vie. Ah! garde-toi de l'oublier jamais! (*Elle tend la main au comte.*) Almaviva, pas vrai qu'elle est *ma fille?*

LE COMTE, *exalté.*

Et lui *mon fils;* voilà nos deux enfants. (*Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, SUZANNE, FIGARO, M. FAL, *notaire.*

FIGARO, *accourant et jetant son manteau.*

MALÉDICTION! il a le porte-feuille. J'ai vu le traître l'emporter, quand je suis entré chez monsieur.

LE COMTE.

O M. Fal, vous vous êtes pressé!

M. FAL, *vivement.*

Non, monsieur, au contraire. Il est resté plus d'une heure avec moi, m'a fait achever le contrat, y insérer la donation qu'il fait. Puis il m'a remis mon reçu, au bas duquel étoit le vôtre, en me disant que la somme est à lui; qu'elle est un fruit d'hérédité; qu'il vous l'a remise en confiance...

LE COMTE.

Ô scélérat ! il n'oublie rien.

FIGARO.

Que de trembler sur l'avenir.

M. FAL.

Avec ces éclaircissements, ai-je pu refuser le porte-feuille qu'il exigeoit ? Ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez le mariage, et qu'il veuille garder l'argent, c'est un mal presque sans remède.

LE COMTE, *avec véhémence.*

Que tout l'or du monde périsse, et que je sois débarrassé de lui !

FIGARO, *jetant son chapeau sur un fauteuil.*

Dussé-je être pendu, il n'en gardera pas une obole. (*A Suzanne.*) Veille au-dehors, Suzanne.

(*Elle sort.*)

M. FAL.

Avez-vous un moyen de lui faire avouer, devant de bons témoins, qu'il tient ce trésor de monsieur ? Sans cela, je défie qu'on puisse le lui arracher.

FIGARO.

S'il apprend par son Allemand ce qui se passe dans l'hôtel, il n'y rentrera plus.

LE COMTE, *vivement.*

Tant mieux ! c'est tout ce que je veux. Ah ! qu'il garde le reste !

coutez et me secondez tous, pour lui donner une sécurité profonde, j'engage ma tête au succès.

M. FAL.

Vous allez lui parler du porte-feuille et du contrat?

FIGARO, *très vite.*

Non pas; il en sait trop pour l'entamer si brusquement; il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. (*Au comte.*) Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE, *troublé.*

Mais, mais, sur quoi?

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, M. FAL, FIGARO, SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *accourant.*

M. Bégeaaaaarss! (*Elle se range derrière Figaro. Bégearss montre une grande surprise.*)

FIGARO, *s'écrie, en le voyant.*

Monsieur Bégearss. (*Humblement.*) Eh bien! ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez à l'aveu de mes torts le pardon que je sollicite, j'espère que monsieur ne sera pas moins généreux.

BÉGEARSS, *étonné.*

Qu'y a-t-il donc? Je vous trouve assemblés.

FIGARO, *vivement.*

Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfants? ce n'est pas vertu, c'est foiblesse.

LÉON, *fâché.*

Figaro!

FIGARO, *plus fort.*

Je ne m'en dédis point. (*Au comte.*) Qu'obtiendra donc de vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie?

LE COMTE, *se fâchant.*

Mais, l'entreprendre sans succès, c'est lui ménager un triomphe....

SCÈNE V.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, M. FAL, FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE, *à la porte, et criant.*

Monsieur Bégearss qui rentre. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, M. FAL, FIGARO.

(Ils font tous un grand mouvement.)

LE COMTE, *hors de lui.*

Oh! traître!

FIGARO, *très vite.*

On ne peut plus se concerter; mais si vous m'é-

contez et me secondez tous, pour lui donner une sécurité profonde, j'engage ma tête au succès.

M. FAL.

Vous allez lui parler du porte-feuille et du contrat?

FIGARO, *très vite.*

Non pas; il en sait trop pour l'entamer si brusquement; il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. (*Au comte.*) Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE, *troublé.*

Mais, mais, sur quoi?

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, M. FAL, FIGARO, SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *accourant.*

M. Bégeaaaaarss! (*Elle se range derrière Figaro. Bégearss montre une grande surprise.*)

FIGARO, *s'écrie, en le voyant.*

Monsieur Bégearss. (*Humblement.*) Eh bien! ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez à l'aveu de mes torts le pardon que je sollicite, j'espère que monsieur ne sera pas moins généreux.

BÉGEARSS, *étonné.*

Qu'y a-t-il donc? Je vous trouve assemblés.

LE COMTE, *brusquement.*

Pour chasser un sujet indigne.

BÉGEARSS, *plus surpris encore, voyant le notaire.*

Et M. Fal?

M. FAL, *lui montrant le contrat.*

Voyez qu'on ne perd point de temps, tout ici concourt avec vous.

BÉGEARSS, *surpris.*

Ah! ah!....

LE COMTE, *impatient, à Figaro.*

Pressez-vous; ceci me fatigue. (*Pendant cette scène, Begearss les examine l'un après l'autre, avec la plus grande attention.*)

FIGARO, *au comte, d'un air suppliant.*

Puisque la feinte est inutile, achevons mes tristes aveux. Oui, pour nuire à M. Begearss, je répète avec confusion, que je me suis mis à l'épier, le suivre et le troubler partout; (*au comte*) car monsieur n'avoit pas sonné, lorsque je suis entré chez lui, pour savoir ce qu'on y faisoit du coffre aux brillants de madame, que j'ai trouvé là tout ouvert.

BÉGEARSS.

Certes, ouvert à mon grand regret.

LE COMTE, *fesant un mouvement inquiétant.* (*A part*)

Quelle audace!

FIGARO, *se courbant, le tire par l'habit pour l'avertir.*

Ah! mon maître!

M. FAL, *effrayé.*

Monsieur!

BÉGEARSS, *au comte, à part.*

Modérez-vous, ou nous ne saurons rien. (*Le comte frappe du pied. Bégearss l'examine.*)

FIGARO, *soupirant, au comte.*

C'est ainsi que sachant madame enfermée avec lui, pour brûler de certains papiers dont je connoissois l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BÉGEARSS, *au comte.*

Vous l'ai-je dit? (*Le comte mord son mouchoir de fureur.*)

SUZANNE, *bas, à Figaro, par derrière.*

Achève, achève.

FIGARO.

Enfin, vous voyant tous d'accord, j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer, entre madame et vous, la vive explication... qui n'a pas eu la fin que j'espérois....

LE COMTE, *à Figaro, avec colère.*

Finissez-vous ce plaidoyer?

FIGARO, *bien humble.*

Hélas! je n'ai plus rien à dire, puisque c'est cette explication qui a fait chercher M. Fal, pour finir ici le contrat. L'heureuse étoile de monsieur a triomphé de tous mes artifices... Mon maître, en faveur de trente ans....

LE COMTE, *avec humeur.*

Ce n'est pas à moi de juger. (*Il marche vite.*)

FIGARO.

Monsieur Bégearss....

BÉGEARSS, *qui a repris sa sécurité, dit ironiquement.*

Qui, moi, cher ami? je ne comptois guère vous avoir tant d'obligations. (*Élevant son ton.*) Voir mon bonheur accéléré par le coupable effort destiné à me le ravir! (*A Léon et Florestine.*) O jeunes gens, quelle leçon! Marchons avec candeur dans le sentier de la vertu. Voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur.

FIGARO, *prosterné.*

Ah! oui.

BÉGEARSS, *au comte.*

Monsieur, pour cette fois encore, et qu'il parte.

LE COMTE, *à Bégearss, durement.*

C'est là votre arrêt?... J'y souscris.

FIGARO, *ardemment.*

Monsieur Bégearss, je vous le dois. Mais je vois M. Fal pressé d'achever un contrat....

LE COMTE, *brusquement.*

Les articles m'en sont connus.

M. FAL.

Hors celui-ci. Je vais vous lire la donation que monsieur fait... (*cherchant l'endroit.*) M. M. M., Messire *James-Honoré Bégearss*... Ah! (*Il lit.*) « Et « pour donner à la demoiselle future épouse une « preuve non équivoque de son attachement pour « elle, ledit seigneur futur époux lui fait donation « entière de tous les grands biens qu'il possède,

« consistant aujourd'hui, *(il appuie en lisant)* « (ainsi qu'il le déclare, et les a exhibés à nous « notaires soussignés,) en trois millions d'or ici « joints, en très bons effets au porteur. » *(Il tend la main en lisant.)*

BÉGEARSS.

Les voilà dans ce porte-feuille. *(Il donne le porte-feuille à Fal.)* Il manque deux milliers de louis, que je viens d'en ôter pour fournir aux apprêts des noces.

FIGARO, *montrant le comte, et vivement.*

Monsieur a décidé qu'il paieroit tout; j'ai l'ordre.

BÉGEARSS, *tirant les effets de sa poche et les remettant au notaire.*

En ce cas, enregistrez-les; que la donation soit entière. *(Figaro, retourné, se tient la bouche pour ne pas rire. M. Fal remet les effets dans le porte-feuille.)*

M. FAL, *montrant Figaro.*

Monsieur va tout additionner, pendant que nous achèverons. *(Il donne le porte-feuille ouvert à Figaro, qui, voyant les effets, dit :)*

FIGARO, *l'air exalté.*

Et moi, j'éprouve qu'un bon repentir est comme toute bonne action, qu'il porte aussi sa récompense.

BÉGEARSS.

En quoi?

FIGARO.

J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus

d'un généreux homme. Oh! que le ciel comble les vœux de deux amis aussi parfaits! Nous n'avons nul besoin d'écrire. (*Au comte.*) Ce sont vos effets au porteur ; oui, monsieur, je les reconnois. Entre M. Bégearss et vous, c'est un combat de générosité ; l'un donne ses biens à l'époux, l'autre les rend à sa future. (*Aux jeunes gens.*) Monsieur, mademoiselle, ah! quel bienfaisant protecteur, et que vous allez le chérir!.... Mais, que dis-je? l'enthousiasme m'auroit-il fait commettre une indiscrétion offensante? (*Tout le monde garde le silence.*)

BÉGEARSS, *un peu surpris, se remet, prend son parti, et dit :*

Elle ne peut l'être pour personne, si mon ami ne la désavoue pas, s'il met mon âme à l'aise, en me permettant d'avouer que je tiens de lui ces effets. Celui-là n'a pas un bon cœur, que la gratitude fatigue, et cet aveu manquoit à ma satisfaction. (*Montrant le comte.*) Je lui dois bonheur et fortune ; et quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que lui rendre ce qui lui appartient de droit. Remettez-moi le porte-feuille ; je ne veux avoir que l'honneur de le mettre à ses pieds moi-même, en signant notre heureux contrat. (*Il veut le reprendre.*)

FIGARO, *sautant de joie.*

Messieurs, vous l'avez entendu? vous témoignerez, s'il le faut. Mon maître, voilà vos effets ; donnez-les à leur détenteur, si votre cœur l'en juge digne. (*Il lui remet le porte-feuille.*)

LE COMTE, *se levant, à Bégearss.*

Grand Dieu, les lui donner! Homme cruel, sortez de ma maison ; l'enfer n'est pas aussi profond que vous. Grâce à ce bon vieux serviteur, mon imprudence est réparée : sortez à l'instant de chez moi.

BÉGEARSS.

O mon ami, vous êtes encore trompé!

LE COMTE, *hors de lui, le bride de sa lettre ouverte.*

Et cette lettre, monstre, m'abuse-t-elle aussi ?

BÉGEARSS *la voit; furieux, il arrache au comte la lettre, et se montre tel qu'il est.*

Ah!... Je suis joué; mais j'en aurai raison.

LÉON.

Laissez en paix une famille que vous avez remplie d'horreur.

BÉGEARSS, *furieux.*

Jeune insensé! c'est toi qui vas payer pour tous ; je t'appelle au combat.

LÉON, *vite.*

J'y cours.

LE COMTE, *vite.*

Léon!

LA COMTESSE, *vite.*

Mon fils!

FLORESTINE, *vite.*

Mon frère!

LE COMTE.

Léon, je vous défends... (*A Bégearss.*) Vous vous êtes rendu indigne de l'honneur que vous

demandez : ce n'est point par cette voie-là qu'un homme comme vous doit terminer sa vie. (*Bégearss fait un geste affreux, sans parler.*)

FIGARO, *vivement.*

Non, jeune homme, vous n'irez point. Monsieur votre père a raison, et l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie; on ne combattra plus ici que les ennemis de l'État. Laissez-le en proie à sa fureur, et s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme d'un assassin. Personne ne trouve mauvais qu'on tue une bête enragée; mais il se gardera de l'oser : l'homme capable de tant d'horreurs doit être aussi lâche que vil.

BÉGEARSS, *hors de lui.*

Malheureux!

LE COMTE, *frappant du pied.*

Nous laissez-vous enfin? c'est un supplice de vous voir. (*La comtesse est effrayée sur son siège; Florestine et Suzanne la soutiennent; Léon se réunit à elles.*)

BÉGEARSS, *les dents serrées.*

Oui, morbleu! je vous laisse; mais j'ai la preuve en main de votre infâme trahison. Vous n'avez demandé l'agrément de sa majesté, pour échanger vos biens d'Espagne, que pour être à portée de troubler sans péril l'autre côté des Pyrénées.

LE COMTE.

O monstre! que dit-il?

BÉGEARSS.

Ce que je vais dénoncer à Madrid. N'y eût-il que

le buste en grand d'un Washington dans votre cabinet, j'y fais confisquer tous vos biens.

FIGARO, *criant.*

Certainement; le tiers au dénonciateur.

BÉGEARSS.

Mais, pour que vous n'échangiez rien, je cours chez notre ambassadeur arrêter dans ses mains l'agrément de sa majesté, que l'on attend par ce courrier.

FIGARO, *tirant un paquet de sa poche, s'écrie vivement:*

L'agrément du roi? le voici. J'avois prévu le coup; je viens, de votre part, d'enlever le paquet au secrétariat d'ambassade: le courrier d'Espagne arrivoit. (*Le comte, avec vivacité, prend le paquet.*)

BÉGEARSS, *furieux, frappe sur son front, fait deux pas pour sortir et se retourne.*

Adieu, famille abandonnée! maison sans mœurs et sans honneur! vous aurez l'impudeur de conclure un mariage abominable, en unissant le frère avec la sœur; mais l'univers saura votre infamie.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, M. FAL, SUZANNE, FIGARO.

FIGARO, *follement.*

Qu'il fasse des libelles, dernière ressource des lâches, il n'est plus dangereux. Bien démasqué, à

bout de voie, et pas vingt-cinq louis dans le monde. Ah! M. Fal, je me serois poignardé, s'il eût gardé les deux mille louis qu'il avoit soustraits du paquet! (*Il reprend un ton grave.*) D'ailleurs, nul ne sait mieux que lui, que par la nature et la loi ces jeunes gens ne se sont rien; qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

LE COMTE, *l'embrassant et criant.*

O Figaro!... Madame, il a raison.

LÉON, *très vite.*

Dieux, maman, quel espoir!

FLORESTINE, *au comte.*

Eh quoi! monsieur, n'êtes-vous plus...

LE COMTE, *ivre de joie.*

Mes enfants, nous y reviendrons, et nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de lois discrets, éclairés, plein d'honneur. O mes enfants! il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes foiblesses; font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avoient trop désunis. Rosine, (c'est le nom que votre époux vous rend) allez, madame, reposer votre âme des fatigues de la journée. M. Fal, restez avec nous. Venez, mes deux enfants. — Suzanne, embrasse ton mari, et que nos sujets de querelles soient ensevelis pour toujours. (*A Figaro.*) Les deux mille louis qu'il avoit soustraits, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due.....

FIGARO, *vivement.*

A moi, monsieur? Non, s'il vous plaît. Moi, gâter par un vil salaire le bon service que j'ai fait? Ma récompense est de mourir chez vous. Jeune, si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte ma vie! O ma vieillesse! pardonne à ma jeunesse, elle s'honorera de tôi. Un jour a changé notre état. Plus d'oppresseur, d'hypocrite insolent! Chacun a bien fait son devoir. Ne plaignons point quelques moments de trouble; on gagne assez dans les familles, quand on en expulse un méchant.

FIN DE LA MÈRE COUPABLE.

[redacted]

L'HONNÊTE CRIMINEL,

OU

L'AMOUR FILIAL,

DRAME,

PAR FENOUILLOT DE FALBAIRE,

Représenté, pour la première fois, le 4 janvier 1790.

NOTICE
SUR FENOUILLOT DE FALBAIRE.

Charles-Georges Fenouillot de Falbaire de Quingey naquit à Salins, en Franche-Comté, vers l'an 1730. Il fit ses études à Paris avec beaucoup de succès. Son père, intéressé dans les fermes des salines, le destinoit à l'état ecclésiastique; il en porta même quelque temps l'habit; mais sa vocation ne répondant pas aux intentions paternelles, il profita de l'aisance de sa famille pour se livrer à son propre penchant. Il ne paroît cependant pas qu'il se soit occupé de bonne heure de littérature. Son essai fut *l'Honnête Criminel*, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans la dédicace qu'il en fit à M. de Trudaine. Cette pièce, composée en 1767, fut éloignée du théâtre françois pendant vingt-trois ans, quoiqu'on la représentât souvent en province.

La première pièce qui ait été représentée de Fenouillot de Falbaire, est *le Fabricant de Londres*, drame en cinq actes, en prose, joué le 12 janvier 1771, et que l'auteur retira le lendemain : cet ouvrage, qui n'avoit point réussi à Paris, fut

traduit en allemand et en italien, et représenté avec le plus grand succès à Vienne et dans toute l'Italie.

L'École des Mœurs, autre drame en cinq actes, en prose, joué le 13 mai 1776, n'obtint point de succès et ne reparut plus.

Ce ne fut que le 4 janvier 1790 que l'on donna pour la première fois à Paris *l'Honnête Criminel*, drame en cinq actes, en vers. Il fut dès-lors bien accueilli, et est maintenant au courant du répertoire.

Fenouillot de Falbaire est auteur de plusieurs autres pièces dont nous ne parlons point ici, parce qu'elles n'ont pas été jouées au théâtre françois. Il y avoit déja quelque temps qu'il s'étoit retiré à Sainte-Ménéhould, lorsqu'il y mourut le 28 octobre 1800, âgé d'environ soixante-dix ans. Il avoit été nommé par le roi, en 1782, inspecteur-général des salines de Franche-Comté, de Lorraine et des Trois-Évêchés.

J'ignore le destin... sans doute il est affreux.
Pauvre, errant, fugitif, mon père malheureux
Traine en quelque désert sa languissante vie...
Ou bien dans l'amertume il l'a déja finie.
Oui, depuis que je suis enchaîné sur ce bord,
S'il n'eût pas succombé sous ses peines cruelles,
Sans doute j'aurois eu de lui quelques nouvelles :
Mais mon père n'est plus, mon pauvre père est mort!
Que fait donc à présent ma déplorable mère?
Assise sur sa tombe, exposée au mépris,
Sans appui, sans secours, au sein de la misère,
Peut-être en ce moment elle appelle son fils.
Elle l'appelle en vain!... ô regrets! ô tendresse!
Quelle main prendra soin de sa triste vieillesse?
Si j'étois sûr au moins de lui faire tenir
Le peu d'argent qu'ici, depuis mon esclavage,
J'ai par un long travail gagné sur ce rivage...
A qui m'adresserai-je, et comment parvenir?...
En la compassion les malheureux espèrent,
Mais au bruit de nos fers la pitié semble fuir;
A notre approche, hélas! tous les cœurs se resserrent,
Et se font un devoir de ne pas s'attendrir.
Essayons cependant si quelques mains fidèles
Daigneront...

SCÈNE II.

LE COMTE D'ANPLACE, LA BRIE, ANDRÉ.

LE COMTE, *à son laquais.*

Aussitôt qu'il fera jour chez elles,
Viens m'avertir.

(*A André.*)

Et toi, retourne sur ton bord.
Tu ne peux aujourd'hui travailler sur le port :
De la marine ici j'attends les commissaires.

ANDRÉ, *à La Brie, à part.*

J'aurois un mot à dire.

LA BRIE, *à André, à part.*

Il a beaucoup d'affaires.

LE COMTE.

Quoi! madame d'Orfeuil? j'en reste confondu.
Elle avec Amélie?... as-tu bien entendu,
La Brie, et se peut-il?...

LA BRIE, *au comte.*

Oui, c'est bien elle-même,
Arrivant de Paris.

LE COMTE.

Bonheur inattendu!
Jour fortuné! je vais revoir tout ce que j'aime.

ANDRÉ, *à part.*

S'ils respirent encor, ce peu d'argent, hélas!
Pourra les soulager dans leur misère extrême.
Approchons.

LA BRIE, *à André.*

Tu vois bien qu'il se parle tout bas.
Attends.

LE COMTE, *à part.*

O[illegible] inhumain! c'est son orgueil barbare
Qui seul, tant qu'il vivra, nous retient, nous sépare.

LA BRIE, *à André.*

Dans un autre moment il t'auroit écouté.

LE COMTE, *à part.*

Et qu'importent des noms au bonheur de la vie?

AMÉLIE.

Qui, moi? qu'avec le comte à présent je m'engage?
Sans fortune, sans nom? par d'imprudents liens
Je le ferois encor déshériter des siens?
Non, de grâce...

LE COMTE, *à Amélie.*

Madame, il n'est point d'avantage
Que je ne sacrifie au bonheur d'être à vous.
Mais sans bien vous ferai-je un destin assez doux?
Pardonnez cette crainte à l'amour le plus tendre!
Mon oncle est vieux, peut-être il vaudroit mieux attendre.

CÉCILE.

Parents durs et cruels qui nous tyrannisez,
Vous en voyez le prix! Trouvez-vous donc des charmes
A sécher par avance, à prévenir les larmes
Dont vos tombeaux un jour devoient être arrosés!
(*Au comte.*)
Monsieur, vous n'attendrez le trépas de personne.
Je dote mon amie, et s'il faut dire plus,
Je dote ma fille. Oui, mes droits vous sont connus.
Mon cœur en est jaloux, et le sien me les donne.

AMÉLIE.

Que faire pour répondre à de si grands bienfaits?

CÉCILE.

Rien que les accepter, et n'en parler jamais.

AMÉLIE.

Non, l'honneur, le devoir me défend l'un et l'autre.
C'est à mon amitié de modérer la vôtre,
D'en arrêter l'excès, sans jamais l'oublier,
De refuser vos dons et de les publier.
Je ne recevrai point...

CÉCILE.

Arrêtez, Amélie;
Songez que vos refus blesseroient votre amie.
Hâtons-nous d'assurer votre félicité.
(*A part.*)
Vous savez que bientôt... Hélas! trop tôt peut être!
Il faudra que j'engage aussi ma liberté.
Mais avant de la perdre entre les bras d'un maître,
Je veux, selon mon cœur, en jouir une fois,
Et la faire servir au bonheur de tous trois.

AMÉLIE.

Trop généreuse amie!

LE COMTE.

O femme incomparable!
Sexe toujours charmant, et souvent adorable!
(*Ils prennent chacun une main de Cécile, et la baisent avec transport.*)

CÉCILE.

Modérez ces transports, vous ne me devez rien:
On travaille pour soi lorsque l'on fait le bien.
Aimez-vous, aimez-moi; c'est le prix qu'ose attendre.

SCÈNE IV.

LE COMTE, CECILE, AMÉLIE, LA BRIE.

LA BRIE.

Ils arrivent, monsieur; ils viennent de descendre
Au logis que pour eux on a fait préparer.

LE COMTE, *à Cécile et à Amélie.*

De vous quelques moments il faut me séparer;
Vous me le permettez? Ce sont des commissaires
Envoyés par la cour. Je ne tarderai guères.

(*A Cécile, en baisant la main d'Amélie.*)
Adieu, belle Amélie. Ah! madame, croyez
Qu'à jamais tous les deux nous sommes à vos pieds.

SCÈNE V.

CÉCILE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Eh quoi! vous soupirez? toujours triste, rêveuse,
Vous faites mon bonheur, et n'êtes pas heureuse?
Vous avez des chagrins que vous voulez cacher.
Et pourquoi dans mon sein ne les pas épancher?
N'est-ce que par des dons qu'on prouve sa tendresse?
Ah! c'est votre douleur, et non votre richesse
Que ma vive amitié demande à partager.

CÉCILE.

Quand le cœur s'attendrit, il paroît s'affliger.
Témoin de votre amour, ma chère, à cette vue,
(Pour le cacher, hélas! j'ai fait de vains efforts.)
Mes sens se sont troublés, mon âme s'est émue.
Ah! je ne goûterai jamais ces doux transports.
Par des devoirs cruels en tout temps entraînée,
Je fus à l'infortune en naissant condamnée.

AMÉLIE.

Mais si monsieur d'Olban n'est pas de votre goût,
Si vous ne l'aimez point, qui vous force après tout
A l'épouser? De vous n'êtes-vous pas maîtresse?

CÉCILE.

Je ne sais : je voudrois remplir les derniers vœux
D'un époux qui pour moi montra tant de tendresse.
Au moment où sa mort alloit briser nos nœuds,
« De mes biens, me dit-il, je vous fais héritière :

« J'ai pourtant un neveu ; mais, Cécile, j'espère
« Que peut-être à son sort unissant vos destins,
« Vous lui rendrez ces biens que je laisse en vos mains.
« Puisse mon cher d'Olban vous aimer et vous plaire ! »

AMÉLIE.

Mais à vous plaire enfin s'il n'est point parvenu,
Si pour lui votre cœur ne se sent prévenu,
Vous n'êtes engagée à rien, la chose est claire.
Il est riche d'ailleurs.

CÉCILE.

Riche ? il est en procès.
Sa fortune est douteuse, et dépend du succès.
Il a des ennemis.

AMÉLIE.

Oui, sa franchise austère
Révolte trop souvent en ne déguisant rien.

CÉCILE.

Je ne hais pourtant pas en lui ce caractère.
S'il n'est homme du monde, il est homme de bien ;
Je l'estime, et peut-être un sentiment plus tendre
M'eût-il enfin sans peine engagée à l'entendre,
Si mon cœur eût été libre comme le sien.

AMÉLIE.

Quoi ! vous tenez encore à ce premier lien ?
Et la mort d'un époux...

CÉCILE.

Cesse de t'y méprendre,
Amélie, et connois l'objet de ma douleur.
Quand j'épousai d'Orfeuil, la volonté d'un père
Me fit de cet hymen un malheur nécessaire.
On me donna ma main qu'en déchirant mon cœur.

AMÉLIE.

Voilà donc le sujet de la mélancolie
Dont le sombre nuage obscurcit vos beaux jours.
Peut-être d'autres feux votre âme alors remplie...

CÉCILE.

Il ne sont pas éteints, et j'en brûle toujours.
Quand on aime une fois, n'est-ce pas pour la vie?
Je ne suis point coupable. Hélas! par mes parents
Cet amour malheureux fut approuvé long-temps.
Une religion proscrite par le prince,
En deux partis encor divise ma province.
De la secte un ministre, appelé Lisimon,
Demeuroit avec nous dans la même maison.
Imprudent au désert il instruisoit ses frères.
Attaché par malheur à des erreurs trop chères,
S'il n'eût eu des vertus, hélas! qu'aurions-nous fait?
Un homme fastueux qui, dans notre patrie,
De mon père long-temps occupa l'industrie,
Lui fit perdre en mourant tout ce qu'il lui devoit.
J'étois bien jeune alors. Réduite à la misère,
Ma mère étoit en pleurs. J'étois sur ses genoux,
Et je pleurois aussi de voir pleurer ma mère.
Mon père seul, debout, l'œil attaché sur nous,
Gardoit, en nous fixant, un silence farouche.
Pas un mot, un soupir n'échappoit de sa bouche:
On eût dit qu'il avoit perdu le sentiment;
Quand Lisimon entra. « J'apprends en ce moment
« Vos malheurs, lui dit-il : consolez-vous, mon frère,
« Car vous l'êtes encore : enfants du même père,
« A nous aider l'un l'autre il nous daigne inviter;
« Nous l'aimons, il nous aime; il faut donc l'imiter.
« Je viens pour vous offrir ce que la providence

« A mis en mon pouvoir, un asile et des soins:
« Venez chez moi. Mon sort est loin de l'opulence;
« Mais je peux quelque temps fournir à vos besoins,
« Et nous partagerons le peu que je possède,
« Jusqu'à ce qu'à vos maux trouvant quelque remède,
« En votre ancien état on vous ait rétablis. »
En finissant ces mots, qui m'ont été depuis
Répétés tant de fois, ses lèvres me sourirent;
Il me prit par la main et m'emmena chez lui,
Où mon père et ma mère en pleurant nous suivirent.

AMÉLIE.

Ce que vous dites là me paroît inouï.
Tant de vertu m'étonne. Achevez, je vous prie;
Un récit qui déja m'a si fort attendrie.
Que votre état, Cécile, étoit triste et touchant!
Parlez; que fit enfin cet homme respectable?

CÉCILE.

Quoiqu'il fût pauvre aussi; bienfaisant, charitable,
Hélas! il soulagea nos maux en les cachant.
Il fit secrètement une quête abondante,
Qui pour tout réparer fut plus que suffisante.
Mais de nos bienfaiteurs ne nous séparant plus,
Nous ne fîmes dès-lors qu'une même famille,
Et Lisimon sembla m'adopter pour sa fille.
Tandis que mes parents, à l'ouvrage assidus,
Travailloient l'un et l'autre, et par reconnoissance
Tâchoient d'entretenir leurs hôtes dans l'aisance,
Lisimon m'élevoit avec le jeune André.
C'est ainsi qu'on nommoit son fils, qui de mon âge...

AMÉLIE.

J'entends. Un doux penchant...

CÉCILE.

Fut le fatal ouvrage
Du temps qui dans nos cœurs le forma par degré.
Le ministre entre nous partageoit sa tendresse.
Il n'étoit qu'un seul point où sa délicatesse
De m'instruire à ma mère avoit laissé l'emploi:
En suivant ses erreurs, il respectoit ma foi.
L'amitié, qui d'abord unissoit notre enfance,
S'accrut avec les ans et fit place à l'amour.
On approuvoit nos [illegible]x, et pour cette alliance
Nos parents de conce[illegible]voient fixé le jour,
Quand un soudain trép[illegible]nous enleva ma mère.
O mon dieu! s'il est vrai que réprouvé du ciel
Cet hymen à tes yeux ait paru criminel,
N'étoit-ce qu'en frappant une tête si chère,
Que tu pouvois, hélas! rompre ces tristes nœuds?
Que ce coup fut cruel! dans le fond de mon âme
La plaie en saigne encore, et rien jamais...

SCÈNE VI.

CÉCILE, AMÉLIE, PICARD.

PICARD, *à Cécile.*

MADAME,
Monsieur d'Olban arrive, et je viens en ces lieux
De voir un de ses gens qui précède son maître.

CÉCILE, *à Picard.*

Que dis-tu?

PICARD.

Dans Toulon il est déja peut-être.

CÉCILE.

Quoi! d'Olban? quoi! sitôt? Son procès est fini,
Voici l'instant fatal, il faut prendre un parti;
Le temps presse, il le faut. Rentrons, je suis tremblante;
Je ne sais que résoudre, et mon sort m'épouvante.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. D'OLBAN, LE COMTE D'ANPLACE.

LE COMTE, *allant pour l'embrasser.*

Oui, le voilà lui-même... Ah! c'est de tout mon cœur,
Mon cher et digne ami...

D'OLBAN, *se reculant.*

Votre ami? moi, monsieur?
Non, je n'ai plus d'amis.

LE COMTE.

Que dis-tu? quel vertige?
Ne reconnois-tu pas?...

D'OLBAN.

Je n'en ai plus, vous dis-je.
Je suis ruiné.

LE COMTE.

Vous?

D'OLBAN.

Ruiné tout-à-fait.
Il ne me reste rien, mon désastre est complet.

LE COMTE.

Quoi! vous êtes jugé? Votre affaire...

D'OLBAN.

Est au diable.

LE COMTE.

Vous deviez en attendre un plus heureux succès.
Pour vous de ce procès le droit indubitable...

D'OLBAN.

Et l'aurois-je perdu, s'il eût été mauvais?
Que je suis malheureux! j'aimai toujours les hommes.
Tout méchants qu'on les voit dans le siècle où nous sommes,
Je leur voulois du bien; et de ce fol amour
Voilà quel est le prix et l'indigne retour!

LE COMTE.

Le coup est accablant; mais la tendre Cécile
T'assure en ton naufrage un port sûr et tranquille.
Va, ne plains pas ton sort qui doit t'unir au sien;
Elle a fait mon bonheur, peux-tu douter du tien?

D'OLBAN.

Comment?

LE COMTE, *vivement.*

A mon amour elle accorde Amélie,
Et de ses biens en dot lui donne une partie.

D'OLBAN.

Il se fait donc encor quelque bonne action!

LE COMTE.

Ce jour verra sans doute une double union.

D'OLBAN.

Mon ami, vous voulez que j'aime encor la vie.
Mais qui sait après tout? je suis si malheureux!
Peut-être que Cécile... on vient, c'est son amie;
Je vous quitte.

LE COMTE.

Et pourquoi? quel motif à ses yeux
Te fait...

D'OLBAN.

De mon malheur gardez de lui rien dire.

LE COMTE.

Quoi?

D'OLBAN.

Je veux que Cécile apprenne tout de moi.
Jusqu'au fond de son âme alors je saurai lire.
Je veux voir quel effet...

LE COMTE.

Eh bien! éloigne-toi.
Elle viendra bientôt; chez moi tu peux m'attendre;
Et j'irai t'avertir.

SCÈNE II.

LE COMTE, AMÉLIE.

LE COMTE.

A l'ardeur de mes feux
Rien ne s'oppose plus, et l'amant le plus tendre
Va donc aussi, madame, être le plus heureux.
Un nœud saint doit bientôt nous unir l'un à l'autre,
Et mon bonheur aura sa source dans le vôtre.

AMÉLIE.

Ah! monsieur, ce bonheur que nous nous promettons,
Sera toujours pour moi bien mêlé d'amertume,
Tant que je verrai celle à qui nous le devons,
En proie à des chagrins dont l'excès la consume.

LE COMTE.

Et quel peut donc, madame, en être le sujet?
Je vois que la fortune, ainsi que la nature,
Des plus rares bienfaits la comble sans mesure.

AMÉLIE.

Le sort sur tant de dons verse un poison secret.
Cécile de son cœur m'a confié la peine,
Votre ami s'est flatté d'une espérance vaine.

LE COMTE.

D'Olban?

AMÉLIE.

N'est point aimé. Dites-lui franchement,
Qu'il ne doit plus songer à cet engagement.
L'honnête homme jamais ne peut trouver de charmes
A des nœuds qu'une femme arrose de ses larmes.
Dites-lui...

LE COMTE.

Moi, madame? Y pensez-vous, hélas!
Qu'au sein de mon ami je porte le trépas?
Que dans le désespoir je plonge un misérable...
Que peut-être déja trop d'infortune accable?
Ah! que m'apprenez-vous? elle ne l'aime pas!
Ciel! voilà le seul coup qui lui restoit à craindre.
O malheureux ami!

AMÉLIE.

Cécile est plus à plaindre.
Je la vois; laissez-nous, et courez la servir.

LE COMTE *en s'en allant, tandis qu'Amélie va au-devant de Cécile.*

Non, cet ordre est cruel, je ne puis le remplir.

SCÈNE III.

AMÉLIE, CÉCILE.

CÉCILE.

Je le dois, je le veux, j'y suis déterminée,
Oui, je le suis enfin. Contre cet hyménée
Je sens plus que jamais mon cœur se révolter.
Sur le don de ma main qu'il cesse de compter,
Je lui découvrirai les secrets de mon âme.
Il verra qu'attachée à sa première flamme,

Par un charme plus fort que le temps et que moi,
Elle est, mon cher André, toujours pleine de toi!

(A Amélie.)

Écoute jusqu'au bout le malheur de Cécile.
On craignit qu'à l'erreur mon cœur ne fût docile,
Et ma mère en mourant exigea d'un époux
Qu'il s'opposât lui-même à des liens si doux.
Hélas! que pour tous trois cette loi fut cruelle!
Mais mon père en pleurant y demeura fidèle.
Il fallut nous quitter; juge de nos adieux.
Voulant nous séparer, nous embrassant encore...
Ce spectacle toujours est présent à mes yeux,
Et nourrit dans mon cœur l'ennui qui le dévore.

AMÉLIE.

Que devinrent enfin ces hôtes si chéris?
En quels lieux...

CÉCILE.

Lisimon, son épouse et leur fils,
Dans un hameau voisin d'abord se retirèrent,
Et du pays bientôt tout-à-fait s'éloignèrent.
Vers ce temps-là d'Orfeuil, revenant de Cadix,
Passa par La Rochelle, et s'en vint chez mon père
Commander quelque ouvrage. Il m'y vit; je lui plus,
Quoique je fusse alors loin de songer à plaire.
On conclut mon hymen; et je m'y résolus,
Parce que je voyois toucher à la vieillesse
Mon père dont le sort alarmoit ma tendresse.
Mais de mon sacrifice, hélas! il jouit peu.
A peine il m'avoit vu former ce triste nœud,
Qu'allant dans le tombeau se rejoindre à ma mère,
Sans regrets dans mes bras il finit sa carrière.

Heureuse, si plutôt la mort tranchant mes jours,
De mes longues douleurs eût abrégé le cours!

AMÉLIE.

O femme vertueuse autant qu'infortunée!
Quel modèle accompli le ciel nous offre en vous!
Toujours à votre sort soumise et résignée,
Vous n'en fîtes pas moins le bonheur de l'époux
A qui vous gémissiez de vous voir enchaînée.

CÉCILE.

Ah! tu ne conçois pas quels tourments j'ai soufferts.
Que l'hymen est affreux, quand, détestant nos fers,
Martyres d'une chaîne, à des amants si douce,
Dans les bras d'un mari que notre cœur repousse,
Son amour nous accable, et qu'il faut par devoir
Feindre des sentiments que l'on ne peut avoir!
Oui, je puis l'attester, d'une femme sensible,
En des liens pareils, le destin est horrible;
Et tout ce que pour nous la vertu fait alors,
C'est que dans cet enfer nous sommes sans remords.

AMÉLIE.

Et n'avez-vous depuis jamais eu de nouvelle
Du malheureux André, de ses dignes parents?

CÉCILE.

Non. Puisse, hélas! de Dieu la bonté paternelle
Avoir versé sur eux ses bienfaits les plus grands!
Puisse-tu, cher amant, moins tendre et plus tranquille,
Ne te plus souvenir de ta triste Cécile,
Et loin d'elle goûter ce repos, ce bonheur
Que jamais loin de toi ne trouvera mon cœur!

AMÉLIE.

Comment? Vous ignorez...

CÉCILE.

Ils ont changé d'asile.
Quand mon époux vivoit, il ne convenoit pas
Que j'en fusse occupée, et depuis son trépas
Mes recherches, mes soins, tout devient inutile.
Non, je n'espère pas de jamais le revoir.
A de nouveaux liens si ma main se refuse,
Ne crois pas que ce soit dans ce frivole espoir.
Ni qu'à ce point, hélas! je me flatte et m'abuse.
Mais libre maintenant, n'obéissant qu'à moi,
Sans un crime réel puis-je engager ma foi,
Lorsqu'au pied des autels je sentirois mon âme,
Démentant mes serments, brûler d'une autre flamme?
Non, d'Olban; c'en est fait, il n'y faut plus songer.
Par vertu, par devoir, par égard pour vous-même,
Je ne peux... Le voici; qu'il vienne me juger,
Qu'il voie et qu'il prononce. Ah! s'il est vrai qu'il m'aime,
Répondre à ses désirs, ce seroit l'outrager.

SCÈNE IV.

CÉCILE, AMÉLIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN, *à Cécile.*

Quoiqu'attiré vers vous par l'amour le plus tendre,
Madame, j'avouerai que je ne comptois pas
Moi-même de si près suivre à Toulon vos pas.
Je vous revois plus tôt que je n'osois l'attendre.

CÉCILE.

On a donc à la fin jugé votre procès,
Et vous nous en venez annoncer le succès.
Il est gagné sans doute?

D'OLBAN.

Il est perdu, madame.

CÉCILE.

Il est perdu ! qu'entends-je ?

D'OLBAN.

Épargnez à mon âme
Un détail révoltant.

CÉCILE.

Comment ? vos ennemis
Ont pu...

D'OLBAN.

Bon ! aux méchants rien n'est jamais contraire,
Tout est pour eux.

CÉCILE.

Vos biens ?

D'OLBAN.

Madame, ils les ont pris,
Et m'ont laissé l'honneur dont ils n'avoient que faire.
Mes amis m'entouroient quand de ce jugement
On m'est venu porter la fatale nouvelle.
Aussitôt chacun d'eux m'embrasse tristement,
M'assure de nouveau d'une amitié fidèle,
Crie à l'iniquité, plaint mon sort, et s'enfuit.
Je me suis éloigné. Qu'aurois-je fait ? du bruit ?

CÉCILE.

Ah ! monsieur, si l'on voit des gens durs, inflexibles,
Croyez qu'il est encor quelques âmes sensibles,
Qui, des infortunés partageant les douleurs,
Recueillent leurs soupirs et tarissent leurs pleurs.
Dépouillé, méconnu par des hommes perfides,
Vous avez des amis, peut-être plus solides,
Qui se croiront heureux, si vous leur permettez...

D'OLBAN.

Madame, il est trop vrai, vous seule me restez.

Vous allez ou finir ou combler ma misère.
Je ne vous dirai plus combien vous m'êtes chère :
Vous le savez assez. Avant ce coup fatal,
Tandis qu'à votre sort le mien étoit égal,
Brûlant à vos genoux de l'amour le plus tendre,
Je briguois une main, à laquelle en mourant
Votre mari daigna m'ordonner de prétendre.
Ma fortune est changée, et je suis maintenant
Par un revers affreux réduit à l'indigence :
Mais le sort ne m'a point fait changer avec lui.
Comme autrefois je fus riche sans insolence,
Je saurai sans bassesse être pauvre aujourd'hui.
Je viens vous déclarer qu'ici mon infortune
Ne doit auprès de vous rien faire en ma faveur ;
Car votre âme n'est pas de la trempe commune,
Et je ne vous veux point devoir à mon malheur.
Oubliez qu'un époux, dont vous étiez chérie,
Souhaita cet hymen en terminant sa vie ;
Oubliez qu'avec vous j'en devois hériter ;
Ce n'est que votre cœur qu'il vous faut consulter.
Gardez que la pitié surtout s'y fasse entendre,
Je n'en ai pas besoin. Si vous ne trouvez point
Dans le fond de votre âme un sentiment plus tendre,
Si l'amour à l'estime en effet ne s'y joint,
A vous, à votre main, madame, je renonce.
Je reviendrai bientôt savoir votre réponse ;
Adieu, consultez-vous, je vous laisse y songer.

SCÈNE V.

CÉCILE, AMÉLIE.

CÉCILE.

Eh bien ! ma chère, eh bien ! suis-je assez malheureuse ?
Vois l'abîme où le sort vient de me replonger.

AMÉLIE.

A vous persécuter sa constance est affreuse ;
Mais...

CÉCILE.

Il est ruiné !

AMÉLIE.

Dans son adversité
On peut le secourir, sans qu'il faille...

CÉCILE.

Que faire ?
Il n'a plus rien ; je suis sa ressource dernière.

AMÉLIE.

J'aperçois un forçat qui vient de ce côté ;
Retirons-nous, madame.

CÉCILE.

O ma chère Amélie !
Pense, pense à d'Olban : le voilà ruiné.
Veux-tu qu'en cet état il soit abandonné ?

AMÉLIE.

Non, il est des moyens... mais rentrons, je vous prie.
Voyez, cet homme approche, il a quelque dessein.
Nos gens sont éloignés. Pardonnez ma foiblesse ;
De ma frayeur ici je ne suis pas maîtresse.

CÉCILE.

Oui, rentrons. Ah ! quel coup ! quel étrange destin !
O ciel ! est-ce donc peu du malheur qui m'opprime !
Et des malheurs d'autrui dois-je être encor victime ?

SCÈNE VI.

ANDRÉ, *seul.*

Les voilà qui s'en vont. Elles semblent me fuir.
L'épouvante à ma vue a paru les saisir,
Et mon abord ici fait qu'elles se retirent.
Je ne puis les blâmer : leur crainte est juste, hélas !
Enchaîné, confondu parmi des scélérats,
Je partage l'horreur et l'effroi qu'ils inspirent...
Ah ! je m'y suis mal pris. Près d'elles je devois
Par quelqu'un de leurs gens tâcher d'avoir accès.
Leur pays est le mien. Cette raison peut-être
Les intéressera pour moi plus vivement.
Pour les sentiments doux leur sexe paroît naître,
Et formé pour aimer, s'attendrit aisément.
O digne et triste objet d'une funeste flamme !
Vous dont le souvenir vit toujours dans mon âme,
Pour qui je brûle encor de cette même ardeur,
De ce feu qui jadis nous charmoit l'un et l'autre,
Quand nous pensions toucher au comble du bonheur ;
Que ne puis-je en ces lieux trouver dans quelque cœur
La sensibilité qui régnoit dans le vôtre,
Sa bonté généreuse et son humanité !
L'auriez-vous dit, hélas ! vertueuse Cécile !
(Pardonnez, si ce nom si cher, si respecté,
M'échappe dans un lieu par l'opprobre habité.)
L'auriez-vous dit, qu'un jour la chaîne la plus vile?...
Sort injuste et barbare, avois-je mérité?...
Mais que dis-je? à présent sur ce même rivage
Mon père gémiroit, si pour lui mon amour
Ne m'eût fait librement demander l'esclavage.

C'est pour lui qu'entraîné dans ce triste séjour...
Hélas! en mes malheurs j'aurois plus de constance,
Si le ciel sur moi seul épuisoit sa vengeance.
Peut-être l'infortune accable mes parents...
Soulagez-les, mon Dieu!... s'ils sont encor vivants.
Je mouille en vain ces bords de mes larmes amères,
Et l'heure me rappelle au vaisseau détesté,
A ce séjour de honte et de calamité.
Allons : mais si je vois sortir ces étrangères,
J'irai prier alors quelqu'un de leurs valets
De vouloir à leurs pieds conduire un misérable :
J'y mettrai ma douleur, mes peines, mes souhaits;
Elles auront pitié du destin qui m'accable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CÉCILE, AMÉLIE.

CÉCILE.

Viens me féliciter du triomphe pénible
Que je remporte enfin sur ce cœur trop sensible.
J'épouserai d'Olban. Je l'ai fait avertir;
Pour avoir ma réponse il doit bientôt venir :
Oui, qu'il vienne, je vais lui donner ma parole.
Une seconde fois, ma chère, je m'immole.

AMÉLIE.

Hélas! qu'un tel parti doit vous avoir coûté!

CÉCILE.

J'ai combattu beaucoup, j'ai long-temps résisté.
J'étois au désespoir; et d'un effort semblable
Je n'aurois jamais cru que mon cœur fût capable.
Je sens de la vertu l'enthousiasme heureux.
Suivons, puisqu'il le faut, un devoir rigoureux.
Nous n'avons qu'un instant à rester sur la terre;
Dans cet instant, du moins, au ciel tâchons de plaire.
Qu'une si courte vie a pourtant de douleurs!
Et qu'elle paroît longue à passer dans les pleurs!

AMÉLIE.

Vous n'en verserez plus. Non, ma chère Cécile,
Et le ciel...

CÉCILE.

Je ne sais, mais je l'ose espérer.
Il me semble déja que je suis plus tranquille.
Mon cœur moins agité commence à respirer;
De ce calme imprévu moi-même je m'étonne.

AMÉLIE.

Tel est de la vertu le favorable effet.
Au plus grand sacrifice, alors qu'elle l'ordonne,
Elle attache toujours un charme, un prix secret.
Vous avez triomphé d'une inutile flamme:
Libre enfin...

CÉCILE.

Que dis-tu? moi! je n'ai plus d'amour?
André ne m'est plus cher? Ah! peut-être mon âme
Jamais de tant de feux n'a brûlé qu'en ce jour.
Avec le même excès je l'aime, je l'adore.
Je trouve du plaisir, en me sacrifiant,
A penser que de lui je suis plus digne encore.
A ma place, me dis-je, il en feroit autant;
Et cette douce idée en secret m'encourage,
Console mon esprit, l'affermit davantage.
Tu ne l'as pas connu, cet amant généreux,
Tu ne sais pas combien il étoit vertueux.
Jamais...

AMÉLIE.

Voici d'Olban; Cécile, je vous quitte.
Souffrez que, sans tarder, le comte apprenne aussi
Que vous allez enfin rendre heureux son ami.
Je cours l'en informer.

SCÈNE II.

CÉCILE, M. D'OLBAN.

CÉCILE.

Quoi ! je suis interdite !
En le voyant déja je commence à trembler...
Remettons-nous : il n'est plus temps de reculer.

D'OLBAN.

A vos ordres, madame, empressé de me rendre,
Plein de crainte et d'espoir, de vous je viens apprendre
Ce que vous daignerez ordonner de mon sort.

CÉCILE.

Si ma main en effet peut le rendre propice...
Elle est à vous, monsieur ; que l'hymen nous unisse.

D'OLBAN, *lui baisant la main avec transport.*

Ah ! que je la reçois, madame, avec transport !
De ma félicité mon âme est enivrée.
Mes destins sont changés. Cette main adorée
Efface tous les maux que les hommes m'ont faits.

CÉCILE.

Vous savez l'amitié que j'ai pour Amélie.
Je l'engage à vouloir accepter mes bienfaits,
Afin qu'avec le comte elle puisse être unie.
Ma fortune permet...

D'OLBAN.

Eh ! que me parlez-vous
De fortune, de biens? Je les méprise tous.
Par ce don généreux, en faveur d'une amie,
A mes regards encor vous êtes enrichie.
Je suis l'ami du comte, et sans doute il m'est doux
De voir que nous allons tous être heureux ensemble.

Ah! puisqu'ici du ciel la bonté nous rassemble,
Daignez céder, madame, à notre empressement,
Et qu'à jamais béni par les uns et les autres,
Ce jour fixe à la fois leurs destins et les nôtres.

CÉCILE.

Vous avez ma parole; il faut dès ce moment
Que je règle mes vœux, mes désirs sur les vôtres.

D'OLBAN.

Je vais pourvoir à tout, et reviens à l'instant.
Voyons de mon malheur si ce jour me délivre,

(*A part.*)

Si le sort dans ses bras osera me poursuivre.

SCÈNE III.

CÉCILE, *seule.*

Dans mes bras!... Quoi! pour lui ces bras vont donc s'ouvrir!
Un nœud indissoluble avec lui va m'unir!
On a pu m'arracher cette promesse affreuse!
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? est-il vrai, malheureuse?...
Eh bien! oui, cher amant, il recevra ma foi;
Mais l'amour, mais le cœur seront toujours à toi.
Je vais dans les regrets finir ma triste vie.
Me punisse le ciel, si jamais je t'oublie!
Ma consolation, mon unique plaisir,
Mon emploi le plus doux, jusqu'à ce que je meure,
Seront de conserver ton tendre souvenir,
De m'occuper de toi, d'y songer à toute heure,
De gémir en secret sur la fatalité
Qui trompa si long-temps ma recherche inquiète.
Ah! toi-même pourquoi me cacher ta retraite?

Que ne viens-tu?.. Mais non, non, reste désormais;
En quel lieu que tu sois... ah! ne reviens jamais,
Tu reviendrois trop tard... Où donc est Amélie?
D'où vient que... mais c'est elle.

SCÈNE IV.

CÉCILE, AMÉLIE.

CÉCILE, *courant se jeter dans les bras d'Amélie.*

Il est fait, mon amie,
Ce cruel sacrifice! il est fait, j'ai promis.
Peux-tu m'abandonner dans l'état où je suis?

AMÉLIE.

Eh quoi! je vous retrouve affligée, abattue?
Cécile, en vous quittant, me serois-je attendue
A ce prompt changement? Tout à l'heure, à vous voir,
On eût dit...

CÉCILE.

Je tâchois de m'aveugler moi-même.
J'espérois (fol espoir d'une douleur extrême!)
Me donner de la force, en feignant d'en avoir.
Je m'étois étourdie, et ce moment d'ivresse
M'a mieux livrée ensuite à toute ma foiblesse.
Je l'épouse ce soir!... Nous irons toutes deux
Former en même temps ces redoutables nœuds.
Mais quelle différence, hélas!

AMÉLIE.

O mon amie!
Que ne puis-je pour vous, aux dépens de ma vie..

CÉCILE.

Je serai près de toi. L'aspect de ton bonheur,

Quand je tendrai mes mains à cette chaîne affreuse,
De ce moment peut-être affoiblira l'horreur.

AMÉLIE.

Espérez plus; le ciel vous fit trop vertueuse
Pour ne pas à la fin devoir vous rendre heureuse.
Vous estimez d'Olban. L'habitude, le temps
Feront naître pour lui de plus doux sentiments,
Et l'on vient quelquefois à trouver mille charmes
Aux suites d'un hymen commencé dans les larmes.
Peut-être pourrez-vous oublier...

CÉCILE.

Non, jamais.
De cet amant chéri je vois toujours les traits;
Je ne peux un moment écarter son image.
Veux-tu que je te dise encore davantage?
À présent même, hélas! il me semble le voir,
Me reprochant déja mon nouveau mariage,
Mettre à mes pieds ici ses pleurs, son désespoir.
Je ne sais quelle voix dans le fond de mon âme
Semble crier : « Arrête, il vient, il est tout près;
« L'éclat de la vertu relève ses attraits;
« Garde-toi d'achever, et de trahir sa flamme! »
Oui, tu peux me blâmer, mais ce pressentiment
Me tourmente avec force, il me trouble et m'accable,
Je crois qu'il sera vrai. Tu verras sûrement,
Dès que j'aurai formé ce lien déplorable,
Tu verras le destin me ramener André;
Je le retrouverai, te dis-je, et j'en mourrai.

AMÉLIE.

Eh! pourquoi voulez-vous accroître ainsi vos peines
Par des illusions si tristes et si vaines?

SCÈNE V.

CÉCILE, AMÉLIE, PICARD.

PICARD, *à Cécile.*

MADAME, un des forçats qui sont là sur le bord
Demande à vous parler. Il m'a vu près du port,
Et m'est venu prier d'une façon touchante
De tâcher d'obtenir cette grâce de vous.
Il a dans son malheur l'air honnête et bien doux.
Je m'en suis informé, tout le monde le vante;
On dit que dans la ville il est considéré,
Et, si vous permettez, je vous l'amènerai.
C'est un galérien d'une espèce nouvelle.

CÉCILE.

Qu'il vienne.

AMÉLIE, *au laquais qui sort.*

Cependant tenez-vous près d'ici,
Ne vous éloignez point, au cas qu'on vous appelle.

SCÈNE VI.

CÉCILE, AMÉLIE, ANDRÉ.

AMÉLIE.

QUE veut donc ce forçat? Quel est... mais le voici.
C'est lui qui ce matin...

CÉCILE.

Sa démarche est timide,
Il s'avance à pas lents.

ANDRÉ, *s'arrêtant dans le fond du théâtre.*

A l'espoir qui me guide,

Quelle frayeur se mêle! Ah! que je suis troublé!
Non, la honte jamais ne m'a tant accablé,
Et jamais la fierté qu'inspire l'innocence,
Pour soutenir mon cœur n'eut si peu de puissance.

CÉCILE, *tirant sa bourse et y prenant de l'argent.*

C'est un infortuné. Faut-il être inhumains
Parce qu'il fut coupable? Il n'est que plus à plaindre,
Et je veux l'assister.

AMÉLIE, *à André qui se tient éloigné.*

Approchez sans rien craindre.

CÉCILE, *lui présentant de l'argent.*

Tenez; que ce secours soulage vos destins.

ANDRÉ, *se reculant sans prendre l'argent, et levant les mains au ciel.*

Vous m'exaucez, mon Dieu! je trouve enfin une âme
Sensible à mes douleurs.

(Puis s'avançant vers Cécile, les yeux baissés et dans une posture suppliante.)

Oui, sans doute, madame,
Vous les pouvez finir... Je suis trop malheureux
Pour qu'à mes maux ici l'argent puisse rien faire.
Ce sont d'autres bontés, madame, que j'espère;
Et je viens implorer des soins plus généreux.

CÉCILE, *à part, fixant le galérien avec un mouvement de surprise.*

Quel son de voix! quels traits!

ANDRÉ.

J'eus un père... une mère...
Hélas! les ai-je encore?... Un silence profond
Me laisse dès long-temps ignorer ce qu'ils font.

CÉCILE, *à part.*

O Dieu!

ANDRÉ.

S'ils sont vivants, leur misère est extrême.
Vous êtes, m'a-t-on dit, de la province même
Où depuis mon malheur ils ont pu retourner.
Madame, daignez prendre et leur faire donner
Cet argent amassé par un travail pénible.
Faites-leur dire...

CÉCILE.

Quoi?

ANDRÉ.

Qu'à son sort peu sensible,
Leur fils ne pleure ici, ne gémit que sur eux,
Et qu'au milieu des fers...

CÉCILE, *à part.*

Si j'en croyois mes yeux...
J'en rougis.

AMÉLIE.

Il me touche.

CÉCILE, *se retournant vers Amélie.*

O ciel! ô mon amie!

AMÉLIE.

Comment concilier des sentiments si grands
Avec ces fers honteux, ces marques d'infamie?

CÉCILE, *à part.*

(A André.)

Non, il n'est pas possible.... Eh bien donc, vos parents?
En quels lieux étoient-ils, lorsque vous les quittâtes?
Dites-moi dans quel temps vous vous en séparâtes?
Si je peux vous servir, je m'en applaudirai.
Depuis quand n'avez-vous reçu de leurs nouvelles?

ANDRÉ, *toujours les yeux baissés.*

Depuis plus de sept ans que des chaînes cruelles
Me retiennent.

CÉCILE.

Sept ans !

ANDRÉ, *toujours les yeux baissés.*

Quand je m'en séparai
Pour venir habiter ce rivage funeste,
A peine en Languedoc nous établissions-nous.
Nous quittions La Rochelle, où la bonté céleste
Nous avoit fait long-temps jouir d'un sort plus doux.

CÉCILE, *vivement.*

Que dis-tu? La Rochelle?... Et c'est votre patrie?

ANDRÉ.

Oui, madame.

CÉCILE.

Achevez.

AMÉLIE.

Que je suis attendrie !

CÉCILE, *à André.*

Vos parents?

ANDRÉ.

Sont sans nom, dans un rang ignoré.

CÉCILE.

Chaque mot qu'il me dit est un trait de lumière.
Connois-tu Lisimon?

ANDRÉ, *levant alors les yeux sur Cécile avec étonnement.*

Lisimon? c'est mon père,
Madame.

CÉCILE, *en se reculant et poussant un grand cri.*

C'est ton père !... Ah ! malheureux André !

(*Elle tombe évanouie entre les bras d'Amélie.*)

ANDRÉ, *avec saisissement.*

Ciel ! quel nom m'a frappé ? Que vois-je ? Est-ce bien elle ?

AMÉLIE, *soutenant Cécile.*

Elle est sans connoissance... Holà ! Picard, Lucelle.
Accourez, venez tous. Dieu ! quel évènement !

ANDRÉ, *fixant Cécile et tout hors de lui-même.*

Quel coup de foudre, ô ciel ! Ah ! Cécile, Cécile !

AMÉLIE, *aux laquais qui arrivent avec précipitation.*

Venez donc, hâtez-vous. Il la faut promptement
Emporter au logis. Il sera plus facile
De lui donner alors tous les secours qu'il faut.

(*Puis collant sa bouche sur celle de Cécile.*)

O malheureuse amie !

CÉCILE, *revenant de son évanouissement, et regardant autour d'elle avec inquiétude.*

Est-il loin ? quoi ! sitôt !
Où donc est-il allé ? Quelle raison soudaine...
Ah !... je le vois enfin !... En quel état, mon Dieu !
Mais que veulent ces gens ?

AMÉLIE.

Souffrez qu'on vous emmène.

CÉCILE.

Moi ?

AMÉLIE.

Vous avez besoin de vous remettre un peu.
Votre saisissement vient d'être tout à l'heure
Si violent, qu'il faut...

CÉCILE.

Il faut que je demeure.

Oui, je veux lui parler. Qu'ils se retirent tous.
Éloignez-vous, vous dis-je. Allez...

(Les laquais se retirent.)

ANDRÉ.

Est-ce donc vous,
Est-ce vous, ma Cécile? Amante toujours chère!
Permettez qu'à vos pieds...

(Il s'avance vivement pour se jeter aux pieds de Cécile, mais à peine a-t-il mis un genoux à terre, que, se relevant soudain, il se détourne avec effroi.)

Que fais-tu, malheureux?
Où t'alloit emporter une ardeur téméraire?
Ah! j'oubliois... Voici, voici l'instant affreux
Où je sens tout le poids du destin qui m'accable.

(Il va s'appuyer contre un mur, dans l'attitude d'un homme accablé de douleur, et en poussant de longs sanglots.)

AMÉLIE.

C'est donc là cet André!... Rencontre épouvantable!
Puisqu'il étoit ainsi, falloit-il le revoir?

CÉCILE, *regardant tristement André.*

Il paroît agité d'un sombre désespoir.
Allons à lui... Mais Dieu! que pourrai-je lui dire?

(Elle s'avance vers André.)

Malheureux, devant qui mon âme se déchire,
Modère ta douleur; reconnois une voix
Qui sut, en d'autres temps, la calmer tant de fois.
Ah! que ces temps sont loin! Quel changement terrible
Leur a pu succéder... Hélas! comment mes yeux
L'auroient-ils reconnu dans ces indignes lieux,
Sous cet infâme habit, en cet état horrible?

ANDRÉ.

Que dire? où me cacher? O terre! entr'ouvre-toi;
A sa vue, à ses pleurs, terre, dérobe-moi.

CÉCILE.

Le fils de Lisimon... d'un si vertueux père :...
Celui dans qui jadis j'eus un amant, un frère !...

ANDRÉ, *ayant quitté sa première attitude, et levant les yeux au ciel.*

Vous entendez, mon Dieu! ce reproche accablant;
Vous voyez que j'en bois l'amertume effroyable;
Et pourtant vous savez de quoi je suis coupable!

CÉCILE, *paroissant rêver profondément.*

Plus je songe au passé, moins je conçois comment...

AMÉLIE.

Quelque écart... une faute... un oubli d'un moment...
Lorsque de son malheur nous apprendrons la cause,
Peut-être dirons-nous qu'on eût dû le punir
Avec moins de rigueur.

CÉCILE, *à André.*

Je voudrois et je n'ose
T'interroger... Je crains de te faire rougir.

ANDRÉ.

Rougir!... Ah! ma Cécile! il est donc véritable,
A vos regards enfin je parois méprisable?
Vous croyez en effet que c'est le crime....

CÉCILE.

Hélas!
Si j'en pouvois douter, que je serois heureuse!

ANDRÉ.

Votre âme a pu s'ouvrir à cette idée affreuse!
Qu'un autre l'eût pensé, je ne m'en plaindrois pas :
Mais vous?

CÉCILE.

Eh ! malheureux ! que veux-tu que je pense?

ANDRÉ.

J'avois cru qu'on devoit davantage estimer
Un cœur qui, sans vertu, n'eût osé vous aimer,
Qui vous adore encor.

CÉCILE, *en tressaillant.*

Quoi ! malgré l'apparence !...
Ah ! j'en mourrois de joie, et tous mes sens d'avance.....
Mais ces chaînes? ces fers? ce séjour plein d'horreur?

ANDRÉ.

Je n'ai point de remords. Plût à Dieu que mon cœur
Ne me tourmentât pas plus que ma conscience !

CÉCILE, *avec transport.*

Le mien avidement reçoit cette espérance:
Parle donc, hâte-toi de me tirer d'erreur.
De quoi t'accusoit-on? Quel complot détestable
T'a pu faire traiter comme un vil criminel?
Explique ce mystère horrible, inconcevable.

ANDRÉ.

Je ne le puis.

CÉCILE.

Comment? tu ne le peux, cruel !
Te justifier?

ANDRÉ.

Non, sans me rendre coupable

CÉCILE, *en pleurant.*

Va, tu ne l'es que trop. Laisse-moi, malheureux.
Tu te tais, mais j'entends ce silence odieux.
Toi des secrets pour moi !... des secrets !... Ah ! parjure !
En avois-tu jadis, quand ton âme étoit pure?

ANDRÉ.

J'en ai si peu pour vous, que sur ce
Si le crime en effet eût conduit ma j
Dans votre sein moi-même, en pleu
J'en aurois déposé la honte et les re
Mais je suis innocent. C'est un secret
Un secret que m'impose un devoir i
Il ne m'appartient pas, et vous le tr

CÉCILE.

Moi?

ANDRÉ.

Plus je vous suis cher, moin
Vous céderiez, Cécile, au malheur q
Je serois libre alors, et je serois cou
Vous pleurez, chère amante!..... Ah
Pleurez mon infortune, et non pas
Je sais que tout m'accuse.... Eh bien
La vertu nous unit, le malheur nou
Ne demandez plus rien. Adieu, Céci
Pour ne me voir jamais quittez ce tr
Tâchez de m'oublier; mais, je vous
Pensez à mes parents.

SCÈNE V

CÉCILE, AMÉLIE, M. D'OLB

D'OLBAN, *à Céc*

MADAME, o
Les contrats sont dressés, et pour la
Nous venons... Me trompé-je? O cie
Cécile, vous pleurez?

LE COMTE, *à Amélie.*

Et vous, madame, aussi?

AMÉLIE.

Eh! qui ne pleureroit?

CÉCILE, *portant la main à son front.*

Ma tête s'embarrasse.

(*A Amélie.*)

Ma chère, allons-nous-en; viens, donne-moi ton bras.

D'OLBAN.

Que vient-il d'arriver?

LE COMTE.

Apprenez-nous, de grâce...

AMÉLIE.

Respectez sa douleur, et ne nous suivez pas.

D'OLBAN.

Ma surprise est extrême.

CÉCILE, *en s'en allant.*

O quelle destinée!

Qu'ai-je donc fait au sort, et pourquoi suis-je née?

SCÈNE VIII

M. D'OLBAN, LE COMTE.

D'OLBAN.

Quel retour! je m'y perds, et je n'y conçois rien.
Elle se plaint du sort; elle pleure, soupire:
Qu'a-t-elle qui l'afflige? et que veut-elle dire?
Quel accident soudain?... Quoi! se pourroit-il bien
Que ce fût encor moi... Viens, quoi qu'il en puisse être,
Quel que soit mon malheur, je prétends le connoître.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

D'OLBAN, *seul.*

Je reconnois bien là mon étoile maudite !
Vainement je la fuis, jamais je ne l'évite ;
Elle me suit partout. Son ascendant fatal
Vient parmi des forçats me chercher un rival.
Mais suis-je ici le seul et le plus misérable ?
Quoi ! je connois Cécile, et c'est moi que je plains !
Plaignons, plaignons plutôt cette femme adorable.
Méritoit-elle, ô ciel ! d'aussi cruels destins ?
Quels sentiments ! quelle âme et noble et généreuse !
Elle alloit s'immoler pour finir mes malheurs,
Me taisoit ses combats et me cachoit ses pleurs.
Hélas ! que je la perde, et qu'elle soit heureuse !
Mais non, le même coup nous écrase tous deux.
La voici. Sa démarche incertaine, égarée,
Montre le désespoir où son âme est livrée.
On entend ses sanglots, la mort est dans ses yeux.
Quel cœur ne se fendroit à ce spectacle affreux ?
Oui, la vie à présent est un poids qui m'accable.
Je ne sais comme on peut se souffrir ici bas.
Ah ! la terre est vraiment un séjour effroyable,
Puisque tant de vertu, de mérite et d'appas
N'y sont pas à l'abri d'un sort si déplorable.

SCÈNE II.

M. D'OLBAN, CÉCILE.

(Cécile, l'air abattu, les yeux humides et tenant un mouchoir à la main, s'avance à pas lents, s'arrête souvent, et n'aperçoit point d'Olban, qui se retire un peu à l'écart, en la regardant tristement.)

CÉCILE.

Où vais-je?... Quel désordre agite tous mes sens?
Où porté-je mon trouble et mes pas chancelants?....
Une pente secrète... une force invincible
Malgré moi me ramène à ce rivage horrible...
Quel espoir m'y conduit, et qu'y viens-je chercher?
C'est dans ces lieux cruels que j'ai trouvé ma perte;
C'est ici que tantôt ma tombe s'est ouverte.
Ah! pourquoi donc encor ne m'en puis-je arracher?
Quel pouvoir étonnant, quel charme enfin m'attire?
O cœur foible et sanglant, tu ne fais sur ce bord
Qu'enfoncer plus avant le trait qui te déchire!
Tu reviens sur le coup qui t'a donné la mort!
(Apercevant d'Olban qui s'avance vers elle.)
Mais que vois-je? d'Olban?
(Elle se détourne d'abord, en se couvrant le visage de son mouchoir; puis elle lève enfin les yeux sur lui, le regarde en pleurant; et ils restent quelques moments l'un et l'autre en silence.)

D'OLBAN.

Je vous entends, madame;
Oui, c'est m'en dire assez, et je lis dans votre âme.
Mais j'en ai su trop tard les secrets sentiments.
Croyez que, si plus tôt j'avois pu les connoître,
Je vous eusse épargné quelques larmes peut-être.

Ce n'est pas pour vouloir, en ces affreux moments,
M'armer de vos bontés pour croître vos tourments;
Non, madame, je viens vous rendre une promesse
Dont je ne me pourrois prévaloir sans bassesse.
Instruit et pénétré de ce que je vous doi,
Sur votre exemple ici je règle ma conduite:
Par un sublime effort vous vous donniez à moi,
En renonçant à vous, il faut que je l'imite,
Et je ne peux, hélas! m'acquitter qu'à ce prix.
Que dis-je? y renoncer? Nous resterons unis
Par un lien moins doux, mais aussi respectable.
Le sort fût-il pour moi cent fois plus implacable,
Malgré mon infortune et le sort ennemi,
N'étant point votre époux, je serai votre ami.

CÉCILE.

Si d'adoucir mes maux quelque chose est capable,
C'est vraiment la pitié, la générosité
Que vous daignez montrer pour une infortunée...
Par quels forfaits, mon Dieu, puis-je avoir mérité
Qu'à de si rudes coups vous m'ayez condamnée?...
Ah! d'Olban, voyez donc quelle est ma destinée!
Ce n'est qu'après huit ans que je le trouve, hélas!
Et je le trouve... Non, je n'y survivrai pas.

(*Elle porte son mouchoir sur ses yeux.*)

D'OLBAN.

Ne cachez point vos pleurs, ils sont trop légitimes.
J'en mêlerai moi-même à ceux que vous versez;
Mes malheurs m'aigrissoient, et vous m'attendrissez.

CÉCILE.

O Dieu!

D'OLBAN.

Vous n'avez pu savoir encor quels crimes...

CÉCILE.

Il affirme, il soutient qu'il n'est pas criminel;
Je ne sais rien de plus. Il se tait sur le reste,
Et s'obstine à garder un silence funeste.
Qu'imaginer? que croire en cet état cruel?
Maintenant Amélie est à presser le comte
De faire là-dessus une recherche prompte.
Nous nous éclaircirons, je crois, par ce moyen.

D'OLBAN.

Vous allez être instruite, ils reviennent ensemble.

CÉCILE.

Ah! que m'apprendront-ils? Je désire et je tremble.
Peut-être il valoit mieux tout ignorer...

SCÈNE III.

CÉCILE, M. D'OLBAN, AMÉLIE, LE COMTE.

CÉCILE, *regardant le comte avec embarras.*

Eh bien?
Que venez-vous enfin m'annoncer?

LE COMTE.

J'ai moi-même
Cherché partout, madame, avec un soin extrême;
Mais mon zèle, mes soins ont été sans succès.
Il faut que l'on n'ait point apporté son procès.
Voyant de ce côté mon espérance vaine,
J'ai demandé celui qui conduisoit la chaîne
A l'époque où je sais qu'André vint sur ce bord.
En effet, c'étoit là ma ressource dernière,
Et sans doute on en eût tiré quelque lumière;
Mais depuis l'an passé ce conducteur est mort.

SCÈNE IV.

CÉCILE, AMÉLIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN, *à Cécile.*

Sur tout ce que j'entends je gagerois d'avance
Qu'il n'est pas criminel. Je le souhaite au moins.
Laissez-moi débrouiller ce chaos.

CÉCILE.

À vos soins
Que ne devrai-je pas, monsieur? et que j'admire
La grandeur de votre âme en cet évènement!
Jamais elle n'a mieux paru qu'en ce moment.
Mon cœur en est touché plus que je ne puis dire.
Je penche comme vous à le croire innocent.
Si je m'abuse, hélas! mon erreur m'est bien chère.

AMÉLIE.

Le voici qui s'avance.

D'OLBAN, *à Cécile.*

Il faut vous retirer.
Je le pénétrerai; mais il est nécessaire
Que je lui parle seul.

CÉCILE.

Oui, nous allons rentrer.
Je me confie aux soins que vous voulez bien prendre.
Quel qu'en soit le succès, revenez me l'apprendre.
Ce que vous aurez fait décidera mon sort;
Vous me rapporterez ou la vie ou la mort.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

M. D'OLBAN, ANDRÉ.

D'OLBAN.

APPROCHE, mon ami ; l'on dit qu'à La Rochelle
De madame d'Orfeuil tu fus jadis l'amant.
Je suis instruit de tout.

ANDRÉ.

Est-ce ainsi que s'appelle
Celui qui de Cécile est le mari?

D'OLBAN.

Comment?
Ignorois-tu son nom?

ANDRÉ.

Oui, j'ai su seulement
Qu'avec un homme riche elle s'étoit unie ;
C'est tout ce que j'appris en quittant ma patrie.
Est-elle heureuse au moins? L'est-elle? et son époux
Connoît-il bien le prix du trésor qu'il possède?

D'OLBAN.

Son époux ne vit plus.

ANDRÉ, *vivement.*

Il est mort, dites-vous?

D'OLBAN.

Et dans de très grands biens Cécile lui succède ;
Il l'a faite héritière.

ANDRÉ.

O ciel! qu'ai-je entendu!
De ce fatal hymen le nœud seroit rompu!
Cécile est libre!... hélas! malheureux, que t'importe?
Quel délire insensé t'agite et te transporte?
Oublieras-tu toujours ton état?

D'OLBAN.

Mon ami,
Tu le peux oublier, si tu n'en es pas digne.
Du crime cependant tes chaînes sont le signe,
Et c'est par les forfaits que l'on arrive ici.
Quelle autre voie eût pu t'y conduire?

ANDRÉ.

Les hommes
Sont-ils justes toujours?

D'OLBAN.

Toujours? Non, sur ma foi,
Et rien n'est moins commun dans le temps où nous sommes.

ANDRÉ.

Eh bien?

D'OLBAN.

En serois-tu victime, ainsi que moi?

ANDRÉ.

Je suis innocent.

D'OLBAN.

Va, sans peine je le croi;
Et, si tu me dis vrai, tu ne m'étonnes guères.
Puisque tant de fripons évitent les galères,
A leur place il faut bien... mais revenons à toi.
Nous sommes donc tous deux compagnons d'infortune?
Je viens d'avoir un sort presque pareil au tien,
Et contre les méchants notre cause est commune.
Achève de m'instruire, et ne me cache rien;
Apprends-moi quel sujet...

ANDRÉ.

Monsieur, je dois le taire;
Et je mériterois en effet mon malheur,



Si je vous en osois dévoiler le mystère.
C'est un secret trop saint; il mourra dans mon cœur.
Ne le demandez plus : déja tantôt Cécile
A fait pour l'arracher un effort inutile;
Jugez après cela si vous réussirez.
Ah! vous ne savez pas, jamais vous ne saurez
A quel point j'adorai cette femme accomplie,
Combien je l'aime encor. J'aurois donné ma vie,
Pour qu'il me fût permis de contenter ses vœux,
Et d'arrêter les pleurs qui couloient de ses yeux.

D'OLBAN.

Écoute, je te vais causer de la surprise;
Mais le ciel est témoin de ma sincérité.
Je suis vrai, tu te peux fier à ma franchise;
Ne crois point que ce soit par curiosité
Que je te presse ainsi : ma vue est différente.
Sache enfin mes motifs : j'aime aussi ton amante.

ANDRÉ.

Vous l'aimez?

D'OLBAN.

Et j'allois devenir son mari...

ANDRÉ.

Cécile!

D'OLBAN.

A m'épouser elle avoit consenti...

ANDRÉ.

J'étois donc oublié?

D'OLBAN.

Lorsque la destinée
T'a fait trouver ici pour rompre un hyménée
Dont, au fond de son cœur, Cécile gémissoit.

Ce n'est que mon malheur qui la déterminoit
A me donner la main.

ANDRÉ, *avec enthousiasme.*

Ah ! voilà bien son âme !
C'est ainsi qu'elle pense, et je la reconnois.

D'OLBAN.

Elle m'avoit caché ses sentiments secrets ;
Mais, dès que j'ai connu sa douleur et sa flamme,
J'ai renoncé moi-même à former des liens
Qui, terminant mes maux, auroient comblé les siens.
Je veux, si tu n'y mets un obstacle invincible,
Vous rendre heureux tous deux.

ANDRÉ.

O ciel ! est-il possible ?
Moi, monsieur, je serois...

D'OLBAN.

Tu tiens entre tes mains
Le sort de ton amante et tes propres destins.
S'il est vrai que tu sois encore digne d'elle,
A la vertu toujours si tu restas fidèle,
Explique tes malheurs, dis qui les a causés,
Parle, l'autel t'attend, et tes fers sont brisés.

ANDRÉ, *avec transport.*

C'en est trop. Eh bien ! non, je ne suis point coupable ;
Apprenez tout. Ces fers n'ont rien que d'honorable ;
Ces fers, qui devant vous paroissent m'avilir,
La vertu les avoue ; et, loin de me flétrir,
Ce sont... Ah ! malheureux ! tremble ; que vas-tu faire ?
Grand Dieu ! qu'allois-je dire ?... O mon père ! mon père !

D'OLBAN.

Achève. Qui t'arrête ? et pourquoi te troubler ?
Quel est donc ce secret ? hâte-toi de parler.

ANDRÉ, *marchant d'un air égaré.*

Je ne me connois plus... Cécile!... chère amante!...
Mon père!... Je frémis : mon trouble m'épouvante.
Le penchant, le devoir, la nature, l'amour
Combattent mon esprit, l'entraînent tour à tour.

D'OLBAN.

Je ne t'abuse point par un espoir frivole.

ANDRÉ.

Ah! qui l'emportera? juste ciel! quel parti....
Je voudrois...

D'OLBAN.

Eh bien! quoi?

ANDRÉ.

Me voir anéanti.

D'OLBAN.

Mais je te l'ai promis, compte sur ma parole.
Un mot va te tirer de cet état d'horreur,
Pour te faire passer au comble du bonheur.

ANDRÉ, *avec abattement.*

Non, non, je n'en dois plus attendre sur la terre.
Tant de félicité n'est pas faite pour moi;
Et du sort qui m'opprime il faut subir la loi.
Le ciel veut qu'au tombeau j'emporte ma misère.
A quelle épreuve, hélas! met-on ce triste cœur!
Mais, quoi! je pourrois être à celle que j'adore!
Je pourrois... Loin de moi cet espoir séducteur.
Ah! j'allois succomber, et j'en rougis encore.
(*A d'Olban.*)
Monsieur, votre bonté redouble mon tourment;
Elle a mis ma vertu dans un péril bien grand!
Je fuis; de mon amour je crains la violence.
Daignez tous désormais m'épargner ces combats:

De grâce, laissez-moi du moins mon innocence,
Le seul bien qui me reste, et le seul dont, hélas!
Il m'est encor permis de jouir ici bas.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

M. DOLBAN, *seul.*

Cet homme est innocent; l'on ne peut s'y méprendre.
Il a l'âme élevée autant que le cœur tendre;
Sa conscience est pure; et, je n'en doute pas,
Il n'est qu'infortuné.

(*Il se promène en rêvant sur le devant du théâtre.*)

SCÈNE VII.

M. D'OLBAN, LISIMON.

LISIMON, *dans le fond.*

Voici donc le rivage
Où mon fils est venu languir dans l'esclavage!
Votre bras, ô mon Dieu! l'aura-t-il soutenu
Au milieu des horreurs d'un destin si funeste?
Le reverrai-je? ou bien, dans le séjour céleste,
Lui payez-vous déja le prix de sa vertu?

D'OLBAN, *sur le devant de la scène.*

Ce silence pourtant... ce silence m'étonne.
A quoi l'attribuer? Quels motifs si puissants...

LISIMON, *avançant un peu.*

Comment m'y prendre? Ici je ne connois personne,
Qui daignera vers lui guider mes pas tremblants?

D'OLBAN.

Sûrement ce n'est pas le remords ni la honte

.e force au silence : il le garde à regret;
n père est, je crois, mêlé dans ce secret.
Cécile m'attend, allons lui rendre compte.
je la plains!

LISIMON, *l'abordant.*

Je suis étranger dans ces lieux;
ieur, ayez pitié d'un vieillard malheureux.
la nature, hélas! c'est l'amour paternelle
n'arrache au tombeau d'une épouse fidèle,
e fait de bien loin, par un dernier effort,
ré le poids des ans, chercher ce triste bord.
iens d'un devoir saint remplir les lois sévères,
ce devoir m'est cher. J'ai mon fils aux galères:
ens avec transport reprendre en ces moments
ers qu'il n'a pour moi portés que trop long-temps.

D'OLBAN.

place, dis-tu, pour soulager tes peines,
énéreuses mains...

LISIMON.

Ses mains ont pris mes chaînes,
our l'en dégager j'arrive maintenant.
rrive assez tôt, je mourrai trop content.

D'OLBAN.

nom de ce fils?

LISIMON.

C'est André qu'il s'appelle.

D'OLBAN.

·é?

LISIMON.

M'en pourriez-vous donner quelque nouvelle?
it-il par hasard connu de vous ici?

D'OLBAN, *avec transport.*

André! lui, c'est ton fils? c'est ta chaîne qu'il porte?
Oui, oui, je le connois... Tout cela se rapporte;
J'avois bien présumé... Que mon cœur est ravi!
Allons, courons vers elle. Ah! qu'elle aura de joie!...
Mais, non, il faut avant que je sois éclairci.
Viens, suis-moi, bon vieillard, c'est le ciel qui t'envoie;
Viens, tu m'apprendras tout; tu t'es bien adressé,
Et je te servirai, j'y suis intéressé.
Quoi que le sort m'ait fait et me garde d'outrage,
Si leur félicité peut être mon ouvrage,
L'existence m'est chère, et j'en rends grâce aux cieux:
Il n'est point de malheur pour qui fait des heureux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

M. D'OLBAN, LE COMTE, LISIMON.

D'OLBAN, *au comte.*

Vous ne me croiriez pas, et vous auriez raison;
Je ferois comme vous. Une telle action
Est trop belle aujourd'hui pour être vraisemblable.
Mais tenez, le voilà ce vieillard respectable;
Il le faut écouter lui-même.

LISIMON.

C'est toujours
Avec ravissement que ma bouche répète
L'histoire des malheurs répandus sur mes jours.
Tout horribles qu'ils sont, mon âme satisfaite
Trouve à les raconter une douceur secrète:
C'est faire en même temps l'éloge de mon fils,
Parler de ses vertus, dignes d'un autre prix,
De ce que je lui dois rappeler la mémoire,
Et m'honorer moi-même en publiant sa gloire.
(*Au comte.*)
Peut-être que déja d'André vous l'aurez su,
A sa conduite au moins on l'aura reconnu,
Et je l'avoue aussi, nous sommes l'un et l'autre
D'une religion que réprouve la vôtre.
Ne peut-on se tromper sans être criminel?
Vertueux et soumis, si dans l'erreur nous sommes,

Nous osons espérer en la bonté du ciel,
Et croyons mériter l'indulgence des hommes.
La Rochelle long-temps nous avoit dans son sein
Vu jouir d'un obscur et tranquille destin,
Quand suivi de mon fils et de sa triste mère,
J'allai remplir vers Nîme un secret ministère.
J'y croyois vivre encor daus un repos heureux;
Mais Dieu, qui jusqu'alors daignant m'être propice,
M'avoit environné d'une ombre protectrice,
Dieu laissa découvrir mes travaux dangereux,
Et l'on me condamna pour toujours aux galères.

LE COMTE, *à d'Olban.*

Il avoit tort. Tu sais les défenses sévères...

LISIMON.

On me traînoit déja vers ce séjour affreux;
J'y marchois, en poussant des sanglots douloureux.
Voici que tout à coup je vois sur mon passage
Mon fils, mon cher André précipiter ses pas.
La nature éperdue animoit son courage;
Pâle et tremblant, les pleurs inondoient son visage;
Il jette un cri, s'élance et me serre en ses bras.
« Arrêtez (me dit-il), non, non, vous n'irez pas;
« Courez vers votre épouse, hélas! elle est mourante;
« Courez rendre la vie à ma mère expirante,
« Et fuyez avec elle au milieu des déserts.
« Vous êtes libre, allez, je viens prendre vos fers. »
Étonné, confondu, je respirois à peine;
Je ne pouvois parler. Mon fils au même instant
Tombe aux pieds de celui qui conduisoit la chaîne,
Le presse, le conjure, enfin l'attendrisssant,
Par ses pleurs, par ses cris obtient qu'en esclavage
Il soit, au lieu de moi, conduit sur ce rivage.

D'OLBAN, *au comte.*

Eh bien! qu'en penses-tu, mon cher? tu ne dis rien?

LE COMTE.

Ah! je suis pénétré.

D'OLBAN.

Vraiment, je le crois bien.

LISIMON.

Transporté d'obtenir cette funeste grâce,
Fier de m'ôter mes fers, André prit donc ma place:
Et moi, je l'avouerai, moins généreux que lui,
Je souffris, en pleurant, cet échange inouï;
Je cédai, dans l'espoir que peut-être à la vie
Je pourrois rappeler une épouse chérie.
Ma présence en effet, mon amour, mes secours
L'empêchèrent alors de terminer ses jours:
Mais elle en a passé le reste dans les larmes,
Au sein de l'indigence et parmi les alarmes.
Sans cesse nous pleurions notre malheureux fils.
Je voulois quelquefois, du milieu des Cévènes,
La quitter pour venir reprendre ici mes chaînes;
Elle me retenoit, en redoublant ses cris.
Enfin, le mois dernier, ses forces s'épuisèrent:
En me nommant son fils je la vis expirer;
Et seul, sans nul secours, réduit à l'enterrer,
Je lui creusai sa fosse, et mes mains l'y placèrent.
Hélas! en m'acquittant de ce lugubre emploi,
J'aurois dans le tombeau désiré de la suivre;
Mais un autre devoir aussi sacré pour moi
Me restoit à remplir et m'ordonnoit de vivre.
A ma place en ces lieux mon cher fils gémissoit,
Ma mort dans l'esclavage à jamais le laissoit;

Et j'ai voulu du moins terminer sa misère,
Avant d'aller enfin me rejoindre à sa mère.

LE COMTE, *à d'Olban.*

Nous en savons assez.

D'OLBAN.

Oui, c'est à vous d'agir.

LE COMTE.

Comment?

D'OLBAN.

N'êtes-vous pas l'ami des commissaires?

LE COMTE.

J'entends ; oui, je le suis. A des preuves si claires
S'ils résistoient, ma voix peut du moins les fléchir,
Ils voudront m'obliger.

D'OLBAN.

Tu te moques, je pense.
T'obliger? Ce sont eux, je le dis hautement,
Qui te devront ici de la reconnoissance.
C'est rendre à l'homme en place un service important
Que d'éclairer ses yeux sur le bien qu'il peut faire.

LISIMON, *regardant la galère.*

Sans doute la voilà cette triste galère?
(*A d'Olban.*)
Ne tardons plus, monsieur ; menez-moi vers mon fils ;
Que j'aille...

D'OLBAN.

Il n'est pas temps.

LISIMON.

Ah! vous m'avez promis...

D'OLBAN.

Je te promets encor ; mais fais ce que j'exige.
Tu le verras bientôt ; j'ai mes raisons, te dis-je.

(*Au comte.*)

Nous allons de vos soins attendre le succès.

(*Il sort et emmène Lisimon.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul.*

J'ESPÈRE qu'il sera conforme à mes souhaits.
Il faut m'en assurer. A ses douleurs en proie,
Cécile en ce moment est digne de pitié;
Mais ne hasardons point, par une fausse joie,
De lui rendre cruels les soins de l'amitié.

(*Il veut sortir, et il est rencontré par Cécile qui entre avec Amélie.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, CÉCILE, AMÉLIE.

CÉCILE, *au comte.*

MONSIEUR, envoyez-moi ce malheureux; qu'il vienne:
Je veux encor le voir.

LE COMTE.

Je vais vous obéir.

AMÉLIE.

O Dieu! dans ses douleurs daigne la secourir.

LE COMTE, *vivement à Amélie.*

Madame, il le fera; que l'espoir vous soutienne.
Je ne m'explique point. Adieu, consolez-la;
Peut-être que bientôt son malheur finira.

SCÈNE IV.

CÉCILE, AMÉLIE.

(Cécile plongée dans une profonde rêverie, ne semble faire aucune attention à ce que dit le comte; et Amélie au contraire en est transportée.)

AMÉLIE.

Ah! madame, écoutez ce fortuné présage.
Ce n'est pas sans sujet qu'il nous tient ce langage;
Non : ils ont découvert quelque chose d'heureux.
Une secrète joie éclatoit dans ses yeux...
Vous ne m'écoutez point. Immobile et glacée,
Sous le poids des douleurs vous semblez affaissée.
Le comte me l'a dit, vos malheurs vont finir.

CÉCILE, *d'une voix foible et sans changer d'attitude.*

Oui, sans doute,.. au tombeau.

AMÉLIE.

Vous me faites frémir.

CÉCILE.

Je le sens, oui, je touche à la fin de ma vie.

AMÉLIE, *lui prenant tendrement la main.*

Cruelle, songez-vous que c'est à votre amie,
A votre amie, à moi que vous parlez ainsi?
Vous ne m'aimez donc plus?

CÉCILE.

O ma chère Amélie!
Pardonne au désespoir : c'est lui qui parle ici.
Sous l'excès de mes maux il faut que je succombe;
La mort va les finir, je dois la souhaiter,
Et pourtant je me trouble à l'aspect de ma tombe;
Je ne puis sans terreur songer à te quitter :

CÉCILE.

Lisimon !

ANDRÉ.

O ciel ! par quelle grâce !...

CÉCILE, *sautant au cou de Lisimon.*

ez votre Cécile.

LISIMON, *l'embrassant.*

Et toi, ma fille, aussi?

CÉCILE, *avec vivacité.*

donc innocent?

ANDRÉ.

Que mon cœur est saisi !

mon père, est-ce vous, est-ce vous que j'embrasse ?
: suis plus à plaindre. A présent votre fils
: qu'il a souffert reçoit un digne prix.

CÉCILE.

lui ! c'est Lisimon ! ô rencontre imprévue !

e *prend une des mains du vieillard, et la baise avec des transports de tendresse.)*

ais à ce bonheur me serois-je attendue ?
respectable ami ! mon père !

:ON, *entre André et Cécile, et leur rendant tour à tour leurs caresses.*

Mes enfants !

ois que je mourrai dans vos embrassements.
mon cœur oppressé ne bat plus qu'avec peine.

(Il s'appuie sur André.)

CÉCILE.

e au ciel, maintenant j'en suis enfin certaine,
ré n'est pas coupable. Oh ! non, il ne l'est pas,
en peux plus douter, puisqu'il est dans vos bras.
en vain que ses fers...

LISIMON, *avec enthousiasme.*

Respectez-les, ma fille.
L'or qui couvre le grand, et dont l'opulent brille,
Leur donne moins d'éclat, que ces fers glorieux
N'en répandent ici sur ce fils généreux.
Ils sont de sa vertu le libre et cher partage,
L'honneur de la nature, et l'effort du courage.

ANDRÉ, *d'un air effrayé.*

Ah! de grâce, arrêtez.

CÉCILE, *à Lisimon.*

Quoi, ses fers?...

LISIMON.

Sont les miens
Il se chargea pour moi de ces honteux liens;
Mais je viens les reprendre.

CÉCILE, *levant les bras avec un transport de joie qui la met toute hors d'elle-même.*

Ah! d'Olban! Amélie!
(*Au comte.*)
Monsieur, entendez-vous? Entends-tu, mon amie?

ANDRÉ, *à son père.*

Ne perdez point de temps, et fuyez de ces lieux;
Fuyez, vous dis-je, allez, retournez vers ma mère.

LISIMON.

Hélas! elle n'est plus.

ANDRÉ.

Qu'entends-je, justes cieux!
Ma mère!...

CÉCILE, *avec saisissement.*

Elle est morte! elle à qui je fus si chère!

LISIMON, *à son fils.*

Ce n'étoit, tu le sais, que pour la secourir,
Qu'à te céder mes fers j'avois pu consentir.
Mais dès qu'elle a fini sa pénible carrière,
Privé du nom d'époux, je ne suis plus que père.
Quitte envers elle, il faut m'acquitter envers toi,
Et j'aurai satisfait à tout ce que je doi.
(Il se tourne vers le comte et va se jeter à ses pieds.)
C'est de vous que dépend la grâce que j'espère,
Je l'implore à vos pieds.

ANDRÉ, *se précipitant aussi aux genoux du comte.*

Ne le croyez pas, non.

LISIMON.

Monsieur, ayez pitié de mon affliction;
Entendez les sanglots d'un vieillard déplorable;
Regardez ces cheveux blanchis dans les douleurs,
Ce front ridé, flétri; voyez couler mes pleurs,
Et ne les voyez pas d'un œil impitoyable!
Ah! rendez-moi mes fers!

ANDRÉ.

Monsieur, je vous l'ai dit,
C'est l'amour paternel, hélas! qui le conduit,
Qui le porte à venir, pour un enfant qu'il aime,
S'offrir à l'infortune et s'accuser lui-même.
Mais ces fers sont à moi, le fardeau m'en est doux.
(Se tournant vers son père, les mains jointes.)
Et vous, de grâce encor, mon père, éloignez-vous.
Souffrez...

LISIMON, *embrassant de nouveau les genoux du comte.*
(A André.) *(Au comte.)*

Jamais. Monsieur, que ma douleur vous touche!
La pure vérité vous parle par ma bouche.

Ah ! tant d'autres ici pleurent à vos genoux
Pour sortir d'esclavage, et voir finir leurs peines !
Moi j'embrasse vos pieds pour obtenir des chaînes.

CÉCILE, *se renversant dans les bras d'Amélie.*

Mon cœur se brise.

D'OLBAN.

O Dieu ! vois ces nobles combats,
Baisse un moment ici tes regards sur la terre !
Ce spectacle en est digne.

LE COMTE, *les relevant et les embrassant.*

O vrai fils d'un tel père,
Bon vieillard, mes amis, venez tous dans mes bras.
Ah ! que vos cœurs sont grands, sont au-dessus des nôtres !
Vous étiez à mes pieds, c'est à moi d'être aux vôtres.
Mais, encore un moment, à nos yeux j'ai voulu
Vous laisser déployer toute votre vertu :
Elle honore la terre ; et votre délivrance
Doit de tant d'héroïsme être la récompense.
Aussi j'en viens pour vous d'obtenir la faveur,
Sûr qu'elle aura l'aveu d'un roi dont la clémence
De la loi, quand il faut, tempère la rigueur.
Il prise la vertu, quelque part qu'elle brille ;
Et demandant au ciel d'éclairer vos esprits,
Il vous traite en enfants égarés, mais chéris,
Qu'il se plaît à compter toujours dans sa famille.

LISIMON.

Ah ! pour l'aimer aussi nos cœurs, vraiment françois,
Bénissent son empire avec tous ses sujets.
Oui, si sur quelques points, où nous errons peut-être,
Une fausse raison nous sépara de vous,
Servir notre patrie, adorer notre maître,
Sont des sentiments saints qui nous rejoignent tous.

ır je n'ai que toi seule à regretter au monde.
h ! du moins, en mourant, je ne te laisse pas
ıns un triste abandon, sans secours ici bas.
ıvois déja tantôt, en ma douleur profonde,
ɜ d'Olban en secret assuré le destin ;
ais depuis que je crois approcher de ma fin,
ıi disposé de tout, et de mon héritage
viens entre vous deux d'ordonner le partage.

(*Ici Amélie fond en larmes.*)

ı pleures ; je ne puis te blâmer de pleurer,
ı n'as pas tort : tu perds une bien bonne amie,

(*La pressant tendrement contre son sein.*)

dont tu fus toujours bien tendrement chérie.
ı ne l'oublieras pas, j'ose m'en assurer.

AMÉLIE, *avec un transport de douleur*

ɔus déchirez mon cœur !

CÉCILE.

Écoute une prière
ui t'est de ma tendresse une preuve dernière.
ens ma place, prends soin de cet infortuné ;
te le recommande. Hélas ! quoiqu'il soit né

(*Apercevant André.*)

ıur être... Dieu ! c'est lui ! défaillante, éperdue,
ı ! je sens que je vais expirer à sa vue !

SCÈNE V.

CÉCILE, AMÉLIE, ANDRÉ.

(*Amélie pleure amèrement; André s'avance à pas lents; Cécile baisse les yeux à son approche, et demeure quelque temps sans parler.*)

CÉCILE, *à André.*

Ne pense pas qu'ici, par un nouvel effort,
Je cherche à t'arracher le secret de ton sort.
Je sais trop que sur toi je n'ai plus de puissance.
Garde, garde à jamais ton barbare silence;
Tu le veux, j'y consens. Près du terme fatal,
Sur le bord du cercueil tout devient presque égal.
Cependant je n'ai pu me refuser encore
Pour la dernière fois... dirai-je le plaisir
Ou l'horreur de te voir avant que de mourir?
Ah! tout me dit en vain qu'il faut que je t'abhorre:
Tu fis tous mes malheurs, tu m'arraches le jour,
Et tu ne peux, cruel, m'arracher mon amour!
Mon trépas rend enfin cet aveu pardonnable;
Il l'expiera du moins: innocent ou coupable,

(*A Amélie.*)

Je meurs en t'adorant. Puissé-je... Soutiens-moi.

AMÉLIE, *la soutenant, et tout effrayée.*

Cécile!

CÉCILE, *se laissant aller dans ses bras.*

Je succombe.

ANDRÉ, *avec saisissement.*

Ah! qu'est-ce que je voi?

AMÉLIE, *à André.*

Ton ouvrage, barbare! il faut bien qu'elle meure.
Regarde-la.

CÉCILE *à moitié évanouie dans les bras d'Amélie.*

Mon Dieu, hâte ma dernière heure!
Abrège mes douleurs!

ANDRÉ, *courant à Cécile, prenant avec transport une de ses mains, et la collant à sa bouche.*

Non, vivez pour m'aimer!
Ma Cécile, vivez! vivez pour m'estimer!
J'en suis digne toujours. Voyez-moi...

CÉCILE, *le regardant languissamment, sans retirer la main qu'il presse toujours contre ses lèvres.*

Que je vive?
Ah! tu ne le veux pas.

ANDRÉ.

O ciel! tu m'y réduis!
Je n'y résiste plus, et quoi qu'il en arrive,
Il faut parler.

CÉCILE.

Ingrat! nous qui n'avions jadis
Que les mêmes plaisirs et que les mêmes peines.

ANDRÉ.

Eh bien! vous l'emportez. C'en est fait, je me rends;
Vous allez tout savoir.

CÉCILE, *cessant de s'appuyer sur Amélie, et semblant reprendre des forces à ces mots.*

Tu ranimes mes sens :
Mais ne me donne pas des espérances vaines.
Mon ami, tes secrets, ne le sais-tu pas bien?
En entrant dans mon cœur, ne sortent pas du tien.
Poursuis donc : que crains-tu? parle, je t'en conjure
Par tout ce qu'ont de saint l'amour et la nature,
Par ce feu, dont toujours je brûle malgré moi,
Par mes pleurs, qui jamais n'ont coulé que pour toi.

ANDRÉ.

Ils ne tariront pas. Non, femme infortunée,
A des larmes de sang vous êtes condamnée :
Vous pleurerez bien plus dès que j'aurai parlé,
Quand ce secret fatal vous sera révélé.
Quelle épreuve, grand Dieu! pour le cœur d'une amante!
Ah! Cécile, tremblez! songez bien que vos yeux
Vont me voir innocent... peut-être vertueux,
Et condamné pourtant à l'horreur accablante
De vivre et de mourir en ces indignes lieux.
Vous m'en pourrez tirer en rompant le silence;
Mais si vous l'osez faire, à vos pieds à l'instant
Je punirai sur moi ma coupable imprudence,
Et mon sang...

CÉCILE.

Je frémis; tout mon corps est tremblant,
Achève, ou je me meurs.

ANDRÉ.

Eh bien donc, c'est mon père,
Qui jusqu'à ce moment m'a contraint à me taire,
C'est lui, s'il vit encore...

SCÈNE VI.

CÉCILE, AMÉLIE, ANDRÉ, LISIMON, D'OLBAN, LE COMTE.

LISIMON, *s'élançant dans les bras de son fils.*

Oui, ton père est vivant,
Mon cher fils... Mais il va mourir en t'embrassant.

ANDRÉ.

Mon père!

CÉCILE.

O jour! jour fortuné! Quel retour favorable!
L'aurions-nous pu prévoir?

D'OLBAN, *prenant André par la main, et le présentant à Cécile avec qui il l'unit.*

Cécile, c'est ma main
Qui vous doit présenter cet amant respectable :
Il est digne de vous, soyez unis enfin.
(*A André.*)
André, reçois de moi cette femme adorable.
Quoiqu'on ne puisse trop admirer tes vertus,
Le prix qui les couronne est peut-être au-dessus.

ANDRÉ, *voulant se jeter aux pieds de d'Olban, qui l'en empêche.*

Moi, monsieur, son époux?

CÉCILE, *se penchant sur le bras de d'Olban avec un transport de reconnoissance.*

Ah! vous serez mon frère.
Soyez de la famille, et ne nous quittons plus.
(*A Lisimon.*)
Bénissez vos enfants.

LISIMON, *bénissant André et Cécile*

Puisse un hymen prospère
Vous faire aimer toujours le tendre nom d'époux!
Puissiez-vous, comme moi, dans des moments si doux,
Remercier le ciel du bonheur d'être père!

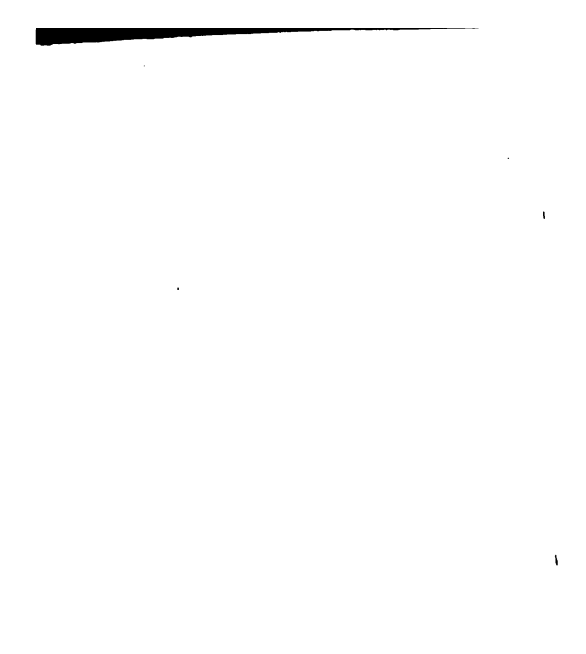
FIN DE L'HONNÊTE CRIMINEL.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05865 8793

